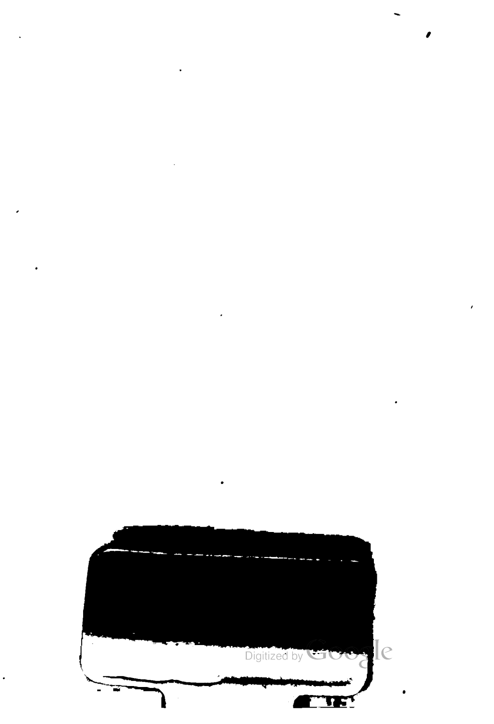




VOYAGES
DE
PIETRO DELLA VALLÉ,
GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée.

TOME HUITIÉME.



A ROUEN,
Chez ROBERT MACHUEL, derriére le Chœur
S. Martin-sur-Renelle.

M. DCC. XLV.

Avec Aprobation & Privilége du Roy.

TABLE DES LETTRES

Contenuës au Tome VIII. des Voïages de Pietro della Vallé.

LETTRE X. DE BASSORA.

LETTRE XVIII DE ROME.

Fin de la Table des Lettres.

VOYAGES



VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLÉ.

LETTRE X. DE BASSORA.

Les belles réfléxions que le Sieur della Vallè fait en cette dixiéme Lettre, qu'il écrit de Bassora, sur la conduite des Portugais de l'Inde, ne sont pas moins utiles que curieuses; mais rien n'y doit surprendre davantage le lecteur, que les prétentions des Persans sur les Portugais, & celles des Portugais sur les Persans; d'où naissent des quérelles irréconciliables, que nôtre héros décrit galament, & en personne qui entendoit la guerre.

ONSIEUR,

ETANT sur le point de partir de *Mascat* pour *Bassora*, nous eûmes ordre de passer par *Ormus*, & de remettre entre les mains du Général *Ruy Freira*, qui y étoit alors, plu-

plusieurs choses qu'on lui envoïoit de *Mascat*, pour le service & l'avantage de la Flote. Outre ceux qui devoient faire ce trajet avec nous, & qui s'étoient déja embarquez, nous reçûmes dans notre bord D. F. *Coutigno Cavacco*, qui devoit descendre à *Ormus*; deux Peres Carmes-Déchaussez à *Bassora*, & le Père Provincial *di Maniglia* Augustin, aux Isles Philipines, pour de-là passer en Europe. Sur le soir du 26. de Janvier je m'embarquai aussi avec gens; mais toute cette nuit-là nous demeurâmes à l'ancre, jusqu'à la pointe du jour, que nous fimes voile & que nous allâmes moüiller, à la faveur d'un peu de vent, après six lieuës de chemin seulement, vers une certaine rade, dont néamoins nous ne pûmes aprocher qu'en retournant sur nos pas & relâchant de plus d'une lieuë. Le 28. le vent qui étoit contraire nous contraignit de moüiller, quoique nous n'eussions avancé que très-peu. Parce que c'est ainsi qu'on en use ordinairement sur le Golfe Persique, dans l'étenduë duquel le vent change incessament, & où la Mer, qui y est trop resserrée, ne laisse pas la liberté de louvier, ni de se servir des vents, qui y régnent ordinairement avec beaucoup d'impétuosité & de furie; desorte que pour ne se pas écarter de la route qu'on s'est proposée, on est contraint de moüiller où les vents contraires surprennent les Pilotes. C'est pourquoi nous donnâmes fonds à six lieuës de *Mascat* fort proche de terre, en un endroit qu'ils nomment *Sibo*, où l'eau étoit si basse, que si le vent contraire se fut augmenté, il nous jettoit infailliblement sur le sable,

Le sieur della Vallé part de *Mascat*.

vû

vû principalement que toute notre sûreté consistoit en la force d'un cable, qui n'auroit jamais pû résister à la violence des vents, ni nous garantir d'un naufrage inévitable & de la perte de notre équipage; d'autant plus que la Mer, qui étoit alors irritée, y batoit avec furie une côte escarpée, par où seulement nous pouvions espérer de nous sauver. Nous nous vîmes enfin à deux doigts de notre perte; parce que sans une petite voile, que les Portugais apellent *Sabaço*, qui est suspenduë à une corde, qui va du grand mât à la prouë, & de laquelle seule nous pouvions nous servir pour nous éloigner de cette côte, notre Vaisseau se fut brisé contre terre.

Le danger qu'il évita à quelques lieuës de de-là.

Les Arabes, dont le nombre s'étoit déja augmenté sur le rivage, ne s'y rendirent que pour profiter de nos débris, & peut-être aussi de nos personnes, si le vaisseau eût échoué; parce qu'alors la guerre étoit fort allumée entre les Arabes & les Portugais de *Mascat*. Mais enfin, avec l'aide de Dieu, les éforts de nos rames, & le secours du Sieur *Dom François Coutigno Cavacco*, lequel par ses soins infatigables, répara la négligence & l'insufisance des autres Oficiers; nous nous emploïâmes avec tant de succès, que nous tournâmes la prouë à la Mer, & éloignâmes notre vaisseau si loin de la côte, que notre petite voile, quoique d'ailleurs fort foible, à l'égard de la pesanteur de notre bâtiment, nous sufit pour nous conduire en pleine Mer. Etant un peu revenus de ce danger si manifeste que nous venions d'éviter, nous mîmes alors le trinquet au vent, sans avoir pû le

déplier plûtôt, parce qu'il étoit de l'autre côté du mât, qu'ils nomment sous-vent, & dont on ne pouvoit pas se servir sans le tourner de l'autre côté, ce qui nous fut impossible d'éxécuter en cette ocasion, qui nous ocupoit sans relâche à nous défendre des écueils qui nous environnoient. Aïant donc fait voile, avec le trinquet seulement ; tant parce que le vent nous y engageoit de la sorte, que nous ne pouvions pas espérer de faire aiguade en liberté sur les côtes de l'Arabie, comme nous nous l'étions proposé, à cause de la violence des vents, de la perfidie & de l'infidélité du peuple de ces contrées à notre égard, nous tournâmes la prouë à *Mascat*. Aïant alors le vent en poupe, nous passâmes premiérement l'écueil, que l'on nomme de la Victoire, à cause d'une Victoire signalée que les Portugais remportérent en cét endroit, sur une Escadre de Galéres Turques, qui s'y étoit renduë pour assiéger *Mascat*. Cét écueil n'est éloigné que de deux lieuës de *Mascat* & de *Sibo*, où peu de tems auparavant nous avions pensé périr. Enfin nous rentrâmes dans le Port de *Mascat*, sur les cinq ou six heures du soir, où par malheur nous courûmes risque une seconde fois, si ce n'est de nous perdre, au moins d'endomager extraordinairement notre navire, par la violence de sa chute, sur un autre vaisseau qui étoit à l'ancre. Plusieurs mirent incontinent pié à terre & se retirérent dans la Ville, pour y passer la nuit. Mais comme je savois qu'on ne diféreroit pas encor long-tems à faire voile, je ne voulus point quiter le vaisseau ; je me

Le Vaisseau retourne à Mascat.

me contentai ſeulement d'envoïer mes valets dans la Ville, pour y acheter quelques proviſions. Le 30. de Janvier, après avoir fait aiguade, & que ceux qui étoient décendus du vaiſſeau y furent retournez, nous partîmes encor une fois de *Maſcat*, à quatre heures après-midi, par un beau tems, acompagné d'un vent favorable, qui nous porta en deux heures au-delà de l'écueil de la Victoire, par la même route que nous avions tenuë auparavant ſur le canal, entre l'écueil & la terre-ferme: & tout le long de la nuit nous continuâmes notre navigation à la faveur du même vent, que nous eûmes toûjours en poupe.

Il ſe remet en Mer une ſeconde fois.

Le 31. du même mois, le vent aïant ceſſé de nous être favorable, nous découvrîmes de loin un navire, lequel nous aïant auſſi aperçû tira un coup de canon, pour nous donner avis que nous devions amener nos voiles, ſans avancer davantage. Ce procédé nous fit croire que c'étoit un vaiſſeau de l'armée de *Ruy Freira*; parce que de ſemblables vaiſſeaux en uſent ordinairement de la ſorte dans l'Inde, à l'égard d'un vaiſſeau marchand, qui eſt obligé de baiſſer les voiles, & de ſe ſoumettre en cette ocaſion, ſans quoi le vaiſſeau de guerre auroit droit de faire deſſus quelque décharge de ſon artillerie, & de le couler à fonds. Nous reçûmes donc cét avertiſſement avec beaucoup de ſoumiſſion, pour nous conformer à la coûtume du païs. En même-tems il ſe rendit à notre bord à force de rames, où je remarquai le peu de diſcipline qui s'obſerve, & le déſordre & la confuſion qui régne aujourd'hui ſur les

Mauvaiſe conduite des Portugais ſur la Mer.

Mers de l'Inde parmi les Portugais. Car quoique, selon les loix de la guerre, nous fussions obligez de baisser les voiles; néamoins nous ne devions pas nous y soûmétre de la sorte, sans auparavant être informez de la qualité de ceux qui en usoient envers nous avec tant d'empire, vû principalement que cette Mer est quelquefois couverte de Portugais, proscrits de leur païs, pour des crimes qu'ils y ont commis, qui piratent incessament, & qui y font impunément les fonctions de Corsaires, pour transporter du poivre, des armes, & d'autres marchandises de contre-bande chez les Mores. Desorte que pour nous précautionner contre les accidents qui en pouvoient arriver, j'avouë bien que nous devions amener les voiles, & ne pas avancer davantage; mais il faloit premiérement que nous nous fussions mis en état de nous défendre avec notre artillerie, & de combatre même en cas de nécessité. D'ailleurs je m'étonnai fort, que ce vaisseau de guerre, qui venoit nous reconnoître, sans savoir qui nous étions, ou ennemis, ou *Pimentieri*, comme ils les nomment; c'est-à-dire, Marchands de poivre, & d'autres choses défenduës, dont les sujets du Roi sont obligez d'empêcher le commerce aux dépens de leur vie, en usât de la sorte, & avec si peu de précaution, puisque l'on sait fort bien que ces sortes de gens ne marchent jamais sans être en état de se bien défendre, & de contester avec chaleur la liberté du passage. Cependant contre les loix de la guerre en semblables ocasions, & sans y faire d'autre réfléxion, il se rendit à no-

notre bord; & nous, à son imitation, sans penser seulement à nous mettre sous les armes, ni même disposer notre artillerie, nous l'atendîmes paisiblement & le laissâmes aprocher, prévenus de cette pensée dont nous nous étions flatez jusqu'alors que nous étions amis. Néamoins quoique cette conduite ne nous fût pas desavantageuse, il faut avoüer qu'elle étoit fort défectueuse; parce que s'il elle eût eu un autre succès, nous ne la pouvions excuser, que par le *non putaram*, que Ciceron ne peut soufrir à l'égard de ceux chez lesquels la prudence ne doit pas la moindre des vertus, qui les rendent recommandables dans les Roïanmes.

Ce vaisseau de guerre nous demanda d'abord de l'eau & des Matelots; parce que, selon la coûtume des Portugais, les vaisseaux de guerre qui en rencontrent de marchands sur la Mer, y prennent sans scrupule ce dont ils ont besoin, & par force quelquefois, lorsqu'ils y trouvent de la résistance, d'où il arrive souvent de grands désordres. Nous leur donnâmes deux barils d'eau: mais pour des Matelots, il nous fut impossible de leur en donner; parce que nous n'en avions point qui ne nous fussent très-nécessaires. Ils en usérent envers nous avec toute la civilité que nous pouvions désirer; parce qu'ils n'en prirent aucun, à la considération du Sieur Don *Francesco Coutigno Cavacco*, qui étoit avec nous dans le vaisseau; & d'autant plus, que nous leur protestâmes que nous allions joindre *Ruy Freira*, pour lui remettre entre les mains quelques provisions qui lui étoient

Leur coûtume, lors qu'ils se rencontrent sur la Mer.

absolument néceſſaires. Enſorte que ſous cét aveu, ils reçûrent ſimplement l'eau dont nous leur fimes preſent; & en reconnoiſſance de ce bienfait, ils nous racontérent quelques nouvelles; entr'autres que la Flote de *Goa* n'étoit pas encor arrivée, & que *Ruy Freira* s'étoit retiré dans l'Iſle de *Larek*. Ils firent voile du côté de *Maſcat*, où ils aloient pour y prendre quelques rafraîchiſſemens pour l'armée; & nous autres continuâmes notre chemin. Nous rencontrâmes encor vers le ſoir une barque qui étoit auſſi de l'armée de *Rui Freira*, qui aloit à *Maſcat*, & qui nous dit les mêmes nouvelles, aprés s'être renduë à nôtre bord.

Le 1. de Février, nous moüillâmes immédiatement après-midi, à cauſe que le vent nous étoit contraire, & fort près de la côte, que nous avions toûjours eu à main gauche.

Le 2. du même mois, quoique le vent commençât à ſe rendre favorable, nous ne voulûmes pas néamoins lever l'ancre; parce que nous devions mettre à terre un P. Auguſtin, que nous avions pris à *Maſcat*, qui étoit Curé de *Sohar*, où il vouloit aler. Comme nous ne ſavions pas, non plus que les Pilotes, ni les autres qui étoient dans le vaiſſeau, ſi nous avions paſſé *Sohar*, ni en quel plage nous nous trouvions alors, nous envoïâmes la chaloupe à terre, pour en aprendre des nouvelles, & ſi l'on pouvoit commodément débarquer ce Pere en quelqu'endroit de cette côte. La chaloupe retourna peu de tems après; & ſur ce qu'elle nous dit que *Sohar* n'étoit pas fort éloi-

Débarquement d'un Auguſtin à *Sohar*.

gné

gné de nous, le Pere Augustin se fit porter à terre, d'où il se rendit sur un chameau où il desiroit aller. Ce Pere ne nous eut pas plûtôt quité, qu'une barque qu'on lui envoïoit de *Sohar* pour lui en faciliter le chemin, se rendit à notre bord pour le prendre; mais ne l'y trouvant plus, elle s'en retourna sur ses pas, & passâmes tout le jour de cette façon-là. Nous fimes voile sur le soir, mais avec peu de vent; & à quelque distance de-là, nous fûmes contraints de moüiller une seconde fois; & vers les 11. heures du soir, nous continuâmes notre navigation, à la faveur d'un vent qui nous étoit absolument nécessaire. La Ville est située dans un fonds, que le nom de *Sohar* signifie, & que des montagnes, qui sont répanduës de côté & d'autre à quelque distance du bord de la Mer, bornent tout à l'entour; &, selon l'observation que j'ai faite, *Sohar* est à 24. lieuës de *Mascat*.

Description de la Ville de *Sohar*.

Le 6. de Février, après avoir passé *Chursakan* à 12. lieuës au-delà de *Sohar*, avec des peines inconçevables, à cause du calme qui nous avoit arrêtez plusieurs jours, sans avoir pû avancer qu'à force de rames, nous nous rendîmes dès le matin à *Doba*, qui est à trois lieuës de *Chursakan*, & où demeure ordinairement ce *Charais* Arabe, dont je croi vous avoir parlé autrefois. Nous avions besoin de mettre pié à terre, pour y prendre quelques rafaîchissemens. Mais parce que les Portugais n'avoient pas beaucoup de confiance audit *Charais*, ils ne voulurent point moüiller en cét endroit, & aimérent mieux avancer encor

trois lieuës, vers un lieu qu'ils nomment *Lima*, de la dépendance des Arabes leurs amis. Des montagnes que la Mer bat ordinairement avec beaucoup de furie, bornent les côtes de *Doba*; néamoins *Doba* est situé vers un certain abri à l'écart, qui est couvert d'un espace de terre fort éminent, où les montagnes, qui y sont basses & à quelque distance les unes des autres, forment une esplanade où les maisons sont bâties. Ce fut de-là que nous découvrîmes, pour la premiére fois, l'autre bord du détroit de Perse. Nous continuâmes donc notre navigation, plûtôt à force de rames qu'avec la voile, à cause que le vent nous manquoit; & sur le soir nous nous rendîmes à *Lima*, après avoir toûjours côtoïé sur la gauche ces montagnes escarpées, dont je vous ai parlé, & qui bornent la Mer de ce côté-là. Plusieurs de ceux qui étoient dans notre vaisseau, mirent pié à terre; les uns pour prendre quelques provisions, quoiqu'il s'y en trouvât bien peu à vendre, & les autres par promenade & pour se divertir. Je ne débarquai pas, & ne vis pas même cette contrée; parce qu'alors j'étois au lit avec la fiévre, sous le tillac de la poupe, où *Marian Tinatim* se trouvoit aussi fort incommodée, d'une fiévre semblable à la mienne; & tous deux tellement abatus, qu'il nous fut impossible de nous lever pour considérer la Ville. Le 7. de Février, nous doublâmes le Cap de *Mosodom*, à la pointe duquel il y a deux ou trois écueils qui paroissent l'un plus que l'autre dans la Mer. Celui qui est le moins éloigné du Cap est le plus grand; & l'au-

Indisposition du sieur della Vallé.

tre,

tre, qui est plus éloigné, est le plus petit, que l'on nomme *Baba Selam*, & que les Matelots Mores saluent, avec de grands témoignages de joïe & une infinité de cris d'allégresse lorsqu'ils passent devant.

Ce Capétant passé, qui est environ à dix ou douze lieuës d'*Ormus*, que nous laissâmes à main droite, de même que le *Bender* de *Combru*, où assurément les Vaisseaux Anglois & Hollandois, nos ennemis, étoient à l'ancre; nous prîmes la route de *Larek*, où l'on nous avoit fait espérer que nous trouverions *Ruy Freira*. Mais un moment après, nous aperçûmes à la rade, en deux endroits diférens, deux navires de la Flote de *Ruy Freira*, au moins nous le croïions ainsi, qui tirérent chacun un coup de canon, d'où nous crûmes, ou qu'ils vouloient aprendre de nous quelques nouvelles, ou nous donner quelques avis importans & nécessaires. Tellement qu'aïant quité la route de *Larek*, sur laquelle nous nous étions volontairement engagez, nous tournâmes la prouë vers la côte d'Arabie, où nous nous persuadâmes qu'un de ces vaisseaux s'étoit retiré. Nous nous rendîmes à la rade sur les cinq ou six heures du soir, & passâmes entre de certains écueils qui n'en sont pas éloignez, d'où nous espérions aller moüiller dans un petit Golfe qui y étoit. Mais tout-d'un-coup un courant de Mer fort impétueux, qui nous surprit entre l'écueil & la terre-ferme, nous transporta avec tant de violence & de furie vers le lieu d'où nous venions, que sans nous donner le loisir de baisser la voile, il nous tea presque aux piez de certains rochers escar-

Ecueils très dangereux sur la côte de l'Inde.

Le sieur della Vallé en danger de faire naufrage.

escarpez & d'une hauteur prodigieuse, contre lesquels nous nous serions brisez en mille piéces, si nous eussions été assez malheureux de les joindre de plus près, & jamais personne n'auroit entendu parler ni du Vaisseau ni de pas un de nous, à moins que Dieu, par une Providence particuliére, n'eut voulu nous garantir du naufrage. A la fin néamoins, après beaucoup de soins & de peines, nous baissâmes les voiles, & à force de rames, avec la grace de Dieu, nous sortîmes de ce péril évident; & en même-tems nous résolûmes d'aller moüiller en je ne sai quel endroit un peu plus éloigné. Mais en faisant ce trajet avec le vent en poupe, par un autre détroit, qui est aussi entre la terre-ferme & un écueil, nous pensâmes périr contre des rochers; non pas tant par la violence des marées, que par la négligence & l'insufisance des Matelots, qui n'entendoient rien à la conduite du Vaisseau. Nous en sortîmes néamoins avec l'aide de Dieu, & donnâmes fonds, sous l'obscurité de la nuit, au lieu que nous nous étions proposé, où nous trouvâmes en arrivant un navire de *Ruy Freira*, qui étoit un de ceux qui avoient fait sur nous quelque décharge de leur artillerie & que nous avions aperçûs dès le matin, avec une petite Barque, presque comme une de nos Caïques, de celles que l'on nomme *Terrankin*, sur le Golfe Persique, que *Ruy Freira* envoïoit à l'écueil *Baba Selam*, avec ordre d'y atendre la Flote Portugaise de *Goa*, & de lui en donner avis aussi-tôt après qu'elle y seroit arrivée.

Le Sieur *Sancha de Toar*, que le Vice-Roi

Roi de *Goa* avoit envoïé l'année précédente, au secours de *Ruy Freira*, en qualité de Capitaine Général d'une Flote composée de quantité de navires, s'étoit embarqué dans le vaisseau, avec 60. ou 80. soldats seulement qui l'acompagnoient, pour s'en retourner à *Mascat*, du consentement de *Ruy Freira*, dans la résolution de s'afranchir désormais de tous les soins de la guerre, & de passer de-là à *Goa*, pour y joüir des douceurs de la vie. Mais nous ne fûmes pas plûtôt entrez dans le Port, que quelques soldats de l'autre navire, & le Capitaine de *Terranchim*, se rendirent incontinent à nôtre bord, pour parler à Don Francesco Cavacco, qui reçut aussi visite dès le lendemain de Sancho de Toar, Capitaine du vaisseau. *Don Francesco*, dissuada les soldats, autant qu'il lui fut possible, de se retirer de la sorte, & d'abandonner *Ruy Freira*, dans un tems où ils lui étoient absolument nécessaires, & dans une ocasion si favorable où l'honneur sembloit les y engager, vû principalement que l'on atendoit de jour en jour la Flote de *Goa*, où assurément on ne manqueroit pas de blâmer leur conduite & de les acuser de lâcheté, & que le Vice-Roi puniroit infailliblement, & avec sévérité, ceux qui abandonneroient de la sorte les intérêts & la cause commune. Enfin il fit de si puissantes impressions en leurs esprits, qu'étans persuadez de l'arrivée de la Flote, dont jusqu'alors ils n'avoient pû croire que la nouvelle fut véritable, dans la pensée qu'on ne la publioit que pour les amuser, ils changérent de dessein ; résolurent de faire

Retraite d'un Capitaine Portugais.

Remontrance faite à propos.

la

la guerre, & d'aller ſeulement à *Maſcat*, pour y faire quelques proviſions qui leur étoient abſolument néceſſaires. Tant il eſt vrai que l'autorité & les diſcours prudents d'une perſonne ſage & de condition, peuvent tout ſur l'eſprit de ſemblables gens.

Les Anglois donnent la chaſſe aux Portugais.

Ils nous aſſurérent depuis, que *Ruy Freira* n'étoit plus dans l'Iſle de *Larek*; que les Anglois s'y étoient rendus avec leurs Navires, à la ſollicitation des Perſans, & qu'ils lui avoient donné la chaſſe; deſorte qu'après avoir premiérement ruiné de certaines boutiques de Vivandiers, qu'il y avoit fait faire pour la commodité des ſoldats, & rempli une petite tranchée, il s'étoit retiré avec l'avant-garde de ſon armée, compoſée de pluſieurs Galéres, vers un certain poſte abandonné de l'Arabie, d'où nous n'étions pas fort éloignez, & où nous le rencontrerions infailliblement: & ſurtout, que ſi nous euſſions continué ſur la route de Larek, nous fuſſions infailliblement tombez entre les mains des ennemis; enſorte que pour nous en donner avis, & nous en détourner, ils avoient exprès tiré ce coup de canon le jour précédent. Ils nous dirent auſſi, qu'avant que les Portugais fuſſent chaſſez de *Larez*, & dans le tems que *Ruy Freira* alla reconnoître *Ormus*, avec la plus grande partie de ſes Vaiſſeaux, il ſurvint une furieuſe tempête qui jetta quatre navires, qui étoient à la rade de *Larek*, ſur des écueils, où ils ſe briſérent, avec la perte de preſque tous ceux qui s'y trouvérent embarquez; d'où on eut grand ſujet de remercier Dieu de la retraite de *Ruy Freira*, & de ce qu'il ne s'y ren-

Perte de quelques navires Portugais.

rencontra pas alors ; parce qu'assurément, sans une protection particuliére de Dieu, il n'auroit pas eu un sort plus heureux que les autres ; quoique là où ils s'étoient retirez, ils furent aussi batus de cette même tempête. D'où je conclus que non-seulement les disgraces acompagnent incessament les Portugais de l'Inde ; mais qu'elles s'augmentent encor tous les jours ; ensorte que je ne sai quel succès auront dorénavant leurs afaires, & tant de belles entreprises.

Le 8. de Février, nous partîmes à la pointe du jour du lieu où nous étions à l'ancre ; & côtoïant aussi l'Arabie, nous joignîmes en peu de tems une petite Isle, qu'ils nomment des Chévres, ou des Civettes, qui est tout auprès du Continent d'Arabie, presque dans un Golfe, où de petits vaisseaux peuvent moüiller en assurance. Cette petite Isle est presque vis-à-vis d'*Ormus*, & par conséquent éloignée de 60. lieuës de *Mascat*, & de 18. de *Lima*. Nous y rencontrâmes *Ruy Freira*, avec une partie de ses navires, dont quelques-uns étoient sur le côté, que l'on devoit racommoder. Je dis une partie ; parce qu'il en avoit envoïé quelques-uns au Cap de *Giasek*, pour y atendre la Flote de *Goa* ; d'autres à *Mascat*, pour y faire les provisions néceſſaires, dont il avoit grand besoin ; & d'autres en course au Port de *Guadel* ; & quelques autres, où l'état present de ses afaires les apelloit. Dès que nous eûmes moüillé, *Ruy Freira* se rendit en personne à notre bord, acompagné de quelques-uns de ses Capitaines, où nous

Leur armée navale.

de-

demeurâmes plus de deux heures en conversation, & où il reçut & distribua à ceux qui l'acompagnoient quelques munitions de bouche & de guerre, que nous lui portions. Il y lut aussi les Lettres du Vice-Roi, avec quantité d'autres qu'on lui écrivoit de *Goa*; s'entretint particuliérement avec Don *Francesco Coutigno Cavacco*, & avec plusieurs autres, qu'il instruisoit du progrès de ses afaires; il nous demanda à la fin des nouvelles de la Flote; de ce qui se passoit à *Goa*, & ailleurs. Sur ce que nous l'assurâmes que la Flote ne pouvoit pas tarder long-tems à venir, puisque nous étions tous partis de *Ciaul* en même-tems, il envoïa un autre navire au-devant, avec ordre de donner avis à la Flote du lieu où il étoit; & de retourner incontinent sur ses pas, pour lui aporter des nouvelles de l'arrivée de cette même Flote, afin que sans perdre de tems il pût lui-même se mettre en Mer, pour la joindre & venir de compagnie avec elle. Je ne pus pas joüir entiérement du plaisir de cette conversation, parce que j'étois au lit avec la fiévre.

La maladie du sieur della Vallé continuë toûjours.

Néamoins lorsque *Ruy Freira* parut dans nôtre bord, je me levai, m'habillai pour l'aller saluer, & m'entretins avec lui, autant que ma santé me le put permettre; mais à la fin je fus contraint de prendre congé de lui, de me retirer, & ne le vis plus que quand il sortit du vaisseau. Il me fit beaucoup de civilité; me dit qu'il y avoit long-tems qu'on lui avoit parlé de moi; qu'il me serviroit dans toutes les ocasions qui se presenteroient, & plusieurs autres choses semblables. Je lui voulus faire

re voir le passe-port que le Vice-Roi m'avoit donné ; parce que dans la conversation, il avança que le Vice-Roi lui avoit recommandé particuliérement de ne laisser passer personne par des contrées de la dépendance des Turcs sans sa permission; mais il ne le voulut jamais regarder ; il me dit que c'étoit assez; qu'il auroit souhaité d'avoir quelqu'autre ocasion de me rendre service, & mille autres paroles très-obligeantes, auxquelles je répondis le plus civilement qu'il me fut possible. Je lui témoignai qu'il y avoit long-tems que je desirois l'honneur de sa connoissance, & de l'assurer de mes respects & de mes obéïssances. A la fin nous nous séparâmes ; il retourna sur son Amiral, où Don *Francesco Coutigno Cavacco*, duquel je pris congé, l'acompagna avec le Pere Provincial de Manile, & quelqu'autres encor, qui y passérent tout le jour avec lui, pendant que je demeurai au lit sous la violence de ma fiévre.

Le Général de l'armée lui fait civilité.

Le 9. de Février, étant convenu avec un Pilote Persan que *Ruy Freira* nous donna; parce que les Pilotes Portugais n'y entendent rien sur le golfe Persique, à cause des bancs de sable qui y sont fort fréquens; de l'inconstance des vents qui y régnent incessament, & que les Pilotes du païs connoissent parfaitement ; nous partîmes la nuit de cette Isle, & prîmes le chemin par dehors. *Ruy Freira* en partit aussi presqu'en même-tems, avec quelques navires qu'il y avoit, & commanda aux autres, qui avoient été brisez de la tempête, de le suivre incessament aussi-tôt qu'ils seroient refaits. Pendant ce tems-là il prit son chemin

Il part de l'Isle de Chévres.
min le long du canal, entre l'Isle & la terre-ferme, & alla faire aiguade, en je ne sai quel endroit, dans la résolution de faire un tour à *Ormus*, où douze navires, tant Anglois qu'Hollandois, s'étoient rendus, les uns au pié de la Forteresse, & les autres à *Bender de Combru*, après avoir déja jetté du secours dans la place.

Le 10. du même mois, nous entrâmes sur le soir dans un Golfe, qu'ils nomment *de i Limoni*; c'est-à-dire, des Limons, parce qu'il y en a dans une petite Ville qui y est renfermée. Nous y fimes aiguade; mais non pas autant que nous en avions besoin; & nous y achetâmes quelques poules, & quelques autres petites provisions. Le 15. aïant déja passé l'Isle, qu'ils nomment, *Il Tombo*; & une autre, que les Portugais nomment, *Il Piloro*; c'est-à-dire, la Boule, à cause peut-être qu'elle est ronde; & enfin

Isle de Cais.
celle qu'ils nomment *Cais*, qui étoit autrefois en grande réputation, & que l'on estimoit autant qu'*Ormus*, tant à cause de ses fortifications, que du grand trafic qui s'y faisoit; mais que les guerres avoient ruïnée & dépeuplée de notre tems; un petit vent contraire qui se leva alors, nous contraignit de relâcher, & de moüiller auprès de l'Isle de *Cais*, qui est à 40. lieuës d'*Ormus*. Quelques-uns des nôtres mirent pié à terre par divertissement; mais ils n'y trouvérent rien qui méritât d'être aporté au Vaisseau, que de certaines herbes qui y étoient, fort semblables à l'Epine-Vinette, & qui nous servirent d'un mets très-délicieux, parce qu'il ne nous restoit plus que très-peu de provisions. Par ocasion vous

vous remarquerez ici deux choses, s'il vous plaît; l'une, qu'incontinent après que nous fûmes sortis du Golfe des Limons, au lieu de côtoïer incessament l'Arabie que nous avions parcouruë jusqu'alors, nous côtoïâmes toûjours depuis la terre oposée à celle de Perse; parce qu'en ce tems-là cette route est la meilleure. L'autre, c'est que comme le Golfe Persique est fort étroit, dangereux, que l'on n'y peut pas louvier, & qu'il n'a que très-peu de Ports, qui ne sont pas fort assurez, il s'y rencontre plusieurs bancs de sable, & quantité d'autres endroits très-incommodes. D'ailleurs quand le vent est contraire, il n'y a point de meilleur remede, que de donner fonds incontinent où l'on se trouve, de peur de s'écarter de son chemin & de perdre sa route, si le lieu le permet; sinon, ou si le vent contraire s'augmente, il faut nécessairement relâcher, & molant en poupe, retourner sur ses pas, où le vent est favorable. Voilà pourquoi les voïages sont toûjours si longs en si peu d'espace.

Circonstance curieuse pour la navigation.

Nous partîmes de *Cais* le 16. de Février; & sous l'obscurité de la nuit, de certains Arméniens se firent porter à terre, pour aller à *Nachilu*, à quelque distance de-là, & de la dépendance du Roi de Perse, afin de s'informer si quelques Marchands leurs associez dans le commerce qu'ils faisoient ensemble, & qui étoient partis de *Mascat* quelque-tems auparavant dans un autre vaisseau, y seroient arrivez avec beaucoup de marchandise en commun, dont ils s'étoient chargez. Le 17. de Février, quoique nous eussions un peu avancé, néamoins

Le sieur della Vallé part de l'Isle de *Cais*.

moins le vent contraire nous contraignit bien-tôt de relâcher, & de moüiller auprès d'une Isle déserte, qu'ils nomment *Andrevie*. Le 20. nous en partîmes ; & sur le soir, ces Arméniens se rendirent de la ville de *Nachilu* en notre Vaisseau, sans y avoir apris aucunes nouvelles de leurs associez qu'ils cherchoient. Mais un Marchand More qui y alla aussi avec eux, ne revint pas ; parce que de-là il prit le chemin d'*Ispahan* par terre. Le Gouverneur de *Nachilu* écrivit deux lettres par ces Arméniens ; l'une au Capitaine de notre vaisseau, & à tous les autres en général, par laquelle il lui ofrit sûreté dans son Port, & le prioit de s'y rendre pour y vendre ses marchandises, dont ils avoient grand besoin ; que les Portugais même, comme Marchands, auroient sujet de se loüer de sa civilité à leur égard ; & que s'il ne se fioit pas encor à la parole qui lui en donnoit, il le conjuroit au moins de vouloir moüiller au large, & qu'il lui envoïeroit des gens avec de l'argent, qui acheteroient diférentes marchandises qui leur étoient nécessaires. L'autre lettre s'adressoit aux Religieux qui étoient dans le vaisseau ; parce qu'il avoit apris que quelques-uns d'eux avoient dessein de passer à *Ispahan*, où il leur prométoit toute la sûreté possible pour s'y rendre. Mais nonobstant toutes ces belles promesses, le Capitaine ne voulut point demeurer à l'ancre en cét endroit, pour y vendre ce qu'ils desiroient, ni les Religieux mêmes ne trouvérent pas à propos d'y mettre pié à terre.

Civilité d'un Gouverneur Persan envers les Portugais.

Le 22. de Février, d'un certain lieu où nous

nous étions à l'ancre, nous aperçûmes de loin quelques Vaisseaux qui venoient à nous. Mais dans l'incertitude où nous étions qu'ils ne fussent nos ennemis, nous quitâmes cette plage, & nous étans mis en état de les combatre, nous allâmes au-devant d'eux à force de rames. Néamoins après les avoir aprochez, nous les reconnûmes pour des vaisseaux de Perse, qu'ils nomment *Terrate*, & qui sont comme de grandes barques, qui ont acoûtumé de transporter sur ces Mers des dates, & d'autres semblables provisions, qu'ils debitent où ils savent que l'on en desire. Mais parce qu'ils ne voulurent pas baisser leurs voiles & se soûmettre à nous, ni nous saluer, nous fimes sur eux quelque décharge de notre artillerie, sans pourtant les avoir incommodez, par le peu d'adresse de notre Milice, qui ne tira pas un coup qui put porter; ensorte que le tout se passa avec beaucoup de confusion & de desordre, selon la coûtume des Portugais, & principalement de ceux de notre vaisseau, qui n'étoit que marchand & non pas de guerre. Ainsi ces barques Persanes nous échapérent, sans avoir eu sujet de se plaindre de nous. Et non-seulement nous ne nous en rendîmes pas les maîtres, comme nous l'aurions pû faire très-facilement, si notre vaisseau eut été bien armé & bien conduit. Mais je me persuade que si ces barques eussent été montées de gens résolus & capables de se défendre, ils nous auroient batus & pris prisonniers, vû notre confusion, que je remarquai dans notre vaisseau, & notre peu de munitions pour soûtenir un combat.

Confusion des Portugais dans leurs entreprises.

Le

Le 23. de Février, à cause du vent contraire, nous moüillâmes fort à propos en un certain endroit à l'écart: & le 25. le vent aïant tourné, nous fimes voile & continuâmes nôtre navigation.

Superstition de quelques Matelots Indiens.

Le 27. de Février, le vent étant toûjours contraire, les Matelots, qui étoient Indiens & Mahométans de Religion, firent un paquet de quelques hardes, qu'ils nommoient le vieillard, sans avoir pû savoir de quel vieillard ils entendoient parler; ils le liérent à une des cordes de la voile, frapérent dessus de toutes leurs forces, avec une autre corde, en jurant & pestant contre ce phantôme, & lui disant qu'il leur donnât un vent favorable. Pendant ce temslà d'autres Matelots leurs compagnons, intercédoient pour lui, envers ceux qui le frapoient si rudement, de cesser de le traiter si mal, & qu'assurément il leur acorderoit ce qu'ils demandoient. Quoique cette superstitieuse cérémonie ait beaucoup de raport à celle des Portugais, quand pour le même sujet ils lient S. Antoine de Padoüe, je crûs néamoins qu'elle ne seroit pas indigne de votre curiosité. Quoique par un éfet de la stupidité & de l'ignorance des Matelots, qui ne pûrent pas me rendre raison de ce procédé si ridicule, sinon qu'ils étoient fondez en coûtume, ou peut-être parce qu'ils ne voulûrent pas m'en informer, il me fut impossible de savoir qui étoit ce vieillard qu'ils maltraitoient si fort, sous la forme de ce paquet de hardes, & qu'ils sollicitoient avec tant d'empressement de leur acorder un vent favorable.

Le 28. du même mois, nous voulûmes fai-

faire aiguade dans la ville de *Verdestan*, de Perse, parce que nous en avions grand besoin ; mais le peuple de la ville nous en empêcha, & ne permit pas seûlement que notre chaloupe joignit le bord ; mais il la repoussa à grands coups d'arquebuses : & comme nous n'avions point de soldats qui pussent favoriser nos desseins & faire aiguade par force, nous nous retirâmes delà le plus promtement qu'il nous fut possible. Le 1. de Mars nous montâmes en haute Mer, pour éviter de certains bancs de sable qui étoient sur les côtes de Perse. Nous aperçûmes un navire qui tenoit la même route que nous, & qui nous salua d'un coup de canon ; mais sans l'atendre, nous lui fimes civilité de la même façon ; & quoique nous fussions assurez que c'étoit un vaisseau Portugais, nous prîmes le vent sur lui & le laissâmes derriére, parce que nous ne le connoissions pas. Le 2. de Mars, nous commençâmes à découvrir un Païs plat & fort bas sur les côtes de Perse, que des montagnes fort hautes nous avoient caché jusqu'alors. Nous moüillâmes le soir à *Riscel*, qui est un des moindres Ports de la Perse, dans l'Etat de *Sciraz* : & le 3. du même mois, nous donnâmes fonds un peu devant la nuit dans l'Isle de *Charg*, qui est à 24. *Giam* de *Cais*, que nous avions laissé derriére. *Giam* est une mesure, dont les Pilotes Arabes & Persans se servent sur le Golfe Persique, où chaque *Giam* vaut trois lieuës : desorte que de *Cais* à *Charg* il y a 72. lieuës. On nous dit aussi que de *Charg* à *Bassora*, on comptoit huit *Giam*, & que *Bahharein* en étoit également éloigné.

Les Persans ennemis des Portugais.

Isle de Charg.

Le

Sa description. Le lieu de la terre-ferme, le plus proche de *Charg*, se nomme le *Bender-Rich*, de la dépendance, comme je croi, de *Loristan*, d'où cette Isle est éloignée de deux *Giam*. Nous moüillâmes entre *Charg* & une autre petite Isle, qui est là auprès, presque au Nord-Est, du côté de la terre-ferme, & qui se nomme *Chargia*. *Charg* est une petite Isle, dans laquelle il y a un hameau de 40. ou 50. maisons, avec une Mosquée, acompagnée du Sépulchre d'un certain *Muhhammed Anefia*, que les habitans de l'Isle reconnoissent pour un des descendans de *Muhhammed*, & que les Mores ont en grande vénération. Mais parce que la Mer se trouva fort irritée ce jour-là, nous ne sortîmes point du Vaisseau. Le navire que nous avions vû deux jours auparavant, qui étoit Portugais, apartenant au Gouverneur de *Ciaul*, & qui avoit pris dès *Mascat*, presqu'en même-tems que nous, la route de *Bassora*, aborda aussi à cette Isle.

Le 4. de Mars, nous allâmes de l'autre côté de l'Isle, pour y faire aiguade; parce que nous ne pouvions pas diférer plus long-tems, & que l'eau nous manquoit absolument; je mis pié à terre avec les autres, quoique la fiévre qui m'avoit quité depuis quelques jours, m'eût laissé une grande débilité. J'y remarquai, entr'autres choses, la susdite Sépulture, & d'autres aussi, pour lesquelles ce Peuple a beaucoup de vénération, mais qui ne sont pas si bien ajustées ni visitées, & que l'on atribuë à quelques-uns des plus familiers & des plus confidents, de celui à la mémoire duquel on

Sépultures en vénération sur les côtes de Perse.

avoit

avoit érigé cette grande Sépulture. J'y vis aussi une grote que l'on avoit creusée dans un roc, qui est un peu plus élevé que la terre. Cette grote a par dehors un frontispice chargé de quelques ornemens de sculpture; & on connoît, à le voir par dedans, qu'il a été fait pour un Temple, ou pour un Sépulcre, ou pour quelqu'autre chose semblable; mais à present il ne sert plus que d'écurie pour des animaux. Au reste l'Isle de *Charg* est basse, & d'une étenduë unie & égale. Les habitans y sement du froment, y cultivent des oignons, & d'autres semblables légumes; mais elle est fort pauvre & fort misérable, vû que les richesses de ses habitans ne consistent ordinairement qu'en du Poisson, qu'ils pêchent où ils en peuvent atraper. Ils parlent Persan; & en éfet ils sont vassaux du Roi de Perse; mais à cause de leur extrême misére, ils ne rendent aucun tribut aux Persans. Ils me dirent que leur Capitaine, où leur Gouverneur, qu'ils nomment *Sceich*, selon la coûtume des Arabes, est en possession de ce Gouvernement de pere fils; & qu'à cause de la guerre, qui étoit entre les Persans & les Portugais, les Persans avoient eu dessein d'y bâtir une fortereſſe; afin d'empêcher les vaisseaux Portugais qui y passent, d'y faire aiguade. Mais qu'à cause de leur pauvreté, ils s'en étoient excusez & afranchis; & que comme ils en usoient également bien envers les Persans, les Portugais & les Arabes, personne ne les incommodoit, & qu'ils joüissoient d'une douce liberté, dont ils étoient redevables à leur pauvreté. Ils me dirent aussi, que depuis *Charg* jusqu'à

Les mœurs du peuple qui habite cette Isle.

Bassora, on avoit acordé à tous les habitans de cette riviére de Perse la liberté du commerce, tant les Portugais que le peuple de Bassora; ensorte qu'ils étoient en paix avec tous leurs voisins. Je n'ai pas de peine à le croire; parce que *Bassora* n'a pas dequoi subsister chez soi; que la plus grande partie de leurs provisions leur vient de ces contrées de Perse, & que les Portugais ont besoin de munitions pour faire subsister leur armée, qu'ils entretiennent dans *Bassora*, pour la défense de cette contrée, contre les Persans. De maniére que l'avantage que les Arabes & les Portugais tirent conjointement de cette Isle, les oblige en quelque façon d'en bien user envers ces habitans, & de les laisser en paix, quoiqu'ils soient vassaux & tributaires de leurs ennemis.

Le sieur della Vallé part de Charg.

Nous nous rembarquâmes vers le soir, & aïant congédié en cét endroit le Pilote Persan, que *Ruy Freira* nous avoit donné, nous en prîmes un autre de *Charg*, selon la coûtume du païs. Mais la nuit suivante il plut incessament; & parce que la Mer étoit irritée, nous nous éloignâmes du Port & montâmes en haute Mer, de peur de faire naufrage. Le 6. de Mars, nous partîmes de *Charg* à la pointe du jour, avec un autre navire de *Ciaul*, chacun tenant la route qu'il s'étoit proposée, & nous côtoïames toûjours la Perse, que nous avions à main droite. Le 7. du même mois, le vent aïant cessé, nous moüillâmes si loin de la terre-ferme de Perse, que nous avions côtoïée jusqu'alors, que nous ne la voïions plus; nous donnâmes fonds néamoins en

un

un certain endroit, qui n'avoit au plus que dix brasses d'eau, d'où nous continuâmes notre navigation à la faveur d'un peu de vent qui se leva, mais toûjours avec le plomb à la main, pour éviter les bancs de sable qui sont fort fréquents sur cette côte. Le 8. sans voir la terre-ferme, nous continuâmes nôtre navigation sur une certaine route de cette Mer, qui n'avoit pas plus de quatre brasses de profondeur: & parce que la Mer est également basse par toute cette plage, les Pilotes Persans l'apellent *Meidan*; c'est-à-dire, place. Le 10. nous avançâmes un peu; mais la plus grande partie du jour nous demeurâmes à l'ancre, par l'ignorance de nos Pilotes, qui ne pouvoient pas trouver l'embouchure du fleuve de *Bassora*, quoique nous fussions assurez de n'en être pas fort éloignez. En éfet, on ne la peut trouver qu'avec bien de la peine; parce que la terre est si basse, qu'il est impossible de la voir, à moins qu'on ne la joigne de près; outre qu'il est très-dangereux de s'en aprocher pour la reconnoître, à cause des bancs de sable que l'on y rencontre incessament.

Il est très-dangereux de voguer sur les côtes de Perse.

Le 15. de Mars, dans l'embarras où nous étions, pour nous rendre à l'embouchure du fleuve, vû que les sentimens de ceux du vaisseau se trouvoient fort partagez, & qu'il y en avoit quelques-uns qui se persuadant que nous en étions fort éloignez, conduisoient le navire avec beaucoup de confusion, nous engageâmes le timon sur un banc de sable, d'où nous n'eussions jamais pû garantir le reste du vaisseau, si nous n'y eussions remédié promtement. Il

est vrai que chacun s'y emploïa, avec tant de diligence & de succès, que nous n'eûmes que la peur d'échoüer en cét endroit, & nous dégageâmes insensiblement notre timon de dessus ces sables, d'où nous nous rendîmes enfin en un endroit où l'eau étoit beaucoup plus haute. Cependant le navire de *Ciaul*, qui ne guéoit pas tant que le nôtre, se rendit devant nous dans le fleuve, sans le savoir.

Le fleuve de *Bassora*.

Le fleuve de *Bassora*, que forment l'Euphrate & le Tygre joint ensemble, & que les Arabes nomment *Sciat d'Arab*; c'est-à-dire, fleuve Arabique, ou des Arabes, se jette dans la Mer, par deux grandes embouchures, qui sont éloignées l'une de l'autre de plus de 12. lieuës. La plus orientale, qui est la plus spacieuse & la plus assurée, est connuë sous le nom d'embouchure d'*Ormus*, à cause qu'elle est du côté d'*Ormus* & de la Perse. L'autre, qui est au Couchant, qu'ils nomment l'embouchure de *Bahhrein*, ou de *Cutifa*; parce qu'elle est du côté de *Bahhrein*, de *Cutifa*, & de l'Arabie, est moins fréquentée; au moins les gros vaisseaux ne s'y rendent pas comme dans l'autre. Et parce que la division du fleuve en deux branches, se fait dans la terre un peu au-dessous de *Bassora*, elle forme aussi à je ne sai combien de lieuës de la Mer, entre ces deux embouchures, une Isle fort étenduë, dont la forme est triangulaire, que ceux qui l'habitent à present nomment *Cheder*, qui est en aparence un present du fleuve, comme celle de *Delta* en Egypte, & qui s'augmentera je croi tous les jours, par le moien des sables que le fleuve entraîne avec

L'Isle de *Cheder* dans la Perse.

soi,

soi, vû la quantité de bancs & le peu d'eau qui se trouve-là aux environs. Etant donc entrez par l'embouchure du fleuve oriental, à la faveur d'un bon vent, qui nous porta bien loin, contre le courant de l'eau, nous passâmes enfin le lieu où le fleuve se divise en deux, laissant à main gauche le bras qui est le plus au Couchant, qui coule & qui entre dans la Mer, comme je vous ai déja dit, du côté de l'Arabie & de *Cutifa*; & nous joignîmes à la fin, après avoir toûjours vogué entre la verdure des arbres qui portent les dates, & des terres labourées, qui sont fort fertiles, jusques sur le bord de la Mer, l'endroit, où, depuis la ville de *Bassora*, qui ocupe sur la côte la plus occidentale d'Arabie, un grand espace de terre éloigné de la riviére, on a creusé un canal en droite ligne, si spacieux, que non-seulement les barques du païs, mais encor les navires Portugais ou galiotes, avec un peu de soin néamoins & de précaution, peuvent moüiller aux portes de la Ville, & y entrer même jusqu'à la Doüane, devant laquelle l'eau du canal coule incessament, & au-delà de laquelle on passe ce canal sur un Pont de bâteaux, qui sont tous atachez les uns autres avec des chaînes de fer. On a bâti sur ce Pont, du côté du Septentrion, un château, ou plûtôt une grosse tour bien forte, pour la garde de la Ville & de la Place, quoique les maisons de la Ville se répandent au-delà de la grosse tour.

Description des avenües de la ville de *Bassora*.

L'eau du canal, qui croit & qui baisse, avec le flux & reflux de la Mer, passe bien loin au-delà du Pont en je ne sai quel en-

 droit,

droit. C'eſt pourquoi les vaiſſeaux montent ſeulement juſqu'au Pont, où les navires même & les galiotes de guerre du Baſſa vont moüiller, comme dans un Port aſſuré, au pié de cette groſſe tour. De cette grande tranchée, pluſieurs autres petits ruiſſeaux ſe forment, qui ſe répandent d'un côté en divers endroits de la Ville, que l'on parcourt en de petites barques, qu'ils nomment *Donec*, & qui ne ſont pas moins commodes à ceux qui y font pluſieurs afaires; que le ſont aux autres qui vont à pié, des Ponts que l'on a conſtruits ſur leſdits ruiſſeaux, pour les traverſer avec plus de facilité.

Elle eſt arroſée de pluſieurs petits ruiſſeaux.

La deſcription de la ville de Baſſora.

Au reſte, la ville de *Baſſora*, puiſque ſans y penſer j'en ai commencé la diſcription, eſt ſpacieuſe & fort peuplée; mais les bâtimens en ſont mal faits & fort ruſtiques. Elle eſt égale par tout. Autrefois elle n'avoit point de murailles; mais à preſent, pour ſe défendre des excurſions des Perſans, elle en eſt preſque toute fermée & acompagnées de groſſes tours de terre à demi ruinées, avec de bonnes portes qui ſe ferment tous les ſoirs, au-dedans deſquelles on voit le *Bazar* des Orfêvres, des toiles, & d'autres denrées qui ſe vendent. Devant ce Château, ou *Bazar*, il y a à côté une petite place, couverte de quelques groſſes pieces d'artillerie, montées ſur leurs afuts, entre leſquelles il s'en trouve quelques-unes, que les Turcs de *Baſſora* enlevérent de *Maſcat* ſur les Portugais il y a pluſieurs années, lorſqu'ils couroient ces Mers avec des galéres, que les Portugais ont ruinées depuis & coulées à fonds.

La

La ville de *Bassora* a une autre petite place devant le logis du Bassa, qui est toûjours remplie de tas de Froment, de riz, & d'autres légumes, que l'on vend ordinairement, & que l'on y laisse le jour & la nuit, sans autre précaution de magazin, que d'une seule nate de jonc, dont ces marchandises sont couvertes, sans craindre qu'on les dérobe, à cause de la bonne justice que les Turcs exercent envers ceux qui sont convaincus de larcin. Le peuple de *Bassora* est Arabe, parmi lesquels il y a aussi quelques Turcs; ensorte qu'on y parle ordinairement la langue Arabe, quoique la Turque & la Persane y soient assez communes. Touchant la Religion, les Mores sont en partie *Sonai* & en partie aussi *Scinai*, avec liberté entiére de conscience sur ce sujet; néamoins on apelle le peuple dans les Mosquées & on y fait la priére à la façon des *Sonai*; de même que toutes les actions publiques, selon leurs maximes, que le Grand Seigneur de Constantinople, qui est Roi du païs, pratique éxactement. Il y a aussi en je ne sai combien de maisons de *Bassora*, des Chrétiens Chaldéens, qu'ils apellent de S. Jean, ou *Sabei*; mais qui n'ont presque que le nom de Chrétiens; parce qu'ils n'ont point d'autre Eglise, que le logis d'un seul Prêtre fort ignorant, qu'ils avoient de mon tems, & chez lequel je ne croi pas que personne se rende pour y assister à l'Office Divin. Ils n'ont aucun jeûne, ni abstinence de viande; mais ils en mangent indiféramment tous les jours. Ils n'ont point de Sacremens, si ce n'est quelqu'ombre ou quelqu'aparence; on doute même de la va-

Belle police chez les Turcs.

Chrétiens Chaldéens.

lidité de leur Bâtême, & qu'il ne soit plûtôt le Bâtême de S. Jean, que de *Jesus-Christ*. Et parce qu'en ce point & en plusieurs autres, ils se conforment plus volontiers aux maximes de S. Jean l'Apôtre, que de quelqu'autre que ce soit, & qu'ils l'ont en particuliére vénération, ils se nomment Chrétiens de S. Jean, & peut-être qu'ils sont des descendans de ces Juifs que S. Jean bâtisoit du Bâtême de Pénitence; & qu'en vuë de la Religion de leurs ancêtres, dont ils n'ont pas voulu dégénérer, ils ont toûjours vécu depuis dans leurs mêmes pratiques, sans se mettre en peine d'en avoir d'autres. Au moins il est certain que le nouveau Testament, & d'autres Livres Sacrez sont inconnus dans *Bassora* parmi eux & qu'ils ne s'en servent point. Mais ils ont un Livre, qu'ils nomment *Sidra*, sur lequel ils se réglent sur tous les points de leur Religion; mais je ne pus savoir qui en est l'auteur. Outre la langue Arabe que l'on parle ordinairement, ils se servent encor entr'eux de l'idiôme Chaldéen, grossier & corrompu, qu'ils nomment *Mandai*; nom qu'ils se donnent les uns aux autres, outre les deux autres de Chrétiens de S. Jean, & *Sabei*, sous le premier desquels ils sont fort connus à nous autres Européens, & aux Mores, sous le second. Mais quelque soin que j'aïe aporté pour savoir ce que signifie *Mandai*, & son étimologie, il m'a été impossible d'en tirer aucune lumiére, de ceux même de *Bassora*.

Leur Religion.

Ils ont aussi des caractéres particuliers, fort diférens des Chaldéens, ou Syriens ordinaires, tant anciens que modernes, dont ils

Leurs caractéres sont

ils se servent pour écrire leurs Livres Sacrez; mais ordinairement personne ne les sait lire que les Prêtres, qu'ils nomment *Sceich*, en Arabe; c'est-à-dire, vieillard. Je n'en ai rien pû aprendre davantage dans *Bassora*; parce qu'ils y sont en très-petit nombre, & très-ignorans. Ils ne sont pas même instruits de leurs maximes; & je me persuade qu'ils sont ces hérétiques Sabéens, dont Gabriel Prateolus, qui en décrit l'origine & la conduite, fait mention dans nos Histoires, & principalement dans l'*Abregé Alphabétique*. Il y a aussi de ces Chrétiens de S. Jean dans *Hhaveiza*, proche *Bassora*, à *Durec*, *Seiuster*, & en plusieurs autres endroits voisins de la Perse, où il s'en trouve, à ce qu'ils disent, une infinité de familles. Cependant le nombre en est plus grand dans *Hhaveiza* qu'ailleurs, où ils ont un Bourg qu'ils habitent tous ensemble, qu'ils nomment *Kiu-malava*, &, selon leur prononciation, *Ciu-malava*, prononçant la lettre K comme le C. Ils ont parmi eux de certains Prêtres, qui gouvernent absolument dans le spirituel; des Religieux & des Evêques, qu'ils nomment *Chanzebra*, desquels ils sont dirigez sur les matiéres de Religion, & suivent les décisions. Je croi même qu'ils y ont aussi quelque forme d'Eglise, de sacrifice, & toutes les autres choses en meilleur ordre que dans *Bassora*. Mais je ne puis pas vous en entretenir, parce que je ne l'ai point vû; & lorsque je passai par-là, je ne trouvai personne des nôtres qui y eût été, ni qui l'eût vû, ni par conséquent qui pût m'en dire des particularitez, que sur le raport

fort diferens des autres.

Leurs Prêtres.

B 5 de

de gens ignorans, & de personnes incapables de ces connoissances, comme d'un de mes valets que j'avois de cette nation, natif de *Kiu-malawa*, auprès d'*Hhaveiza*, qui se nommoit parmi eux *Robeh*, & que nos Religieux rebâtisérent depuis, par précaution, & auquel ils donnérent le nom de *Jean Robeh*.

L'exercice de la Religion Catholique dans la ville de *Bassora*.

Pour terminer ces particularitez de *Bassora*, j'ajoûterai que depuis la perte d'*Ormus*, les Portugais ont eu plus de commerce que jamais en cette ville de *Bassora*, aux environs de laquelle ils entretiennent une escadre de cinq navires de guerre, pour la défendre des insultes des Persans, leurs ennemis communs. Les Peres Carmes-Déchaussez, & depuis, à leur imitation, les Peres Augustins Portugais de *Goa*, y ont bâti chacun une fort belle Eglise, par la libéralité de plusieurs Chrétiens d'Europe qui y passent incessament, & dans lesquelles on fait publiquement l'Ofice, selon le Rituel Romain. J'y trouvai déja celle des Peres Carmes-Déchaussez achevée, de laquelle ils avoient acheté une partie du fonds, & obtenu l'autre de la générosité du Bassa, qui leur en fit present. J'y vis aussi une partie de cloître, & quelques cellules pour les Peres qui y demeurent, ou qui y passent. Je vous entretiendrai plus bas de la Dédicace que l'on en fit de mon tems; quoi qu'auparavant ils célébrassent leurs Messes dans une autre chapelle que l'on avoit faite dans le commencement, en atendant que l'Eglise fut achevée. Les fondemens de l'Eglise des Augustins n'étoient pas commencez; parce que ces Peres n'étoient

Les Peres Carmes &

toient pas encor convenus d'une place, outre qu'ils ne pouvoient se résoudre d'y bâtir si-tôt, dans l'apréhension où ils étoient, que les Persans ne se rendirent un jour les maîtres de *Bassora*. Les Peres Augustins donc s'étoient retirez de mon tems dans un logis, qu'ils tenoient à loüage à l'aquit du Bassa envers les propriétaires. Ils y avoient fait néamoins un petit retranchement en forme d'Oratoire ou de Chapelle, où ils célébroient publiquement la Messe & recitoient l'Office Divin. Deux Peres Augustins demeuroient ordinairement dans *Bassora*; l'un desquels, avec la qualité de Prieur, étoit Grand-Vicaire de l'Archevêque de *Goa*, qui est aussi Religieux Augustin. Ce Pere, à la considération des Portugais, qui s'y rendent, & qui passent jusqu'en cette ville d'Arabie, veut s'atribuer la Jurisdiction, qu'il conteste sans beaucoup de raison, avec les Peres Carmes-Déchaussez, nonobstant les Brefs qui donnent à ces Peres une autorité souveraine, qu'ils ont obtenu du Pape. Ensorte que le Grand-Vicaire Augustin fit publier de mon tems une excommunication contre tous ceux qui ne s'étoient point confessez en leur Eglise pendant la quinzaine de Pâques, quoiqu'ils se fussent aquitez de cette obligation en celle des Carmes-Déchaussez; atendu que son Eglise étoit l'unique Paroisse, & non pas celle des Déchaussez; & autres choses semblables, en quelque façon, au détriment de la Religion, capables d'altérer la charité qui doit unir les cœurs des véritables Chrétiens. Le Bassa, qui, en vuë du secours que lui don-

Augustins y sont établis.

Contestation entr'eux.

Le Bassa de Bassora.

ra exerce la charité envers eux. noient les Portugais, non-seulement en usoit fort bien, & avec beaucoup de civilité envers eux; mais encor envers tous les Européens qui y passoient, ou qui y demeuroient, faisoit distribuer tous les mois, tant aux Augustins qu'aux Carmes-Déchaussez, une aumône, dont les uns & les autres pouvoient facilement subsister, & entretenoit de toutes les choses nécessaires cinq navires Portugais, qui étoient à la rade de *Bassora*, en état de se rendre où son service les engageroit.

Mais sans nous écarter davantage, nous arrivâmes vers le soir du 11. de Mars, que je vous ai marqué ci-dessus, où la tranchée qui est tirée à la ligne depuis la Ville, entre dans le grand fleuve, à l'embouchure duquel, à main gauche en entrant dans ce canal, on a construit une Citadelle fort considérable, & une Mosquée de l'autre côté, à main droite. Quoiqu'il fut tard, nous y voulions entrer & y moüiller le plus avant qu'il nous seroit possible; mais en y entrant, le flux nous poussa avec tant de violence, que nous nous trouvâmes engagez parmi des roches, au-dessous de la Mosquée, de maniére que nous fûmes contraints d'y jetter l'ancre; & nous travaillâmes toute la nuit à étaïer notre vaisseau, pour le fortifier de tous les côtez, de peur que comme il étoit sur le côté, le reflux de la Mer ne le renversât entiérement.

Il se met en Mer contre l'armée de Perse. Le Général de la Flote Portugaise, qui demeuroit à *Bassora*, y étoit à l'ancre avec son navire & un autre des cinq dont sa Flote étoit composée, pendant que les trois autres étoient ailleurs dans le grand fleuve,

vé, où le Bassa s'étoit aussi rendu avec son armée, pour résister tous ensemble à celle de Persé, qui paroissoit sur les frontiéres & qui devoit venir à *Bassora*, à ce que l'on disoit.

Le 12. de Mars, le P. Basile Carme-Déchaussé, me vint voir dans le vaisseau dès le matin; & à son imitation, le P. Paul de Jesus, Italien, de l'Ordre de S. François, que j'avois connu à *Goa*, qui s'étoit retiré alors en qualité d'hôte, chez les Peres Carmes de *Bassora*, & qui avoit apris mon arrivée de quelques autres Religieux, m'y vint aussi saluer. Sur le soir, les eaux s'étant augmentées, par le retour de la marée, & à la faveur de laquelle nous dégageâmes notre vaisseau de dessus le sable, nous nous rendîmes à la Ville le long du canal; non pas à force de rames, comme vont tous les autres; mais en le tirant par la poupe avec une corde; parce qu'il nous fut impossible, après l'avoir remis à l'eau, de le redresser & de retourner la prouë à la Ville, à cause que le canal est trop étroit. Les deux bords de ce canal, qui contient une grande lieuë jusqu'à la Ville, sont fort peuplez, ornez de quantité de maisons & de jardins fort jolis, qui rendent cette avenuë très-agréable. Nous moüillâmes enfin audedans de la Ville, au bord le plus méridional du canal, en un endroit qui est le plus peuplé. Après-dîner, je mis pié à terre, pour chercher un logis; mais je n'en trouvai point à ma fantaisie, & qui me fut commode; ensorte que je fus contraint de retourner au vaisseau, où je passai la nuit.

Le sieur della Vallé arrive à *Bassora*.

Le 13. de Mars, je fus encor chercher un

un logis ; mais n'en trouvant point comme je desirois, je le fis savoir à *Chogia Negem*, Chrétien de S. Jean, le plus considérable d'entr'eux, qui étoit aussi alors *Scibender* de la Doüane. Comme Chrétien, & personne doüée de très-bonnes qualitez, avec qui j'avois lié une amitié très-étroite, il m'a toûjours traité avec toutes les civilitez imaginables pendant le séjour que j'ai fait dans *Bassora*. De maniére que dès le matin sa femme se donna la peine elle-même de nous aller chercher un logis. Sur le soir j'en fus voir un avec lui, proche le sien, que j'arrêtai, tant à cause que par ce moïen nous devenions voisins, que parce que ce logis étoit un des bons de la Ville, quoique néamoins il fut fort médiocre ; ensorte que sur la promesse qu'il me fit, de se charger du soin de me le faire acommoder pour le lendemain, je retournai encor ce soir-là au Vaisseau & y passai la nuit. Ce même jour on publia par la Ville, que chaque maison fourniroit un homme armé pour aller à la guerre au secours du Bassa contre les Persans, sur le bruit qui couroit qu'ils avançoient incessament.

On lui cherche un logis dans la Ville.

Le 14. du même mois, je me rendis avec ma famille au logis qu'on m'avoit déja préparé : & le même jour je fus visiter le Sieur *Consalvo Martini da Castelbranco*, pour lui donner une lettre que j'avois du Vice-Roi de *Goa*, qu'il ne lui avoit écrite qu'en ma faveur & que pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit de moi. Il me reçût aussi, avec beaucoup de civilité & de grands témoignages d'amitié, en vuë de cette recommandation & de plusieurs autres lettres de ses

Le Vice-Roi de Goa écrit en sa faveur.

ses amis, qui lui parloient de moi avec avantage, & m'ofrit incontinent tout son crédit. Il me fit part ensuite de quelques nouvelles des afaires de *Bassora*, de *Perse*, & d'*Hhaveiza*, qu'il avoit aprises de gens qui en étoient bien informez, que *Mansur*, frére de feu *Mubarek*, que *Sciah Abbas* avoit envoïé les années précédentes en *Hhaveiza*, pour en être Gouverneur, après s'être mis en possession de cét Etat, avoit témoigné qu'il n'étoit pas trop afectionné au Roi de Perse, quoiqu'il fut son bienfaiteur. En éfet, les Arabes ont de la peine à se voir dans la dépendance, & chérissent sur-tout leur liberté, pour la conservation de laquelle il avoit juré amitié avec son voisin, le Bassa de *Bassora*, sujet du Turc, de faction contraire au Persan, & qui se nommoit alors *Efrasiab Bassa*, lequel, d'*Aga de Segmeni* qu'il étoit premiérement dans la même Ville sa patrie, s'étoit élevé par la force & des moïens violens, à la qualité de Bassa qu'il prétendoit de conserver dans sa famille. Le Turc néamoins le suportoit dans cette rebellion, l'autorisoit même & le favorisoit, tant à cause qu'il se comportoit fort bien en son Gouvernement, que parce qu'il ne lui refusoit pas ce peu d'obéïssance qu'il lui rendoit, au moins en aparence; & d'autant plus, qu'il ne lui étoit pas fort facile sur ces frontiéres si éloignées de Constantinople, de le châtier & de penser à faire un autre changement dans une Ville, sur-tout où il s'étoit rendu si puissant. Tellement que le Persan aïant apris que *Mansur* avoit fait amitié avec ce Bassa, contre la coûtume des au-

Diverses nouvelles.

Rebellion d'un Grand de Perse.

autres Princes qui l'avoient précédé en ce Gouvernement d'*Hhaveiza*, & qui avoient toûjours fait la guerre à ceux *Bassora*; & qu'enfin *Mansur* ne lui étoit pas fidèle comme il l'auroit desiré, il lui commanda, sur le point d'aller au siége de *Baghdad*, de joindre incessament l'armée de Perse à la tête de ses troupes, & donna ordre à *Imamculi Chan-de-Sciraz*, de passer par *Hhaveiza* & d'amener *Mansur* avec lui. Le Chan exécuta le commandement de *Sciah*; & étant arrivé auprès d'*Hhaveiza*, il fit alte l'espace de plusieurs jours, pour atendre *Mansur*, le sollicitant souvent de se mettre en campagne & de l'acompagner. Mais *Mansur* qui l'entretenoit toûjours d'espérance, & qui lui mandoit incessament qu'il se préparoit, fit atendre le Chan si long-tems, qu'il trouva bon de continuer son chemin sans lui; néamoins il se rendit si tard à *Baghdad*, que le *Sciah* avoit déja pris la Ville; mais enfin *Mansur* ne quita jamais son poste.

Il est sollicité de se rendre à la Cour.

Le *Sciah* demanda au Chan, pourquoi il avoit tant tardé à venir; il lui répondit, que *Mansur* qu'il avoit atendu fort longtems, selon l'ordre de Sa Majesté, étoit la cause de ce retardement; mais qu'enfin il n'avoit pas voulu venir. Le *Sciah* étant retourné de *Baghdad* à *Isspahan*, manda plusieurs fois *Mansur* à la Cour, & lui envoïa même plusieurs Courriers pour ce sujet; mais quoique *Mansur* assurât toûjours qu'il s'y rendroit incessament, jamais néamoins il n'y voulut aller. Le *Sciah* en fut tellement irrité, qu'il lui envoïa dire, qu'il vouloit absolument qu'il lui obéit, sans di-

diférer plus long-tems, finon qu'il lui feroit couper la tête. *Manfur* répondit à ces menaces, que fi le *Sciah* lui vouloit couper la tête, il faloit qu'il vint lui-même pour la lui couper; & que quand il feroit averti de fa venuë, il l'atendroit généreufement avec l'épée à la main pour fe défendre; qu'abfolument il n'étoit point réfolu de paffer dans la Perfe; & que fi le *Sciah* en étoit Roi, qu'il étoit Roi dans *Hhaveiza*; qu'au refte, il ne le connoiffoit point, & qu'il ne dépendoit pas de lui.

Sa réfolution envers le Roi de Perfe.

Le *Sciah* commanda pour ce fujet au même *Imamculi-Chan* de paffer dans *Hhaveiza*, avec une puiffante armée, & de mener avec lui *Muhhammed* fils de *Mubarek*, qui avoit auffi été élevé dans la Perfe auprès du Roi, & qu'en l'établiffant Gouverneur dans *Hhaveiza*, il en tirât *Manfur* en même-tems, & qu'il le prît, ou le tuât. Conformément à cét ordre, le Chan, quelque-tems auparavant notre arrivée à *Baffora*, avoit paru dans *Hhaveiza*, avec ledit *Muhhammed*. Manfur s'étant aperçû que plufieurs des plus puiffans, & le peuple, qui font *Sciani*, fe vouloient foûmettre au Roi de Perfe, & reconnoître *Muhhammed* pour leur Prince légitime, de peur d'être pris, ou d'être affaffiné, fe retira avec cinq ou fix cens hommes des fiens, qui lui furent fidèles & qui l'acompagnérent. Ce fut ainfi qu'il vint dans l'Etat de *Baffora*, d'où le Baffa, qui étoit alors *Ali-Baffa*, fils d'*Efrafiab*, & qui avoit fuccédé en ce Gouvernement à feu fon pere, le reçût fort civilement, avec de grands témoignages de bienveillance, & lui donna une contrée de

Il abandonne fon Gouvernement.

Et se retire à *Bassora.*

de la Jurisdiction de *Bassora* sur les frontiéres d'*Hhaveiza*, où il put subsister & vivre en paix. Cependant le peuple d'*Hhaveiza* fit sa paix avec le Chan, & reçut *Muhhammed* pour son Prince, avec protestation d'obeïr en cette ocasion au *Sciah*, & à tout ce qu'il lui plairoit de leur commander, à condition néamoins, qu'aucun *Quizilbasch* n'entreroit point dans *Hhaveiza*, ce que le Chan leur promit. On reçût donc nouvelle des suites de ces démêlez depuis notre arrivée à *Bassora.* Et de plûs, que le Chan, aprés avoir mis *Muhhammed* en possession d'*Hhaveiza*; s'étoit avancé avec son armée vers *Bassora*, & qu'il étoit déja entré dans l'Etat, par un certain endroit qu'ils nomment *Quarna*, dans la résolution de se rendre maître de quelques Forteresses qui sont sur ces frontiéres & de faire même de plus grands progrès. Desorte que le Bassa lui étoit allé audevant, avec toutes ses forces & trois navires Portugais, des cinq qu'il entretient pour s'en servir dans la nécessité, comme je vous ai dit; cependant la ville de *Bassora* étoit toute consternée, & dans une extrême afliction d'aprendre que les ennemis étoient à ses portes.

Consternation de la ville de Bassora.

Propositions du Roi de Perse.

Il me dit encor, à l'égard de quelqu'autres afaires de Perse, & qui concernoient plus particuliérement la ville de *Bassora*, que *Sciah-Abbas*, aprés avoir pris *Ormus*, avoit envoïé un Ambassadeur au Bassa de *Bassora*, qui étoit alors *Efrasiab*, pour lui dire, qu'il ne desiroit autre chose de *Bassora*, sinon que l'on y marquât la Monoïe à son coin; que dans les cris d'allégres-

greſſe du peuple, & dans les priéres qui ſe feroient aux Moſquées, on le nommât comme Roi du païs, au lieu du grand Turç; que le peuple de Baſſora portât le turban à la façon des Perſans; que pour le reſte, il abandonneroit cét Etat à *Efrasiab*, comme Seigneur abſolu & indépendant: & que dès à preſent il y renonçoit, pour en confirmer la poſſeſſion à tous ſes deſcendans; qu'il le protégeroit contre le Turc, & contre qui que ce ſoit, qui oſeroit l'entreprendre; qu'il n'éxigeroit jamais ni de lui ni du peuple aucun tribut; mais qu'il les laiſſeroit en pleine liberté.

Efrasiab qui étoit homme prudent & parfaitement inſtruit des adreſſes du Roi de Perſe, mépriſa toutes ces belles propoſitions, & ſe perſuada qu'il ne devoit pas établir ſon état, dont il étoit en poſſeſſion, ſur des eſpérances vaines & incertaines. Si bien, qu'animé de la protection des Portugais, dont les navires lui pouvoient être très-avantageux en cét endroit, par où les Perſans doivent néceſſairement paſſer, ou la Mer, ou au moins le grand fleuve, pour ſe rendre à *Baſſora*; parce que les Perſans n'ont point de vaiſſeaux qui puiſſent réſiſter à des navires; il ne voulut point reçevoir les propoſitions de *Sciah-Abbas*, & renvoïa incontinent l'Ambaſſadeur, avec un ordre exprès de ſortir à l'heure même de la Ville & de ſon Etat, de peur qu'il ne corrompit de ſes principaux ſujets, & qu'il ne mit la diviſion parmi le peuple, qui eſt en partie *Sciani*, de la Religion de *Sciah-Abbas*: il le renvoïa, dis-je, très-mal ſatisfait; mais principalement de la derniére

Le Baſſa de Baſſora ne les veut point reçevoir.

re parole qu'il lui dit ; qu'il étoit vassal du grand Turc ; qu'il vouloit mourir avec cette qualité, & qu'il étoit en état de prendre les armes, si son Prince prétendoit quelque chose de lui.

Le Roi de Perse voïant qu'il n'avoit pû fléchir le Bassa de *Bassora*, commanda au Chan de *Seiraz*, comme à un de ses Oficiers les plus proches de ce canton, & le plus puissant, de s'y rendre incessament avec son armée, & de le prendre par force. L'armée du Chan y vint donc à grandes journées, sans que j'aïe pû savoir s'il y étoit en personne, ou quelqu'un de sa part en qualité de Général. Il se rendit dans l'Etat de *Bassora*, par la route de *Seiufeter*, ou de quelqu'autre de la dépendance de *Sciah-Abbas*, sur les frontiéres d'*Hhaveiza*, du côté qui est au-delà du fleuve vers l'Orient, à l'égard de son cours du côté de la Perse. Cette irruption se fit un an auparavant mon arrivée dans *Bassora* en 1624. au commencement ou à la fin de 1623. Néamoins il n'assiégea pas *Bassora*, comme on en avoit fait courir le bruit dans *Goa*, & même il n'en aprocha que de quelques journées. Il se contenta seulement de bloquer une Forteresse sur ces frontiéres, qui se nomme *Kaban*, laquelle étoit sur le point de se rendre, comme tout le reste de ce païs, en danger aussi de perdre même *Bassora* ; parce que les Persans s'y comportérent généreusement, & y taillérent en piece une grande partie de la Milice de *Bassora*. Mais enfin, par le moïen des Portugais, qui, du poste où ils étoient sur le fleuve voisin, incommodérent fort de leur artillerie, l'armée

Combat des Persans contre lui.

mée des Persans & les Quizilbasci furent repoussez honteusement ; & soit qu'ils fussent fatiguez ou ennuïez de la longueur de cette guerre, ou que le Roi de Perse en eût besoin pour d'autres entreprises, ils s'en retournérent. Ils diférérent néamoins leur retour, jusqu'à l'année suivante, que dans le tems que j'arrivai à *Bassora*, comme je vous ai dit, ils s'étoient avancez dans le païs de la dépendance de *Bassora*, après avoir mis *Muhhammed* fils de *Mubarek* en possession du Gouvernement d'*Hhaveiza*, de la maniére que je vous en ai entretenu ci-dessus, & chassé *Mansur*. Desorte que le nouveau *Ali-Bassa* étoit encor sur les frontiéres, avec son armée & trois navires Portugais, pour s'oposer à leurs violences. Cependant le peuple de *Bassora* étoit extrémement abatu & épouventé de tous ces bruits; parce qu'en éfet, l'armée de Perse surpassoit de beaucoup celle de *Bassora*.

L'armée de Perse se retire.

Le 16. de Mars, on reçut nouvelle dans *Bassora* que les deux armées s'étoient aprochées l'une de l'autre. Ce même jour je vis la premiére fois dans l'Eglise des Augustins, le Sieur Don *Consalvo de Silveira*, Général de la Flote Portugaise, qui demeuroit à *Bassora*. Il me dit, entr'autres nouvelles, qu'on lui avoit mandé que les Persans vouloient transporter par Mer, d'un certain Port plus éloigné qui leur apartient, jusqu'à *Dureo*, qui est aussi de leur dépendance, sur les frontiéres d'*Hhaveiza*, & à quelque distance de *Bassora*, sept pieces d'artillerie, pour s'en servir en cette guerre de *Bassora*; ensorte qu'il avoit déja mis en Mer deux de ses navires, avec une autre

Entreprise du Bassa de Bassora.

de

de ses frégates plus légéres, qu'ils nomment *Sanguisei*, pour tâcher d'enlever cette artillerie, qui seroit assurément une afaire d'importance contre les Persans. Le 17. du même mois, *Chogia Negem*, qui fait les afaires du Bassa, & qui a le plus de connoissance de celles qui se passent à la Cour, me dit, sur le sujet de la presente guerre, que l'armée des Persans étoit composée de trente mille hommes, & qu'il y avoit huit Chans; ce que je ne pus croire néamoins. Car quoique le Chan de *Sciraz* n'eût pû seul fournir toutes ces Troupes, son frére *Daud Chan*, dont le gouvernement n'est pas éloigné du sien, se pouvoit joindre à lui, de même que le Chan de l'*Ocistan*, qui demeure sur ces frontiéres. Mais il n'y avoit point d'aparence que l'on en eût engagé d'autres plus éloignez, seulement pour cette guerre de *Bassora*, ni qu'ils fussent absolument nécessaires. Il ajoûta, qu'il n'y avoit rien à craindre, lorsque les eaux étoient hautes, & que les Persans ne pourroient pas faire de grands progrès sur la riviére qu'ils devoient passer, tant à cause de quantité de terres qui étoient inondées, que des tranchées dont on avoit fortifié *Bassora*, qui se trouvérent alors remplies d'eau. Mais que dans le tems que les eaux seroient basses, comme dans trois ou quatre mois aprés, les Persans pourroient facilement se rendre maîtres de *Bassora*; & que nonobstant les éforts des navires Portugais, les Persans pourroient toûjours traverser le grand fleuve, sur un pont qui étoit plus au-dessus & éloigné de *Bassora*, ou à *Hhella* qui leur apartenoit, ou même à *Baghdad*, ou

Diverses nouvelles.

ou enfin en quelqu'autre endroit, sans que les Portugais pussent s'y oposer, & qu'ils pouvoient se rendre par terre à *Bassora*, le long de la riviére, avec une puissante armée. Parceque cette route n'étoit point si déserte, qu'avec un peu de provisions que l'on pourroit facilement faire pour quelques jours, ils ne pussent subsister & afranchir leur armée par ce moïen de l'extrême nécessité. Que s'il est vrai que cela se puisse faire; je tiens pour assuré, vû la puissance des Persans, leur maniére de faire la guerre, la ville de *Bassora*, sa situation, les forces & la qualité des gens de guerre qu'elle peut mettre sur pié, qu'avec le tems elle n'échapera point des mains du Persan, tandis que *Baghdad* sera en sa puissance. Quoi qu'en cas de nécessité, l'*Emir*, le plus puissant du Desert, vint au secours de *Bassora*, avec toutes ses troupes, & sur lequel ladite Ville fonde toutes ses espérances.

Dessein du Persan sur la ville de Bassora.

Chogia Negem me dit aussi, sur le sujet de *Caghdad*, que le Roi de Perse ne l'avoit pas donnée à *Sciah-Bekir Subasci*, qui prétend s'en rendre le Souverain; mais au fils de *Bekir Subasci*, qui se nomme *Dervisc Muhhammed*, sans le consentement de son pere. Que le *Sciah*, au contraire, après avoir pris la Ville & y avoir fait son entrée, fit mourir publiquement *Bekir Subasci*; mais que Dervisc Muhhammed, qui avoit trahi & rendu la Ville, étoit puissant & en estime à la Cour, sans que le suplice qu'on avoit fait soufrir à son pere le touchât aucunement. Que depuis la prise de *Baghdad*, l'armée du Roi s'étoit mise en possession de *Kierkue Monsul*, & que

Diverses nouvelles.

que jusques dans le Desert, outre *Hhella*, son Empire s'étendoit aussi dans le Païs de l'*Emir Aburisc*, jusqu'à *Anna*, & à *Taiba*, auprès d'*Alep*; ensorte même que la ville d'*Alep* étoit fort dans l'apréhension, & qu'il avoit laissé une garnison dans *Anna*. Mais que depuis que le Roi s'étoit retiré dans la Perse avec son armée, l'*Emir Aburisc*, qui avoit toûjours été soumis au Grand Seigneur, parcourant le Desert avec son armée, avoit forcé *Taiba* & *Anna*, avec beaucoup de succès; que 70. *Quizilbasci* que l'on y avoit mis en garnison, y étoient demeurez sur la place; & que depuis, parce que l'Emir *Nasirben Mahanna*, qui est Seigneur de *Mesched Hussein*, & de ce qui reste entre *Hhalla* & *Bassora*, mais non pas si puissant qu'*Aburisc*, avoit été en partie cause de la perte de *Baghdad*, & qu'il tenoit le parti des Persans, il s'étoit rendu en son païs, où il lui faisoit une guerre mortelle, & où il mettoit tout à feu & à sang. *Chogia Negem* ajoûtoit enfin, que le Grand Seigneur venoit à *Baghdad*, dans la Perse, avec une puissante armée, & qu'il avoit déja repris *Monsul* & *Kierkuc*. Mais quoique je sois persuadé que quelque jour il en viendra facilement à bout, je croi néamoins que toutes ces nouvelles qui courent des succès si avantageux de cette armée, sont de faux-bruits, plutôt pour faire perdre courage au peuple de *Bassora*, qu'autrement; parce qu'on assuroit d'un autre côté que le Roi de Perse étoit à *Ferhabad*. Desorte que quand il seroit vrai que l'armée des Turcs fut en campagne pour fondre sur lui & qu'elle eut déja tant
avan-

avancé, on n'en pourroit pas assurer tout ce grand progrès.

Le 19. de Mars, un habitant des plus riches de *Bassora*, qui se nommoit *Sciah Abdassalam*, parut sous les armes, à la tête de quantité de gens, ses parents & amis, qu'il engagea à la défense publique, & avec lesquels il se disposoit de partir dans peu de jours, pour joindre le Bassa & le secourir en cette guerre; &, à leur imitation, une compagnie de Chrétiens de S. Jean, composée de plus de deux cens Maîtres, parut aussi avec l'arquebuse sur l'épaule, & leurs autres armes ordinaires. Mais toute cette Milice, tant de Chrétiens que de Mores, qui n'ont aucune expérience, ne peut pas être comparée à celle des *Quizilbasci*. Le 22. de Mars, je vis un âne sauvage dans la place qui est au-devant du Palais du Bassa, où on le nourrit par galanterie. Sa forme n'étoit point diférente de celle des communs & domestiques; mais il étoit d'une couleur plus claire; & depuis la tête jusqu'à la queuë, il avoit une raie de poils blonds, comme un cheval fauve, chargé de couleur; & tant à la course, que dans toutes ses autres actions, il paroissoit beaucoup plus dispos que les ânes ordinaires. Le 23. du même mois, un Portugais, de ceux qui étoient à l'armée avec le Bassa, arriva à *Bassora*, & nous dit que les *Quizilbasci* avoient quité le champ de bataille; qu'ils s'étoient retirez en leur païs; & qu'ils s'en étoient allez avec tant de précipitation, qu'ils laissérent dans le camp où ils étoient logez, plusieurs animaux de toutes sortes, du bagage, & quantité de munitions de

Chacun arme dans Bassora à sa propre défense.

Retraite de l'armée de Perse.

bouche. Cette retraite si précipitée de l'armée de Perse, n'aïant point été causée par les troupes du Bassa, se fit par les ordres que l'on reçut de Perse, ou pour les afaires d'*Ormus*, ou pour se rendre en quelqu'autre endroit de plus grande importance, ou contre les Turcs, ou contre le *Mogol* à *Candahar*.

Latitude de la ville de Bassora.

Le 24. de Mars, je pris dans *Bassora* la hauteur du soleil avec l'Astrolabe. Il déclinoit du Zénit de 28. degrez 48. minutes; & selon les Ephémérides de *David Origan*, il étoit ce jour-là au 24. degré 6. minutes 57. secondes d'Aries; & conformément au Méridien desdites Ephémérides, il déclinoit de l'Equinoxial vers le Septentrion de ..... degrez; mais conformément à notre Méridien de *Bassora*, suputant selon les proportions requises, il déclinoit d'un degré 38. minutes 32. secondes, lesquels ajoûtez aux 28. degrez 48. minutes de la déclinaison du soleil du Zénit, feront 30. degrez 26. minutes 32. secondes. De maniére que le Zénit de *Bassora* est distant de la ligne de 30. degrez 26. minutes 32. secondes, qui feront aussi sa hauteur du Pôle Septentrional.

Les Portugais font quelque capture sur les Persans.

Le 30. de Mars, les deux navires Portugais que le Général avoit commandez pour tâcher de surprendre ces pieces d'artillerie dont je vous ai entretenu ci-dessus, retournérent à *Bassora*. Ils ne s'en rendirent pas les maîtres; parce que les Persans aïans eu avis de la sortie desdits navires, ne les voulurent point transporter. Ils prirent seulement trois barques Persanes, de celles qu'ils nomment *Terrasse*, avec quantité de

de marchandises dont elles étoient chargées, & un More de condition, qui ofrit d'abord mille *Patacs* pour sa rançon, afin de joüir de la liberté; mais ils la lui refusérent. Les aûtres Mores qui s'y trouvérent furent tous égorgez, avec deux jeunes enfans, de peur d'être obligez de les mener avec eux, comme ils disoient dans le Païs des Mores, où peut-être le Bassa les leur auroit demandez. Mais quoiqu'il en soit, ce procédé me sembla fort cruel & inhumain, quoique les Portugais en aïent ordinairement usé de la sorte dans l'Inde, & qu'ils y aïent quelquefois même éxercé de plus grandes cruautez. Le 5. d'Avril, la retraite des Persans aïant dissipé la crainte qu'un danger si évident avoit inspirée dans les esprits du peuple de *Bassora*, le Bassa y retourna avec toutes ses troupes, & y fit son entrée dès le matin, avec grande magnificence & au bruit de toute l'artillere de la Ville.

Leur cruauté envers eux.

Le 13. d'Avril, le P. *Basile de S. François* Carme-Déchaussé, aïant achevé la petite Eglise & le petit Convent de son Ordre, qu'il avoit établi dans *Bassora*, fit une Fête solemnelle, orna fort proprement l'Eglise, & le reste du Convent, où plusieurs Chrétiens, tant Européens, que Lévantins, de diverses nations, se rendirent pour assister à la Dédicace de cette Eglise, qu'il célébra sous le nom de Nôtre-Dame-de-bon-secours. On fit le soir précédent des feux de joïe par tous les cantons de la Ville, au bruit de l'artillerie & de toute la mousquéterie, que les soldats Portugais, qui étoient venus à cette solemnité, réitérérent

Fête de la Dédicace d'une nouvelle Eglise dans Bassora.

rent plusieurs fois. Le Bassa même, pour témoigner au Pere l'estime qu'il faisoit de sa personne, lui envoïa environ cinq cens de ses soldats Mores, qui firent quelques décharges de leurs arquebuses à la porte du Convent, & fit aussi tirer de la Forteresse plusieurs pieces d'artillerie. De maniére que la Fête fut célébrée généralement de toute la Ville, tant des Chrétiens que des Mores, avec un concours de peuple extraordinaire & une joïe universelle. Le soir du Dimanche, le Bassa avec toute sa Cour, alla voir l'Eglise & le Convent, qu'il régala en partant d'un present fort considérable. Le Pere y reçût le Bassa, avec toute la civilité & tout l'honneur dont il fut capable en cette ocasion, & lui presenta même une collation de confitures, & d'autres galanteries, dont le Bassa & ceux qui l'acompagnérent, furent fort satisfaits, comme aussi de la façon dont elle fut servie, & des cérémonies qu'il y observa, selon la coûtume du païs. Le Général des Portugais, tous les Capitaines des navires, & les personnes les plus considérables de l'armée ; & enfin tous les Européens, qui étoient alors dans *Bassora*, s'y rendirent à l'arrivée du Bassa. Je fus le seul qui n'y allai pas, à cause de mes indispositions. Le P. Prieur des Augustins, qui y célébra la Messe, y demeura tout le long du jour, avec ses Religieux, pour honorer la Fête ; & le P. Provincial de Manile, qui passoit comme nous, y fit la Prédication, avec beaucoup de succès.

Générosité du Bassa de Bassora envers les Peres de cette Eglise.

Le Vizir de Conf

Le même jour, un *Capigi* du *Serdar*, ou nouveau Vizir de Constantinople ; parce qu'on

qu'on disoit que le Grand Seigneur avoit fait mourir celui qui éxerçoit cette même charge avant lui, pour avoir négligé les afaires de *Baghdad*, arriva à *Bassora*. Ce *Capigi* fit present d'une veste, selon la coûtume, au Bassà de *Bassora*, de la part du *Serdar*, & lui dit que l'armée du Turc étoit déja en campagne, sur la route de *Baghdad*; même parmi le peuple le bruit courut qu'elle étoit déja arrivée-là aux environs, & qu'elle avoit recouvré *Monsul* & *Kierkuc*, qui sont des places découvertes & exposées à la discrétion de ceux qui s'y rendent. Néamoins je trouvois étrange qu'ils eussent tant avancé en si peu de tems; mais principalement que le nouveau *Serdar* fut sorti de Constantinople la même année; parce qu'il ne l'auroit pû faire avant le mois de Mai, ou au plus avant le mois d'Avril. Ensorte qu'aïant été contraint de passer par *Alep*, & d'amasser non-seulement beaucoup de munitions de bouche, mais encor les Milices de plusieurs contrées éloignées, & de les atendre; de plus, de trouver du fourage aux chevaux, comme ils ont acoûtumé tous les ans vers le mois de Mai; il étoit impossible qu'il eût fait tant de progrès en même-tems, vû principalement qu'il est indubitable que dans toutes les expéditions des années précédentes, l'armée du Turc n'est jamais arrivée aux frontiéres de la Perse la même année qu'elle est partie de Constantinople. Même elle est souvent obligée d'hiverner, ou dans *Alep*, ou en *Mésopotamie*, ou tout au plus dans *Erzirna*, lorsqu'elle est fort avancée; & l'année suivante elle se rend

tantinople envoie un Capigi à Bassora.

Réflexions du sieur de la Vallé sur quelques nouvelles.

sur les frontiéres de Perse, pour y faire la guerre, où quelquefois même elle arrive si tard & dans une si mauvaise saison, qu'elle n'y peut faire aucun progrès: Mais il y avoit grande aparence que ce nouveau *Serdar* fut sorti la même année de Constantinople :& non pas la précédente ; parce que je n'avois jamais entendu dire qu'il eût hiverné, ni dans *Alep*, ni ailleurs. Et il étoit vrai-semblable que le nouveau *Serdar* sachant le danger où étoit Bassora, eût envoïé incontinent après son élévation, qui se fait ordinairement dans le mois de Mars & quelquefois encor plûtôt, le susdit *Capigi* pour encourager le Bassa ; que le *Capigi* aïant pris la route la plus courte, marché incessament & à grandes journées, comme l'importance de l'afaire l'éxigeoit, il pouvoit être arrivé de Constantinople à *Bassora* dans le tems que je dis. Enfin je doute de la nouvelle qui court du progrès si extraordinaire de l'armée du Turc, jusqu'à ce que les éfets me puissent convaincre de la vérité du fait.

On encourage le Bassa de *Bassora*.

Le 23. d'Avril, on reçût nouvelle dans *Bassora*, que le Roi de Perse avoit recommandé instament au Chan, qu'il avoit mis en possession du Gouvernement de *Baghdad*, & à l'Emir *Nasir* son intime ami dans le Desert, de ne rien négliger pour surprendre la Caravane, qui étoit sur le point de partir de *Bassora* pour *Alep*, ou au moins qu'ils lui rompissent le chemin, & qu'ils l'empêchassent de passer. Les Marchands, qui étoient déja dans l'impatience de se mettre sur la route, intimidez de cette nouvelle, diférérent leur voiage, & dépê-

Dessein des Persans sur une Caravane de *Bassora*.

pêchérent un Courier de leur part, & de celle des plus considérables de *Bassora*, à *Emir Nasir*, pour aprendre au vrai ce qui en étoit, & s'il leur vouloit acorder la liberté du passage. D'un côté cette nouvelle avoit quelqu'aparence de vérité; parce que comme il importoit extraordinairement au Roi de Perse de rétablir par Mer en son païs, la correspondance & le commerce de l'Inde, qu'il avoit perdu depuis la prise d'*Ormus*; qu'il voïoit que toutes les marchandises se transportoient à *Bassora*, & que le commerce s'y établissoit, sans qu'il pût l'empêcher, parce qu'il manque de vaisseaux pour le contester sur Mer aux Portugais; il crut être obligé de faire tous ses éforts pour prendre *Bassora*, & s'en rendre le maître, afin de fermer tous les passages & tous les Ports aux Portugais, & de les contraindre, sans leur rendre *Ormus*, de continuer leur commerce de l'Inde en quelqu'une de ses Provinces. Il étoit, dis-je, de sa politique, puisqu'il ne pouvoit empêcher par Mer le commerce de l'Inde à *Bassora*, de s'oposer à celui que les Portugais vouloient tenter de faire par terre de *Bassora* à *Alep*, qui auroit eu le même éfet; puisque les marchandises de l'Inde ne peuvent pas se consumer toutes dans *Bassora*; & qu'au contraire, comme on n'y en laisse que très-peu, ou point du tout, on les distribuë presque toutes dans *Alep* & ailleurs. Voilà pourquoi le *Sciah* faisoit une si cruelle guerre, & aux Portugais & au peuple de *Bassora*, dont la subsistance dépend principalement de ce commerce.

Le Roi de Perse veut empêcher le commerce des Portugais.

Réfléxions du sieur del la Vallé.

D'un autre côté cette nouvelle pouvoit n'être pas véritable, parce que l'*Emir Nasir* tire de grands avantages des Caravanes qui passent de *Bassora* à *Alep*. Et quoique pour quelques raisons qui lui sont particuliéres, il se soit uni au Roi de Perse dans la prise de *Baghdad*; je ne croi pas néamoins, comme Arabe & indépendant qu'il est, qu'il lui soit si fort dévoué, que pour le servir, il veuille renoncer à ses propres intérêts. D'autant plus, qu'il entretenoit presentement dans *Bassora* des gens établis de sa part, pour recevoir les droits dont il est convenu avec les Portugais & les autres; & que le Roi de Perse seul, sans l'*Emir* qui est au milieu du Desert, n'en auroit jamais pû venir à bout. D'ailleurs, l'*Emir Nazir* étoit fort humilié des pertes qu'il avoit soufertes de la part de l'*Emir Aburisc*; & vrai-semblablement, pour ne pas ruïner entiérement ses afaires, il auroit plûtôt cherché les moïens de faire sa paix avec *Aburisc*, & de vivre en bonne intelligence avec lui & avec le Turc, qui le pourroient fort incommoder dans la joüissance de son Domaine, que de vouloir s'exposer à de nouveaux dangers, à la considération du Roi de Perse, de qui il ne peut ni espérer de grands avantages, ni craindre le pouvoir, à moins qu'il ne se fut rendu maître de tout ce Païs jusqu'à *Alep*, qui sera assurément une afaire de longue discussion, & dont le succès ne lui sera pas fort facile. Quoiqu'il en soit, le tems nous en fera aussi connoître la vérité.

Le 9. de Mai, un autre *Capigi* du *Serdar*

dar arriva à *Bassora*, où il fut reçû de toute la Ville, au bruit de la mousquéterie. Il presenta aussi une veste au Bassa, & l'assura qu'il avoit laissé le *Serdar* à *Mardin*, à quelques journées de *Baghdad*. Il lui confirma aussi la nouvelle de la prise de *Monsul* & de *Kierkuc*, dont je fus persuadé, suposé que le *Serdar* fut à *Mardin*. Il ajoûta, que le Serdar étoit sur le point de sortir de *Mardin*, & qu'alors il devoit être fort avancé dans le païs. Voilà ce que l'on publioit de tous côtez; parce que comme je n'avois point de communication avec aucun Turc, au moins des principaux & des plus puissans, qui pût me faire part, ni même au Général des Portugais, des nouvelles que nous apellons du Cabinet, je ne pouvois être aussi que fort simplement informé de celles qui couroient dans la Ville. Je me suis seulement persuadé, que les Turcs considérans le danger évident où étoit la ville de *Bassora*, de la part des Persans leurs ennemis, ils s'éforçoient autant qu'ils pouvoient, par ces exprès qu'ils envoïoient, & les bonnes nouvelles qu'ils communiquoient, d'encourager le Bassa & le peuple.

Réception d'un *Capigi* dans *Bassora*.

Le 11. du même mois, la *Cafila* qui étoit sur le point de partir pour *Alep*, & qui s'étoit déja campée depuis plusieurs jours à quelques lieuës de la Ville, se mit enfin sur la route, pour marcher incessament; ou, soit que l'*Emir Nasir* eut écrit favorablement; ou plûtôt, comme je croi, que les Marchands se vissent assurez de quelqu'autres nouvelles qu'on avoit reçuës depuis peu à *Bassora*, qui faisoient men-

La Caravane part de Bassora pour Alep.

 tion

tion de la réconciliation de l'*Emir Nasir*, avec l'autre *Emir Aburisc*, & que l'on joüissoit d'une profonde paix dans le Desert, depuis que le susdit *Nasir* avoit renouvellé ses respects & ses obéissances au Grand Seigneur. Je croi même que les nouvelles que l'on faisoit courir de l'arrivée de l'armée du Turc, soit qu'elles fussent vraïes ou fausses, firent résourdre les Marchands à ce voïage; enfin ils partirent généreusement, sans y faire d'autre réfléxion. Je voulois aussi partir le même jour de *Bassora*, & prendre cette même route, quoique j'allasse seul, indépendamment de la *Cafila*; & pour ce sujet j'avois déja arrêté des chameaux & païé de certains Arabes *Bédoüins*, qui me devoient acompagner. Mais *Ali Aga*, qui exerce dans *Bassora* la charge d'Aga, ou Colonel de la Milice, fit dire à mon principal muletier, qui se nomme *Tihaggi Aphmed Elosued*, qu'il ne vouloit pas qu'il partit de trois jours. Cependant, parce qu'à cause des chaleurs qui augmentoient tous les jours, de la crainte que j'avois de manquer d'eau sur le chemin, de soufrir extraordinairement en ce voïage, & de plusieurs autres considérations, je desirois avec passion de m'en aller au plûtôt; je priai le Sieur *Consalvo Martins*, Facteur des Portugais, de voir sur ce sujet le susdit *Ali Aga*; de s'informer de lui du sujet pour quoi il nous arrêtoit; que s'il ne s'en trouvoit point de légitime, qu'il nous expédiât & nous laissât aller. Le Sieur *Consalvo* nous rendit ce petit service de fort bonne grace. Mais Ali Aga répondit, qu'il faloit absolument que je prisse patience cette semaine; que je sou-

Le sieur della Vallé se dispose à partir de Bassora.

On l'oblige de diferer son voïage.

ſoufriſſe que la *Caſila* me précédât de quelques jours, & qu'il n'en uſoit de la ſorte, que parce qu'il ſe défioit de mon principal muletier, qui étoit Arabe *Bédoüin*, quoiqu'il demeurât dans *Baſſora*, & qu'il y fut marié; qu'il craignoit, que par quelque intérêt particulier, partant avec la *Caſila*, il ne la devançât, comme parfaitement inſtruit des routes du Deſert; & que par des chemins détournez, après l'avoir paſſé, il ne ſe rendit chez l'*Emir Naſir*, ou chez d'autres Arabes, ſes compatriotes, pour les informer de la route que tenoit la *Caſila*, afin de l'inveſtir à leur avantage & de la piller. De maniére, que d'autant plus qu'il y aloit de mes intérêts, il vouloit abſolument, & pour ma ſûreté & pour le bien commun de la *Caſila*, que je diféraſſe mon voïage pour quelques jours, afin que la *Caſila* prenant le devant, au-delà des lieux ſuſpects & dangereux, pût s'afranchir, & moi auſſi, des inſultes de mon muletier, s'il eut été d'humeur à nous en faire. Je vous avouë que je n'aurois jamais ſoupçonné mon muletier d'une ſemblable perfidie; parce qu'on m'en avoit donné toutes les cautions & les ſûretez que je pouvois deſirer; qu'il étoit particuliérement connu de *Chogia Negem* qui me le donna, & de pluſieurs autres qui m'en avoient parlé en de très-bons termes; néamoins, parce que le Gouverneur le deſiroit de la ſorte, je me ſoûmis aveuglément, & me retirai au logis, où j'atendis autant qu'ils le jugérent à propos. Cependant j'inférai de cette conduite, que les nouvelles qu'on avoit reçuës des mauvais deſſeins

Le muletier du ſieur della Vallé, ſoupçonné d'intelligence avec l'ennemi.

des Persans & de l'*Emir Nasir* sur la *Casila*, n'étoient pas tout-à-fait vaines, puisqu'*Ali Aga*, homme de si grande expérience, si fort estimé dans *Bassora*, usoit de tant de précaution & en étoit tellement épouvanté. Néamoins, comme je vous ai dit, la *Cafila* se résolut de partir; parce qu'il se peut faire qu'on en donna le succès au hasard, à cause que les Marchands s'ennuïoient de demeurer plus long-tems à *Bassora*, après plus de huit mois qu'ils y avoient emploïez à grossir leur Caravane. Je dis au hasard; parce qu'il en est du Desert comme la Mer, où la rencontre des ennemis dépend de la bonne ou mauvaise fortune de ceux qui voïagent; & de même que la crainte de rencontrer des Corsaires ou des ennemis sur la Mer, n'empêche pas ceux qui y trafiquent de la croiser de tous côtez, ainsi on ne laisse pas de traverser les Deserts, quoiqu'il n'y ait pas moins de danger à essuïer & à combatre. Le Pere Provincial de *Manile*, avec son compagnon, aussi Castillan, mais non pas Religieux de son Ordre, *Marc-Antoine Lanza* Venitien, qui étoit venu de *Goa* à *Bassora* avec moi, & je ne sai combien d'autres Européens, qui se trouvoient alors à *Bassora*, allérent tous de compagnie avec la *Cafila*, que je négligai en cette ocasion, pour faire ce voïage tout seul avec mes gens, avec moins de sûreté, je l'avouë, & sans compagnie; mais aussi beaucoup plus promtement, & sans doute plus commodément qu'eux.

Danger à craindre & sur mer & sur terre.

Le sieur della Vallé ne veut point aller avec la Caravane.

Le 13. de Mai, un autre *Capigi* que le *Serdar* envoïoit au Bassa arriva à *Bassora*, avec une veste & un petit singe dont il lui

fit

fit present de sa part, & en même-tems il lui remit entre les mains les provisions du Gouvernement de Bassora, qu'il atachoit à sa personne & qu'il n'avoit pas encor obtenuës jusqu'alors. Pour ce qui est des nouvelles, le bruit courut à l'ordinaire parmi le peuple, que l'armée du Turc n'étoit pas fort éloignée & presqu'aux portes de *Baghdad*. Néamoins les lettres que nos Marchands d'*Alep* écrivirent aux Peres Carmes-Déchaussez, par un More de la compagnie du même *Capigi*, nous assurérent, conformément à ma prophétie ci-dessus, que le Serdar n'étoit pas encor arrivé à *Alep*. Toutefois ils écrivoient, que pour abreger son chemin, il ne passeroit peut-être pas par *Alep*; mais qu'il iroit du côté de la *Mésopotamie*, & de-là droit à *Baghdad* par un autre chemin. Vous remarquerez que cette nouvelle étoit encor incertaine lorsqu'ils l'écrivirent : tellement qu'il est évident, que de quelque façon que ce soit, il étoit encor au-delà d'*Alep*; &, selon mon sentiment, peut-être qu'il n'étoit pas encor parti de Constantinople. De maniére qu'il étoit impossible qu'en cette presente année on fit la guerre à *Baghdad* & dans la Perse, puisqu'à peine ils pourroient se rendre pendant l'été jusques sur les frontiéres. Mais je ne doute pas, si quelqu'autre accident ne survient, que les armées ne se joignent l'année prochaine & qu'il ne s'y fasse une cruelle guerre.

Nouvelles d'Alep aux Peres Carmes-Déchaussez.

Ces lettres d'Alep nous informérent de plusieurs nouvelles; premiérement de Turquie, que l'*Emir* de *Saida*, qui s'étoit nouvellement révolté contre le Turc, avoit pris &

Circonstances de quelques afaires de

France & d'ailleurs.

& saccagé *Tripoli* & rétabli au Gouvernement le Bassa que l'on en avoit écarté; puis de la Chrétienté, que toute l'Italie étoit sous les armes, à cause de la Valteline, que les François avoient déja retirée d'entre les mains du Pape, dont il étoit fort en colére. Que le Prince d'Angleterre épousoit une sœur du Roi de France. Que les Hollandois avoient pris sur les Portugais une Ville importante dans le Bresil. Que le Marquis *Spinola* avoit mis le siége en Flandres, devant une autre Ville qui n'étoit pas de moindre conséquence aux Hollandois. Que les afaires de l'Empereur en Allemagne étoient en fort bon état; & quantité d'autres nouvelles moins considérables que je passe sous silence.

Le 20. de Mai, l'*Emir Zambor*, maître de la maison que j'ocupois, que quelqu'afaires particuliéres avoient apellé ailleurs, pendant le séjour que j'y avois fait, étant arrivé hier à *Bassora*, la civilité me contraignant de lui abandonner la place, & de lui restituer la maison dans laquelle *Chogia Negem* son ami m'avoit introduit généreusement; je me suis retiré chez les Peres Carmes-Déchaussez, après y avoir fait transporter toutes mes hardes, & fait conduire *Mariam-Tinatim*, avec *Eugénie* & les serviteurs, chez *Chogia Negem*, parmi ses femmes, en atendant que mes chameaux soient en état de partir. J'entreprendrai donc ce voïage tout seul, comme je vous ai dit; & pour ce qui est de la sûreté de mes gens & du *Capigi*, qui me veut acompagner, nous nous sommes précautionnez contre les Arabes, qui volent impunément

Générosité du sieur de la Vallé.

sur

ſur ces chemins, & nous avons fait pour ce ſujet grande proviſion d'armes & de courage, pour leur réſiſter en cas d'alarme. Je me ſuis ſouſtrait à cette Caravane, non-ſeulement pour ne dépendre de perſonne ſur cette route, & de faire ce voïage à ma diſcrétion; mais encor de peur de le prolonger, par la peſanteur & le mouvement lent des chameaux & des autres bêtes de charge dans le Deſert, parmi des ſables ſtériles, deſtituez d'eau & de fourage. Je vous écrirai d'*Alep*, ſi Dieu me fait la grace d'y arriver. Cependant je vous baiſe les mains, & ſuis vôtre très-humble ſerviteur.

De Baſſora, le 20. de Mai 1625.

LET-

LETTRE XI.

D'ALEP.

Si d'ailleurs on n'étoit pas persuadé de la générosité de nôtre héros, qui a surmonté par tout les dificultez qui sembloient s'oposer à ses desseins ; cette Lettre qu'il écrit d'Alep passeroit pour fabuleuse, sur le recit qu'il y a fait de sa conduite dans ces Deserts de l'Arabie, qu'il parcourt seul par des routes dont jusqu'à present on n'avoit pas encor entendu parler. Et cependant il y marche comme en triomphe, chargé des dépoüilles de sa chére Maani, aux mérites de laquelle il atribuë l'heureux succès de ce voïage de Bassora à Alep, parmi un Peuple cruel, incivil, perfide & avare.

MONSIEUR,

Le sieur della Vallé part de Bassora.

L'*Aga* m'aïant enfin acordé la liberté de sortir de *Bassora* le soir du 21. de Mai, je fis transporter tout mon bagage hors de la Ville, au milieu d'une plaine qu'ils nomment *Mascraka*, où l'on devoit charger les chameaux, & où après que mes gens m'eurent dressé une petite tente, je me rendis avec *Mariam Tinatim* & le reste de la famille. Le 22. j'expédiai le long du jour quelques petites afaires qui concernoient mon voïage, & païai un droit que l'on exige

ge indispensablement de ceux qui sortent de *Bassora*, d'où enfin je partis sur les onze heures du soir, & marchai toute la nuit par des campagnes remplies de sel, & un peu bourbeuses en des endroits, où nous ne trouvâmes que très-peu d'herbe pour les chameaux. Le 23. Mai, nous arrivâmes, après six lieuës de chemin, dans un Bourg qui apartient aux Arabes, qu'ils apellent Forteresse, sous le nom de *Cudebeda*, où demeure ordinairement un *Sceich* Arabe, qui exige un droit de péage des Caravanes & des sommes qui passent. Il se nommoit de mon tems *Sceich Abdullah*. Nous y campâmes à quelque distance du Bourg, au milieu de la campagne, pour atendre notre principal muletier, qui devoit s'y rendre immédiatement après nous, avec un de ces *Capigi*, qui avoient porté des lettres au Bassa de *Bassora*, & qui vouloit s'en retourner de compagnie avec nous vers le *Serdar*, qui l'avoit envoïé. Le 25. du même mois, mon Camelier n'étant pas encor arrivé; le séjour que je fis en cét endroit, me devenant ennuïeux, à cause d'un vent extrême, qui élevoit une grande poussiére, dont nous étions fort incommodez, je fis partir sur le soir *Michel* mon serviteur, que j'envoïai à *Bassora*, avec quelques lettres que j'adressois au P. *Basile*, au Sieur *Consalvo Martins de Castelbranco*, Agent des Portugais, & à *Chogia Negem*, pour les prier tous d'obliger mon principal muletier de sortir de *Bassora*, & de nous joindre incessament; ou que s'il y devoit encor demeurer quelque-tems à cause du Capigi, qu'il donnât ordre à ses gens d'avan-

Son impatience.

van-

vancer toûjours, & que j'irois bien sans lui; sinon que j'étois résolu de retourner à *Bassora*.

Le 27. de Mai, *Michel* m'aporta des lettres de tous ces Messieurs, qui me témoignérent par les réponses qu'ils me firent, qu'ils avoient vû le Bassa, sur la priére que je leur en avois faite, touchant l'expédition du muletier, & que le *Capigi* partiroit infailliblement dès le lendemain. De plus, mon valet m'assura que le P. *Grégoire Orsino*, de l'Ordre de S. Dominique, que j'avois autrefois connu très-particuliérement, & que je laissai Vicaire-Général à Constantinople, il y a près de dix ans, étoit arrivé à *Bassora*, où il me rendit même une lettre de sa part, par laquelle il m'informoit de son arrivée d'Arménie, où il avoit éxercé la charge de Visiteur, de la part du Pape, à *Bassora*; & qu'aïant apris que j'étois sur la route d'*Alep*, il s'étoit proposé de faire ce chemin-là de compagnie avec moi, si je l'agréois de la sorte, d'où il avoit dessein de se rendre incessament en Italie; & qu'il ne manqueroit pas de me venir trouver avec mon muletier.

Quelques-uns de ses amis lui font civilité.

J'eus bien de la joïe de l'arrivée de ce Pere, mon cher Compatriote & intime ami. Je remerciai Dieu mille fois de l'ocasion qu'il m'avoit fait naître de séjourner dans *Cuvebeda*, pour atendre mon muletier, & où je me persuadai facilement que le *Capigi* ne se rendroit pas si-tôt qu'ils vouloient me le faire espérer, parce que les Mores ne disent jamais la vérité.

Vers le soir du 30. de Mai, le P. *Grégoire Orsine* arriva avec *Ahmeh*, mon principal

pal muletier, où nous étions campez. Je le reçus, avec tous ces témoignages de joïe que l'on peut s'imaginer, & le fis loger avec moi dans ma tente, quoique par civilité il s'en défendit autant qu'il pût. Le *Capigi* ne vint pas; & quoiqu'on me dit qu'il viendroit incontinent après, je me persuadai néamoins que nous l'atendrions encor long-tems, & peut-être jusqu'à la nouvelle lune; parce que les Mores commencent presque toûjours leurs voïages en ce tems-là. Le 3. de Juin, le *Capigi* se rendit de fort bon matin où nous avions dressé nos tentes. Avant que de quitter ce poste, nous nous aquitâmes envers les Receveurs, de quelques droits que l'on exige en cét endroit de ceux qui passent.

Superstition des Mores.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que sur la route de ce Desert que nous parcourions, nous devions païer en quatre endroits diférents, quelques droits de Traites Foraines, si celui qui nous conduisoit, & qui nous le vouloit persuader, ne nous trompoit pas; savoir, à *Sceich Abdulah*, Seigneur de *Cuvebeda*, où nous étions alors, lequel exigeoit pour chaque chameau chargé de marchandises fines, évaluées au prix des toiles d'Inde, cinq piastres; mais pour des marchandises moindres, ou pour d'autres charges, de quelque bagage que ce fut, évaluées au prix de celles de tabac, il prenoit beaucoup moins. On païoit un autre droit, à un certain Seigneur Arabe du Desert, qu'ils nomment *Ben Chaled*, lequel exige pour chaque charge dequoi que ce soit, cinq *Lari*, qui font environ une

Il faut païer quatre taxes dans le desert d'Arabie.

une piastre, & un *Sciahi*, dont les onze dans *Bassora*, & les huit seulement dans le Desert & dans Alep, valent une piastre. Un autre Seigneur Arabe, surnommé le *Ciecò*, levoit un troisiéme impôt, & prenoit six *Sciahi* pour chaque somme de chaque marchandise que ce fut. Un autre enfin, & cousin du susdit *Ciecò*, en exigeoit aussi six. Le Sieur *Sceich Abdullah*, Seigneur de *Cuvebeda*, nous dit le même jour, qu'il ne vouloit pas que je païasse rien, à cause de deux lettres que je lui avois portées du Bassa de *Bassora*, & du Facteur des Portugais son ami, qui m'avoient tous deux recommandé particuliérement à lui. Pour les trois autres, quoiqu'ils ne fussent pas alors dans *Cuvebeda*, ils y avoient des gens, qui y faisoient cette recette de leur part, auxquels nous paiâmes ce qu'ils nous demandérent, & qui nous en donnérent un aquit, pour nous afranchir des poursuites que nous en auroient fait d'autres de leurs Commis, établis sur la route de ce Desert, & en d'autres contrées de leur dépendance.

Précaution du sieur della Vallé & de ceux de sa compagnie.

Le 4. de Juin, le Sceich de *Cuvebeda* changea de résolution à mon égard touchant son droit de péage, & voulut absolument que je lui païasse, quoi qu'auparavant il eût témoigné hautement qu'il ne vouloit pas que je fusse compris dans l'obligation des autres ; & prit dix piastres pour mes deux charges de caisses, qui fut une taxe trop rigoureuse. Je raporte ici toutes ces petites circonstances, afin que ceux qui les liront soient persuadez du procédé & de l'exactitude de ces Barbares en sembla-

Incivilité du Gouverneur de *Cuvebeda* envers lui.

bles

bles ocasions. Le 5. du même mois, nous partîmes de *Cuvebeda* devant le jour, & sur le midi nous arrivâmes à certains puits, qu'ils nomment *Canemiat*, comme qui diroit, les Bergeries, où plusieurs Arabes étoient logez, & qui nous obligérent de prendre les armes aussi-tôt que nous les eumes aperçus de loin, pour nous précautionner contre tout ce qui pouvoit arriver. Nos précautions furent inutiles en cette ocasion; parce qu'en les aprochant, nous reconnûmes qu'ils étoient de pauvres gens misérables, dignes de compassion, & fort pacifiques; ensorte que nous logeâmes tous ensemble en cét endroit. Toutefois on nous y donna avis, qu'une troupe d'Arabes, voleurs de grands chemins, qui furent informez de la route que nous tenions, avoient résolu de nous ataquer & de nous atendre en un autre endroit plus éloigné. Mais afin d'en être plus parfaitement informez, notre principal muletier alla à *Cuvebeda*, où les espions de ces voleurs demeurent ordinairement. La nuit il nous avertit que tout ce qu'on nous en avoit dit étoit vrai, & qu'il faloit nécessairement retourner sur nos pas. Je ne voudrois pas cependant assurer qu'il en usât en homme sincére & véritable, ou que ce fut une invention & une adresse de sa part, en vuë de quelqu'intérêt particulier, qui nous étoit inconnu.

Ils sont menacez sur la route de quelques voleurs.

Le 6. de Juin, de peur d'avoir quelques diférends à démêler avec ces voleurs, nous nous en retournâmes dès le matin à *Cuvebeda*, campâmes hors du Bourg dans une plaine, en un endroit le plus éloigné de

de celui où nous avions dressé nos tentes l'autre fois, & le lendemain on nous fit prendre logement dans *Cuvebeda*, afin de n'être pas exposez à la perfidie de ces voleurs, ou pour faire prendre le change à leurs espions, témoignans de ne vouloir pas avancer davantage, afin de rompre les desseins qu'ils avoient sur nous. Les deux *Capigi* qui venoient avec nous, logérent aussi dans *Cuvebeda*; je dis les deux *Capigi*; parce que celui du nouveau *Serdar*, qui avoit porté les derniéres vestes au Bassa de *Bassora*, & qui se nommoit *Scervanli Ibrahim Aga*, s'y rendit avec un autre *Mahhmad Aga*, qui avoit été *Capigi* du *Serdar*, prédécesseur de l'autre, & qui l'avoit aussi envoïé à *Bassora*, à *Lahhsa*, & en plusieurs autres endroits de ses contrées, d'où ses afaires ne lui avoient pas encor permis de retourner depuis si long-tems.

Ils se retirent dans *Cuvebeda*.

Résolution du sieur della Vallé envers son muletier.

Le 16. du même mois, après avoir contesté quelque-tems avec notre principal muletier, sur le dessein qu'il avoit d'engager avec nous de certains guides Arabes, dont il disoit qu'il avoit besoin, ou qu'il feignoit de les desirer pour toucher de l'argent de nous; ce que je ne trouvois pas à propos, vû que sans eux nous savions parfaitement bien notre chemin; qu'ils n'étoient pas capables de nous défendre contre ces voleurs que nous apréhendions, & dont nous étions menacez. A la fin néamoins, quoique ce diférend ne fût pas encor terminé; parce que je disois, que s'il ne vouloit pas marcher sans ces guides, je voulois absolument qu'il me remenât à *Bassora*; que j'avois changé de dessein, & que

je

je ne voulois plus faire le voïage ; ce muletier s'étant résolu d'avancer chemin, nous partîmes la nuit de *Cuvebeda*, & continuâmes incessament sur cette route, jusqu'au-delà des Puits de *Ganemiat*.

Le 14. de Juin, à neuf heures du matin, sans avoir cessé de cheminer, nous fîmes alte vers de certains puits ; sur le soir nous continuâmes notre chemin l'espace de quelques heures ; & entre minuit & une heure, nous nous reposâmes une seconde fois. Le 15. du même mois, nous partîmes dès la pointe du jour, & marchâmes presque jusqu'à midi, où aïant trouvé un ruisseau d'eau amére, nous prîmes un peu de repos. Le vent extrême, qui soufloit incessament dans le Desert que nous parcourions, lequel en tempérant agréablement en cét endroit la chaleur insuportable de la saison, avoit déja fort maltraité quelques jours auparavant nos Pavillons, acheva aussi de les mettre en piéces ; desorte qu'il nous fut impossible de nous en servir davantage. Cét accident nous fut très-sensible, & très-incommode, d'autant plus que nous n'y pouvions aporter de remede, & que nous étions contraints le long du jour, lorsque nous nous trouvions fatiguez du chemin, pour nous défendre des ardeurs du soleil, de nous faire un abri de nos couvertures, & d'autres morceaux d'étofes, en forme de tente, à l'ombre duquel, à peine trois ou quatre personnes que nous étions assises ou couchées, pouvions demeurer commodément ; mais la nuit, que le soleil s'étoit retiré, nous dormions délicieusement, & nous la passions

La violence du vent rompt leur tente.

à la

à la fraîcheur ſous le beau Pavillon du Ciel étoilé. Nous rechargeâmes nos chameaux à deux ou trois heures après-midi, & à ſoleil couchant, nous allâmes camper auprès d'un autre petit vivier. Le 16. de Juin, nous marchâmes depuis la pointe du jour jusqu'à midi, & continuâmes depuis deux heures jusqu'à la nuit, que nous paſſâmes en un certain endroit où il y avoit une infinité d'inſectes, comme des couſins, qui nous empêchérent de dormir. C'eſt pourquoi nous partîmes du matin, & paſſâmes un grand canal, où il y a aparence que l'eau coule quelques mois de l'année; & ſur les onze heures du matin nous fîmes alte, en un certain endroit qui étoit rempli de taons, qui ne nous furent pas moins incommodes, qu'à nos montures. Nous reprîmes notre route à l'heure ordinaire; & après quelques heures de chemin, nous nous rendîmes ſur le ſoir vers un certain détroit où nous paſſâmes la nuit.

Quantité de taons fort incommodes en ce deſert.

Le 18. de Juin, nous nous trouvâmes en état de partir dès avant le jour, & paſſâmes le matin un certain lieu rempli d'Arabes, que nous laiſſâmes à main droite, qu'ils nomment *Argia*, dont un certain *Hhaſan Aga* Curde d'origine eſt Gouverneur. Le *Capigi Ibrahim Aga* lui portoit une veſte de la part du *Serdar*, qui lui en faiſoit preſent. Cependant, parce qu'il nous fut impoſſible d'aller à *Argia*, à cauſe que les chemins étoient inondez, & qu'alors l'eau y étoit fort haute; outre que les muletiers, pour ce ſouſtraire à quelques droits de Traites que l'on y reçoit de la part du Gouverneur, ne trouvérent pas bon

bon d'en prendre le chemin, nous campâmes sur le midi où nous nous rencontrâmes. Aïans donc passé *Argia*, le *Capigi* envoïa de-là un valet-de-pié, qui devoit traverser l'eau à la nage, pour informer *Hhasan Aga* du present du *Serdar* qu'il lui portoit; qu'il se seroit donné l'honneur de le lui remettre entre les mains, si les chemins eussent été libres; & le pria en même-tems de lui envoïer quelques fusiliers, pour l'escorter dans le Desert. Nous fûmes donc contraints de rester tout le long du jour en cét endroit, pour atendre la réponse que cet exprès nous devoit aporter; où cependant je vis sur la route, que nous avions parcouruë le matin, plusieurs coquilles de mer, fort pôlies & luisantes par-dedans, comme la nacre de perle; les unes entiéres, & les autres rompuës, dont je m'étonnai fort, à cause de la distance de la Mer. J'y remarquai aussi en plusieurs endroits quantité de morceaux de bitume, qui se forme & s'engendre en ces campagnes, remplies de sel & de nitre, qui sont ordinairement inondées en je ne sai quelle saison de l'année. J'en ai pris quelques morceaux par curiosité, & les garde fort soigneusement pour en faire part à mes amis.

Adresse d'un Capigi envers le Gouverneur d'une place.

Coquilles de mer en ce desert.

Vers le soir, pour une plus grande sûreté de nos personnes, sur quelques avis qu'on nous donna, nous changeâmes de quartier, & allâmes tous de compagnie à une demi lieuë de-là, au pié d'une petite montagne, où il restoit encor quelques ruïnes de bâtiments, que nous avions aperçuës de loin pendant le jour, & où je me rendis aussi

en me promenant, pour les considérer plus atentivement. Nous changeâmes donc de quartier; parce qu'en éfet, nous y fûmes menacez de quelques Arabes *Maedi* de ces quartiers, ennemis de *Hhasan Aga*, qui sont ceux d'entre les Arabes, qui demeurent ordinairement, tantôt dans les Deserts, tantôt dans les Villes, avec leurs troupeaux de bufles; & que l'on nomme tels; c'est-à-dire, errants & vagabons. Ils n'ont point de retraites assurées, & ne sont pas tout-à-fait *Bedaci* ou *Beduvi*, qui signifie habitans du Desert. Ils tiennent rang de Nobles parmi eux, & de Gentilshommes, qui ne demeurent jamais dans des lieux murez; mais qui campent toûjours, & qui vont par les champs avec des tentes noires, sans afecter de demeure; ni aussi *Hhadesi*, qui sont ceux qui demeurent dans les Villes & les Villages, dans des maisons fixes & stables, qui passent parmi eux pour roturiers, & gens méprisables; mais de médiocre condition, parmi les uns & les autres.

Les Arabes n'ont point de demeure assurée.

Dans les résolutions de *Baghdad*, les Persans visitérent le susdit *Hhasan Aga*, Seigneur d'*Argia*, & le Roi de Perse lui envoïa le *Tag*, comme il a acoûtumé de faire aux personnes de condition, lorsqu'il les veut inviter à prendre ses intérêts, & publier qu'ils sont de son parti: mais il le reçut d'une certaine façon, qui rendit sa fidélité un peu suspecte aux Turcs. Desorte qu'un Bassa eut dessein de le tuer, sans néamoins en avoir cherché les ocasions; parce qu'il se peut faire qu'on ne lui en avoit pas donné la commission; & afin de le tenir toûjours dans le devoir & de l'en-

Le Roi de Perse envoïe le Tag à un sujet du Turc.

ga-

tager dans les intérêts du grand Seigneur, le *Serdar* qui ne pouvoit pas le punir de son infidélité, lui envoïa le present dont il est question par ce *Capigi*.

Le séjour que nous fîmes en cét endroit, en atendant la réponse d'*Hhasan Aga*, m'obligea d'aller voir dès le matin du 19. de Juin, & d'examiner plus soigneusement les ruïnes de cét ancien bâtiment, dont je vous ai déja entretenu. Je n'y connus rien; néamois après l'avoir bien considéré, je ne puis pas vous dire précisément ce que l'on en avoit prétendu faire. Mais les matériaux en étoient admirables, quoiqu'ils ne consistassent principalement qu'en de grandes briques cuites, dont la plus grande partie étoit gravée, & marquée dans le milieu de certains caractéres inconnus, qui paroissent fort anciens. J'ai eu la curiosité d'emporter une de ces briques; & en la détachant d'avec les autres, j'observai qu'elles étoient toutes unies les unes aux autres; non pas avec de la chaux, mais avec de ce bitume; ou de cette poix qui se forme, comme je vous ai dit, en ces plaines circonvoisines; en vuë dequoi les Arabes apellent cette montagne de ruïnes de bâtiments, *Muqueijer*; c'est-à-dire, poissé, ou rempli de poix. Deux hommes, de la part d'*Hhasan Aga*, se rendirent sur le soir au *Capigi*, qui lui presentérent quelques lettres, qu'*Hhasan Aga* lui écrivoit, par lesquelles il l'assuroit qu'il lui envoïeroit des provisions de bouche; mais depuis, ces valets-de-pié s'en retournérent fort mécontens; parce que le *Capigi* ne leur fit aucune libéralité.

Curiosité du sieur della Vallé.

Bitume qui se forme en ces campagnes du desert.

 Le

Le 20. de Juin, je retournai encor parmi ces ruines, où je trouvai par terre en plusieurs endroits, quelques pierres de marbre noir, fort fin & fort dur, chargées de ces mêmes caractéres, que j'avois remarquez sur les briques, & que je considérai comme autant de cachets, de la même façon que les Orientaux en usent encor aujourd'hui; parce que leurs sceaux & leurs cachets ne sont autre chose que des caractéres & des paroles gravées, qui contiennent le nom de celui à qui le cachet apartient, & qui sont ordinairement acompagnées de quelque épithéte d'humilité & de dévotion, ou de quelques termes pompeux & éclatans, de grandeur & de noblesse, ou d'autres paroles, selon le caprice & la fantaisie d'un chacun. Ensorte que ces cachets ne sont point atachez à la famille, comme parmi nous, & qu'il s'en trouve autant que les particuliers en inventent. Entre les autres caractéres que j'y remarquai, j'en reconnus deux en plusieurs endroits, qui étoient presque comme une Piramide sur le côté, de cette façon ⊃ & l'autre, environ comme une étoile de huit raïons, de la forme suivante *.

Cachets des Orientaux.

On nous aporta le même jour, quelques-unes de ces provisions qu'*Hhasan Aga* avoit promises au *Capigi*; mais pour le reste il n'en fit aucune mention; & ceux qui vinrent, nous dirent qu'*Hhasan Aga* étoit en colére, de ce que le *Capigi* ne lui avoit point envoïé le present du *Serdar* qu'il portoit. Le *Capigi* néamoins ne s'en mit pas en peine, & ne lui voulut point envoïer cet-

cette veste; parce qu'on lui dit qu'*Hhasan Aga* avoit reçû le *Tag* du Roi de Perse; que depuis il avoit fait alliance avec les Persans, & qu'il s'étoit déclaré de leurs Confédérez. Dans l'apréhension qu'il ne commit quelque lâcheté envers nous, quoiqu'il fut nuit, nous partîmes de-là contre notre coûtume, & marchâmes avec beaucoup de précipitation jusqu'à une heure aprés minuit; d'où après deux heures de repos, nous continuâmes notre chemin, jusqu'à une heure devant le jour, que nous nous reposâmes jusqu'à l'aurore.

Campagnes remplies de sel.

Le 21. du même mois, nous chargeâmes au lever du soleil, avançâmes sur cette route jusqu'à midi; & après deux heures de repos, nous continuâmes nôtre chemin jusqu'au soir, par des routes, tantôt marécageuses, remplies de roseaux; tantôt blanches de sel, & tantôt couvertes de chicots & de broussailles. Le lendemain nous marchâmes depuis le matin jusqu'à midi, où pendant que nous nous reposions sut une herbe fort délicate & un peu seche, de certains muletiers qui prenoient du tabac en fumée, laissérent tomber du feu, qui s'augmenta de telle sorte en un moment, & dont la flâme se répandit si loin, que nous eûmes beaucoup de peine à nous en défendre & à empêcher que nos hardes n'en fussent consumées. Nous l'éteignîmes enfin avec des pieces d'étofes, & de grosses couvertures, plûtôt qu'avec de l'eau; parce que nous n'en trouvâmes point en cét endroit, & qu'il n'en restoit que très-peu dans les outres pour nôtre usage. Etans partis de-là sur les cinq ou six heures du soir, nous

Accident au sieur de la Vallé & à ceux de sa compagnie.

nous rendîmes en un autre endroit, qui se nomme *Eathuer*, où nous recontrâmes deux ou trois voituriers, qui nous dirent que la grande *Cafila* qui étoit partie de *Bassora*, si long-tems devant nous, avoit été arrêtée sur les terres de la dépendance d'*Emir Nasir*, & que tous ceux qui la composoient avoient furieusement fatigué. Car cét Emir, outre qu'il éxigea d'eux une grande somme d'argent, avoit voulu s'en servir, & les envoïer à la Guerre à *Mesched Hhussein*, contre les *Quizilbasci*, qui ne considéroient alors cét Emir que comme leur plus grand ennemi; qu'en cette ocasion fatale aux Arabes, le principal Capitaine de la *Cafila*, entre plusieurs autres, avoit été tué; que son fils lui avoit succédé en la charge qu'il exerçoit; & autres choses semblables, qui me firent douter de la santé de nos Francs, qui s'étoient joints à la Cafila.

Le 23. de Juin, nous fimes aussi deux poses; l'une à midi, & l'autre la nuit. Le 24. nous partîmes devant le jour, marchâmes jusqu'à midi, & nous terminâmes nôtre journée à une heure de nuit. Le 25. nous allâmes nous reposer sur le midi en un certain endroit rempli de plantes fort basses & curieuses, qui me parûrent avoir beaucoup de raport au Geniévre; & de-là nous allâmes passer la nuit ailleurs. Pendant tous ces jours-là, nous eûmes de loin à main droite, les Isles Gevazir du Marais Caldaïque. Le 26. du même mois, nous marchâmes depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du matin, que nous nous reposâmes auprès de certains puits, où nous avions.

avions de loin à main droite *Meſched Ali*, où la ville de *Kufa* étoit autrefois bâtie, & où *Ali* Gendre de *Muhhammed* fut aſſaſſiné, en vuë duquel on apelle aujourd'hui ce lieu-là, *Meſched Ali*; c'eſt-à-dire, le lieu du martire d'Ali, à cauſe que l'on y révére *Ali* comme un Martir. Et quoique la ville de *Kufa* ne ſubſiſte plus; ce lieu-là néanmoins, en vuë du reſpect que les Mahométans ont pour ladite ſépulture, & qu'il eſt orné d'un édifice ſi noble & ſi conſidérable, eſt fort fréquenté & fort peuplé. Mais lorſque nous y paſſâmes, les Quizilbaſci y commandoient, à la place des Turcs, qui en étoient les maîtres lorſqu'ils poſſédoient *Baghdad*. Nous continuâmes nôtre voïage à l'heure ordinaire, & ne penſâmes à la retraite qu'à deux heures de nuit.

L'honneur que les Arabes portent au Gendre de Mahomet.

Sépulture en vénération parmi les Mahométans.

Le 27. du même mois, nous partîmes à la pointe du jour, & à midi nous nous repoſâmes auprès d'un vivier, dont l'eau vive coule au-deſſous d'un lieu marécageux, qui eſt rempli de roſeaux, & où nous demeurâmes tout le long du jour. Le 28. depuis le matin juſqu'à midi, & depuis deux ou trois heures, juſqu'à une heure de nuit & davantage, nous paſſâmes quelques ruiſſeaux deſſechez, où l'on voit facilement que l'eau y coule en quelque-tems de l'année, ou qu'elle les inonde. Le 29. de Juin, nous nous trouvâmes en état de partir devant le jour, & ſur les 9. heures du matin, nous nous repoſâmes auprès d'un vivier, vers les ruines d'un ancien bâtiment fait de briques, de forme quarée, avec 13. pilaſtres ou redoutes par-dehors de chaque côté, d'autres ornemens d'arcades, & choſes

semblables ; par-dedans, plusieurs sales, & quantité de chambres les unes sur les autres, à plusieurs étages, avec une cour médiocre, si on la peut apeller cour, au moins elle n'étoit pas couverte. Les Arabes nomment cét édifice *Cair Chaider*; néamoins je ne puis pas dire précisément s'il fut autrefois bâti pour un Palais, un Temple, ou un Château; mais je croirois plûtôt qu'il auroit été fait pour un Palais. Nous avions en cét endroit, à main droite, à demi journée de nous, *Meſched Hhuſſein*, qui signifie le lieu où *Hhuſſein* fut martirisé, & où *Hhuſſan* fils d'*Ali* & de *Fatime*, fille de *Muhhammed*, fut assassiné par ses envieux & jaloux de sa gloire, dans un Village qui est fort peuplé, & qui se nomme *Kierbela*, où les Mores vont en Pélerinage, comme dans un lieu Saint; que cette Sépulture, qui est des plus superbes & des plus magnifiques à leur mode, rend très-vénérable & très-considérable parmi eux. Lorsque j'y passai, elle étoit aussi entre les mains des *Quizilbaſci*, avec l'autre territoire de *Baghdad*, qui n'en est pas fort éloigné, & qu'ils prirent sur les Turcs. Nous y demeurâmes; parce que nous devions païer un droit à l'*Emir Naſir-ben-Mahhanna*, Seigneur de ces Deserts, ou, pour mieux dire, à *Sceich Abitaleb* son fils; parce que *Sceich Naſir*, qui étoit déja sur l'âge, & qui s'ocupoit à la contemplation, comme une personne qui avoit été en Pélerinage à la Méque, s'étoit défait de son Gouvernement, en faveur de son fils, & tous deux étoient alors sous leurs tentes, à une lieuë ou environ de cét endroit, où nous

Hhussein Gendre de Mahomet, réputé pour un Saint.

nous avions fait alte vers le Nord-Est.

Le 30. de Juin, les deux *Capigi* qui étoient avec nous, portérent dès le matin, mais séparément, les lettres & les presens qu'ils devoient rendre à *Sceich Nasir*, de la part du Serdar; savoir, Ibrahim Agam, de la part du *Serdar*, qui étoit actuellement en charge; & *Mahhmud*, de la part de celui qui l'avoit précédé, & que l'on fit mourir, sans que j'aïe pû savoir si ce fut par poison qu'on lui eut préparé, ou qu'il eut pris lui-même, crainte d'être puni plus sévérement; ou de quelqu'autre façon, pour ne s'être pas aquité de son devoir au siége de *Baghdad*; ce *Capigi* cependant, qui lui apartenoit & qui étoit allé en divers autres endroits où son maître l'avoit envoïé, n'avoit pû se rendre plûtot en cette Cour de *Sceich Nasir*. A l'issuë du dîner, les Reçeveurs de *Sceich* vinrent en l'absence des *Capihi* exiger de nous un droit qu'ils prétendoient leur apartenir; & après leur avoir païé tout ce qu'ils nous demandérent; savoir, dix piastres pour deux seules charges de caisses que j'avois, & deux ou trois autres piastres que je leur donnai par générosité; ils m'ouvrirent néamoins toutes mes caisses, & en rompirent même quelques-unes, pour marquer l'impatience qu'ils avoient de savoir ce qui y étoit, renversérent toutes mes hardes, en prirent ce qu'ils voulurent, pour leur *Sceich* & pour eux-mêmes, & même des nipes de conséquence; comme un turban à la Persane, tissu d'or & de soïe, une piece d'étofe de soïe très-fine & en échiquer, pour faire des chemises à la Persane; plusieurs petits va-

Les Reçeveurs de la Doüane en usent fort mal envers le sieur della Vallé.

Ils ouvrent tous ses cofres.

ses de porcelaine très-fine, ornée de miniatures d'or & d'autres couleurs; une arquebuse d'un de mes valets, beaucoup de papier du Japon & de l'Inde, parfaitement beau, & quantité d'autres bagatelles, dont il ne me souvient point, sous prétexte que je n'y perdrois rien, & qu'ils me les païeroient ce qu'elles valoient, quoique je leur eus dit que ce n'étoit point une marchandise qui fut à vendre; mais des hardes que je portois pour mon usage, & dont je ne me pouvois passer. Malgré cette conduite injurieuse à mon égard, ils me contraignirent encor de païer à mon principal muletier leur ami, sans avoir voulu entendre mes raisons, disant que le *Sceich* le commandoit de la sorte, vingt piastres que je ne lui devois en aucune façon, pour le guide qu'il eut intention de prendre à *Cuvebeda*, dont je ne convins pas, & duquel en éfet nous ne nous servîmes point. D'ailleurs quand j'aurois agréé ses services, & qu'il nous eût été nécessaire, je ne devois païer tout au plus que la moitié de ce que l'on me demandoit, vû principalement que ledit muletier avoit beaucoup plus de chameaux que moi, & tous chargez de marchandises. Mais enfin ils voulurent rendre service à mon muletier, qui étoit Arabe & voleur comme eux. Cependant il ne se dit point qu'il eût distribué de cét argent à aucun guide; mais il s'en servit simplement pour s'aquiter envers eux de ce qu'il leur devoit, & pour subvenir à ses autres nécessitez. J'ai bien voulu vous informer de toutes ces circonstances, afin que ceux qui les liront, sachent comment ces canail-

Leur tiranie envers lui.

les

les en usent envers nous autres Chrétiens lorsque nous sommes en leur païs.

Ces perfides me vouloient prendre aussi l'épée & le *Changiar*, ou le poignard Arabe garni d'argent doré, que portoit ordinairement *Sitti Maani* mon épouse, pour en faire present au *Sceich*; mais à la fin ce procédé insolent me mit dans l'impatience; ensorte que je pris la résolution d'aller m'en plaindre au *Sceich*, & de lui presenter une lettre que le *Bassa de Bassora* lui écrivoit en ma faveur. Je montai donc sur un mulet d'*Ibrahim Aga*, qui étoit déja revenu de chez ce Gouverneur, & fort en colére de la conduite de ces Arabes envers moi; les autres & lui-même, partis de notre poste un peu avant la nuit. Comme j'allois grand train, avec le Secrétaire du *Sceich*, & notre fourbe de muletier, qui étoit en partie cause de leur incivilité envers moi, quoique je dissimulasse le ressentiment que j'en avois, ne lui en aïant témoigné jusqu'alors aucun mécontentement; je me rendis chez ce Souverain à une heure de nuit ou environ. Je rencontrai premiérement sur la route plusieurs tentes noires de ses Arabes, répanduës en divers endroits; & enfin celle du *Sceich Abitaleb*, à qui nous devions parler, auprès de celle de *Sceich Nasir* son pere. Mais quoiqu'elles fussent Roïales, puisque ces deux Princes y demeuroient, elles n'étoient pas néamoins diférentes des autres, ni en couleur, ni en la matiére, qui n'étoit qu'une étofe fort grossiére de laine noire de chévre, ni dans tout le reste, qu'en grandeur seulement, qui marquoit assez

Sa résolution en cette ocasion.

Il va trouver le Prince de ce détroit.

ce qu'elles étoient au-dessus des autres.

Sa conversation avec lui.

Nous n'entrâmes pas dans la tente; parce que les dehors étoient ornez d'étofes de couleur, que l'on avoit étenduës par terre, comme autant de tapis de pié, mais fort propres, quoiqu'elles ne fussent que de laine, & sur lesquelles plusieurs Arabes, des plus considérables, qui étoient assis en rond, à l'un des côtez de la tente, auprès des Courtines, atendoient le *Sceich* qui alors n'y étoit pas. Mais peu de tems après il s'y rendit; & à son arrivée nous nous levâmes tous. Il entra dans le cercle que nous formions, s'assit au milieu, & nous fit signe de reprendre nos places dans le même rang que nous tenions auparavant. Ils lui mirent devant lui un chandelier avec un flambeau allumé; & en cét endroit il fit premiérement ses priéres à leur mode, puis aïant repris sa situation ordinaire, il lut & signa de certaines lettres, expédia diverses afaires, & entr'autres celles du *Capigi Mahhamud Aga*, qui y étoit encor, & qui lui demanda la permission de se retirer. Aïant expédié les afaires qu'il avoit entre les mains, je me levai & lui presentai la lettre du *Bassa*.

Familiarité de ce Prince.

Le *Sceich*, me demanda si j'étois le Franc de la *Cafila*; & sur l'aveu que je lui en fis, le muletier lui exposa succintement le sujet de ma venuë, où j'ajoûtai en Arabe ce qui me sembla à propos sur l'afaire proposée. Il eut la curiosité d'examiner de plus près mon chapeau, qu'il se fit aporter devant lui: & sur ce qu'on lui dit que je parlois fort bien sa langue Béduine; il me dit que je devois excuser le procédé des Receveurs

veurs de sa Doüane, parce que les arquebuses qu'il avoit lui étoient très-nécessaires pour la guerre ; que le turban, & je ne sai quoi encor qu'on lui avoit aporté, lui plaisoit fort ; mais qu'il me les vouloit païer, quoique je lui eusse déja témoigné que cela n'en valoit pas la peine ; que de très-bon cœur je lui en faisois present, & que tout ce que j'avois étoit à son service. Il se fit aussi aporter le turban ; après l'avoir bien consideré & estimé, encor que je lui eus dit qu'il étoit usé, & que je m'en étois servi très-souvent dans la Perse, il nous quita & le porta dans la tente où étoient ses femmes, d'où on entendoit un grand bruit de moulins-à bras, dont on se servoit pour faire de la farine, selon la coûtume des Arabes, dont les femmes, & même les plus nobles, s'ocupent en de semblables emplois.

Complaisance de ses Courtisans envers lui.

Peu de tems après, le *Sceich* sortit de-là, avec ce turban à l'entour de la tête, dont ses Courtisans le congratulérent, comme d'une chose nouvelle, lui disant, *Mubarez*, qui signifie soïez beni, ou heureux ; de même que parmi nous, *ad multos annos*. Aïant repris sa place, on lui servit un plat de cuivre étaimé, rempli de raisins, avec de l'eau ; & nous aïant fait signe à tous de nous aprocher plus près de lui, il commença à en manger, & à nous en faire part ; mais je vous assure qu'ils étoient extrémement doux & parfaitement bons, quoique la couleur en fut verte. Ce petit banquet étant cessé, nous nous retirâmes tous à nos places ordinaires. Après avoir demeuré quelque tems de la sorte ; je pris congé de lui,

lui, m'en allai avec *Mahhamud Aga*, & retournâmes de compagnie à la *Cafila*: mais le muletier, & un homme de *Mahhamud Aga*, y demeurérent par ordre du *Sceich*; parce qu'il dit qu'il vouloit expédier le lendemain son afaire & la mienne.

Ce Prince se réserve quelques nipes du sieur de la Vallé.

Le 1. de Juillet, le muletier se rendit à nôtre quartier avec la réponse du *Sceich*, qui portoit, qu'il ne vouloit point de l'épée ni du poignard; mais que pour le turban, & je ne sai quelle autre piéce, il m'envoïoit 29. piastres, dont le muletier disoit qu'il en avoit dépensé cinq; savoir, deux, que l'Oficier qui lui avoit délivré cét argent s'étoit réservées, & trois qu'il avoit été obligé de donner à je ne sai quels autres qu'il me nomma; ensorte qu'il ne m'en aporta que 24. qui n'étoient que le tiers de ce que ces nipes valoient: je les pris néamoins; parce que ce barbare de *Sceich* ne méritoit pas que j'en usasse autrement, ni avec plus de civilité. J'ai pris plaisir à vous raporter les circonstances de ce petit incident, afin que sur cét échantillon, on juge du procédé injurieux & incivil de ces brutaux.

Petite disgrace à la famille du sieur de la Vallé.

Le 2. du même mois, nous quitâmes ce poste à la pointe du jour; mais sur la route, nous fûmes arrêtez plus d'une heure, & peut-être plus de deux, par de certains Arabes, Oficiers d'un frére de *Sceich Nasir*, qui vouloient éxiger de nous je ne sai combien d'argent pour chaque chameau. Nous joignîmes un peu tard un vivier, pour y terminer nôtre journée & nous y reposer, où nous trouvâmes plusieurs Arabes qui s'étoient campez, qui nous doné-

nérent du lait & du raisin en quantité, sans celui que nous envoïâmes quérir dans un Village prochain. Nous passâmes tout le jour en cét endroit : sur le soir, mon Indienne *Eugénie*, parce que *Batoni Mariam* la quérella un peu, & lui donna, à contre-tems assurément, quelques souflets, fut si sensiblement touchée de ce traitement, que de colére elle s'enfuit par ces campagnes, & s'éloigna beaucoup du lieu où nous étions, laissant même, non-seulement tout l'argent & toutes nos hardes qu'elle avoit sous ses clefs, mais encor toutes ses nipes, & quantité de petits bijoux, sans avoir emporté quoique ce soit. Nous connûmes par-là qu'elle étoit d'un esprit altier à la vérité, mais bonne & très-fidèle : desorte que son procédé m'inspira plûtôt de l'afection envers elle, que du ressentiment & de la haine. Je la fis chercher. J'eus bien de la peine à la trouver & à la ramener. A la fin elle revint ; je vous assure que ce ne fut pas sans avoir eu grande peur de la perdre ; non pas qu'elle eut eu la volonté de rester en ces quartiers ; mais parce que si par malheur quelqu'Arabe l'eut vuë & rencontrée seule à l'écart comme elle étoit, à ces heures induës, sans doute il l'auroit prise, cachée, & peut-être même qu'il l'auroit contrainte de le suivre en quelque contrée fort éloignée de-là, la faisant son esclave, sans espérance de la pouvoir recouvrer jamais. Je marque ceci, afin que ceux qui ont des valets, ne les mettent point au desespoir, par la trop grande rigueur qu'ils exercent envers eux, de peur que les uns & les au-

Ses soins envers une suivante de sa petite Demoiselle.

tres.

tres n'aïent sujet après de s'en repentir.

Le 3. de Juillet, nous partîmes à la pointe du jour : un peu devant midi nous nous reposâmes auprès d'un étang rempli d'eau vive, que plusieurs sources, qui se trouvoient parmi de certains roseaux & des campagnes verdoïantes, y fournissent incessament, où nous vîmes quantité d'oiseaux, qui ne s'écartent guéres de ce détroit, & dont nous prîmes quelques-uns que nous mengeâmes, avec d'autant plus de délice, que nons eûmes de plaisir à cette chasse. Le P. Grégoire Orsino, qui étoit avec moi, voulant aussi s'y baigner, selon sa coûtume, où l'ocasion s'en presentoit, à cause de la chaleur; mais ne sachant pas nager, y pensa périr; parce que sans y faire d'autre réfléxion, il se jetta dans un endroit de cét étang, où l'eau se trouva beaucoup plus profonde qu'il ne croïoit. Nous demeurâmes-là le long du jour, & vers le soir nous allâmes joindre les *Capigi*, qui s'étoient campez à quelque distance au-delà de cét étang, pour se soustraire à l'importunité des guêpes, ou cousins, qui incommodent fort en cét endroit, & les hommes & les bêtes.

Le 4. du même mois, nous quitâmes ce poste à une heure après-midi, pour atendre le principal muletier, lequel, sur quelque nouveau diférend qu'il avoit eu avec les Arabes, en étoit allé faire ses plaintes au *Sceich*. Ensorte qu'aussi-tôt après qu'il fut de retour, nous partîmes, & marchâmes jusqu'à une heure de nuit. Le 5. nous cheminâmes incessament, depuis la pointe du jour, jusqu'à environ midi; & après nous être

être reposez plus de quatre heures, nous continuâmes nôtre marche jusqu'au soir. Le 6. nous nous trouvâmes en état de partir avant le jour; & un peu devant midi, nous nous reposâmes auprès d'un étang rempli d'eau, où il y avoit aussi un puits, dont l'eau étoit très-fraîche, qui servit à nous désaltérer. Trois ou quatre heures après, nous continuâmes nôtre voïage; & sur le soir nous nous reposâmes encor une fois. Nous parcourûmes ce jour-là des routes remplies d'un minéral blanc & luisant, comme du talc, ou du salpêtre, ou quelque chose de semblable, dont j'emportai quelques morceaux.

Campagnes remplies de nitre.

Le 7. de Juillet, nous marchâmes depuis le matin jusqu'à midi, où nous traversâmes une campagne remplie de sel, tellement boüeuse, que le terrain enfonçoit; ensorte que les chameaux n'avançoient qu'avec beaucoup de peine. Nous nous reposâmes en un endroit rempli de certaines ronces épineuses, dont les feüilles, qui sont plus petites que le petit ongle de la main, avoient presque la forme de cœur, & dont les fruits, qui sont ronds & rouges comme du corail, d'une saveur aigre-douce, avec de petits noïaux au-dedans, me semblérent excellens. Quoiqu'il en soit, ce nous fut une mane très-agréable dans ces Deserts. Les Mahométans célébrérent leur *Bairam* aussi-tôt après le jeûne du *Ramadhan*: & sur le soir, nous continuâmes nôtre voïage jusqu'à deux heures de nuit, où nous passâmes par un endroit fort pierreux. Le 8. nous commençâmes nôtre marche à la pointe du jour, & sur les

Description d'un fruit du desert d'Arabie.

huit

huit ou neuf heures du matin, nous nous reposâmes où nous trouvâmes des mares en plusieurs endroits; mais dont l'eau étoit soufrée & puante, à cause des minéraux dont la terre du Desert est remplie. Nous partîmes le soir de cét endroit; parce que comme nous commencions à parcourir l'Etat de *l'Emir Mudleg Aburisc*, on y exigeoit un droit de sa part. *L'Emir Aburisc*, est le plus grand & le plus puissant Seigneur de tous les Arabes, dans l'Arabie Deserte. C'est lui qui a succédé à *Feiad* son oncle, qui y régnoit il y a neuf ans, lorsque je passai d'*Alep* à *Baghdad*. Les enfans de *Feiad*, ne succédérent donc point à leur pere; mais ce neveu, dont le pere avoit aussi régné devant *Feiad*, léquel à cause que *Mudleg* étoit alors fort jeune, usurpa le Gouvernement. Pendant la nuit, de certains voleurs se rendirent à notre camp pour en profiter. Nous aïans vûs sous les armes, en état de nous bien défendre, ils trouvérent bon de nous y laisser, & de retourner sur leurs pas, sans avoir éprouvé la pesanteur de nos coups. Nous nous contentâmes seulement de leur donner la chasse quelque-tems.

Le sieur della Vallé, & lés autres, repoussent des voleurs.

Le 9. du même mois, on s'aquita dès le matin envers les Reçeveurs des Traites Foraines. Je païai à ma part, pour une charge & demie de caisses, qu'ils me comptérent quinze piastres, & environ deux autres, pour cette taxe des chameaux dont je vous ai parlé ci-dessus, de la part du frére de l'*Emir Nasir*, sans quelques autres libéralitez que je fis. Ils m'ouvrirent quelques cofres, & me prirent deux bonnets de

Perfidie des Arabes.

de velours, beaucoup de bon papier, & plusieurs autres bagatelles. Ils me vouloient aussi piller d'autres nipes ; & par un éfet de leur incivilité, ils vouloient même ouvrir & rompre la caisse, qui renfermoit le corps de *Sitti Maani*, si le *Capigi Ibrahim Aga* ne les en eut détournez, plûtôt par priéres qu'il leur en fit, que par autorité. Nous continuâmes notre chemin sur les trois ou quatre heures après-midi, & à une heure devant la nuit, nous campâmes auprès d'un étang. Le 10. de Juillet, nous marchâmes dès le pointe du jour jusqu'à midi, que nous campâmes au milieu d'une esplanade fort spacieuse entre de certaines collines, parmi lesquelles il y a une pierre fort éminente, qui se termine en rond par le haut, comme un bassin de fontaine ; & depuis quatre heures du soir jusqu'à une heure de nuit, nous avançâmes incessament, & nous joignîmes un canal entre deux collines, dont l'eau étoit excellente ; & au-delà duquel nous campâmes. Le 11. de Juillet, nous ne quitâmes ce poste que sur les quatre ou cinq heures du soir, afin de faire reposer les chameaux, pour prendre quelques rafraîchissemens, & nous fournir de quantité d'eau qui nous étoit absolument nécessaire, sur l'avis qu'on nous donna, que nous n'en trouverions point sur la route que nous devions parcourir les deux jours suivans.

Le sieur della Vallé se sépare d'une partie de sa compagnie.

Les *Capigi* qui devoient aller trouver le Serdar, par la route d'*Anna*, ou à *Mardin*, ou en quelqu'autre endroit qu'il fût, partirent devant nous & nous quittérent en cét endroit. Nous autres qui voulions al-

aller à *Alep*, sans passer par *Anna*, pour abréger le chemin, & pour éviter je ne sai quelle taxe que l'on y paie, nous laissâmes la route d'*Anna* à main droite, & en prîmes une autre qui est plus au Midi dans le Desert. Nous marchâmes incessament le reste du jour, & toute la nuit suivante, avec une partie du lendemain, afin de joindre d'autant plûtôt un certain réservoir, que l'eau nous manquoit & que nous en avions un extrême besoin. Le 13. nous nous trouvâmes tellement fatiguez, que nous fûmes contraints de faire alte sur les huit ou neuf heures du matin, au pié de certaines collines, où il n'y avoit point d'eau; desorte que par nécessité il nous falut boire de celle que nous portions, & dont il ne nous restoit que très-peu dans nos outres. A trois ou quatre heures du soir, nous chargeâmes derechef, marchâmes le reste du jour, toute la nuit suivante, une partie du lendemain, & le 13. Il nous fut impossible de joindre plûtôt qu'à midi ce lieu tant desiré; je veux dire le fameux Fleuve d'Eufrates, au-delà d'*Anna*, d'où nous nous rendîmes en un certain endroit de la route ordinaire d'*Alep*, par où j'avois autrefois passé, lorsque j'allai d'*Alep* à *Baghdad*, & que de certaines petites collines, remplies de ce talc ou minéral brillant, rendent très-étroite le long du Fleuve. Vers le soir nous continuâmes nôtre voïage; parce qu'un peu devant la nuit quelques cavaliers se rendirent à nous armez d'arquebuses, & d'autres armes; à leur imitation d'autres y vinrent aussi sur les dix ou onze heures du soir,

soir, par les ordres qu'ils en reçûrent des Oficiers d'*Anna*, que les *Capigi* informérent de nôtre marche, pour nous obliger de païer les droits des Traites Foraines, quoique nous ne fussions pas entrez dans la Ville, de laquelle néamoins nous nous étions expreſſément écartez, pour nous soustraire aux frais de cette taxe; mais enfin pour y satisfaire, nous quitâmes ce poste le 14. de Juillet, & y fûmes ocupez une grande partie du jour. Je païai pour ma part six piastres, & deux autres dont je fis present à ces cavaliers, sans compter vingt autres piastres, que je fus obligé de donner, pour aquiter nôtre principal muletier, qui se trouva court d'argent. En cette ocasion je rendis un service signalé à un perfide, qui ne cherchoit tous les jours que de nouveaux sujets de me facher & de me déplaire. Cependant ils m'ouvrirent les deux plus grandes caisses que j'eusse, renversérent avec insolence les nipes qui y étoient, & me traitérent avec toute la rigueur imaginable. Parmi tant de disgraces, cette seule consolation me resta, qui me les fit surmonter généreusement, que ces Barbares aïans vû la caisse où étoit le corps de *Sitti Maani*, que je leur avoué par néceſſité, de peur qu'ils ne la rompissent; non-seulement ils ne me firent aucune violence sur ce sujet, comme je me l'étois persuadé, à cause que je violois leur coûtume & leurs loix; mais plûtôt ils en furent touchez de pitié & de compassion, aprouvérent fort le soin que j'en avois pris jusqu'alors, & ma résolution de la faire transporter en mon païs, pour lui rendre les

Extorsions des Arabes du desert envers le sieur della Vallé.

Ils sont touchez de compassion à la vuë du cercueil de *Maani*.

les derniers devoirs, & lui donner place dans le Sépulcre de mes Ancêtres. Ce que j'attribuai à une Providence particuliére de Dieu, & à ses propres priéres, qui fléchirent l'esprit de ces comites en ma faveur.

Ces petits diférends étant terminez, nous rechargeâmes nos chameaux sur les trois ou quatre heures après-midi, & marchâmes jusqu'au soir, que nous nous reposâmes où la nuit nous surprit. Quelques-uns de ces soldats prirent le chemin d'*Anna*; & quelques autres, qui portoient je ne sai combien d'argent à leur *Emir Mudleg*, nous acompagnérent. Mais sur le soir, le chef de ces soldats me contraignit d'ouvrir les caisses une seconde fois; savoir, deux autres petites caisses, qui n'avoient point encor été ouvertes; & m'aïant renversé tout ce qui s'y rencontra, il en prit plusieurs choses; entr'autres un voile de *Sitti Maani* de soïe d'un bleu un peu obscur, à la mode d'Assirie, une boule d'ambre, un vase d'albâtre d'une fort jolie invention, que le Sieur *A. Barache* m'avoit donné dans l'Inde, pour en faire present de sa part dans Rome au Sieur *Francesco del Drago*; plusieurs autres petites tasses de porcelaine fine, enrichies de miniature d'or; un livre Arabe, quoiqu'il ne fut pas de grande importance; un grand Feütre bleu, à la mode de Perse, pour se garantir de la pluïe; beaucoup de Papier, & d'autres choses semblables. Nous passâmes la nuit en cét endroit; mais les soldats continuérent toûjours leur chemin. Néamoins avant qu'ils nous eussent quité, ils me restitué-

Leur perfidie.

tituérent le voile de *Sitti Maani* & le vase d'albâtre. Je leur donnai en échange deux *Abe*, ou surveftes Arabes, que j'achetai sept piastres, de je ne sai qui de nôtre compagnie. Pour l'ambre, & les autres nipes, ils les emportérent, sans avoir pû leur persuader de me les rendre; en partie parce qu'elles leur plaisoient, & en partie aussi, parce qu'ils n'en voulurent point entrer en composition pour de l'argent. En éfet, je n'en avois pas alors, outre que je n'en pus pas trouver dans nôtre *Cafila*, laquelle d'ailleurs n'étoit pas fort nombreuse, ni de hardes, ni d'autres choses qui fussent à leur gré pour leur donner. Cependant je fis encor une bonne afaire, de soustraire à leur avarice insatiable, l'épée & le poignard de *Sitti Maani*, que je cachai sous une caisse, avec de certaines boucles, braselets & d'autres ornemens, qui coururent risque d'être perdus. Je vous raporte toutes ces petites circonstances, afin que l'on sache les cruautez que ces Barbares exercent envers nous en leur païs, qui sont indignes des civilitez & de l'honneur que nous leur faisons dans le nôtre lorsqu'ils s'y rendent.

Violences des Arabes envers le sieur della Vallé.

Le 15. de Juillet, nous marchâmes depuis la pointe du jour jusqu'à midi, & depuis trois heures du soir jusqu'à la nuit que nous campâmes auprès d'un Fleuve, parmi des broussailles & rejetons de racines de Geniévre, ou de ce que l'on apelle *Chiez* dans la Perse. Le 16. du même mois, nous partîmes dès le matin, & ne nous reposâmes point qu'à une heure après-midi, afin de joindre un certain endroit où il y avoit de l'eau, dont nous devions faire provision;

ſion ; parce que la nuit précédente où nous avions campé, après avoir cheminé trois heures auparavant, nous n'en trouvâmes point. Le 17. nous marchâmes inceſſament jusqu'à midi, où nous fimes alte auprès d'un puits, dont l'eau eſt amére & puante, dans une plaine remplie de talc, dont je pris quelques morceaux, que je portai avec moi ; & ſur le ſoir, nous continuâmes notre chemin, trois autres heures encor, juſqu'à la nuit. Le 18. nous partîmes à la pointe du jour, & nous campâmes ſur les neuf heures du matin, juſqu'à trois heures après-midi, que nous continuâmes notre marche, juſqu'à une heure de nuit & davantage. Le 19. nous cheminâmes depuis le matin, juſqu'à une heure après-midi, que nous trouvâmes de certains puits remplis de bonne eau ; & le ſoir, depuis ſix heures juſqu'à la nuit. Le 20. nous nous mîmes ſur la route dès la pointe du jour, & marchâmes juſqu'à midi, que nous nous retirâmes vers un puits fort profond, auprès de certaines petites grotes, taillées dans un roc, qui y eſt un peu élevé de terre ; & le ſoir nous continuâmes ſur cette route par de petites montagnes & valées, depuis les quatre ou cinq heures juſqu'à la nuit.

Il continuë ſon voiage dans le deſert.

Le 25. du même mois de Juillet, nous nous trouvâmes en état de partir dès la pointe du jour, & nous paſſâmes un grand foſſé, qui ſe remplit d'eau en quelque-tems de l'année. Nous traverſâmes enſuite un château ruïné, qu'ils nomment *Hheir*, par où j'avois paſſé autrefois, lorſque j'allai d'*Alep* à *Baghdad* ; mais que je ne vis pas bien

Deſcription d'un château qui eſt

bien alors, à cause de l'obscurité de la nuit. Desorte qu'aïant eu tout le loisir en ce voïage ici de le considérer plus particuliérement; je vous dirai en peu de mots, que ce château est un grand bâtiment fort spacieux, tout de grandes pierres de marbre blanc, dont la forme est quarrée, avec des courtines à l'entour, flanquées de plusieurs petites tours; mais en si grand desordre, qu'il est impossible à present de dire ce que c'est. De-là, à près de midi, nous nous reposâmes un peu plus loin; & sur le soir, après avoir marché plus de trois heures, nous arrivâmes à *Taiba*, qui est un Bourg assez peuplé, & que j'avois déja vû autrefois; nous y logeâmes, dans un quartier au-dedans des murailles, auprès de la porte. Le 22. de Juillet, nous passâmes la journée au-dessous de *Taiba*, à nous aquiter envers les Reçeveurs de la Doüane, des taxes ordinaires qui s'augmentent tous les jours en ces quartiers, & qui étoient autrefois insuportables. Quoique je n'eusse point de marchandises, mais seulement des hardes pour mon usage, je ne pûs néamoins m'afranchir de leurs mains, qu'à la faveur de vingt piastres, que je déboursai, tant pour la Doüane, qu'en presens que je fis aux Oficiers; mais des presens néamoins qu'ils exigent, comme choses qui leur sont duës, & qui passent pour leurs gages. J'y trouvai un Arabe qui se nommoit *Berekiet*, qui parloit un peu Italien, & qui y exerçoit la charge de Procureur des Francs, de la part des Consuls d'*Alep*. Il s'ofrit incontinent de parler aux Oficiers pour nous; il nous fit aprêter à man-

dans le desert d'Arabie.

Civilité d'un Arabe envers le sieur della Vallé.

manger chez lui; nous invita aussi d'y loger; & nous y auroit même conduit, si nous l'eussions voulu permettre. Mais tous ces offres de service, ne butérent qu'à tirer de nous quelqu'argent, & à nous engager à une plus grande dépense, que nous n'eussions peut-être pas faite sans lui.

On lui donne un guide pour l'acompagner chez un Prince du païs.

Le 23. de Juillet, nous partîmes de *Taïba*, à quatre ou cinq heures du matin, d'où ces Oficiers commandérent à un Arabe de nous acompagner, avant que de nous rendre dans *Alep*, chez l'*Emir Mudleg*, qui étoit, à ce qu'ils disoient, dans *Hhamah*, entre *Alep* & *Damas*, de la même façon qu'ils en avoient usé envers la grande *Cafila* de *Bassora*, qui étoit passée par *Taiba*, un peu avant nous. Cette obligation de nous rendre chez l'*Emir* nous fut une chose fort incommode; tant parce que de cette façon nous retardions extraordinairement nôtre voïage, qu'à cause des disgraces que nous devions vrai-semblablement essüier de la part de l'*Emir*. Nous marchâmes jusqu'après-midi, & continuâmes sur le soir l'espace de trois autres heures, jusqu'au coucher du soleil, à la vuë d'une longue suite de petites collines, que nous eûmes toûjours de loin sur la main gauche. Le 24. du même mois, nous cheminâmes depuis le matin jusqu'après-midi; vers le soir nous poursuivîmes l'espace de deux autres heures, & nous fimes alte une demie heure devant le coucher du soleil. Le 25. nous partîmes à une heure devant le jour; marchâmes jusqu'à midi; & pendant que nous nous reposions en un certain endroit, l'Arabe que les Oficiers de *Taiba* nous avoient don-

donné pour nous acompagner chez l'*Emir*, se résolut, pour avancer davantage, de nous quiter & de s'y rendre tout seul, par un chemin plus court, à la persuasion, comme je croi, de nos muletiers, qui lui dirent que les chameaux étoient extrêmement fatiguez & surchargez, à cause qu'il leur en étoit mort plusieurs sur la route, & que par cette raison nous ne pouvions pas faire de grandes journées. J'eus beaucoup de joïe de sa résolution, & de le voir partir; je me proposai alors d'en user bien autrement que les muletiers ne se le persuadoient; mais parce qu'il n'étoit pas encor tems, je n'en voulus rien témoigner.

Adresse de ses muletiers.

Après nous être reposez l'espace de deux heures, nous continuâmes nôtre marche jusqu'à une heure de nuit, que nous fixâmes notre retraite auprès de certains puits, qui sont à quelque distance de ces ruïnes de bâtimens anciens, que l'on nomme *Sivia*, que j'avois déja vuës sur la route de *Baghdad*, & dont je croi vous avoir entretenu. Le 26. nous partîmes dès la pointe du jour, & nous marchâmes jusqu'après-midi, que nous fimes alte auprès d'un ruisseau d'eau vive, qui a sa source parmi de certains roseaux. Nous y passâmes la nuit, tant pour donner un peu de repos aux chameaux, qui étoient extrêmement fatiguez, comme je vous ai dit, & qui succomboient sous le poids extraordinaire des charges qu'ils portoient, que parce que les muletiers vouloient manger à leur commodité; un chameau qu'ils avoient tué le matin, à cause qu'il s'étoit estropié d'une jambe; comme ils en avoient toujours usé envers tous

Ils tuent un de leurs chameaux qui s'étoit estropié.

tous les autres, que la maladie ou d'autres accidents avoient abatus. Et parce que celui-là n'étoit pas mort de maladie, j'eus là curiosité d'en manger; non pas le même jour, à cause du samedi, mais le lendemain, où je le trouvai fort bon, étant rôti, quoiqu'un peu dur. Le 27. de Juillet, nous continuâmes notre voïage dès une heure devant le jour, où nous quitâmes le chemin le plus court qui conduit à *Alep*; je veux dire celui du Bourg d'*Achila*; & nous prîmes une autre route, plus à gauche & plus méridionale, pour aller du côté où l'on nous avoit dit que l'*Emir* étoit alors, dans la résolution de quiter le muletier dans un Village que nous devions trouver, & de le laisser aller tout seul vers l'Emir, pour lui faire ses presens, & lui dire, qu'à cause que plusieurs de ses chameaux étoient morts & que les autres qui lui restoient étoient extrêmement fatiguez, nous n'avions pû l'acompagner pour lui faire la révérence, afin d'éviter par ce moïen les peines & les disgraces que nous apréhendions, en y allant de la part des Arabes, de ses gens & de la sienne en particulier.

Nous arrivâmes sur le midi à ce Village, qui se nomme *Haita*, qui passe parmi eux pour un lieu qu'ils apellent *Mezar*; c'est-à-dire, de dévotion, & où l'on va en pélerinage, en vuë de quelques Mahométans qui y sont enterrez en réputation de sainteté. Ce Village, ou plûtôt ce hameau, n'est au plus que de quatre pauvres misérables cabanes, que nous trouvâmes même désertées & abandonnées, à cause des exactions & des violences des Arabes du Desert,

fert, & principalement des soldats, qui y persécutent incessament les pauvres païsans. Le principal muletier, qui ne nous pouvoit laisser en ce Village, à cause que les habitans s'en étoient retirez, vouloit absolument que nous nous rendissions de compagnie avec lui chez l'Emir, dans la pensée qu'il hazarderoit beaucoup s'il en usoit autrement. Mais après quelques réfléxions que je fis sur les disgraces & les mécontentements que j'y pourrois reçevoir, & sur les dangers auxquels j'exposois les femmes que j'avois avec moi, pour lesquelles les Mahométans ont des passions extrêmes, jusqu'à la brutalité; outre que j'apréhendois souverainement de perdre le cercueil de *Sitti Maani*, & plusieurs autres choses curieuses que je portois, après les assurances qu'on m'avoit données de la conduite facheuse & insuportable de l'*Emir Mudlegi* je dis fiérement au muletier, qu'absolument je ne l'acompagnerois pas davantage; qu'au reste, je n'avois aucune afaire à démêler avec l'Emir, depuis que je m'étois aquité avec ses Reçeveurs des droits qu'ils avoient éxigez de moi, & que je voulois aller droit à *Alep*; que s'il ne m'y vouloit pas acompagner, j'étois résolu d'y aller à pié avec mes gens, & que je lui abandonnerois-là tout mon bagage, dont je saurois bien lui en faire rendre compte, jusqu'à la moindre partie, lorsque j'y serois arrivé. Assurément j'étois résolu d'en user de la sorte, si le multier ne se fut relâché; parce que je me défiois entiérement de l'*Emir*, dont tout le monde parloit fort mal; & que je ne voulois pas exposer à un danger si manifes-

Résolution du sieur de la Vallé.

nifeste, non-seulement le peu de hardes que je portois ; mais principalement la caisse du corps de *Sitti Maani*, nos vies, & les femmes, avec la liberté, & le salut de leurs ames, que je considérois davantage. Car je n'estimois pas beaucoup la lettre de faveur, que j'avois à lui rendre de la part du Bassa de *Bassora*, après l'expérience que j'avois du peu de succès des deux autres que j'avois presentées ; l'une à *Sceich Abdullah*, dans *Cuvebeda* ; & l'autre dans le Desert, à l'Emir, ou à *Sceich Abitaleb*, fils de *Nasir*. Le principal muletier fit son possible pour m'obliger d'aller avec lui vers l'Emir ; mais à la fin, me voïant dans la résolution de n'en vouloir rien faire ; que quelques autres de ses muletiers, & de ses compagnons, qui ne vouloient pas aussi y aller, entroient dans mes sentimens, il consentit que les chameaux qui portoient mon bagage, me suivroient incessament jusqu'à *Alep*, sous la conduite de plusieurs de ses compagnons de voïage ; étant résolu d'aller seul, avec toutes ses bêtes de charge, vers l'Emir, & lui dire, que malgré lui & contre sa volonté, nous n'avions pas voulu nous mettre sur cette route & nous rendre à sa Cour, dont je fus fort satisfait.

Sa passion pour la conservation du cercueil de sa chére Maani.

Sa générosité envers son principal muletier.

Aussi-tôt qu'il fut parti, nous chargeâmes aussi en même-tems ; mais un peu tard, & nous ne pûmes avancer sur la route d'*Alep* que l'espace de deux heures, à cause de la nuit ; ensorte que nous campâmes au milieu d'une plaine où nous nous trouvâmes. Le 28. de Juillet, nous marchâmes depuis le matin jusqu'après demidi, mais fort

Le sieur [D]ella [V]allé [a]proche d'Alep.

fort doucement, à cause que les chameaux étoient extrémement fatiguez & extraordinairement chargez; parce que le principal mulerier ne nous en avoit laissé que très-peu. Après nous être reposez l'espace de trois heures, nous continuâmes nôtre chemin jusqu'à la nuit, que nous joignîmes un vivier, où nous logeâmes auprès de quelques tentes d'Arabes Béduins, qui s'y trouvérent avec leurs troupeaux. Le 29. du même mois, nous partîmes à la pointe du jour, & peu de tems après, nous aperçûmes de loin quantité de cavaliers qui nous coupérent le chemin; ensorte que nous voïant dans une plaine entourée de colines, fort propre pour s'y mettre en embuscade, nous n'eûmes pas de peine à croire qu'ils ne s'étoient presentez que pour nous atendre en quelqu'endroit avantageux, & nous ataquer. C'est pourquoi nous mîmes tous pié à terre, marchâmes quelque-tems sous les armes, en assez bon ordre, & en état de nous défendre, & de leur livrer bataille, si l'ocasion s'en fut presentée. Cependant nous n'y rencontrâmes personne. Je me persuade que ceux que nous avions aperçûs, avoient eu peur de nous, & qu'ils fuïoient nôtre petit corps d'armée. Nous eûmes plusieurs autres semblables rencontres en ce Desert, qui nous obligérent plusieurs fois de prendre les armes pour nous défendre; & souvent même pendant la nuit, où nous étions obligez de camper vers de certains cantons habitez, nous avons été visitez de gens du païs, qui ne cherchoient qu'à nous piller. Mais, par la grace de Dieu, nous n'avons

Il se met sous les armes par précaution.

jamais été ataquez, au moins nous avons toûjours voïagé avec assez de succès; & les voleurs, qui avoient quelque dessein sur nous, nous trouvant en état de nous défendre, se sont toûjours retirez avec confusion, frustrez de leur atente, bien souvent intimidez, & chargez de coups.

Campagnes remplies de sel dans le desert.

Puisque nous voici sur la fin de ce voïage, je vous dirai que le Desert que nous avons parcouru entre *Bassora* & *Alep*, est presque tout plat & uni, sans beaucoup d'inégalitez, que le fond en est stérile, & en quelques endroits remplis de sel, & d'autres minéraux; & en d'autres, pierreux; mais par tout très-peu marécageux, avec des roseaux. Au contraire, dans le tems que j'y ai passé, les campagnes étoient presque toutes verdoïantes, d'une infinité d'herbes diférentes; mais presque par tout fort épineuses, & bonnes seulement pour la nourriture des chameaux. La chaleur ne me sembla point insuportable, quoique nous eussions entrepris ce voïage dans les mois d'été les plus chauds. En éfet, quoique nous fussions incessament batus du soleil, le vent néamoins étoit toûjours si violent, qu'il faisoit plûtôt froid que chaud. Cependant il nous étoit souvent très-incommode, à cause de la poussiére qu'il élevoit sur la route. Les nuits aussi nous furent toûjours fort fraîches; ensorte même que pour nous précautionner contre le froid, nous étions contraints de nous servir de nos couvertures.

Le vent tempére dans le Desert l'excès de la chaleur.

Mais, sans m'écarter davantage, vous saurez que le même jour nous joignîmes long-tems devant midi un petit village d'Ara-

rabes, non pas de la dépendance de l'*Emir*, mais de la Jurisdiction d'*Alep*, & qui se nomme *Ludehi*, auprès d'une valée fort fertille, qui est arrosée d'un ruisseau qui coule incessament, où nous nous reposâmes. J'envoïai de-là mon valet, *Jean Rubehh*, avec un muletier, pour lui montrer le chemin d'*Alep*, d'où nous n'étions éloignez que d'une lieuë tout au plus; & le chargeai de quelques lettres, pour Monseigneur l'Illustrissime *Aluse da Cà de Pesaro*, Consul des Vénitiens en cette Ville; & pour le Docteur *Luigi Ramiro* son Médecin, qui avoit été élevé dans Rome, & où il avoit encor de très-bons parens. Ensorte que je me persuadai, que quoique je ne l'eusse jamais vû, & qu'il me fût inconnu, il auroit néamoins quelque complaisance pour moi. Je les informois de mon arrivée; & les priois, je veux dire Monseigneur le Docteur, de se donner le soin de me trouver un logis qui me fut commode, où je pusse demeurer avec ma famille; & M.r le Consul, de m'envoïer ses domestiques pour m'acompagner, & m'introduire dans la Ville, avec tous mes gens & mon équipage, pour éviter la persécution des Turcs, & l'embaras de ceux de la Doüane que j'apréhendois, en vuë de la caisse où étoit le corps de *Sitti Maani*, sur laquelle je veillois incessament, & qui faisoit toute ma peine. Parce qu'assurément, si les Turcs s'en fussent aperçus, ils en auroient fort mal usé envers moi. D'ailleurs sans cette précaution, je courois risque de perdre quelques livres en leur langue, & d'autres qui concernoient les mystéres de

Belle conduite du sieur della Vallé.

Sa curiosité.

leur Religion, que je portois, & qu'ils se seroient donné la liberté de me soustraire, avec la même fierté qu'à quelques autres qui en avoient autrefois transporté dans *Alep* par curiosité.

Cét homme étant donc parti pour *Alep*, nous rechargeâmes aussi les chameaux, & nous partîmes à une heure après-midi, pour joindre la Ville de plus près. Mais en atendant ceux qui se devoient rendre au-devant de nous, je ne voulus pas entrer dans *Alep*, quoique je l'eusse pû faire très-facilement, & de fort bonne heure. Je fis alte à plus d'un mille au deçà, où je passai la nuit dans une Mosquée, ou une Sépulture, qui est sur cette route d'un certain *Sceich Saadi*, que les Mahométans révérent comme un saint. Cependant, soit que les domestiques du Consul ne m'eussent pas rencontré & qu'ils eussent pris une autre route que celle que je tenois, ou que mon valet que j'avois envoïé devant, avec les lettres en question, y fut arrivé trop tard; quoiqu'il en soit, je ne vis personne pour m'acompagner dans *Alep*, comme je le desirois, non pas même ce valet, ni le muletier qui le conduisoit, pour m'instruire du succès de la commission que je leur avois donnée.

Il écrit dans Alep au Consul des Vénitiens.

Le 30. de Juillet dès le matin, j'écrivis encor à M. le Consul, & au Sieur *Jean Marie de Bona*, son premier Secrétaire, mon ancien ami, auquel je n'avois pas écrit le jour précédent, parce que je le croïois mort, après les assurances qu'on m'en avoit données dans *Bassora*. Mais depuis celles que de certaines femmes me donnérent de

sa

sa parfaite santé ; je ne voulus pas diférer plus long-tems à lui témoigner la joïe que j'en avois, & l'estime que je faisois de lui. Je les informai tous deux du lieu où j'étois ; les priai en même-tems de m'acorder les mêmes graces, dont je les avois sollicitez le jour précédent, d'envoïer leurs domestiques au-devant de moi, & de me trouver un logis commode. Mes lettres ne furent pas plûtôt arrivées à *Alep*, que M. le Consul envoïa plusieurs personnes au-devant de moi ; celles-là mêmes qui m'avoient cherché fort long-tems le soir précédent, mais inutilement, & qui s'étoient renduës jusqu'au village de *Ludehi*, d'où j'avois donné les premiers avis de mon arrivée. Il me députa donc son Facteur, le Sieur *André Buonanimi*, les Janissaires, & d'autres de ses domestiques ; & avec eux, plusieurs serviteurs du Reçeveur de la Doüane *Abedik*, Chrétien Arménien, que M. le Consul y avoit engagez, pour rendre par ce moïen mon arrivée moins suspecte & plus facile. Ils nous acompagnérent tous chez M. le Consul, où il m'obligea absolument de prendre logement, après les civilitez qu'il m'en avoit déja faites, dans une lettre qu'il eut la bonté de m'écrire le jour précédent, & que son Facteur me rendit avant que je fusse entré chez lui ; de sorte que je ne pus m'en défendre.

Le Consul lui fait civilité.

Les Oficiers de la Doüane contrôlérent exactement toutes mes hardes, & furetérent par tout si nous n'avions point caché de pierreries ; mais avec beaucoup de respect & de civilité. Pour ce qui est de la caisse où étoit le corps de *Sitti Maani*,

des livres, dont je vous ai parlé ci-dessus, & qui faisoient toute ma peine; en partie par le crédit de mondit Sieur le Consul & l'intrigue de mon ami, le Sieur *Jean Marie de Bona* son Secrétaire; & en partie aussi par un present que je fis au Reçeveur de la Doüane *Abedik*, de cinquante Piastres, & d'une veste de damas, qui m'en avoit couté 30. à celui qui l'ouvrit & qui l'examina; je veux dire à celui qui ouvrit la grande caisse, dans laquelle la petite étoit renfermée sous plusieurs plantes médicinales de l'Inde; parce qu'on n'ouvrit point celle où étoit le corps, dont eux seuls conservérent le secret, & virent ce que c'étoit; & de plus de 30. autres que je distribuai à plusieurs autres Oficiers qui en eurent quelque connoissance; nous acommodâmes si bien les afaires, que les Turcs n'en ont rien sçû, & qu'il n'en a jamais été fait aucune mention.

Libéralité du sieur de la Vallé.

Il fait passer le cercueil de Sitti Maani.

Civilité de plusieurs autres personnes à son égard.

M. le Consul d'abord eut dessein de donner un apartement chez lui à mes femmes. Mais parce que depuis, quelques-uns lui dirent qu'il ne le devoit pas faire, à cause de l'insolence des Turcs, qui sont à present plus insuportables que jamais, il voulut les loger ailleurs, en maison d'honneur. Mais le Sieur *Jean Marie de Bona*, aïant souhaité qu'elles allassent chez lui, dont je suis fort satisfait; parce qu'hors d'avec moi, elles ne pouvoient jamais être mieux; elles y ont été reçuës de la part des femmes du Sieur *Jean Marie*, avec toutes les civilitez & les caresses imaginables. Nous sommes restez, le P. Orsino & moi, chez M. le Consul, où nous reçevons de sa

sa part des témoignages de bienveillance d'amitié, qui ne sont pas conçevables, non-seulement en cette ocasion, mais encor dans les autres afaires qui concernent nôtre départ, que nous avons fixé d'un commun acord, à peu de jours d'ici, pour me soustraire, le plûtôt qu'il me sera possible, aux incivilitez & tiranies de ceux d'*Alep*. Je croi que nous nous embarquerons en quelqu'un des vaisseaux, ou Flamands ou François, qui sont au Port d'Aléxandrette, en état de faire voile au premier jour, & que nous irons peut-être tous de compagnie, pour une plus grande sûreté, contre une infinité de Corsaires, dont la Méditerranée est couverte, & qui y piratent incessament.

D'Alep le 5. d'Août 1625.

LETTRE XII.

DU PORT DES SALINES DE CYPRE.

Le séjour que le Sieur della Vallé a fait dans Alep ne sera pas inutile aux curieux. Puisque ce qu'il écrit de la Synagogue des Juifs, qui y vivent librement dans l'éxercice de leur Religion, dont il s'est particuliérement informé, & des vaines superstitions de quelques Mahométans qu'il y a connus, n'a rien de commun avec ce qu'on en débite d'ailleurs. Mais sur-tout, les peines & les soins qu'il se donne pour la conservation des cendres de sa chére Maani, *qui fait le plus bel endroit de son histoire, & qu'il décrit agréablement en cette douziéme Lettre, y sont incomparables.*

MONSIEUR,

Latitude de la ville d'Alep.

N'aïant pû me dispenser de faire quelque séjour dans *Alep*, d'où je me suis donné l'honneur de vous écrire le 7. d'Août, je pris avec l'astrolabe la hauteur du soleil, qui déclinoit du Zénit, à midi précisément, de 19. degrez & de 20. minutes. Le soleil, selon les Ephémérides de *David Origan*, que j'estime beaucoup, mais que je n'ai pas à present, étoit ce jour-là

au...

au....... degré. La grande Caravane de *Bassora*, qui étoit partie si long-tems devant nous, arriva le 12. d'Août seulement dans *Alep*; mais après avoir essuïé tant de disgraces dans le Desert de la part des Arabes, que sur le recit qu'ils nous en firent, nos peines à leur égard, ne furent que des douceurs & un pur divertissement. Le 16. d'Août, le Sieur *J. Marie de Bona*, m'informa de quelques circonstances de la conduite des Turcs, dont je vous ferai part, d'autant plus volontiers, qu'elles contribueront beaucoup à l'intelligence de l'histoire de mon tems; de plusieurs choses, dont je vous ai entretenu dans mes lettres précédentes, & de quelqu'autres que je vous raporterai plus bas. Il me dit donc confidament, que le *Sultan Mustafa*, frére de feu *Sultan Ahmed*, qui régnoit de mon tems à Constantinople, avoit été élû Empereur des Turcs; que depuis on l'avoit jugé indigne de cét emploi, & qu'il en avoit été déposé par deux fois, à cause de ses infirmitez & de la foiblesse de son esprit; l'une auparavant, & l'autre après l'élévation de *Sultan Othoman*: Qu'*Othoman*, qui étoit un Prince fantasque, de fort mauvaise humeur, grand ennemi des Chrétiens, & qui n'avoit d'autres pensées que de se rendre quelque jour devant Rome, à la tête d'une armée de trois ou quatre cens mille hommes, fut assassiné après la disgrace qu'il reçût en Pologne, par les Grands de sa suite, qui ne pouvoient plus soufrir ses violences, ni les rigueurs de sa conduite à leur égard; & que celui qui lui donna le coup de la mort, pour témoigner

Ses amis l'instruisent de plusieurs nouvelles de la Cour du Grand Seigneur.

la vérité du fait ; en porta une oreille à la mere de Mustafa, qui vivoit encor, & qui devoit assurément recevoir cette nouvelle avec beaucoup de joïe & de complaisance.

Diverses révolutions dans Constantinople.

Il me dit aussi, qu'il n'étoit point vrai que ledit *Othoman* eut fait mourir, à son avénement à la Couronne *Quizlaragasi*, qui avoit eu tant de crédit du tems de Sultan *Ahmed* son pere, à cause seulement qu'il avoit eu le pouvoir de déposer *Mustafa*, & de substituer *Othoman* en sa place. Il est bien vrai que son autorité fut suspecte à *Othoman*, qu'il le bannit de Constantinople, & qu'il le relégua en Egypte, pour y vivre en personne privée, d'où quelque-tems après, le *Sultan* qui régne aujourd'hui l'avoit rapellé & rétabli dans ses premiers honneurs ; mais qu'enfin il étoit mort de maladie dans Constantinople. Que le *Sultan Murad*, fils du *Sultan Ahmed*, & de la *Sultane Chiosé*, de laquelle je vous ai entretenu autrefois en ces relations, du tems d'*Ahmed*, régnoit à present ; & que ce *Murad* n'étoit pas le fils aîné de *Chiosé*, qui étoit de mon tems à Constantinople ; mais le cadet, presque de l'âge d'*Othoman*, & qu'*Othoman* avoit fait mourir l'aîné, sur le point de passer en Pologne. Que la *Sultane Chiosé* vivoit encor, & plus puissante que jamais, depuis la mort d'*Othoman*, à laquelle le bruit couroit qu'elle avoit contribué, parce qu'il étoit fils d'une autre femme, depuis la seconde déposition de *Mustafa*. Je dis donc que son fils *Murad* régnoit absolument, conformément à ce que j'avois prévû il y a déja long-tems,

La Sultane Chiosé en grand crédit.

que

que cette *Chiosé* se déferoit un jour de tous les prétendans à l'Empire, pour le mettre, par son adresse & son crédit, entre les mains de quelqu'un de ses enfans, comme elle a fait.

Que les afaires des Turcs pendant la minorité du Sultan aloient fort mal, & qu'elles empiroient tous les jours : que tout y étoit dans la confusion & dans le désordre; que les Ministres d'Etat faisoient ce qu'ils vouloient, chacun selon le crédit qu'il s'étoit aquis dans l'Empire, sans vouloir reconnoître leur Souverain, pour lequel non-seulement ils avoient du mépris & de l'indiférence, à cause de sa jeunesse, l'éloignant autant qu'ils pouvoient du Gouvernement du Roïaume; mais même que pour lui ôter toute la connoissance des afaires, ils ne lui inspiroient que les divertissemens & les plaisirs de la vie. Que le *Serdar* enfin, ou le Grand Visir, qui s'étoit rendu depuis peu dans la Perse, pour y faire la guerre, se nommoit *Hhapidh Muhhammed Bascia*, & qu'il avoit été élevé à la dignité de *Serdar* & Grand Visir, de Bassa & de Gouverneur qu'il étoit dans *Ahmed* ou *Diaberkir*; desorte que, sans avoir passé par *Alep*, & sans perdre de tems, on l'avoit vû la même année dans la Mésopotamie, dont je m'étonnois fort, comme je vous l'ai témoigné ci-dessus, & que je ne pouvois croire qu'il fût venu de Constantinople, selon la coûtume de ceux qui l'ont précédé. On disoit bien que jusqu'à present il avoit toûjours séjourné dans *Ahmid*, sans avoir voulu passer plus avant, à cause que toutes les troupes qu'il devoit commander,

Confusions à la Cour du Grand Seigneur.

der, & qu'il atendoit avec impatience, y avoient leur rendez-vous; tellement que ce que j'avois toujours dit dans *Bassora* se trouvoit véritable, que touchant la guerre de *Bahgdad* il ne se feroit pas de grands progrès cette année, puisqu'à peine elle sufisoit pour rallier les troupes qui étoient dispersées en divers endroits; vû que la résolution en avoit été prise la même année de l'élection du *Serdar*, qui en devoit être le Général.

Générosité d'un Prince Tartare.

Le Sieur *Jean Marie* ajoûta quelques nouvelles des Tartares d'Europe, à toutes celles de la Cour du Grand Seigneur; savoir, que les Princes Tartares étoient trois fréres: *Chan*, qui régnoit actuellement, qui avoit infiniment de l'esprit & beaucoûp de courage: le second, qui étoit en ôtage dans Constantinople; le troisiéme, ennemi des deux autres, qui étoit vagabond, banni de son païs, qui s'étoit rendu à la Cour du Roi de Perse, sous la protection duquel il y tenoit quelque rang, & auprès duquel je le vis en Sultanie en 1618. lorsque nous alions contre l'armée des Turcs, dont j'ai fait mention plusieurs fois dans les lettres, que j'écrivis alors d'*Ardebil* sur le sujet de cette guerre. Cependant je ne sai pas pourquoi les Turcs avoient arrêté prisonnier le Chan qui régnoit, après l'avoir invité à la Cour du Grand Seigneur, afin d'élargir son cadet, qu'ils tenoient en ôtage, & le substituer en son Gouvernement, quoiqu'il fut fort éféminé, sans cœur, & sous la conduite duquel les afaires de son Etat alloient fort mal. De maniére que le *Chan*, qui étoit à la Cour du

Roi

Roi de Perse, sur les nouvelles qu'il reçût de toutes ces révolutions, retourna en son païs, à la tête de quelques troupes, qui se joignirent à lui, & en chassa honteusement son frére ; & de cette façon il reçut, comme Souverain, les hommages de tous ses peuples, & se mit généreusement en possession de tout ce païs, malgré les Turcs, par le moïen des Cosaques de Pologne, avec lesquels il étoit en bonne intelligence ; mais qui doit être, selon moi, très-préjudiciable aux Turcs & de la derniére conséquence.

Façon extraordinaire d'évoquer les esprits par un Mahométan.

Le 17. d'Août, je vis par curiosité dans *Alep*, un Mahométan du païs, lequel écrivant dans la main droite d'un garçon, ou d'une fille, de quelqu'âge qu'ils fussent, de certaines paroles & caractéres, qu'il éfaçoit incontinent après avec de l'ancre, dont il couvroit la paume de la main, & sur laquelle aïant versé de l'huile, il faisoit, par la force & la vertu de ses charmes, & de quelques paroles qu'il prononçoit presqu'en colére, & avec beaucoup de précipitation, que ce garçon ou cette fille voïoit, en cette huile qu'elle avoit dans la main, tout ce qu'il desiroit. Pendant ce tems-là, il feignoit que certains esprits lui parloient, & répondoient aux demandes qu'ils leur étoient faites, des afaires & des personnes absentes, conformément à la pensée de ceux qui interrogeoient, lesquels néamoins ne voïoient & n'entendoient rien ; mais seulement le garçon ou la fille, qui raportoit comme le truchement & l'organe de ces esprits, qui abusent en ces ocasions de leur simplicité, tout ce qu'elle seule voïoit ou entendoit.

Ce

Autre façon encor par le même.

Ce même Mahométan faisoit aussi asseoir deux personnes sur un tapis de pié, l'une devant l'autre, & leur donnoit à chacune quatre fléches, qu'elles tenoient en la main les pointes contre terre, presque en lignes directes & perpendiculaires; les unes tournées contre les autres & jointes ensemble. Après avoir interrogé sur l'afaire dont il étoit question, marmotant entre ses dents ses évocations, il faisoit, par la vertu de ses paroles, que ces quatre fléches aloïent d'elles-mêmes se joindre vers le milieu, avec les pointes unies ensemble; & selon le succès que les afaires que l'on proposoit devoient avoir, ou celles du côté droit se mettoient sur celles du côté gauche; ou au contraire, celles du côté gauche, sur celles du côté droit. Je sai bien que des choses de cette nature se peuvent faire très-facilement, par l'art & l'adresse du démon, & qu'elles peuvent faire aussi de très-fortes impressions dans l'esprit du peuple, parce que le démon est perfide naturellement, & un menteur insigne: mais j'ai bien voulu vous en entretenir ici par ocasion; parce qu'on ne voit rien de semblable en nos quartiers, à cause de la sévérité qu'on exerceroit envers ceux qui seroient convaincus de semblables crimes & impiétés.

Le 19. d'Août, comme j'étois sur le point de partir d'*Alep*, pour me rendre au Port d'*Alexandrette*, où je devois m'embarquer dans un petit vaisseau François, qui y atendoit un vent favorable, pour mettre à la voile; parce que les autres gros Navires Flamands étoient déja partis, sans avoir pû me servir d'une ocasion si favorable, j'envoïa

voïaï mon bagage devant ; & entr'autre, le cercueil de *Sitti Maani* ; que j'avois caché & envelopé dans une balle de fil de coton, afin qu'elle passât, & qu'on la pût aquiter à la Douane, pour une balle seulement de cette marchandise, que je marquai de la sorte, à la façon des Marchands ; V. †. V. n. 6. c'est-à-dire, Pietro della Vallé, & le nombre servoit simplement pour distinguer cette caisse d'avec quelqu'autres que je portois ; desorte que pour éviter la confusion & ne rien hazarder, à cause des funestes dépouilles de *Sitti Maani*, je marquai tous mes balots de chifres diférens. De cette façon, ladite caisse, tant en entrant qu'en sortant, passa heureusement, sans être visitée des Turcs & sans que les matelots qui la chargérent dans le navire sussent ce que c'étoit ; parce qu'assurément, s'ils en eussent été informez, ils n'auroient jamais pû se résoudre de la transporter, à cause de leurs vaines & criminelles superstitions en de semblables ocasions.

Adresse du sieur della Vallé, pour se conserver les cendres de sa chére Maani.

Le soir du 22. Août, *Metran Isciva Jab*, ou *Isciva Jahab*, Archevêque de Mufarkin, qui avoit été averti de mon arrivée, par les Peres de S. François, grand ami du P. *Thomas de Novara*, & qui avoit beaucoup travaillé avec ce Pere à la réduction de cette nation, à l'obéïssance de l'Eglise Romaine, me vint visiter dans la maison de M. le Consul. Il me témoigna une passion extrême d'aller à Rome, & s'ofrit même de venir avec moi, quoique je fusse dans la résolution de partir d'*Alep* dès le lendemain. Mais parce qu'il me dit qu'il n'avoit point les lettres de son Patriarche sur ce su-

Sa complaisance envers un Archevêque qu'il trouva dans Alep.

sujet, qu'il atendoit de jour en jour, je lui conseillai, pour me conformer aux sentimens de quelques personnes de probité qui m'informérent de sa conduite, & qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il put espérer des lettres fort avantageuses du Patriarche; outre qu'il n'aloit à Rome, que dans l'espérance d'y avoir quelqu'emploi, de ne rien précipiter, & de ne pas entreprendre un voïage de cette importance sans atestation de son Patriarche, s'il vouloit travailler avec quelque succès. Il se soumit enfin à mes sentimens, & résolut d'atendre les lettres, qu'il devoit reçevoir peu de tems après, à ce qu'il disoit; & que quand il les auroit, il partiroit à la premiére ocasion. Mais cependant il me pria de soufrir que deux hommes de sa nation, qui desiroient de voïager, m'acompagnassent, & fissent ce trajet sous ma protection; qu'il seroit leur caution, & qu'ils me rendroient pendant le voïage tout le service dont j'aurois besoin. Je reçus ses ofres avec beaucoup de complaisance, autant pour lui témoigner l'estime que je faisois de lui, que parce que j'avois besoin de gens pour me servir; d'autant plus que je n'avois alors que deux valets, & que je ne sçavois pas où en trouver, dont la fidélité me fut connue. Je lui dis donc, qu'il pouvoit me les envoïer quand il lui plairoit, & que j'en aurois un soin très-particulier. Je le priai ensuite, quand il seroit arrivé à Rome, de ne point prendre d'autre maison que la mienne, & de se servir de moi en tout ce dont il me jugeroit capable. Je lui témoignai alors les obligations que j'aurois toute ma

Il se dispose à partir d'Alep.

vie

vie à son païs, en vuë de la naissance qu'il avoit donné à *Sitti Maani Gioerida* ma femme, que j'avois tant aimée & chérie. Après plusieurs autres semblables complimens que je lui fis, & au Prêtre *Rezkallah*, qui l'avoit acompagné, qui étoit fils du Prêtre *Joseph Elbani* Maronite, que j'avois connu particuliérement pendant le séjour que je fis la premiére fois dans Alep, & qui m'avoit donné quelques leçons de la langue Arabe; il prit enfin congé de moi, en me comblant de bénédictions à leur mode; & de cette façon nous liâmes ensemble une parfaite amitié.

Description de la Sinagogue des Juifs d'Alep.

Le 23. d'Août je fus voir dès le matin la Sinagogue des Juifs, qui passe dans *Alep* pour ancienne & parfaitement belle. On se rend chez eux par une porte fort étroite; mais leur quartier est beaucoup plus bas que le reste de la ville, puisque l'on y décend par je ne sai combien de degrez; & où après avoir tourné par quelques ruelles fort étroites, qu'ils font exprès, pour cacher aux Turcs la bonté de leurs édifices, on trouve la Sinagogue, qui est une cour quarée, découverte, fort spacieuse, ornée de portiques, couverts tout à l'entour, soutenus de deux rangs de colones, disposées dans une fort belle simétrie. A main droite en entrant, outre les portiques couverts, il y a aussi une autre grande sale, où ils font leurs priéres pendant l'hyver, lorsqu'il fait froid ou qu'il pleut; de même que dans cette cour découverte durant l'été. Vers le milieu de la cour, sous un petit dôme, qui est soutenu sur quatre pilliers, ils ont élevé une masse de pierre, de la forme

me

me de nos Autels, sur laquelle ils conservent avèc honneur l'envelope de la Loi, & où leur Docteur, ou le principal Rabin, la lit comme en musique, & auquel tous les autres qui l'environnent répondent de tems en tems. Les Juifs qu'il y avoit alors pour auditeurs & en très-grand nombre, étoient dispersez, par tout indiféramment, dans la cour, dans les portiques, & dans la sale, avec leurs étamines sur la tête, & mêlez ensemble hommes & femmes, comme nous le sommes dans nos Eglises, à la diférence de beaucoup d'autres Sinagogues que j'ai vuës en Italie & ailleurs, où les hommes sont séparez des femmes, par de certaines jalousies. Néamoins ils étoient mêlez de telle sorte, que ceux d'une famille, hommes & femmes, étoient tous ensemble; je croi même qu'ils y avoient leurs places afectées, & de certains bancs pour s'asseoir, de la même façon que nous en usons dans nos Eglises, pour entendre la Prédication.

Le sieur della Vallé y entre pourvoir leurs cérémonies.

De plus, le côté droit de cette Sinagogue en entrant, étoit entiérement ocupé des Juifs originaires du Païs, depuis très-long-tems; & le gauche, par les Juifs d'Europe, lesquels, quoiqu'ils fassent leur demeure dans *Alep*, & qu'ils y aïent famille, n'y sont néamoins considérez qu'en qualité d'étrangers d'origine: & ceux-là sont tous Espagnols, qui y parlent ordinairement leur langue Espagnole naturelle, dont plusieurs même ont été élevez, si ce n'est en Espagne, ou en Portugal, au moins en Italie, ou en Allemagne, ou en d'autres païs de la Chrétienté. Un certain Juif

Juif nommé *Baruch*, ou *Benoît* en notre langue, que j'avois connu dans *Alep*, long-tems auparavant, lorsque j'y passai la premiére fois, me fit voir cette Sinagogue. Ce Juif étoit fort bien fait; comme il étoit de Mantouë, que ses parens l'y avoient élevé selon sa condition, il savoit fort bien danser, toucher des instrumens, parfaitement chanter, & par ce moïen nous avions fait connoissance très-particuliére. Nous demeurâmes donc quelque-tems ensemble dans la Sinagogue parmi ceux de sa famille, pour voir leurs cérémonies, dont je fus bien-tôt satisfait; aussi-tôt après je laissai ledit Baruch en priéres, & m'en retournai au logis. Cependant avant que d'y entrer je passai par le *Carvanserai*, qu'ils nomment de la soïe; parce qu'autrefois la soïe, & les autres marchandises de Perse, s'y débitoient ordinairement; mais à present qu'il n'est presque pas fréquenté, il paroît en très-grand desordre. Par ocasion j'y achetai je ne sai quoi de certains Marchands *Uzbeghi*, qui s'étoient rendus depuis peu dans *Alep* avec une Caravane.

Il fait pour cela connoissance avec un Juif.

Je leur demandai quelques nouvelles de leur païs, sur lesquelles ils me satisfirent entiérement, & me dirent, que parmi les Tartares on ne nomme *Uzbeghi* que ceux du païs de *Balch*, de *Buchara*, & de *Samarcand*, lesquels sont à present divisez sous deux Princes; tous deux propres fréres, l'un desquels tient sa Cour à *Balch*, qui s'apelle *Nedhir Muhhammed Chan*; & que ce Seigneur, qui se nomme *Selantuse*, duquel j'ai fait mention dans les let-

Il s'informe de quelques nouvelles particuliéres.

tres que j'ai écrites de Perse, sur le sujet des nouvelles de *Candahar*, que l'on me communiqua dans *Bender de Combru*, est vassal, & dans la dépendance de ce Chan de *Baleh*, lequel s'apelle proprement *Bahadar*, qui signifie brave & généreux; & en son surnom *Jelan Tusc*; parce que dans les combats, il dépoüille & tuë les ennemis; vû qu'en leur langue *Jelan*, signifie dépoüiller, & *Tusc*, tuer. L'autre frére, qui se nomme *Imamculi Chan*, est Seigneur de *Buchara*, de *Samarcand*, de *Tose-Kiend*, d'*Endigian*, ou *Endigan*, & d'autres contrées; & tous deux sont sur les frontiéres de l'Empire de Perse, & Gouverneur enfin de toutes ces Provinces, que les Anciens ont nommées *Sogdiane*, *Bactriane*, & peut-être encore *Hircanie*; & les Modernes, *Giagata*, *Maurennehr*, & je croi même le *Turkistan*.

Il dit adieu à ses amis d'Alep.

Le même jour, aprés-dîné, sur le point de partir d'*Alep*, après avoir fait dire à mes femmes qu'elles se disposassent à sortir de la ville, & qu'elles se rendissent hors de la porte où nous devions monter sur des chameaux, je pris congé de M. le Consul, & de tous mes autres amis; & après nous être séparez, avec de grands témoignages réciproques de bien-veillance, je sortis de la ville, acompagné, non-seulement de tous les domestiques de la maison de M. le Consul; mais encor de plusieurs autres personnes de la nation Italienne.

Il y visite quelques Eglises

Avant que de monter sur nos chameaux, j'eus la curiosité de visiter dans les Faux-bourgs d'*Alep*, les Eglises des Chrétiens Orien-

Orientaux, que l'on y a bâties dans une ruë qui se nomme *Giudeida*, dont le nom ne tire pas son origine de Juif, comme quelques-uns, qui ne savent pas la langue, se sont persuadez ; mais de *Gedida*, qui signifie nouvelle, en Arabe ; parce qu'il se peut faire que cette ruë, qui est dans les Fauxbourgs, ait été bâtie depuis toutes les autres. Je me rendis donc dans ces Eglises, qui sont à quelque distance de la ruë, à main droite. J'en trouvai d'abord quatre dans un même circuit, & dans lesquelles on entre de la ruë par une seule porte; mais comme l'espace qui les contient est fort grande, elles y sont dans une égale distance les unes des autres, autour d'une cour, dont il y en a deux desservies par les Arméniens, qui sont dédiées ; l'une, qui est la plus grande, & parfaitement belle, aux 40. Saints ; & l'autre, beaucoup plus petite, à la Sainte Vierge. Les deux autres, s'y voïent aussi ; l'une, sous le nom de S. Nicolas, qui apartient aux Grecs ; & l'autre, qui est la plus petite de toutes, aux Maronites Catholiques, sous celui de Saint Elie.

d'Arméniens & de Maronites.

Je vis aussi, en un autre endroit un peu plus éloigné, une autre belle Eglise, qui est toute seule, fort spacieuse pour le païs, & dont la fabrique a beaucoup de raport à notre façon de bâtir, avec trois nefs sur des colonnes, & qui est desservie par les Syriens Jacobites, sous le nom de *Sitaa Assedi*, ou de Sainte Marie. Cette Eglise est acompagnée d'un grand corps de logis, qui a son jardin & d'autres commoditez, selon la coûtume du païs, dans lequel de-

Eglise des Syriens Jacobites.

meuroit alors le Patriarche des Jacobites, nommé *Heda*, pour lequel j'avois aporté de *Bassora* une lettre du P. *Basile de Saint François*, Carme-Déchaussé, qui y fait sa résidence, & qui l'invitoit, sous prétexte d'aprendre la langue Arabe, pour n'être pas inutile aux Chrétiens du païs, & leur rendre quelque service, à faire amitié ensemble, & à un petit commerce de lettres, afin d'en tirer quelqu'avantage à la gloire de Dieu. J'avois déja fait rendre cette lettre au Patriarche *Heda*, qui y répondit peu de tems après, & qui m'envoïa sa réponse, que je fis tenir au P. *Basile*. Mais je n'avois pas encor vû, ni visité le Patriarche, comme le P. *Basile* le desiroit, afin de supléer de vive voix à sa lettre, & d'être le moïen unissant du commerce & de la correspondance qu'il vouloit lier avec lui; parce que son logis étoit fort éloigné de celui de M. le Consul des Venitiens où je demeurois; & que depuis mon arrivée dans *Alep*, j'avois toûjours été indisposé d'un pié, que je me foulai sur le chemin que je fis avec de méchans souliers; ce même jour, que de certains voleurs vinrent à nous, sans oser nous joindre; desorte que je ne pouvois pas marcher; & je n'étois pas même encor bien guéri, lorsque je partis: cependant comme par ocasion je me rencontrai en son Eglise, je résolus de lui aller faire la révérence, & lui faire excuse de ne l'avoir pas vû plûtôt. Je trouvai un homme fort vénérable, civil & courtisan, à la mode du païs. Il ne passoit pas pour savant, mais pour très-honnête homme, & fort équitable. Il me dit d'abord, que la

Le sieur della Vallé fait la révérence au Patriarche de cette Eglise.

lettre

lettre du P. Basile ne lui avoit pas donné moins de joïe, que les nouvelles qu'il lui mandoit de son établissement dans *Bassora*, & d'y avoir bâti une Eglise avec tant de succès de la part des Turcs ; que désormais il s'éforceroit de mériter, par ses services envers ce Pere, l'amitié & la correspondance qu'il vouloit lier avec lui. Il me fit voir entr'autres choses, deux beaux livres des Evangiles, en beaux caractéres Syriens, écrits à la main, sur de grandes feuilles de velin ; dont l'un, si je ne me trompe, avoit été écrit depuis plus de quatre cents ans, & dont toutes les lettres étoient d'or ou d'argent. Il me dit que les Turcs l'avoient trouvé dans l'Isle de Cypre, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres, & que depuis on l'avoit porté à Constantinople, où quelques-uns d'eux l'avoient acheté, & transporté en cette ville. Assûrément l'écriture ne pouvoit pas être plus belle, ni plus enrichie d'or & de miniatures ; sa couverture étoit aussi de velours, garnie d'argent doré ; mais qu'il avoit fait faire depuis ; parce qu'il m'assura que les Turcs avoient pris l'ancienne couverture, que plusieurs pierreries, d'un prix inestimable, rendoient très-précieuse. En éfet, c'est la coûtume des Lévantins, de faire grand état des livres qui sont si bien écrits, & si richement ornez ; comme S. Jérôme témoigne que cela se pratiquoit de son tems, bien que lui-même estimât davantage ses écrits ; parce qu'ils étoient plus corrects, quoique les caractéres n'en fussent pas si beaux.

Ils lui montrent des livres, écrits à la main, très-curieux.

L'autre livre, que le Patriarche me mon-

tra, étoit plus ancien de cinquante ans; mais écrit simplement avec de l'encre, & bien moins orné de miniatures. Il me dit qu'on l'avoit eu aussi de Cypre, & qu'on en avoit donné deux cens piastres. Dans l'entretien, il me fit connoître que son Eglise Patriarchale n'étoit pas celle d'*Alep*, quoiqu'elle fut de sa Jurisdiction; mais qu'elle étoit proche de la ville de *Monsul*, au même endroit de l'ancienne *Ninive*. Nous demeurâmes de cette façon fort long-tems en conversation, sur plusieurs matiéres diférentes : &, selon la coûtume du païs, il nous fit servir à boire de très-excellens scerbets de sucre, avec de la nege. Il vouloit aussi nous faire servir des fruits; mais nous le priâmes de n'en rien faire, à cause qu'il étoit déja tard, & que nous étions pressez de partir. Enfin, en prenant congé de lui, il me pria de saluer de sa part Sa Sainteté; & après plusieurs bénédictions, dont il me combla, selon leur coûtume, je m'en allai.

Sa conversation avec lui.

M'étant rendu où les femmes m'atendoient avec les chameaux, qui étoient déja chargez, je pris congé de tous ces amis, qui m'avoient toûjours acompagné jusque-là, & me mis sur la route d'Aléxandrette; non pas la plus courte, que les Caravanes prennent ordinairement; mais par Antioche, quoique ce fut le plus long, pour satisfaire la passion que j'avois de considérer les ruïnes de cette ville, que je n'avois pas encor vuës. Nous marchâmes le reste de ce jour jusqu'au soir, & nous ne nous reposâmes qu'au lever de la lune, qui nous éclairoit sur le chemin; & aussi-tôt

Il prend le chemin d'Antioche.

après

après, nous continuâmes notre marche sur cette même route, le reste de la nuit, à la faveur toûjours de ses lumiéres; mais par des chemins fort mauvais & inégaux. Le vingt-quatriéme d'Août, nous passâmes quelques villages, des campagnes cultivées & chargées d'oliviers, que je considérai, avec bien de la joïe & de la complaisance; parce qu'il y avoit fort long-tems que je n'en avois vû. Nous logeâmes enfin parmi de certaines anticailles, & des ruines de bâtimens de pierres fort magnifiques, qui témoignoient qu'anciennement il y avoit eu en cét endroit une superbe ville. Le lieu se nomme *Hhalka*; c'est-à-dire, cercle; parce que c'est une grande esplanade en forme de cercle, environnée de montagnes. Ce fut en cét endroit que les hommes de l'Archevêque *Isciva Jahab* me joignirent, entre onze heures & midi, avec une lettre de sa part, ce qui fit que je les reçûs fort civilement, & leur promis, pour m'aquiter de ma parole, que je ne les abandonnerois point, & que je les prenois sous ma protection. A trois heures après-midi, nous partîmes de-là tous ensemble, passâmes un autre village, de la dépendance aussi d'*Hhalka*, & sur le soir nous fimes alte auprès d'un ruisseau d'eau courante, au-dessous du village d'*Harta*, & vers les onze heures & demie du soir, nous nous levâmes encor avec la lune, & nous marchâmes tout le reste de la nuit.

Sa retraite parmi des ruïnes de bâtimens anciens.

Le 25. d'Août, nous continuâmes notre marche; descendîmes d'abord dans une grande plaine; & après avoir marché quelqu'espace de tems le long du fleuve *Oronte*,

ſelon le courant de l'eau, où nous nous étions rendus dès la pointe du jour, nous le traverſâmes, vers l'extrémité de la plaine, ſur un bon pont pierre. La plaine ſe retrécit en cét endroit, & paroît comme une valée ſpacieuſe, entre de certaines grandes montagnes qu'elle a à main droite, du côté que nous avançions toûjours; & de certaines collines, ou plûtôt des montagnes plus petites, qui la bornent de l'autre côté à main gauche, au milieu deſquelles la plaine continuë en longueur, que nous parcourûmes encor quelque-tems; & cependant nous ne pûmes joindre que ſur le midi la ville d'Antioche, qui eſt couverte de montagnes extraordinairement hautes, du côté du Septentrion, à quelque diſtance de l'*Oronte*, de l'autre côté; & de quelqu'autres montagnes plus petites, qui ſont preſque au Midi à ſon égard, & au pié deſquelles les murailles de la Ville ſont bâties.

Il arrive à Antioche.

Description de la ville d'Antioche.

Nous entrâmes dans *Antioche*, par la porte qui regarde l'Orient; auſſi-tôt après, nous mîmes pié à terre auprès d'un vivier, qui eſt à l'entrée de la porte à main gauche, ſéparée de la ruë par une ſimple muraille, revétu tout à l'entour de marbre blanc, & acompagné d'une plate-forme fort ſpacieuſe, que de grands arbres, qui la couvrent, défendent des ardeurs du ſoleil. Ce vivier eſt toûjours plein d'eau, par le moïen d'un ruiſſeau qui y coule inceſſament, & d'où il ſe rend ailleurs; deſorte que ce lieu eſt très-délicieux; outre que comme il eſt à l'écart, il ofre une agréable retraite aux voïageurs. A main droite de

de la même porte, en entrant dans l'une des tours des murailles, il y avoit à niveau de la ruë une belle & grande chambre voutée, de la hauteur de la muraille, avec très-peu de fenêtres & à demi bouchées, qui servoient autrefois de meurtriéres & de petites canoniéres pour se défendre; desorte que comme cette demeure n'étoit éclairée que de la lumiére qui s'y communiquoit par la porte, elle devoit être extrémement fraîche, & auroit été sans doute très-commode pour y passer agréablement les grandes chaleurs du jour, si elle eut été entretenuë proprement: mais nous la trouvâmes tout en désordre, sans plancher & remplie d'ordures; parce qu'ils ne s'en servent plus, que comme d'une étable, pour y mettre des chameaux & d'autres animaux. Les murailles de la ville subsistent encor, toutes de pierres, fort superbes & fort magnifiques, avec quantité de grosses tours, selon la coûtume ancienne.

Ses murailles.

Depuis la porte, par où nous entrâmes, on voïoit le commencement d'une ruë médiocrement large; mais fort longue, qui se répandoit bien avant dans la ville, & qui étoit toute pavée de pierres de marbre blanc. La ville d'Antioche n'est habitée à present que de très-peu de gens, qui vivent parmi ces ruines, ou plûtôt dans des cabanes, qu'ils se sont faites eux-mêmes au milieu des jardins, dont aujourd'hui la Ville est entiérement remplie; parce qu'à l'exception des murailles de la Ville, les maisons & les anciens édifices sont presque tous ruïnez & anéantis. Les Turcs nous montroient, vers le lieu où nous étions

 logez,

logez, je ne sai quoi, qu'ils apelloient, *Paulos de Christiani*, qui devoit être sans doute quelqu'Eglise dédiée à S. Paul; mais tout cela étoit tellement ruïné, qu'il me fut impossible de rien voir & d'y comprendre quelque chose. Et parce que je n'y trouvai rien davantage, qui fût remarquable, nous nous résolûmes d'en partir; ensorte que sur les cinq ou six heures du soir nous en sortîmes, par la même porte de la Ville que nous étions entrez, peut-être parce que le chemin devoit être plus beau par dehors que dedans la ville, que nous côtoïâmes long-tems par dehors, du côté de la plaine qui est au Septentrion, & sur l'extrémité de laquelle nous rentrâmes dans la ville par une bréche, & continuâmes notre route au dedans des murailles, parmi des Jardins & des Vergers, qui sont même destituez d'habitations. A la fin néamoins nous en sortîmes, par une porte qu est au couchant de la ville, quoiqu'elle n'y soit pas tournée entiérement, & qui joint immédiatement un beau pont de pierre, sur lequel nous passâmes l'*Oronte* une seconde fois, d'où nous nous rendîmes sur la route d'Aléxandrette, que nous avions quittée; parce que ceux qui vont droit à *Alep*, sans passer par *Antioche*, ne traversent jamais l'*Oronte*, qu'ils laissent fort loin du côté du Midi.

Il ne reste plus aucun batiment.

Le Sieur de la Vallé continue son chemin vers Aléxandrette.

Aïant donc repris le chemin de l'autre côté du Fleuve, nous en côtoïâmes le rivage jusqu'au soir, contre le courant de ses eaux, retournant sur nos pas, toûjours à la vuë de la ville. Mais il ne faut pas que vous vous en étonniez; parce que pour pas-

passer le Fleuve une seconde fois, comme nous y étions obligez, il nous falut traverser toute la longueur de la ville, jusqu'à ce pont, qui y est à l'extrémité; & retourner sur nos pas, comme je vous ai dit, pour reprendre le grand chemin d'*Aléxandrette*. Enfin nous campâmes sur le bord du Fleuve, vis-à-vis la porte de la ville, qui est à l'Orient, & par laquelle nous étions entrez la premiére fois. Au reste, la ville est presque quarée; je veux dire quelle est plus longue que large; elle a plusieurs portes, & un mille de long; elle se termine vers le Sud, sur le sommet des montagnes, qui sont au nombre de sept, à ce que l'on dit, comme les sept collines de Rome; mais je n'en pus jamais discerner que cinq, non pas cinq montagnes; car il n'en paroît qu'une seule; mais bien cinq sommets, qui sont tellement escarpez, que je croi qu'il ne s'y trouve aucune habitation; & que ces pointes de montagnes n'ont été renfermées dans la ville, que pour la couvrir de ce côté-là, afin de lui servir de forteresse, & pour être en sûreté de ce côté-là en tems de guerre. Ce qui reste de la ville au pié des montagnes est fort étroit, tellement que la ville me parut bien moins grande que je ne croiois, & dans une si prodigieuse confusion, que quoiqu'il y ait une infinité de ruïnes, & par tout de grosses pierres, parfaitement belles, je n'y remarquai pas un seul édifice habitable. Les murailles seulement y sont presque toutes entiéres, avec très-peu de bréches. Enfin, entre minuit & une heure, nous nous levâmes avec la lune, & nous partîmes

Description de la ville d'Antioche.

de ce poste, pour continuer notre marche vers *Aléxandrette.*

Plan de la Ville d'Antioche.

1. LA Porte qui est à l'Orient, & par laquelle nous entrâmes.
2. Le Vivier, ou Réservoir.
3. La Ruë, qui est pavée de marbre, qui conduit dans la Ville.
4. Quelques Habitations en forme de Cabanes, vers l'extrémité de la Ville.
5. Le Pont, qui est hors de la Ville, auprès de la Porte, & sur lequel on passe l'Oronte.
6. Le Fleuve d'Oronte.
7. La grosse Tour, avec une Chambre audedans.

Montagnes de Beilan.

Le 26. d'Août nous continuâmes notre marche, & cessâmes dès la pointe du jour de marcher le long de cette grande plaine qui se termine au pié de certaines Montagnes, qu'il nous falut nécessairement traverser pour joindre la Mer; &, si je ne me trompe, je croi même qu'elles sont partie du *Mont Aman*, lequel, parce que de loin il paroît fort noir, est apellé par les Turcs, *Cara Aman*, qui signifie *Noir Aman*, duquel ils ont conservé jusqu'à present le nom ancien d'*Aman*, qu'ils ont acompagné de cette épithette *Cara;* d'où ensuite il est évident que nos Anciens ont nommé par corruption de langage, *Caramanie*, la Province qui comprend cette montagne, & qui étoit, selon quelques-uns, l'an-

l'ancienne *Cilicie*. Ces montagnes, que nous traversâmes, sont fort hautes & revétuës de quantité d'arbres, parmi lesquels je vis plusieurs pins. Les routes néamoins n'en sont pas fort dificiles; & vers les dix heures du matin, nos chameaux étans extrémement fatiguez, à cause de cette façon d'aller toûjours en montant, nous nous reposâmes quelque-tems parmi ces montagnes, où à la vérité nous ne trouvâmes aucune retraite, mais beaucoup d'eau pour nous rafraîchir, avec de très-bonnes figues de certains arbres sauvages, outre quelqu'autres provisions que nous portions avec nous. Quelque-tems après-midi, nous rechargeâmes une seconde fois, & continuâmes toûjours à monter.

Nous joignîmes enfin la plus haute cime, & nous nous rendîmes sur la route, que suivent ceux qui viennent d'*Alep*, sans passer par *Antioche*, d'où nous découvrîmes de loin la Mer Méditeranée, que je saluai avec beaucoup de joïe; parce que depuis mon départ de *Gaza*, en l'an 1616. je ne l'avois point vuë. Nous commençâmes ensuite à décendre; & après avoir marché long-tems par une route fort facile, le long de certaines murailles, que l'on y a élevées, du côté des précipices, en forme de parapets, de la longueur d'un mille de chemin, nous trouvâmes enfin parmi des rochers de la montagne, dans un lieu fort étroit, mais délicieux, à cause de la quantité d'eau qui y coule incessament, le Bourg de *Beilan*, qui communique son nom en cét endroit, aux montagnes qui l'environnent; ensorte qu'on les nom-

La joïe du sieur della Vallé à cette vuë.

nomme les montagnes de *Beilan*. Y étant donc arrivez de fort bonne heure, nous y campâmes; mais au-delà du Bourg, en un certain endroit plus bas & à l'écart, sur le bord d'une eau courante, à l'ombre d'une infinité de noïers; parce que le Bourg, & les lieux circonvoisins, étoient remplis de plusieurs personnes d'une grande Caravane qui aloit par terre d'*Alep* à *Constantinople*, & qui y étoit logée.

Etimologie de la ville d'Aléxandrette où il arrive.

Le 27. d'Août, nous partîmes de *Beilan*, à une heure devant le jour, & continuans toûjours aussi à décendre par des sentiers étroits de ces montagnes, où nous rencontrâmes une grande Caravane, chargée de marchandises qui étoient arrivées depuis peu de Venise, & que l'on transportoit à *Alep*, nous nous rendîmes enfin en deux ou trois heures de tems à *Aléxandrette*, que nos historiens nomment *Scanderona*; mais plus correctement, selon l'idiôme Turc, *Eskander*; c'est à-dire, *Aléxandre-Grec*; parce qu'ils prétendent qu'elle a pris son nom d'Aléxandre. Cette ville étoit autrefois fort célébre & fort belle; mais comme elle est bâtie au milieu d'une plaine, toute marécageuse & entourée de montagnes, que le vent ne peut pénétrer pour la purifier, l'air ne pouvant y être que très-mauvais, elle n'a jamais été fort peuplée.

Sa description.

Lorsque j'y passai, elle étoit entiérement ruïnée; parce que l'année précédente les Corsaires de Barbarie, dont toute la Méditeranée est couverte, & qui ne pardonnent à aucun passager, de quelque Religion qu'il soit, sans épargner même les Etats de la dépendance du Grand Seigneur leur Sou-

Souverain, l'avoient pillée & réduite en cendres; desorte qu'il n'y avoit que quatre petites cabanes seulement, qu'on avoit rétablies cette année, avec bien de la peine; & que le Lieutenant du Gouverneur de la Place; parce que le véritable Gouverneur réside ordinairement à *Alep*; & les Vices-Consuls des Nations d'Europe, qui trafiquent en Sourie, avec très-peu d'autres gens qu'ils ocupent indiféramment. J'y trouvai le Sieur *Antonio Grandi*, Vice-Consul des Venitiens, homme de bonne mine, fort civil, & très-intelligent dans les afaires, lequel, sur l'avis que je lui avois communiqué de mon arrivée, par un exprès que je lui avois envoïé de *Beilan* un peu auparavant, vouloit monter à cheval pour venir au-devant de nous. Il nous reçût donc chez lui avec beaucoup de civilité, & nous obligea de fort bonne grace de prendre un apartement en son logis, dont il m'avoit déja prévenu, en vuë de quelques lettres qu'il en avoit reçuës de M. le Consul son maître, & d'une autre que je lui portai, qu'on lui écrivit en ma faveur. Mais comme je souhaitois fort d'abandonner ce poste, pour me soustraire à mille embarras & à mille lâchetez de la part des Turcs, je lui presentai la permission que le Gouverneur d'Aléxandrette m'avoit donnée par écrit de m'embarquer, avec tout mes gens & mon bagage, que j'avois aporté d'*Alep*, avec quelqu'autres lettres de créance, à son Lieutenant qui demeuroit dans Aléxandrette, & à d'autres Oficiers, que le Sieur *A. Grandi* eut la bonté de distribuer aussi-tôt après. Tellement que comme il

Le sieur de la Vallé y est reçû avec beaucoup de civilité.

y

y étoit fort estimé & en grande réputation, on m'acorda à sa recommandation, beaucoup plus facilement que je ne croïois, la liberté de m'embarquer quand il me plairoit; à condition néamoins, que, conformément à la coûtume des Turcs, je ferois un present au Gouverneur, & à un Juif son Commis, dont je m'aquitai bien volontiers presqu'en même-tems.

Il fait un present au Gouverneur de la Ville.

Je fus voir cependant le Vice-Consul des François qui étoit malade, auquel je portai une lettre que son Consul d'*Alep* lui écrivoit aussi en ma faveur; & depuis, le Capitaine du Navire François, nommé *Sainte Anne*, dans lequel je devois m'embarquer, s'étant rendu à terre, après le dîner, je lui presentai aussi une lettre de M. l'*Olivier* son Consul; & je convins avec lui que dès le même soir je me ferois porter à bord du Navire, pour y passer la nuit, quoique je fusse assuré qu'il ne partiroit pas de trois ou quatre jours après, à cause de certaines marchandises que l'on atendoit pour le charger. De maniére qu'après avoir informé mes amis d'*Alep* de mon embarquement, & après avoir soupé chez le Sieur *A. Grandi*, le Capitaine *Fort*, s'étant rendu au Port avec sa barque pour me prendre, je m'embarquai sur le soir avec tous mes gens, & ce peu de hardes que j'avois aportées d'*Alep*; savoir, les lits, & quelque menu linge; & laissé les autres entre les mains du Sieur *Antoine*, qu'il avoit déja reçuës, pour me les faire transporter dans le vaisseaux à sa commodité. De cette façon, après plusieurs années, j'abandonnai enfin les Terres-fermes de l'Asie, dans

Il part d'Aléxandrette dans un vaisseau François.

dans la résolution de n'y remettre jamais le pié, qu'avec les armes à la main ; & pris la route de ma chére & aimable Italie, avec *Batoni Mariam Tinatim*, Demoiselle Géorgienne, fidéle & inséparable compagne d'une grande partie de mes voïages, *Eugénie* Indienne de Céilan, le Pere *Grégoire Orsino*, Vicaire-Général d'Arménie, & les serviteurs *Michel de Bengala*, que le Sieur *A. Baraccio* m'avoit donné, *Jean Robehh*, Chaldéen de *Kiumalava*, avec deux Syriens de la part de l'Archevêque ; savoir, *Abdisciva*, & *Hendi*, Nestorien.

Il embarque heureusement le cercueil de Sitti Maani.

Le 29. d'Août, on embarqua le reste de mon bagage, & entr'autre la caisse où étoit le corps de *Sitti Manni*, que j'avois cachée dans une balle de fil de coton, comme je vous ai dit ; ensorte qu'elle passa très-heureusement, & sans aucune dificulté, par la grace de Dieu.

Latitude de la ville d'Aléxandrette.

Le 31. d'Août, je pris dans Aléxandrette la hauteur du soleil, qui étoit ce jour-là à 11. degrez de la Vierge. Après cette observation, je remarquai qu'il déclinoit de 28. degrez du Zénit, à midi précisément. Et parce que l'on m'assura que je ne trouverois pas le Navire Flamand, nommé *Neptune* au Port des Salines de Cypre, à cause qu'il avoit déja fait voile du côté de *Limisò*, qui est un autre Port de ladite Isle ; que même j'aurois infailliblement quelques démêlez avec les Turcs, si je quitois mon vaisseau pour en prendre un autre ; parce qu'en ces ocasions ils ont acoûtumé d'éxiger la moitié des droits ordinaires ; outre qu'ils auroient voulu visiter encor une fois toutes mes hardes ; d'où sans doute il nous auroit

encor

encor falu essuïer quelque disgrace de leur part, à cause du cercueil de *Sitti Maani*; parce qu'ils ne font point dificulté d'ouvrir les balots, pour voir si on n'y auroit rien caché de plus précieux, & que nous n'avions pas moins à craindre en vuë de nos femmes. Pour me soustraire donc à tous ces inconvéniens, de l'avis du Sieur *A. Grandi*, je pris résolution de ne point quiter le Navire François dans lequel je m'étois embarqué; mais de m'en servir jusqu'à Malte, ou en Sicile, où il me porteroit; d'autant plus que le Capitaine de ce Navire me paroissoit un fort honnête homme, & tous ses gens fort paisibles, & Catholiques, dont je serois assurément beaucoup plus satisfait: & quoiqu'aparemment le Navire Flamand fut en état de se défendre mieux que le nôtre des insultes des Pirates, tant à cause de sa grandeur, qu'il étoit monté de plusieurs piéces de canon, & qu'il devoit croiser ces Mers de compagnie avec deux autres semblables vaisseaux. Il étoit certain néamoins qu'il y avoit tréve entre les Flamands & les Corsaires; que quelquefois même ils n'en vouloient pas venir aux mains avec eux: mais qu'au contraire, comme ils n'hazardoient rien du leur, ils avoient acoûtumé de se soûmettre aux Corsaires, & de leur abandonner lâchement, & sans aucune contestation, toutes les marchandises dont ils se sont chargez, & qui apartiennent à divers particuliers, qui les leur ont confiez. Desorte que j'avois quelque sujet de ne me pas engager avec eux, quoique le Pilote du vaisseau m'eût recommandé

Réflexions du sieur de la Vallé.

dé très particuliérement, & qu'il les eût priez d'avoir quelque considération pour moi. Parce qu'il se peut faire, que dans une semblable ocasion, comme Catholique que je suis, dont le nom leur est odieux & insuportable, ils ne se seroient pas mis fort en peine de me prendre sous leur protection; & de cette façon, il y avoit toujours beaucoup de danger pour nous.

Il s'embarque dans un petit navire pour l'Isle de Cypre.

De plus, le Navire François, nommé *Sainte Anne*, où j'étois embarqué, quoique petit, & sans beaucoup de défense, pour soûtenir un combat, étoit néamoins si bon voilier, que je suis assuré qu'aucun Corsaire n'auroit jamais pu le joindre, pour peu d'avantage qu'il auroit eu sur un autre, qui lui auroit voulu donner la chasse; c'est pourquoi on veilloit avec tant de soin, qu'un matelot demeuroit le long du jour au haut de la hune, de peur d'être surpris par ces Corsaires & de nous engager parmi eux sans y penser. Pour toutes ces raisons, je me résolus de faire ce trajet dans ce Navire François, dont je donnai avis à mes amis d'*Alep* avant que de partir & dont j'ai bien voulu aussi vous faire part, afin que la résolution que j'ai prise de passer en Italie dans un navire si petit, & de si peu de défense, ne soit pas taxée d'extravagance, ni de témérité; mais afin que l'on sache que je n'en ai usé de la sorte, qu'ensuite de plusieurs réflexions sur ce sujet, pour des raisons très-importantes. Et de cette façon, après avoir donné ma parole; après, dis-je, avoir reçû du Sieur A. *Grandi* plusieurs provisions, & d'autres galanteries pour le voïage,

nous

nous fimes voile dès le même soir ; un peu devant la nuit.

Le premier de Septembre, à neuf ou dix heures du soir, nous doublâmes le Cap *Chanzir* ; c'est-à-dire, le Cap, surnommé *Porco* ; parce que c'est ainsi que ceux du païs nomment aujourd'hui, ce que les Anciens apelloient...... Il est à trois milles l'*Aléxandrette*, sans l'avoir pû doubler plûtôt, à cause du vent que nous avions alors. Le 2. du même mois, nous découvrîmes sur le soir l'Isle de Cypre, où nous devions moüiller, & demeurer quelques jours. Le 3. jour, nous nous trouvâmes dès le matin, au-delà du Cap de S. André de Cypre, qui est au Midi de ladite Isle; parce que nous devions moüiller de ce côté-là au Port des Salines; à cause que c'est l'endroit de Cypre le plus fréquenté & le plus commode pour faire escale. Le 4. de Septembre, un peu aprés-midi, nous moüillâmes au Port des Salines : je l'apelle Port; mais ce n'est qu'une plage ; parce que comme il est renfermé dans un Golfe fort large ; & presque couvert tout à l'entour de la terre-ferme, quoique fort grand & fort spacieux, & que toutes sortes de Vaisseaux y sont en sureté, l'Isle de Cypre n'a point aussi de Port plus fréquenté que celui-là. Ce Port est sur la côte Méridionale de Cypre, à deux cents milles d'*Aléxandrette*, & celui-là même où les Turcs débarquérent lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Isle. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivez, que le Sieur *Dimitrio Todorini*, Marchand Grec, des plus considérables, mais non pas Cypriot, me vint saluer dans le

Il prend terre au Port de Cypre.

Les civilitez de quelques uns du Païs envers lui.

le vaisseau, & m'ofrir son logis; & presqu'en même-tems, le Sieur *F. Parente* Venitien, mon ancien ami, & mon correspondant d'*Alep*, lequel, pour quelques disgraces qui lui étoient survenuës, s'étoit rendu en cette Isle : non-seulement il me visita en vuë de notre ancienne connoissance; mais encor de la part du Sieur *Aléxandre Goneme*, Consul des Venitiens, Résident en cette Isle, & me fit excuse pour lui, de ce qu'il n'étoit pas venu en personne me faire la révérence, & que les ordres qu'il avoit reçûs de la part du *Cadhi* de se rendre chez lui, pour une afaire de conséquence, l'en avoient empêché; mais qu'incontinent après cette conférence, dont il ne se pouvoit dispenser, il n'y manqueroit pas.

Le 5. de Septembre, ledit Sieur *Aléxandre Goneme*, me fit l'honneur de me visiter dès le matin, dans le vaisseau, avec ledit Sieur *Parente*, & quelques autres de sa maison : quoique j'eusse pris résolution de ne pas mettre pié à terre, nonobstant les priéres, & les instances qu'il m'en avoit faites, il ne voulut point absolument s'en retourner, que je ne lui eusse promis que je l'acompagnerois. Je débarquai donc, avec un valet seulement, & laissai dans le vaisseau le P. *Orsino*, qui ne voulut pas descendre, les femmes, & le reste de la famille. Je trouvai à la rade quelques petits réduits & magazins, qui sont ceux-là même qu'ils nomment *delle Saline*, à cause des Salines qui n'en sont pas éloignées, où, pour leur sûreté, les Turcs ont une petite Citadelle quarée, avec une plate-forme

Il débarque, & se rend chez un de ses amis.

me chargée de quelques pieces de canons, pointez du côté de la Mer; mais qui n'est pourtant pas de grande importance. Nous montâmes sur des chevaux qui nous y atendoient; & de cette façon, nous avançâmes dans le païs, l'espace d'un mille, jusqu'à un autre Bourg, qui se nomme *Larnaca*, où les Francs demeurent ordinairement; là, dans la maison du Sieur Consul, qui est la plus considérable, nous descendîmes de cheval pour y loger; & parce qu'il étoit encor fort bonne heure, après nous être reposez quelque-tems, nous allâmes voir la petite Eglise des Peres de S. François, que l'on y a bâtie, sous le nom de Sainte Marie, où nous entendîmes la Messe, avec les Vigiles des Morts, que ces Peres y chantérent, pour le repos de l'ame du Sieur *Jean Maria Parente*, frére du Sieur *Jean François*, qui étoit mort le jour précédent. Sur le soir, je fus rendre visite au Sieur *Dimitrio Todorini*, en son logis, qui demeure aussi dans le même Bourg, & je passai la nuit chez M. le Consul. Mais par ocasion, je vous dirai que Messieurs les Venitiens entretiennent toûjours un Consul dans l'Isle de Cypre, qui n'est pas Noble Venitien, mais Citoïen seulement, des plus qualifiez, du nombre desquels sont aussi plusieurs Secrétaires de la Républiquè; desorte que, quoique le Consul de Cypre ne soit pas de la dépendance de celui d'*Alep*, comme les Vice-Consuls; néamoins celui d'*Alep*, en qualité de Noble, & de principal Agent en ces quartiers, a je ne sai quelle préeminence sur celui de Cypre.

Les Venitiens y entretiennent un Consul.

Je suis retourné au Vaisseau dès le matin du

du 6. de Septembre, où je finis cette lettre, de laquelle le P. *Jean de Ségovie* Espagnol, Religieux de l'Observance, sera le porteur, qui est venu d'*Aléxandrette* jusqu'ici avec nous dans le même Vaisseau, & qui se travestit en séculier, sous un habit de soldat, pour se cacher aux Oficiers Portugais, qui l'auroient empêché de passer outre, s'ils l'eussent reconnu, lorsqu'il vint avec nous de *Mascat* à *Bassora*, dans le même Vaisseau, en la compagnie du P. *Roderigo, de S. Michel*, Augustin Déchaussé, & Provincial de *Manila*, sous le nom qu'il prit toûjours *Alfiere*, jusqu'à ce qu'il fut arrivé dans *Alep*, où se voïant en sûreté, il leva le masque, reprit son propre nom, avec son habit de Religieux; & parce que le Provincial de *Manila*, en la compagnie duquel il est venu de l'Inde, n'a pû terminer ses afaires en si peu de tems, & qu'il est demeuré dans *Alep*; il s'est contenté de lui dire adieu, & se dispose de partir sans lui, au premier jour, pour se rendre incessament, & le plûtôt qu'il lui sera possible, à Rome; de-là en Espagne pour les afaires de son Ordre; & comme il y arrivera plûtôt que moi, il m'a promis de vous rendre cette lettre en main propre, & qu'il vous verroit de ma part, pour vous assurer, comme je faits, de mes très-humbles respects.

Le sieur della Vallé écrit à son ami, pour un Religieux Espagnol.

Du Port des Salines de Cypre 1625.

LET-

LETTRE XIII.

DE MALTHE.

L'incident qui arrête le Sieur della Vallé au milieu de sa course, vers un des Ports de Malthe, d'où il écrit cette treiziéme Lettre, & qui auroit abatu un esprit moins fort & moins résolu que le sien, ne lui fait de la peine qu'à l'égard du cercueil de sa chére Maani, sur la conservation duquel il veille incessament; mais néamoins avec tant de modération, qu'il semble n'en faire que la moindre de ses ocupations, vû les soins qu'il prend d'informer exactement son ami, de l'état present de l'Isle de Cypre, qu'il acompagne d'une infinité de curiositez qu'il y a remarquées, sous la conduite des plus qualifiez du lieu, qui ne l'ont jamais abandonné pendant tout le séjour qu'il a fait parmi eux.

MONSIEUR,

Le sieur della Vallé arrive à Malthe.

Lorsque j'espérois terminer le peu qui me restoit à faire de mon voïage, avec la même prospérité que Dieu m'avoit toûjours acordée, & de joindre le plûtôt qu'il me seroit possible, ces aimables rivages, pour lesquels je soûpirois depuis si longtems; je fus arrêté au moment que j'y pensois le moins, par un petit accident qui m'é-

m'étoit bien dû pour tempérer le succès de ma bonne fortune. Je veux dire, que les nouvelles que les habitaus de cette Isle avoient reçuës du ravage que la peste faisoit dans Constantinople, & en plusieurs autres endroits de la Turquie, faisoient de si puissantes impressions en leurs esprits, que pour se précautionner contre un ennemi si redoutable, ils nous contraignirent de rester quarante jours à l'ancre, devant que de descendre en cette Isle, pour nous conformer aux ordres qu'ils avoient publiez sur ce sujet, & que l'on nous fit aussi observer en d'autres Ports d'Italie, avec la même rigueur. Et comme depuis très-long-tems vous êtes l'objet de mes pensées, je vous en veux donner aujourd'hui des marques invincibles, pendant le séjour que je ferai dans le logis que les Messieurs du Conseil m'ont assigné, par une grace très-particuliére & qui est séparé de la petite Isle, où l'on envoïe tous les autres. Je vous raconterai en peu de mots une partie des avantures qui ont acompagné mes voïages jusqu'à present. Afin d'y procéder avec quelqu'ordre, je reprendrai mon histoire de plus haut; je veux dire de mon vaisseau de Cipre, d'où je me rendis à terre une seconde fois, le 7. de Septembre, pour entendre la Messe, & de-là chez M. le Consul, où il m'a toûjours obligé de loger, pendant tout le séjour que j'ai fait en cette Isle.

Aussi-tôt après que j'eus dîné, je fus rendre visite au sieur *Rocco Andreani*, Marchand Venitien, qui m'étoit déja venu saluer chez M. le Consul. J'y vis aussi le P.

Paul de Jesus, Religieux de S. François, qui étoit parti d'*Alep* quelque-tems avant moi, lequel m'avoit aussi visité, & fait ofre de ses services dès le vaisseau, où il se donna la peine de venir après mon arrivée. On me fit voir par curiosité dans la maison du Sieur *Rocco Andreani*, un Camélon vivant, qu'un enfant tenoit ataché à une corde, & dont il faisoit son divertissement; parce qu'en éfet cét animal étoit fort familier. Il y en a quantité dans l'Inde, qui sautent incessament d'arbres en arbres; mais comme je n'y en ai jamais vû que de loin, je puis dire qu'ils m'étoient inconnus: & comme celui-ci se trouva en ma disposition, chez le Sieur *Andreani*, je l'observai de près, & le touchai; parce que cét animal n'est point farouche. Il étoit gros comme un Lézard; presque de la même forme; mais plus laid, avec une grosse tête mal faite, les piez fourchus, du milieu desquels la jambe s'éleve en droite ligne, & qui n'ont chacun que deux doigts, ou deux oncles, mais qui ne sont que très-peu, ou point du tout séparez l'un de l'autre. Ils m'assurérent qu'il changeoit quelquefois de couleur, non pas comme le simple peuple se le persuade, selon celle qu'on lui opose, & qu'on lui met devant les yeux; mais bien, selon qu'il a plus chaud ou plus froid, & qu'il se tourmente ou qu'il se repose, ou selon d'autres semblables accidents: néamoins je ne le vis jamais changer, quoique je fisse tous mes éforts pour satisfaire ma curiosité sur ce sujet.

Description d'un Caméléon, que le sieur della Vallé a vû dans Cypre.

Le 8. de Septembre, M. le Consul me mena à la promenade dans un autre Bourg, éloi-

Le Consul des Veni-

éloigné de *Larnaca*, environ de deux lieuës, ou six milles, lequel se nomme encor aujourd'hui *Kiti*, & *Citium*, qui étoit anciennement une Ville & un Evêché; mais à present elle est tellement ruïnée, qu'il n'y reste plus que très-peu de cabanes, qui ne sont presque pas habitables. Nous allâmes voir particuliérement un Docteur Grec, qui se nomme le Sieur *Alvise Cucci*, qui y demeuroit dans un jardin qui lui apartenoit, & qui avoit la réputation d'être savant; au moins il parloit fort bien Italien. Nous le saluâmes & entrâmes dans son jardin, qui est un des plus beaux lieux de-là aux environs, quoiqu'il soit à demi ruïné, comme le sont tous les édifices de l'Isle, depuis qu'elle est entre les mains des Turcs. Ce fut en cét endroit que mourut ce fameux Capitaine Athénien, *Cimon*, fils de *Miltiades*, qui a laissé par tout de si belles marques de son courage & de sa générosité. Æmilius Probus, qui en a écrit la vie dit, *in Oppido Citio est mortuus*; que Cimon mourut dans le Bourg de *Citium*, après avoir soûmis la plus grande partie de l'Isle de Cypre.

tiens menne le sieur della Vallé à la promenade.

Nous montâmes donc à cheval à huit ou neuf heures du matin, & passâmes par les Salines; & non-seulement par ces maisons que je vous ai marquées ci-dessus, & qui sont sur le bord de la Mer; mais encor par le lieu même où l'on fait le sel, lequel se détruit tous les jours par la négligence des Turcs, qui ne se donnent pas la peine de le nétoïer & de le vuider. De mon tems cependant ils en tiroient tous les ans jusqu'à dix milles piastres; & presque tous les

Les vaisseaux de Venise sont obligez d'y prendre du sel.

Navires en prenoient pour lester; mais ceux de Venise particuliérement; outre qu'ils sont obligez d'en user de la sorte, en emportent souvent davantage; parce qu'il est fort cher à Venise, ou le commerce en est réservé au Prince seulement. Nous entrâmes plus avant dans le Païs, & passâmes par un village qui se nomme *Bromolaxia*; Etans enfin arrivez à *Kiti*, qui est aussi sur le bord de la Mer; en parcourant de la sorte la côte de l'Isle des Salines, vers le Couchant, nous nous rendîmes chez le Sieur *Alvise Cucci*, que nous trouvâmes seul en son logis, où il vit en Philosophe. Sa maison étoit assurément autrefois fort spacieuse & fort belle: mais elle est à present à demi ruinée, de même que le jardin que nous y vîmes aussi, au milieu duquel un ruisseau coule incessament, qui est orné de plusieurs étangs ou réservoirs, & choses semblables; mais dans la confusion & un désordre étrange, qui n'avoit plus rien de beau, qu'une grande quantité d'orangers, plantez à la ligne, & d'une égale hauteur, qui formoient en cét endroit, à la façon d'une petite forêt, un abri incomparable contre les ardeurs du soleil.

Description de la maison d'un habitant de Cypre.

Le sieur della Vallé s'entretient avec lui.

Je m'entretins long-tems avec ledit Sieur *Alvise*, qui me parut très-honnête homme & fort intelligent; mais parce qu'il étoit indisposé ou convalescent, & si foible, qu'à peine il pouvoit parler, je n'en pûs avoir toute la satisfaction que j'aurois desiré. Je le priai de m'informer de la Cadmie, ou Calamine; de ses espéces, & de quelques autres minéraux que vous m'aviez autrefois recommandez, lorsque je serois

en

en Cypre, & à la recherche desquels, comme aussi du Livre de Galien; j'avois déja engagé plusieurs personnes, & qui en avoient même écrit à *Nicosie*, qui passe pour la principale ville de cette Isle, & où le Bassa réside ordinairement. Il me dit qu'on en trouveroit encor aujourd'hui; mais qu'il n'y avoit que très-peu de gens qui les connussent, & qui les pussent trouver, par un éfet de l'ignorance du peuple, outre qu'on ne travailloit plus aux mines, depuis que les Chrétiens les avoient abandonnées, de peur d'inspirer aux Turcs par de si belles espérances, la pensée de se conserver la possession de cette Isle. Après ces sortes de conversations, nous prîmes congé du Sieur *Alvise*, & retournâmes sur le soir à *Larnaca*, par un chemin diférent de celui que nous avions tenu en venant, & sur lequel nous trouvâmes un autre village, qui se nomme *Menègo*. Mais tous ces Bourgs, qui étoient autrefois bien peuplez, ne paroissoient plus que de petits hameaux, de très-peu de maisons, en forme de hutes, presque toutes ruïnées, & dans lesquelles il n'y a que fort peu d'habitans.

Latitude de l'Isle de Cypre.

Je retournai au vaisseau, dès le matin du 9. de Septembre, pour savoir en quel état étoit ma famille; & le lendemain je pris la hauteur du soleil avec l'Astrolabe, sur le Port des Salines de Cypre. Je trouvai que le soleil, qui étoit ce jour-là au..... degré, déclinoit du Zénit à midi précisément de 29. degrez 50. minutes. M. le Consul s'étoit déja rendu à notre bord, pour m'engager par civilité à quelque prome-

On engage par civilité le sieur della Vallé à une belle promenade.

nade; mais je le priai de m'en dispenser, afin de contenter ma curiosité, sur l'observation que je voulois faire dans le vaisseau, de l'élévation du soleil; & en vuë de quelques autres petites afaires, qui me concernoient particuliérement, avec promesse néamoins qu'incontinent aprés je ne manquerois pas de me rendre à ses ordres. Le 13. de Septembre, je me fis porter à terre, & fus à *Larnaca*, où aprés avoir dîné, pour me conformer à M. le Consul, qui voulut me faire voir un lieu de dévotion, fort beau & fort agréable, que les Grecs nomment *Agia nappa;* c'est-à-dire, Saint, qui est à huit lieuës de *Larnaca*, presque sur la Mer, vers l'Orient, auprès du Cap *della Greca*, & qui est une Eglise fabriquée dans une grote, où l'on trouva il y a plusieurs années une image miraculeuse de la Vierge. Je montai à cheval vers les trois heures aprés-midi, pour faire ce petit Pélerinage plus commodément; non pas sous la conduite de M. le Consul, comme je l'aurois souhaité de tout mon cœur, parce qu'il étoit un peu indisposé; mais sous celle du Sieur *J. François Parente*, & de deux autres Venitiens, dont l'un se nommoit M. *Bernardino Drogogna*, & l'autre M. *Giacinto Greco*, Secrétaire d'un Navire, surnommé *Chasse-Diables*, qui apartenoit à un noble Venitien, de la famille des *Viaro*, qui étoit alors au Port des Salines; suivis d'un Grec, nommé M. *Manoli;* de *Michel* mon Valet, & d'un Janissaire de M. le Consul, pour nous escorter.

Après avoir un peu fatigué tout le jour, en

en côtoïant toûjours la Mer, nous joignîmes enfin, sous l'obscurité de la nuit, le Bourg d'*Ormidia*, où nous passâmes la plus grande partie de la nuit : & dès le lendemain, à une heure devant le jour, nous quitâmes ce poste, & vîmes, en passant seulement, le Village de *Xilafago*, & le Cap de S. Géorges; & à quelque distance de-là un ruisseau d'eau douce, qui entre dans la Mer, du côté du Levant, où plusieurs Vaisseaux, principalement de Corsaires, se rendent ordinairement pour faire aiguade, & arrivâmes enfin de fort bonne heure au lieu destiné, qui se nomme *Agia nappa*, à cause de l'Eglise. Ce Village, comme tous les autres de l'Isle de Cypre, est presque tout ruiné, tant à cause des courses que les Turcs y font très-souvent, que de la peste qui avoit emporté les années précédentes la plus grande partie des habitans de cette Isle. Cette Eglise qu'on a bâtie, comme je croi, en forme d'une Citadelle quarée, pour se défendre des excursions des Corsaires, subsiste encor aujourd'hui. On entre premiérement dans une grande cour, qui est environnée de chambres tout à l'entour, d'où on se rend dans l'Eglise, qui est à main gauche en entrant, par plusieurs degrez, qu'il faut descendre jusques sous terre, où elle est bâtie, dans la grote même où cette image miraculeuse fut trouvée. Cette Eglise est desservie par un *Papas*, ou Prêtre Grec, qui y fait l'Ofice, lequel en a beaucoup de soin; & par de certaines *Calogries*; c'est-à-dire, des Religieuses qui ont abandonné le monde, & qui se sont voüées au service de

Description d'une Eglise dédiée à la Vierge.

Dieu, ſous un habit noir fort modeſte, quoiqu'elles ne gardent point de clôture. Au milieu de la cour, il y a une fontaine d'eau vive, qui eſt faite de marbre, à nôtre mode, ſur laquelle ils ont élevé un dôme, en forme de cul de lampe, ſur quatre pilliers, ornez de ſiéges tout à l'entour, à la façon des Lévantins, pour y prendre le frais, où nous paſſâmes la nuit, & prîmes nos repas le long du jour; parce que le murmure de l'eau de cette fontaine, qui coule inceſſament, y rendoit le ſéjour le plus délicieux qu'il ſe puiſſe imaginer. Nous en uſâmes de la ſorte; parce que nous ne voulûmes pas, comme nous l'aurions pû très-facilement, obliger quelques particuliers, de nous céder quelques-unes de ces chambres, qui étoient toutes remplies de quantité de gens, tant hommes que femmes, de la Communion de l'Egliſe Gréque; parmi leſquels je remarquai quelques Turcs qui s'y étoient rendus devant nous, avec leſquels, parce qu'ils joüoient de pluſieurs Inſtrumens, qu'ils chantoient, qu'ils danſoient, qu'ils bûvoient, qu'ils joüoient, & qu'ils paſſoient le tems gaïement, nous demeurâmes en converſation.

Le ſieur della Vallé y entend la Meſſe.

On chanta dès le matin en cette Egliſe une Meſſe à la Gréque, à laquelle j'aſſiſtai juſqu'à fin de l'Evangile. Vers un côté de l'Egliſe, on a élevé un Autel en un certain endroit ſéparé; où nos Prêtres Latins célébrent la Meſſe, lorſqu'il y en va quelqu'un. Au reſte, l'Egliſe n'eſt qu'une grote un peu ſpacieuſe, & l'Image fort ancienne, avec un Autel orné à la Gréque, tout ſimplement, ſans autre choſe qui ſoit remarquable,

ble, & qui mérite votre curiosité. Nous mangeâmes en cét endroit une grande quantité de Bécafis, que les Grecs apellent *Sicalidia*, dont il y a si grande quantité en cette Isle, pendant cette saison; qu'outre le grand nombre de ceux que l'on mange en divers endroits de l'Isle, on en sale encor une infinité, que l'on envoïe dans des vaisseaux jusqu'à Venise, & en plusieurs autres endroits. Mais ceux d'*Agia nappa*, incommodent quelquefois ceux qui en mangent, à cause de la Scamonée dont ils se nourrissent ailleurs, puisqu'il ne s'en trouve point en quelqu'endroit que ce soit de ce canton. Le 16. de Septembre, nous partîmes d'*Agia nappa*, à la pointe du jour, pour retourner à *Larnaca*; & en passant par le Village de *Xilofago*, nous mîmes pié à terre, pour voir l'Eglise qui y est dédiée à S. Géorges, dans laquelle je remarquai un Saint entr'autres, qu'on avoit peint sur la muraille, qui est en grande vénération parmi les Grecs, sous le nom d'*Agios Mapeas*; c'est-à-dire, S. Mama, qui a été martirisé, & enterré dans l'Isle de Cypre, selon leurs Croniques; mais je ne sai pas pourquoi ils le representent sur un lion. De-là nous fûmes dîner dans le Village d'*Ormidia*, où nous nous reposâmes quelque-tems sous le porche de l'Eglise, qui est dédiée à Constantin, que les Grecs ont canonisé: & vers le soir, nous remontâmes sur nos chevaux, d'où nous nous rendîmes incessament à *Larnaca*, chez M. le Consul.

Bécafis dans l'Isle de Cypre.

Eglise dédiée à Constantin.

Dès le matin du 17. de Septembre, je retournai au Vaisseau; par ocasion je fus

voir une Eglise que je trouvai sur la route, que les Grecs ont bâtie sur la côte des Salines, & dédiée à S. Lazare. Cette Eglise apartenoit premiérement aux Arméniens, comme les dehors d'un de ses arcboutans, dont toutes les pierres sont chargées de caractéres Arméniens qui y sont gravez, le témoignent invinciblement; & je croi même que les Grecs ne la possédent aujourd'hui, que parce qu'il n'y a plus d'Arméniens en ce païs, comme aparemment il y en avoit autrefois. L'Eglise est fort ancienne, toute de pierre, d'une façon fort particuliére; mais fort conforme à plusieurs autres, que les Grecs ont bâties en quelques endroits. En éfet, elle consiste en trois nefs, qui sont soutenuës de quatre pillers seulement, avec trois voûtes dans la nef du milieu, & comme trois tribunes par dehors de chaque côté; & dans laquelle, les hommes ocupent le lieu qui est entre les pillers; & les femmes séparément celui d'à l'entour.

Une autre à S. Lazare.

Les Grecs qui dessservent cette Eglise, font voir derriére l'Autel, une Sépulture qui est sous terre, de la forme d'une petite grote, dans laquelle on se rend comme par une ouverture de tombe quarrée, & qui passe parmi eux pour le Sépulcre du Lazare, que *Jesus-Christ* ressuscita. Ils disent que lui-même y étant Evêque, il fit bâtir ladite Eglise, & que depuis il y mourut; d'où ensuite son corps fut transporté à Constantinople, & de Constantinople à Marseille. Ils prouvent cette vérité, par une infinité de Miracles qui se font tous les jours à ce Sépulcre, envers quantité de ma-

Erreurs des Grecs touchant ce Saint.

malades, qui s'y rendent de tous côtez. Mais cela répugne à l'histoire, que le Bréviaire & le Martirologe Romain nous en proposent.

Le 20. de Septembre, je retournai dès le matin à *Larnaca*, où M. le Consul me fit present d'un morceau de Ladanum vierge; c'est-à-dire, pur & sans aucun mélange, ainsi qu'il vient naturellement; parce qu'on en fait grand trafic dans l'Isle de Cypre. Comme je ne savois pas ce que c'étoit, ni de quelle façon on le ramassoit, je m'en informai par curiosité de ceux du païs, qui en avoient le plus de connoissance. Ils me dirent, que le Ladanum se formoit de la rosée qui tombe du Ciel, comme la Mane, & qu'il se trouve sur les feüilles d'une petite plante, qui n'a qu'un demi pié de haut tout au plus, & des feüilles fort médiocres, de dessus lesquelles on léve cette matiére que l'on fait cuire, & que l'on réduit entre les mains; parce qu'elle est molle & maniable comme la cire, en forme de petites bougies qu'ils joignent ensemble, & qu'ils plient en rond, de la même façon que le morceau que je conserve, pour le faire voir. Le Ladanum est noir, & son odeur forte & aromatique. On s'en sert en nos quartiers, lorsqu'il est mêlé avec d'autres drogues, pour en faire un parfum excellent; & peut-être même dans la Médecine, comme vous le savez mieux que moi.

Description du Ladanum.

Le 21. de Septembre, le Sieur *Cicach* me fit present dans *Larnaca* d'un morceau de pierre, qui se nomme *Amiantus*, ou *Alun de plume*, que l'on peut filer, & dont

Toile incombustible.

les Anciens faisoient de la toile, qui est incombustible, à ce que l'on dit, qui se purifie & blanchit au feu, comme les toiles ordinaires dans l'eau; ensorte qu'ils en faisoient ces toiles, dans lesquelles on brûloit les corps morts, afin d'en séparer plus facilement les cendres d'avec celles du bois, & de les conserver dans cette toile, qui ne se consumoit point. Cependant il ne se trouve personne aujourd'hui qui sache filer cette matiére, quoique l'on puisse remarquer en cette pierre, une matiére blanche comme du coton. La couleur de cette pierre, lorsqu'elle est entiére, est d'un verd obscur, tirant sur le noir, mais luisant, presque comme du talc. Quand on la rompt, ou qu'on la file, cette matiére qui en sort est blanche, comme je vous l'ai dit. Il me souvient d'avoir vû autrefois à Naples, dans le Cabinet de *Ferrante Imperato*, homme très-curieux, entre une infinité de simples, & de plusieurs autres choses très-rares, quelques morceaux de cette pierre, & de la toile même, faite de ladite pierre.

Le sieur della Vallé donne à dîner en son vaisseau à quelqu'uns de ses amis.

Le 22. du même mois, je retournai dès le matin au vaisseau, où j'engageai à dîner avec moi M. le Consul, le Sieur *J. Franç. Parente*, le Sieur *Paul Flatra Cypriot*, le Chancelier de M. le Consul, qui se nomme..... & M. *Giacinto* Grec, Secrétaire du Navire Venitien de *Viaro*, qui étoit au Port, lesquels demeurérent tous fort longtems avec nous après le dîner, & qui s'en retournérent ensuite; parce que la Mer, qui devint un peu agitée, faisoit balancer notre vaisseau; j'y restai cependant, & ne

les

les acompagnai point à terre. Le 23. je me rendis sur le soir à *Larnaca*, chez M. le Consul, où je passai la nuit, selon ma coûtume. Le 24. M. le Consul nous invita tous à dîner dans le Navire Venitien; de-sorte que nous fûmes de compagnie au Port, d'où nous nous rendîmes premiérement à nôtre bord, pour y prendre mes femmes; parce que le P. *Orsino*, à cause de son indisposition, ne put pas y venir: delà, on nous mena à bord du Navire Venitien, où nous demeurâmes non-seulement à dîner, & tout le reste du jour, mais encor à souper, & la nuit à coucher, où nous passâmes le tems le plus agréablement du monde, avec les Sieurs *Parente*, *Flatto*, & *Rocco Andreani*, qui s'y trouvérent aussi.

On régale le sieur della Vallé avec ses amis.

Le 25. de Septembre, dès le matin, nous retournâmes en nôtre Navire François, & M. le Consul à terre avec les autres de sa compagnie. Le 26. je fus coucher à *Larnaca*. On atendoit dans Cypre un nouveau Bassa, qui devoit être Gouverneur de cette Isle, à la place de celui qui l'avoit précédé en cette Charge, & qui s'étoit déja retiré à l'arrivée d'un Oficier du nouveau Gouverneur, selon leur coûtume, avec la qualité de *Mussélem*, qui précédoit son maître, pour lui préparer son Palais. Mais ce Bassa nouvellement élu, ne s'étoit pas encor rendu à *Nicosie*, où il devoit faire sa résidence, que l'on reçut la nouvelle d'un autre ordre, que l'on devoit publier de la part du Grand Seigneur, qui privoit ce Bassa nouvellement élu de sa Charge, quoiqu'il ne s'en fut pas mis encor en possession,

&

& qui y confirmoit l'ancien Baffa, qui s'en étoit déja allé; il caffoit auffi le Defecodar, & d'autres Oficiers. La Cour de Conftantinople s'étoit déja mise en poffeffion, depuis plus de deux ans, de faire de femblables changemens d'Oficiers dans les lieux de fa dépendance, qui ne procédoient néamoins que d'une mauvaife conduite & d'une paffion déréglée, de tirer de l'argent des Charges de l'Empire, de les rendre vénales, & de ne les donner, fans limiter de tems, qu'à ceux qui financeroient davantage. Cependant ces défordres régnent à prefent plus que jamais. Il eft indubitable que les fuites en feront funeftes; & qu'une politique fi intéreffée anéantira quelque jour l'Empire des Turcs.

Inconftance de la Cour de Conftantinople.

Le 28. du même mois, M. le Conful nous invita à dîner dans le Navire de *Viaro*; enforte qu'après avoir entendu la Meffe à *Larnaca*, nous nous rendîmes tous au Port; & étant entrez dans une barque, nous fûmes prendre mes femmes, & allâmes tous de compagnie à bord du Navire Venitien, où nous fûmes fuperbement régalez, & où nous paffâmes le tems fort agréablement. Parce que notre petit vaiffeau devoit faire voile fur le foir, M. le Conful nous fit l'honneur de nous y acompagner; & là, après plufieurs complimens & civilitez réciproques, nous prîmes congé les uns des autres; comme auffi le Sieur *J. F. Parente*, qui devoit fe rendre par terre la même nuit à *Limiffô*, pour s'y embarquer dans l'un de ces Navires Flamands, qui aloient à Livourne, auxquels nous devions auffi nous joindre, pour moüiller à *Malthe*, de compa-

On régale le fieur della Vallé.

pa-

pagnie. Enfin, après mille protestations d'amitié, M. le Consul, & le Sieur *Parente*, se rendirent à terre, & nous autres demeurâmes dans le Navire.

Sur les dix ou onze heures du soir, nous fîmes voile du côté de *Limissô*, qui est un autre Port de Cypre, sur la même côte Méridonale de l'Isle ; mais qui tire davantage vers le Couchant, où nous voulions aller, pour joindre les Navires Flamands, & les acompagner pour notre sûreté particuliére, s'il étoit vrai qu'ils fussent en état de partir, comme on disoit. Nous n'eûmes presque point de vent pendant la nuit. Le 29. de Septembre, nous n'avançâmes qu'en serpentant, & sous un tems fort mauvais & fort inégal. Cependant nous abordâmes au-dessous de *Limissô*, sur les dix ou onze heures du soir, à quelque distance de terre ; parce que comme nous ne desirions pas y demeurer fort long-tems, nous n'y voulûmes pas aussi reconnoître personne, ni païer le droit que doivent les Vaisseaux qui prennent port en quelqu'endroit que ce soit. Le 3. du même mois, le Sieur *J. François Parente*, qui étoit arrivé à *Limissô*, le soir précédent, me vint prendre dès le matin pour me mener à terre, ou parce que les vaisseaux n'étoient pas en état de partir si-tôt, il m'invita, de la part du Sieur *Pietro Savioni* Venitien, qui avoit maison dans *Limissô*, & qui étoit aussi Vice-Consul dans Cypre, pour la Nation Hollandoise ; desorte qu'après la civilité que le Sieur *Parente* nous fit en notre bord, je me rendis à terre de compagnie avec lui, & de-là chez ledit Sieur *Pietro Savioni*, qui

Il s'embarque pour Limissô.

Il arrive heureusement à Limissô.

qui me reçût avec de grands témoignages d'amitié & de bienveillance. Et parce qu'il étoit encor de fort bonne heure, je me promenai quelque-tems dans le Bourg, qui me sembla assez spacieux & fort peuplé. J'y vis la Mosquée des Turcs, qui est fort grande, bâtie au milieu d'une esplanade, qui avance dans la Mer, & qui est toute remplie de Capres, dont il se fait grand trafic dans *Limissô*, & dont on charge des Navires pour Venise & pour d'autres endroits. Un peu plus avant je vis le Château, qui est petit, de forme quarrée, lequel a plus de raport à une grosse Tour, ou à un Cavalier, qu'à une Forteresse. Il y a néamoins quelques piéces d'artillerie sur le haut, & paroît tout bâti de pierre. A quelque distance de-là, je trouvai l'Eglise Cathédrale; parce que *Limissô* a un Evêque Grec, dont la Jurisdiction s'étend sur quatre contrées, en forme de Paroisses, qu'ils nomment *Eparchie*; savoir, celle de *Limissô*, celle des Salines, & deux autres; vû que toute l'Isle de Cypre est partagée en quatre Evêques, qui ont chacun plusieurs *Eparchies* ou Provinces de leur dépendance.

Sa description.

L'Eglise Cathédrale de *Limissô* est petite, dédiée à la Sainte Vierge, & bâtie comme les autres du Païs. Parce qu'elle est la Cathédrale; ils l'apellent, selon leur coûtume, la *Cattolica*; c'est-à-dire, l'universelle. J'y trouvai un certain *Didascalo Matteo*, Religieux Grec, qui parloit fort bien Italien, lequel avoit demeuré fort longtems à Venise, & qui faisoit profession d'être fort intelligent dans la connoissan-

ce

ce des Minéraux & de la Chimie. Ce fut à lui entr'autres à qui je fis écrire de *Larnaca* à *Nicosie*, où il a famille, pour le prier de me trouver de la Cadmie, ou Tutie, & d'autres Minéraux, que vous m'aviez demandez, supoſé qu'ils ne lui fuſſent pas inconnus. Ces lettres ne le trouvérent pas à *Nicosie*, d'où on nous aſſura qu'il étoit parti quelques jours auparavant, pour aller au Mont-Sinaï. De maniére que l'aïant rencontré ici par ocaſion, qui y paſſoit pour prendre le chemin du Mont-Sinaï, je lui en parlai moi-même : ſur cela, il me dit qu'il en connoiſſoit une grande partie, & principalement le *Sori*, le *Myſi*, la *Melanteria*, & la *Tutie*, & qu'il auroit ſatisfait ma curioſité ſur ce ſujet, s'il l'avoit ſçû plûtôt. Mais qu'alors il lui étoit impoſſible, à cauſe du voïage qu'il avoit entrepris ; vû que comme il n'en avoit point chez lui, il auroit falu en envoïer chercher en des contrées fort éloignées. Il me fit preſent de quelques petits morceaux d'argent ou d'or qu'il avoit, que l'on trouve auſſi dans l'Iſle de Cypre ; & pour les autres, dont je lui avois parlé, il me promit, qu'après ſon retour du Mont-Sinaï, il y veilleroit avec plaiſir. Deſorte qu'en même-tems j'en écrivis à M. le Conſul de *Larnaca*, que je priai, qu'en allant à *Nicosie*, où il ſe devoit rendre dans peu, pour y ſaluer le nouveau Baſſa, il ſe donnât le ſoin d'en ſolliciter quelques-uns, par le moïen d'un certain renégat Allemand, qui y exerçoit la Médecine, que le *Didaſcalo Matteo* m'avoit indiqué, comme le plus intelligent ſur ces matiéres, & le plus ca-

La curioſité du ſieur della Vallé ſur divers Minéraux.

On lui en promet.

capable de me trouver de ces Minéraux.

Il entretient en Grec l'Evêque du lieu.

Pendant que je m'entretenois de la sorte, dans la cour de l'Eglise où j'étois, l'Evêque, qui étoit un homme vénérable & tout blanc, passa avec un Religieux; ils aloient tous deux reciter leur Ofice dans l'Eglise. Aïant apris qui il étoit, je fus à à lui, lui fis la révérence, & l'entretins quelque-tems en Grec, parce qu'il ne savoit pas la langue Italienne.

Les Hollandois régalent le sieur della Vallé.

Le 1. d'Octobre, Messieurs les Hollandois qui étoient à *Limissò*, m'invitérent d'aller voir leurs Vaisseaux, qui se trouvoient au Port; desorte qu'après le dîner je m'y rendis avec le Sieur *Parente*. Nous montâmes premiérement sur le plus petit, qu'ils nommoient Neptune, & qui est le même dans lequel j'avois eu dessein de m'embarquer; puis sur l'autre, qui est un peu plus grand, & qui porte le nom de S. Pierre le Grand. Il nous fut impossible de nous dispenser de boire en tous les deux, & de réïtérer plusieurs fois, particuliérement à la santé de leur Prince *Henri Frédéric de Nassau*, que l'on acompagnoit à chaque fois, de la décharge de chaque piece de leur artillerie; & de même aussi, lorsque nous descendions des Navires, on tiroit trois coups de canon, auxquels tous les autres vaisseaux d'à l'entour répondoient de la même force.

Nouvelles de Constantinople.

Le 2. d'Octobre, quelques lettres que de certains Religieux Grecs reçûrent de Constantinople, me confirmérent dans *Limissò*, la nouvelle que l'on me raconta à *Alep*, du progrès du Tartare de *Cafa*, qui s'étoit uni avec les Cosaques de Pologne con-

contre le Turc, avec cette circonstance, que depuis peu ils avoient paru aux environs de *Constantinople* avec une armée de 700. Vaisseaux, qui avoient fait des dégâts irréparables, & mis l'épouvente dans la Ville. Elles ajoûtoient, que la peste étoit dans tous les quartiers de Constantinople; que le Grand Seigneur en avoit été dangereusement malade; qu'à present néanmoins il étoit parfaitement guéri de soixante charbons qui avoient paru sur son corps; que le rétablissement d'une santé désespérée comme celle-là, faisoit l'étonnement de tout le monde, & d'autant plus, que de semblables maladies n'ont que très-rarement des succès si heureux. Le 3. du même mois, Messieurs les Flamands nous régalérent à dîner en leur grand Vaisseau, qu'ils avoient fretté pour Venise, qui se nommoit l'Oranger, dans lequel on fit un prodigieux épanchement de toutes sortes de liqueurs, à la santé des Princes du Païs; je veux dire du Doge de Venise, & du Prince de Nassau, que l'on acompagnoit à chaque fois, de même que notre sortie du Navire, de plusieurs coups de canon. Mais après ce régal, qui fut des plus magnifiques, je ne voulus point retourner à terre avec les autres, parce que nous devions faire voile la nuit suivante. Je me contentai de me faire mener à bord de nôtre petit Navire François, où je demeurai depuis, sans avoir voulu imiter les Hollandois, qui continuérent toute la nuit à boire & à faire grand feu de leur artillerie, pour l'heureux succès du voïage, jusqu'à ce qu'on eût levé les ancres.

A

Le sieur della Vallé part de Limissô.

A une heure après-minuit, nous mîmes tous à la voile, cinq Vaisseaux ensemble; savoir, quatre Flamands, l'Oranger, Saint Pierre le Grand, le Neptune; & l'autre, que l'on nommoit la Licorne, avec notre petit Navire François, sous le nom de Sainte Anne, dans lequel j'étois embarqué. Je ne veux pas passer sous silence, que parce que notre Navire François ne païa aucun droit à la rade de *Limissô*, il ne nous étoit pas permis à nous autres qui y étions embarquez, de rien acheter sur le lieu pour le transporter dans le Navire, quoique nous eussions la liberté de débarquer & de mettre pié à terre quand nous voulions; parce que pour peu qu'ils se fussent aperçus que nous eussions embarqué quelques provisions, jusqu'à de l'eau, ou un citron seulement, ils nous auroient obligez de païer le droit ordinaire, qui est fixé en ces quartiers. Desorte que je fus obligé de me servir des barques des navires Hollandois, pour transporter à notre bord quelques fruits & quelques rafraîchissemens que je pris, sans qu'ils sçussent que ce fût pour nous.

Son adresse pour se soustraire à quelque taxe.

Le 4. d'Octobre, étans partis de *Limissô* la nuit précédente, comme je vous ai dit, nous continuâmes nôtre voïage, côtoïans toûjours la côte Méridionale de l'Isle de *Cypre*, avec la prouë, au Couchant. Nous alions tous cinq ensemble, sans nous écarter les uns des autres; mais nôtre petit Vaisseau, qui étoit beaucoup plus leger & plus vîte que tous les autres, pour ne pas précéder ses compagnons, n'aloit jamais qu'à demi voile, pendant que les autres

tres Vaisseaux les tenoient toutes déploïées. Le 9. du même mois, le vent qui ne nous avoit permis jusqu'alors de côtoïer les rivages de *Cypre* qu'en serpentant, sans avancer que très-peu, s'étant changé, & rendu enfin un peu plus favorable, nous perdîmes de vuë l'Isle de *Cypre*, & nous commençâmes dès-lors à prendre la route que nous nous étions proposée. Le 11. le vent aïant cessé de nous favoriser, étant devenu contraire, nous fûmes contraints de relâcher, & de louvier le long du Golfe de *Settalie*, quoi qu'alors la Mer fut fort agitée. Le 23. en serpentant toûjours du côté du Nord, nous aperçûmes la terre de fort loin, qui étoit sans doute du Golfe de *Settalie*. La nuit suivante, nous eûmes de la pluïe, avec laquelle le vent contraire se relâcha un peu, & la Mer cessa d'être agitée; mais nous nous trouvâmes fort incommodez de cette bonace; parce que comme les Vaisseaux n'avançoient point, la pesanteur de leurs voiles leur communiquoit un certain mouvement de trépidation, qui nous fut très-importun, à cause du raport qu'il avoit à celui qu'une nourrice donneroit à un berceau, pour endormir son enfant. Le soir du 25. du même mois, nous fûmes environnez de nuages épais, acompagnez de tourbillons de vent & de pluïe, que les Latins nomment *Typhonis vortices*, si je ne me trompe. Cependant nous surmontâmes heureusement cét orage, sans en avoir été autrement incommodez.

Il perd de vuë l'Isle de Cypre.

Le 21. d'Octobre, le vent contraire, qui nous avoit arrêtez si long-tems dans le Golfe de *Settalie*, s'étant à la fin décla-

Golfe de *Settalie*.

ré

ré en notre faveur, le Pilote, & les autres Matelots, assurérent que de la hune ils avoient découvert la terre-ferme; mais qu'elle étoit fort éloignée, & qu'ils croïoient que ce fut l'Isle de Candie. Mais, selon moi, ils se trompérent; parce que de tout ce jour-là, ni le lendemain, il nous fut impossible de la voir. D'autres soutenoient que c'étoit *Rhodes*, & peut-être avec quelque fondement, en vuë de la route que nous avions toûjours tenuë du côté du Nord. Pendant la nuit, le vent s'étant augmenté en notre faveur, nous prîmes une route, sans nous en aperçevoir, qui nous sépara des autres navires: & le 22. d'Octobre, nous nous trouvâmes seuls à la pointe du jour, sans voir aucun des Navires, avec lesquels nous avions heureusement fait ce trajet jusques-là. Cependant nous ne perdîmes point courage, & nous continuâmes seuls nôtre voïage, à la faveur d'un vent que nous avions en poupe. Mais le soir, sur le tard, nous découvrîmes clairement la terre-ferme, à la faveur d'un vent maîtral, aïant toûjours la prouë au Couchant. Les Matelots assurérent que c'étoit l'Isle de *Scarpento*, de la dépendance des Venitiens; & que si ce même vent continuoit encor quelque-tems, nous verrions bien-tôt *Candie*. Vers les onze heures du soir, qui suivit immédiatement, le vent cessa entiérement; & le 23. du même mois, à la faveur du vent, qui se changea comme nous le desirions, nous découvrîmes une plage, que les Matelots prirent pour *Candie*; mais la nuit suivante, le vent s'étant augmenté, & toû-

jours

jours favorable, nous nous mîmes au large vers le Sud, de peur qu'il ne nous poussât un peu à contre-tems du côté de la terre, & laissâmes, comme ils dirent, l'Isle de *Candie*, à main droite, du côté du Nord, & si éloignée de nous, que nous ne la pouvions pas voir.

L'Isle de Candie.

Le 28. d'Octobre, sous un tems couvert, chargé de nuages, nous aperçûmes en dînant l'Isle de *Malthe*, de laquelle nous nous étions déja aprochez de fort près, sans y penser, à cause de l'obscurité de l'air, qui nous l'avoit cachée jusques-là. Nous moüillâmes au Port de cette Isle long-tems devant la nuit; mais au Port avancé, où aussi-tôt après un homme se rendit à nôtre bord dans une Barque de la Garde pour nous reconnoître, savoir qui nous étions, & d'où nous venions, afin d'en informer particuliérement le Sérénissime Grand Maître. Il se chargea des Certificats de santé, que nous avions de *Cypre*; mais après les avoir trempez dans le vinaigre, pour se précautionner contre les dangers de la peste, dont tous les Vaisseaux qui venoient du Levant étoient suspects, où l'on disoit qu'elle faisoit de grands désordres, principalement à *Constantinople*, & en plusieurs autres endroits de la Turquie, selon les lettres qu'on en avoit reçuës. Il nous dit, entr'autres choses, que les guerres de l'Europe continuoient toûjours; & à la fin s'étant retiré, parce qu'il étoit fort tard, il ne nous raporta aucune réponse. Cependant comme nous n'avions pas la permission de débarquer, nous passâmes encor cette nuit-là dans le Navire, sous l'ob-

Le sieur della Vallé arrive à Malthe.

On lui fait dificulté de débarquer.

l'obscurité de laquelle on nous acorda la liberté seulement de faire aiguade hors de la Ville.

Ce même homme, qui se nommoit le Sieur *Desiderio Montemagni*, se rendit à nous dès le matin du 29. d'Octobre, & nous dit que ces Messieurs faisoient quelque dificulté, en vuë de la lettre que le Consul des Venitiens m'avoit dressée en *Cypre*; parce qu'elle n'étoit pas conçuë, ni si nettement, ni en des termes si précis & si clairs, que celle du Vaisseau, que le Consul des François avoit souscrite aussi de *Cypre* le même jour: en éfet, cela étoit vrai. Et comme on avoit fait instance sur ces lettres du Consul des Venitiens; parce que les Ministres Venitiens sont fort circonspects, & fort exacts dans l'aquit de leurs Charges; & je croi même beaucoup plus sur ce sujet en question, que sur quelqu'autre que ce soit, il me demanda la raison de cét égarement; me fit excuse en même-tems, de la part de ces Messieurs, du retardement qu'ils aportoient à l'exécution de la grace que je leur demandois. Je tirai bon augure de tout ce procédé; loüai ces Messieurs du soin qu'ils prenoient de moi; les remerciai de leur civilité à mon égard, & témoignai en cette ocasion que je suivrois exactement, & avec bien de la joïe, les ordres qu'ils me prescriroient.

Je donnai ensuite à ce même homme une lettre, que j'avois déja écrite pour Monseigneur Visconti, qui y exerçoit la Charge d'Inquisiteur Apostolique, dont en l'informant de mon arrivée, je le priois d'a-
puïer

puïer ma cause de son crédit, & d'obtenir de ces Messieurs ce que je desirois. Le P. *Orsino* lui en écrivit aussi une autre. Mais le Sieur *Desiderio* ne les prit qu'après les avoir fait passer par le vinaigre, & nous promit qu'il ne manqueroit pas de les rendre en main propre : de cette façon il s'en retourna, après nous avoir informé de plusieurs nouvelles de la Chrétienté, que nous reconnûmes de quantité d'autres du Levant, que nous lui racontâmes. Ce jour-là même immédatement après-dîner, M. le Commandeur F. *Marc-Antoine Brancacci* Gentilhomme Napolitain, que j'avois connu particuliérement à *Naples*, & M. F. *Mandosio Mandosii* Gentilhomme Romain, tous deux Chevaliers de *Malthe*, me vinrent rendre visite dans une Barque qu'ils mirent à l'ancre, à quelque distance de nôtre Vaisseau, comme faisoit celle de la Garde, & m'ofrirent tous deux leurs services de fort bonne grace, avec beaucoup de civilité.

On examine ses Certificats de santé.

Quelques Chevaliers de Malthe lui rendent visite.

J'apris du Sieur *Brancaccio*, avec bien de la douleur, la nouvelle de la mort de mon intime & commun ami, le Sieur J. *Thomas Spina*, Gentilhomme Napolitain, doüé de tant de belles qualitez, qui avoit aquis l'estime de tous les honnêtes gens, & de celle du Sieur *Annibal Spina*, son frére aîné, qui n'étoit pas moins mon ami, dont on ne m'avoit point informé depuis cinq ans qu'il étoit mort; mais que les deux autres fréres, Monseigneur l'Évêque de Lecce, & le Sieur *Horatio*, étoient à Naples en parfaite santé; & que le Sieur *François* leur neveu, fils aîné du Sieur *Annibal*, qui

On lui dit des nouvelles de la mort de quelques-uns de ses amis.

étoit encor fort jeune lorsque je passai par Naples, avoit acheté le Marquisât de...... & qu'il avoit déja épousé Mad...... Il me dit aussi, que le Sieur Don *Vincent Carafa*, Chevalier de Malthe, nôtre compagnon de fortune au Siége des Chierchené en Barbarie, avoit été tué dans une quérelle qu'il avoit euë avec quelques-uns de ses parens; que le Sieur *Carlo di Sangro* mon ami, étoit Mestre de Camp d'un Régiment d'Infanterie Napolitaine, dans les guerres de Lombardie; & me raconta enfin plusieurs autres nouvelles, tant de mes amis, que de cette charmante ville de Naples, qui me furent infiniment agréables. J'apris du Sieur *Mandosio*, que le Sieur *Jean-Bâtiste* Nari Romain, Chevalier de Malthe, & mon ami particulier, étoit Mestre de Camp d'un Régiment d'Infanterie, dans les Troupes que le Pape avoit envoïées en Lombardie; & qu'un fils du Sieur *Jérôme Mignanelli*, aussi Chevalier de Malthe, jeune homme, y étoit Capitaine d'Infanterie. Ils s'en retournérent enfin, & me firent espérer, que dans le Conseil que l'on devoit tenir le même jour pour des afaires très-importantes de l'Ordre, on y parleroit des miennes.

Ses amis prennent ses intérêts auprès du grand Maître de Malthe.

Sur le soir, Monseigneur Visconti Inquisiteur, me fit la grace de m'envoïer quelques petits rafraîchissements, en me faisant dire, qu'il avoit entretenu le Sérénissime Grand Maître de mon afaire; que son Secrétaire y étoit encor, & qu'il atendoit que ceux du Conseil fussent sortis, pour en savoir la résolution, & nous la communiquer aussi-tôt. Le Secrétaire de mon-

dit

dit Seigneur vint peu de tems après, & me dit que ces Messieurs avoient été au Conseil pour y terminer un diférend entre deux Gentilshommes Espagnols, qui prétendoient tous deux le Prieuré de Navarre; que l'on y avoit aussi procédé à l'élection d'un nouveau Général des Galéres; que nonobstant les brigues de quantité de Chevaliers, on en avoit pourvû le Prieur de la *Roccelle*, fils du Prince de la *Roccelle*, qui avoit nouvellement fondé ce Prieuré, dans la susdite terre de feu son pere; que toutes ces afaires, qui avoient ocupé ces Messieurs si long-tems, avoient fait perdre aussi au Grand Maître la pensée des miennes; ou qu'il avoit jugé à propos de n'en pas parler à l'Assemblée, à cause qu'il étoit trop tard; mais que l'aïant été trouver lors qu'il sortoit du Conseil, pour savoir ce qu'on y auroit résolu, le Grand Maître lui avoit dit, qu'incontinent après qu'il seroit de retour de la promenade, où il alloit en je ne sai quel endroit hors de la Ville, pour deux jours seulement, il convoqueroit le Conseil à ma considération, & qu'il y proposeroit mon afaire; parce que sans cette Assemblée l'on ne pouvoit rien résoudre; & qu'il avoit ordonné cependant que notre Vaisseau ne partit point du Port, afin d'y atendre commodément la résolution de pouvoir débarquer en cét endroit, sans être obligé de me soûmettre au caprice du Pilote, & de passer à Marseille, où il avoit dessein de se rendre incessament: qu'ainsi il me prioit d'avoir un peu de patience. J'envoïai remercier mondit Seigneur, de toutes ses bontez pour moi,

Civilité du sieur della Vallé envers eux.

& l'assurer que j'atendrois autant qu'il lui plairoit, dans l'espérance dont je me flâtois, qu'il porteroit toûjours nos intérêts auprès du Grand Maître. Le Sieur *Desiderio* vint ensuite faire commandement au Pilote de notre Vaisseau de ne point faire voile, mais de demeurer à l'ancre, & me confirmer ce que je vous viens de dire.

Le 3. d'Octobre, M. le Commandeur *Brancaccio* m'envoïa dès le matin un present de quelques provisions; en même-tems il me fit savoir, que sur le soir le Grand Maître devoit retourner de la promenade, & qu'il ne manqueroit pas de lui parler de nôtre afaire. Le Sieur *Desiderio*, Garde du Port, nous venoit voir tous les jours plusieurs fois, & à son imitation, plusieurs autres que je connoissois, & d'autres par curiosité venoient souvent dans des Barques nous rendre visite de loin. Sur le soir, un peu devant la nuit, les Commissaires de la santé me vinrent voir pour s'informer de la qualité des hardes qui m'apartenoient; & me dirent, que comme le Grand Maître étoit de retour, on ne manqueroit pas de tenir Conseil dès le lendemain, sur l'afaire en question. Mais aïant apris le détail des hardes que je portois, & particuliérement la Balle de fil, sans leur avoir spécifié ce qu'il y avoit dedans; parce que s'ils l'eussent sçu, ils en auroient fait sans doute beaucoup plus de dificulté; ils dirent qu'au sujet des hardes, il faloit nécessairement que j'eusse un peu de patience; parce qu'ils me donneroient la quarantaine un peu plus longue qu'ils n'auroient fait,

On lui députe des Commissaires pour s'informer des la qualité de ses hardes.

fait, si nous n'eussions eu que nos personnes seulement.

Le 1. de Novembre, le Gardien du Port se rendit à notre bord après-dîner, pour me signifier la liberté qu'on m'avoit acordée de débarquer; c'est-à-dire, avec ceux de ma suite, par une grace très-particuliére, dont j'étois redevable à ces Messieurs: à condition cependant que j'irois faire la quarantaine, non pas dans la petite Isle où l'on envoïe tous les autres; mais sur le Port, où nous étions, au logis du Sieur *Don François Ciantar*, auprès de son Eglise de *S. Sauveur*, que Monseigneur l'Inquisiteur obtint en ma faveur, de celui à qui il apartenoit, en qualité de Bénéficier & de Propriétaire de cette Eglise, dont le logis dépendoit, & que ces Messieurs du Conseil m'acordérent par une faveur particuliére, afin que je m'y pusse rendre plus commodément. Ils ne fixérent point le tems de la quarantaine; mais ils s'en réservérent la disposition, & d'en user comme ils le jugeroient à propos; d'où je me persuadai que j'y demeurerois long-tems. Ils ne voulurent pas acorder la même grace au petit Navire Sainte Anne qui m'avoit porté, qui desiroit rester en cét endroit pour y faire la quarantaine, afin d'y debiter ses marchandises, peut-être avec plus de profit & d'avantage; mais ils dirent, qu'ils l'expédieroient le lendemain, comme ils firent, afin qu'il pût continuer son voïage en France. Je croi qu'ils ne voulurent point lui permettre de faire la quarantaine à *Malthe*, ou parce que la petite Isle, dans laquelle les

On l'oblige à faire la quarantaine.

Le Vaisseau qui l'avoit porté passe en France.

Vaisseaux la faisoient, étoit toute remplie d'autres gens, & qu'il n'y avoit pas de place, ou parce qu'il n'y avoit que très-peu de provisions dans l'Isle, pour la subsistance de tant de monde, sans y admettre encor de nouveaux passagers.

On permet au sieur de la Vallé de débarquer.

Quoiqu'il en soit, en vuë de la permission qu'on nous acorda, nous débarquâmes, avec toutes nos hardes. Et aussi-tôt après que nous fûmes rendus à terre, sur le point de prendre le chemin de la petite montagne, sur le haut de laquelle la maison qu'on nous avoit destinée étoit située; Monseigneur l'Inquisiteur me vint visiter au Port dans une barque, où nous demeurâmes plus d'une demie-heure en conversation; mais à quelque distance l'un de l'autre; lui dans sa Barque; moi sur le bord de la Mer; d'où je l'informai de plusieurs nouvelles du Levant; & où il me fit part de quantité d'autres qu'on lui avoit communiquées d'Europe. Enfin il s'en retourna, après m'avoir fait toutes les offres de service imaginables, & m'avoir assuré qu'il donneroit tous ses soins & son crédit auprès des Messieurs du Conseil, pour faire abreger le tems de la quarantaine, qui seroit, comme il le témoignoit, de quarante jours & davantage, en comptant ceux qui s'étoient déja écoulez depuis notre sortie de *Cypre* jusques-là; en même-tems, je me rendis en cette maison, qu'on m'avoit destinée, dont le Propriétaire, & le Sieur *Desiderio*, gardien du Port, me mirent en possession. Ils se donnérent la peine d'y faire porter toutes mes hardes, en partie dès le soir même, & le reste dès le len-

lendemain, pour les mettre toutes à l'air, comme nous faiſions tous les jours, & les expoſer au vent, dans une grande galerie couverte, qui acompagne cette maiſon, que je trouvai très-propre, fort bien meublée, avec de jolis apartemens, de l'eau admirable, & toutes les autres choſes néceſſaires; ſur-tout fort gaïe, d'où l'on découvre le Port & la Mer de fort loin, la campagne, tout le Faubourg, & la Ville-neuve. Enfin je puis dire que c'eſt la meilleure, la plus commode, & la plus divertiſſante que nous euſſions jamais pû deſirer pour ce ſujet. Par ordre de ces Meſſieurs les Députez, nous avons un homme de ſurcroît dans la maiſon, à nos dépens, pour nous garder, & pour nous ſervir, & une barque au bord de la Mer, qui y eſt inceſſament à l'ancre, que nous païons, ſelon la coûtume, & pour nôtre ſûreté & pour nous aller quérir les proviſions néceſſaires. Le Sieur *Deſiderio*, gardien du Port, ne manque pas auſſi de nous venir voir ſouvent, & s'entretenir de loin avec nous. Cependant, graces à Dieu, nous ſommes tous dans une parfaite ſanté, & afranchis de tout ſoupçon de peſte; enſorte que j'eſpére ſurmonter heureuſément ce petit accident, dont je ſuis redevable à la Providence Divine.

On lui aſſigne par grace un logis fort joli.

De Malthe, le 4. de Novembre 1625.

LETTRE XIV.

DE SYRACUSE.

Quand cét ouvrage ne seroit pas rempli de témoignages invincibles de l'amour que nôtre héros a conservé pour sa chére Babylonienne pendant qu'elle vivoit ; cette quatorziéme Lettre, de même que les quatres autres, qui terminent ce volume & qu'il écrit à son ami, rend de trop belles marques de celui qu'il lui a témoigné après sa mort, pour en douter jamais, & ne pas avoüer à sa gloire, que cette circonstance de sa vie ne mérite pas moins d'éloges de nôtre siécle, que les précédens en ont transmis jusqu'à nous en faveur d'Ænée, pour avoir sauvé son Pere Anchises de l'embrasement de Troïe, & l'avoir porté sur ses épaules jusqu'en Sicile.

ENfin, mon cher *Mario*, après avoir gardé la solitude au Port de *Malthe* l'espace de vingt-deux jours, me voici en liberté & en parfaite santé, sur le point de me rendre auprès de vous, pour vous faire la révérence ; parce que je n'ai point d'affaires qui m'arrêtent ici davantage. Je vous entretiendrai cependant, pour terminer les circonstances de mon voiage, du séjour que j'ai fait à *Malthe*, & de mon heureuse arrivée à *Syracuse*. Je vous dirai donc que le 7. de Novembre, les Galéres de l'Ordre, qui venoient de je ne sai quel endroit

droit de Sicile, se rendirent dès le matin au Port de *Malthe*; mais elles n'étoient que quatre de compagnie; parce que celles que l'on avoit commandées, & auxquelles on travailloit incessament, pour réparer la perte que l'on avoit faite de deux autres quelques mois auparavant, n'étoient pas encor achevées. Elles parûrent toutes en deuil de la mort de leur Général, que la parque avoit soumis à son empire depuis peu de jours au milieu de *Naples*. Le 7. de Novembre, les Commissaires de la santé nous vinrent visiter, entrérent dans la maison, pour voir si nous avions eu le soin d'étendre nos hardes & de les exposer au soleil, selon la coûtume en semblable ocasion, afin d'en faire leur raport au Conseil. Le 13. de Novembre, Monseigneur l'Inquisiteur me fit l'honneur de me rendre visite, sans pourtant entrer dans la maison; nous demeurâmes tous deux debout hors de la porte en conversation; parce que comme je n'avois pas encor obtenu la permission de reçevoir ni de visiter personne, je ne pouvois pas même lui presenter de siége pour s'asseoir. Il me fit la grace de me prometrre qu'il parleroit de moi au Grand Maître, & qu'il me procureroit dans peu une expédition favorable.

Le sieur della Vallé est visité par les Commissaires de la santé, & par l'Inquisiteur de la Ville.

La nuit, qui précéda le 16. de Novembre, où le matin devant le jour, les Galéres de *Malthe* se mirent en Mer & prirent le chemin de *Licata*, ou d'*Alicata*, en *Sicile*, pour y faire quelque provision de grains, dont on soufroit grande disette. Elles ne se trouvérent que trois de compagnie; parce que la quatriéme, dont

je vous ai parlé, étant fort vieille, n'étoit plus en état de servir, & que les autres neuves, auxquelles on travailloit incessament à *Malthe*, à *Palerme* & à *Naples*, n'étoient pas encor achevées. Le même jour après dîner, les Commissaires de la santé vinrent visiter mes hardes une seconde fois, & prirent un Médecin avec eux, afin qu'il vit & fit son raport du cercueil qui renfermoit le corps de *Sitti Maani*, dont ils savoient que je m'étois chargé. Mais parce que de peur de gâter la balle, dans laquelle il étoit, je ne l'avois pas dégagée, & que je m'étois seulement contenté de la mettre à l'air; non-seulement ils me refusérent la liberté de visiter mes amis, & de me promener dans la Ville; mais ils ne voulurent pas même permettre au Médecin de s'en aprocher, pour éxaminer & toucher ce cercueil. Tellement qu'ils me dirent, que j'eusse soin de le dégager entiérement, de découdre le suaire, de tout exposer à l'air, & qu'ils ne manqueroient pas de se rendre chez nous dès le lendemain, pour résoudre la permission que nous demandions de visiter nos amis. Ils me firent néamoins plusieurs excuses, de tant de dificultez qu'ils formoient sur ce sujet, & nous dirent que toutes ces précautions leur étoient absolument nécessaires, & de la derniére importance. Parce que comme la subsistance de la ville de *Malthe* dépendoit entiérement de leurs voisins, ils étoient contraints d'en user de la sorte, & avec toutes ces sévéritez envers tous les passagers infectez ou suspects de contagion; afin que la Sicile & les autres

On l'oblige d'ouvrir le cercueil qui renfermoit le corps de Maani.

tres

tres Païs d'où ils tiroient leur subsistance, ne leur refusassent point la communication, comme ils l'ôteroient infailliblement, s'ils savoient qu'on en usât autrement, & que l'on admit trop facilement les choses suspectes, qui arrivent du Levant chez eux. Je me rendis à leurs raisons, fis ouvrir & défaire en même-tems toute la balle, comme ils l'avoient desiré; à quoi néamoins je n'avois pû me résoudre dès le commencement, de peur seulement de la gâter, & de ne la pas racommoder si bien qu'elle étoit auparavant.

Le grand Hôpitalier de Malthe lui rend visite.

Le 20. de Novembre, le Grand Hôpitalier, avec deux autres anciens Chevaliers, que l'on nomme Grands Croix, acompagnez de plusieurs autres personnes, nous rendirent une autre visite, lesquels après nous avoir fait de grands préambules, en des termes emphatiques & pompeux, à la loüange de leur Religion, de l'honneur & du respect qu'un chacun lui devoit avec justice, en vuë que *Malthe* étoit un rempart, & des Païs du Roi Catholique & de toute la Chrétienté; le Grand Hôpitalier nous fit quelques plaintes de la part du Grand Maître, fort civilement cependant, de ce que je n'avois pas déclaré d'abord que j'eusse avec moi les dépoüilles de mon épouse, chose pourtant de très-grande conséquence, comme ils disoient, dans un tems auquel la peste désertoit un infinité d'endroits; mais je lui dis, qu'étant encor dans le vaisseau, on me demanda en général quelles hardes j'avois; qu'alors j'avoüai ingénument & dans la vérité, une balle, cinq caisses, & je ne sai combien d'autres

Le grand Hôpitalier de Malthe fait quelques plaintes au sieur della Vallé.

paquets & de sacs, remplis d'habits, dont je me servois ordinairement ; & que les Commis ne s'en étans pas informez plus particuliérement, je croïois aussi n'avoir pas été obligé, ni qu'il fût nécessaire de leur spécifier ce qu'il y avoit dans les caisses & dans la balle, d'autant plus, que comme j'étois encor incertain si je séjournerois à *Malthe*, ou si je me servirois du même vaisseau pour m'en retourner ; je me persuadai que ce seroit manquer de prudence de parler de cette balle & du corps qu'elle renfermoit, en presence des Mariniers, de peur d'en être importuné, si je me fusse embarqué avec eux, à cause de leurs vaines superstitions, & de leurs scrupules impertinens, dans le transport de semblables choses. Mais qu'incontinent après avoir mis pié à terre, étant interrogé la premiére fois, de la quantité & de la qualité des hardes qui m'apartenoient, j'avois d'abord tout déclaré, sans déguiser quoi que ce fût ; que depuis même, je les avois déploïées & mises à l'air, avec tous les soins imaginables, pour me conformer entiérement aux ordres que j'en avois reçûs des Messieurs qui m'avoient visité sur ce sujet.

Ces Messieurs demeurérent fort satisfaits de ma réponse & de mon procédé même, qui leur parut plus raisonnable qu'ils ne se l'étoient persuadez d'abord. Mais ils voulurent voir la caisse ; l'aïant bien considérée, & fait examiner par le Médecin qu'ils avoient expressément amené avec eux, après avoir été interrogé plusieurs fois sur toutes les circonstances qui regardoient cette caisse ; après, dis-je, avoir con-

consulté plusieurs fois entr'eux ce qu'ils feroient en cette ocasion ; ils résolurent que si je voulois reçevoir de leur part un Certificat de santé, qui n'eût point de restriction & qui me fut avantageux, je consentirois à l'ouverture de la caisse ; & que non seulement on l'exposeroit à l'air simplement, comme on avoit déja fait, mais encor ce qui se trouveroit dedans ; qu'ensuite, après toutes ces précautions, ils m'acorderoient un Passe-port, dans toutes les formes que je le pourrois desirer : que si je ne le voulois pas permettre, ils ne toucheroient pas à cette caisse, qu'ils laisseroient comme elle étoit, pour ne me pas désobliger ; mais qu'ils ne pourroient pas aussi me donner de Lettre de santé, sans quelque restriction, qui me feroit sans doute de la peine ailleurs. Enfin, que je fisse réflexion sur toutes ces choses, & qu'ils s'en remettoient entiérement à moi. Cette conduite me tint un peu en suspens ; ainsi je pris du tems pour y penser sérieusement, comme ils me firent aussi la grace de m'en ofrir avec beaucoup de civilité ; desorte qu'ils s'en retournérent, sans me permettre de sortir & sans résoudre quoi que ce soit.

On fait dificulté de lui donner une lettre de santé pour s'en retourner.

D'un côté, j'aurois bien voulu me dispenser d'ouvrir cette caisse ; parce qu'il étoit impossible de l'entreprendre sans la gâter, & rompre peut-être ce qui étoit dedans ; & je ne pouvois soufrir, après l'avoir conduite avec moi depuis si long-tems, avec tant de soins, seulement pour conserver entier ce qu'elle renfermoit, que mes peines sur ce sujet eussent été inutiles.

De

De l'autre, j'avois peine à me résoudre de partir de *Malthe*, sans être premiérement muni d'un Certificat de santé en bonne forme, de peur d'être arrêté ailleurs, & d'y reçevoir peut-être de plus grandes incommoditez. Enfin en cette conjoncture je m'avisai d'implorer le crédit & la faveur ordinaire de Monseigneur l'Inquisiteur, que j'informai incontinent, par une lettre que je lui écrivis, de tout ce petit démêlé. Je le priai instament de le vouloir acommoder, & de disposer ces Messieurs à m'acorder la Lettre que je leur demandois dans les formes ordinaires, pour m'en pouvoir servir ailleurs, lui spécifiant toutes les raisons que je crus nécessaires pour l'obtenir, sans ouvrir la caisse, pour ne la pas gâter. Monseigneur l'Inquisiteur se chargea volontiers de tous ces petits soins; je demeurai cependant toûjours en même endroit, sans avoir de communication, en atendant le succès de toutes ces conférences. Le 22. de Novembre, nous aperçûmes au Port les Galéres de *Malthe*, qui étoient déja de retour, avec quelques provisions de grains, mais fort médiocres. Ces Messieurs éxigérent de moi une description du tems, du lieu & du genre de mort de ma chére épouse, dont les dépoüilles qui m'acompagnoient faisoient toute la dificulté. Leur en aïant envoïé un extrait, que je copiai, tant sur mon journal des relations que j'y avois insérées de mes voïages, & des dépenses que j'avois faites, que d'un traité que j'avois écrit en Latin, des Provinces soumises au Roi de Perse d'aujourd'hui. Ils en firent lecture au Conseil, dont ils furent tel-

Monseigneur l'Inquisiteur de Syracuse se rend médiateur pour le sieur della Vallé.

tellement satisfaits, que sur le soir du même jour, ils me firent dire que j'étois en liberté; que je pouvois aller où bon me sembloit, après nous avoir fait prêter serment, qu'il nous étoit inconnu qu'aucun des nôtres fût mort de peste, en quelque endroit que nous eussions parcouru, ni même dans notre Vaisseau; mais sans nous parjurer. Ainsi on nous permit de voir la Ville, de visiter nos amis, & en même-tems on nous fit espérer des Lettres favorables pour nous en retourner quand nous voudrions.

On acorde à Malthe la liberté que le sieur de la Vallé desiroit.

Le 23. de Novembre, Monseigneur l'Inquisiteur m'envoïa quelques gens de sa part, dès le matin, pour se conjoüir avec moi de la liberté qu'on m'avoit acordée, & m'inviter à prendre un dîner chez lui. Le lendemain, après m'être rendu au régal qu'il me fit en sa maison, je fus avec son Secrétaire à la Ville-neuve, que l'on nomme la Vallette. J'entrai dans le Palais, où j'eus l'honneur de faire la révérence au Sérénissime Grand Maître, qui s'apelle *F. Antoine de Paule*, de la langue Françoise, qui me reçut avec toutes les bontez & les civilitez imaginables, me fit ofre en cette ocasion de tout son crédit, pour favoriser mon départ, & pour avancer toute autre afaire que j'aurois dans le païs. J'acompagnai ensuite Son Altesse, jusque dans l'Eglise de S. Jean, où il se rendit pour entendre Vêpres, avec tous les autres Chevaliers; après l'ofice, nous lui fimes escorte jusqu'au Palais; d'où m'étant entretenu long-tems avec le Commandeur *Brancaccio*, & d'autres de mes amis, je m'en retournai sur le soir en mon logis.

logis, pour ne pas abandonner ma famille, quoique Monseigneur l'Inquisiteur m'eût fait toutes les instances possibles, pour m'obliger de rester chez lui tout le jour & d'y passer la nuit. Le 24. de Novembre, je fus dîner avec Monseigneur, où il m'avoit invité, & ensuite nous nous rendîmes à Vêpres avec le Grand Maître, dans l'Eglise de Sainte Catherine; où les Italiens, qui la révérent comme leur Avocate, & dont l'Eglise est de la langue Italienne, faisoient la Fête. Le 25. du même mois, allant entendre la Messe à la Ville-neuve, dans cette Eglise de Sainte Catherine, on m'y montra comme une Relique très-précieuse, la Bague de cette grande Sainte, dont Nôtre-Seigneur lui fit present, pour gage de son amour envers elle, & qu'elle seroit désormais son épouse. Cette Bague est d'or, sans ornement, & dont l'ouvrage est fort simple, ancien & grossier. Elle porte dans son chaton une pierre verte, qui doit être une émeraude, qui étoit sans doute de grand prix anciemnement; mais soit que cette pierre soit mal pôlie, ou obscurcie par le tems, ou qu'éfectivement elle ne soit pas fort belle en elle-même, elle me semble trop grande pour cette Bague.

L'on voit à Malthe dans l'Eglise Sainte Catherine, la Bague que N. S. donna à cette Sainte.

Le 2. de Décembre, aïant apris que deux Galéres de *Malthe* étoient sur le point de partir pour *Messine*, je ne voulus pas perdre cette belle ocasion de passer en sûreté le canal. De maniére que m'étant fait expédier le Certificat de santé, que ces Messieurs conçûrent en des termes très-obligeans & fort avantageux; quoiqu'il fit men-

Le sieur della Vallé s'embarque à Malthe pour Messine.

mention du corps de ma femme que j'accompagnois, & aïant pourvû à toutes les choses nécessaires pour ce nouveau trajet, je fis embarquer dès le soir tout mon bagage, dans la Galére nommée *Sainte Marie*, qui étoit une de celles qui devoient partir, & dans laquelle le Sieur *J. F. Jérôme Salvago* Genois, qui en étoit Capitaine, m'avoit invité, avec beaucoup de civilité & d'amitié. Mais parce que l'on m'assûra que ces Galéres ne se mettroient en Mer que le lendemain, je me retirai en la maison de Monseigneur l'Inquisiteur pour y passer la nuit, & j'envoïai les femmes en celle du Sieur *D. F. Giantar* nôtre ami, qui étoit en possession du Bénéfice & de la maison de S. Sauveur, où nous avions logé & d'où nous partîmes. Sur les assurances qu'on nous donna, que sans diférer davantage, on leveroit les ancres; la nuit du 3. Décembre, nous nous embarquâmes tous à l'*Ave Maria*, sur ladite Galére Sainte Marie, après avoir pris congé premiérement de Monseigneur l'Inquisiteur, & de tous nos autres amis, de qui nous reçûmes tous les témoignages d'amitié & de bienveillance que l'on pouvoit desirer. A trois heures de nuit, ou un peu davantage, nous fimes voile de compagnie, avec la Galére nommée S. Jean, & quatre autres vaisseaux chargez de toile, de la part de la Religion, pour *Messine*, qui voguoient tous sous la conduite & le commandement de nôtre Capitaine.

Le 4. Décembre, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes déja hors du détroit, fort près du *Cap Passaro*, qui est l'ancien

Pro-

Promontoire, nommé *Pachin*; & avant le dîner, nous entrâmes dans le Port de *Syracuse*, où le Sieur *F. Marc-Antoine Pericontato*, Reçeveur de l'Ordre de *Malthe*, vint à nôtre bord, pour rendre visite à nôtre Capitaine, y prendre ses lettres, & les ordres qu'il devoit observer dans ses afaires. J'apris de ce brave Gentilhomme, sans cependant m'être fait connoître, que mon grand ami, Monseigneur *Paul Pharaon*, Evêque de Syracuse, qui étoit de retour depuis peu de jours de ses visites, étoit alors dans la Ville, dont j'eus bien de la joïe, par l'envie que j'avois de le voir. Desorte qu'après avoir dîné dans la Galére avec le Capitaine; les autres mettans tous pié à terre, je descendis aussi de compagnie, avec *F. Antoine Costa* Romain, qui étoit dans la Galére de Caravane; en même-tems je me rendis au Palais Episcopal, pour faire la révérence à Monseigneur l'Evêque. J'y entrai donc; mais sans me faire connoître. Je le trouvai qu'il recitoit son ofice; & pour ne le pas détourner de ce pieux exercice, je demeurai dans l'antichambre, en atendant qu'il eût achevé, avec le Sieur *Paul Pharaon* son neveu, que j'avois vû autrefois à *Messine* dès l'an 1615. où d'enfant qu'il étoit alors, il étoit devenu homme, fort bienfait, de bonne mine, & auquel aussi je ne voulus pas me faire connoître.

Le sieur della Vallé va saluer M. l'Evêque de Saragosse.

M. l'Evêque, aïant achevé ses dévotions, nous entrâmes pour lui faire la révérence; en me voïant, il dit incontinent qu'il avoit quelqu'idée de ma personne, qu'il croïoit me connoître; mais qu'il ne se sou-

souvenoit pas qui j'étois ; en éfet, il ne me reconnut pas même d'abord à la voix. Pour moi, qui le reconnus parfaitement bien à la sienne & à son air, dont il me sembloit qu'il n'avoit point changé depuis douze ans que je l'avois vû à Rome en qualité d'Abbé, je ne fis pas dificulté de lui dire qui j'étois. En même-tems ce bon Prélat, dans un étonnement & une joïe de me voir alors en son Palais, au moment qu'il me croïoit fort éloigné de lui, & que je n'étois plus en ce monde, comme il disoit, depuis quatre ans qu'il n'avoit apris aucune de mes nouvelles, m'embrassa, avec des tendresses & des témoignages d'amitié & de bienveillance, que je ne saurois vous exprimer. Après nous être entretenus ensemble de plusieurs choses, avoir engagé le Sieur *Paul* son neveu, & quelqu'autres personnes, qui se trouvérent alors dans sa chambre, à me faire civilité ; je dis à Monseigneur, que j'avois dans la Galére *Batoni Mariani Tinatim*, ma fille spirituelle, qui souhaitoit passionnément, avant que de faire voile ailleurs, parce que je croïois que ces mêmes Galéres nous porteroient à *Messine*, de voir l'Eglise & les curiositez de *Syracuse*. Ce Seigneur, qui cherchoit l'ocasion de me rendre quelque service, envoïa quérir incontinent la Demoiselle *Marie* sa belle-sœur, mere du Sieur Paul, avec deux de ses filles ; dont l'une étoit mariée dans la Ville, & avec laquelle elle demeuroit, dans une autre maison séparée du Palais & les pria de se rendre au Port, pour y prendre dans leur carosse des femmes qui m'apartenoient, qui étoient dans la Galé-

M. l'Evêque lui fait de grandes civilitez.

re,

re, où nous nous rendîmes aussi de compagnie dans un autre carosse, le Sieur *Paul*, M. le Reçeveur de Malthe, parent de Monseigneur, & moi, pour leur faire mettre pié à terre.

Les Parentes de M. l'Evêque vont reçevoir la Damoiselle *Mariuccia* dans leur carosse.

Après les civilitez que ces Dames leur firent, & leur avoir fait prendre place en leur carosse, nous allâmes tous de compagnie voir l'Eglise de Sainte Luce, aux Nonnes, où nous demeurâmes jusqu'au soir, pour satisfaire ces Dames Religieuses, qui admiroient la maniére dont mes femmes étoient vétuës, & qui prenoient plaisir de les entretenir, & de raisonner avec elles, par le moïen de quelques Truchemens. Plusieurs personnes acoururent aussi en cette Eglise par curiosité pour es voir, de même que quelques Gentilshommes de ma connoissance, qui me vinrent faire compliment, & me témoigner la joïe qu'ils avoient de mon heureux retour. La nuit étant survenuë, nous nous rendîmes au Palais, acompagnez de quantité de Noblesse, & de plusieurs autres personnes, où mes femmes furent reçuës de Monseigneur, avec de grands témoignages de bienveillance, en presence de plusieurs Gentilshommes & de Dames de condition; mais parce que les Galéres devoient partir cette même nuit pour *Messine*, & que j'avois dessein de me servir de cette commodité, je priai ce Seigneur de me permettre de m'en retourner en notre Galére. Mais enfin il n'y voulut jamais consentir, & m'obligea de diférer mon départ pour quelques jours, disant que puisque j'étois venu à Syracuse pour le voir, qu'il

M. l'Evêque oblige le sieur de la Vallé

qu'il n'étoit pas juste que je le privasse si-tôt de la joïe qu'il en reçevoit par un départ si précipité, & principalement à la veille de la Fête de Sainte Luce, pour laquelle ceux qui en sont fort éloignez, ont acoûtumé de se rendre à Syracuse. Que j'avois d'autant plus d'obligation d'y rester, que je lui avois promis autrefois, par une lettre que je lui en écrivis, que je ne manquerois pas d'aller à Syracuse pour y passer la Fête de Sainte Luce avec lui; que puisque par une Providence particuliére j'y étois tout porté, je devois m'y soumettre, & tenir la parole que je lui en avois donnée. Je m'en voulus excuser, par une infinité de raisons que je lui dis; & je fis même tout mon possible pour continuer mon voïage dans ces mêmes Galéres; mais je travaillai inutilement. Car M. l'Evêque donna ordre à M. le Reçeveur, de faire sortir de la Galére tout ce qui m'apartenoit, quoique contre la coûtume: il falut pour cét éfet tenir les portes de la Ville ouvertes une grande partie de la nuit; & m'aïant fait acommoder un apartement magnifique dans le nouveau bâtiment de son Palais, il voulut absolument que nous y logeassions tous. Le voïant donc en cette résolution, & qu'il le souhaitoit de la sorte; je me rendis à ses ordres, & voulus bien lui être redevable de tant de faveurs que nous reçevions de sa civilité. Nous demeurâmes ensuite quelque-tems en conversation. Tous ces Messieurs & ces Dames se retirérent, & en même-tems on nous conduisit dans l'apartement qu'on nous avoit préparé, où on nous servit à sou-

de rester à Saragosse pour la Fête de Sainte Luce.

souper, & d'où à la fin les domestiques de Monseigneur, qui ne mange jamais le soir, se retirérent aussi, pour nous laisser en repos, & contribuer par ce moïen au besoin que nous avions de nous coucher. Les deux Galéres qui nous avoient porté, partirent cette nuit-là même pour *Messine*, & avec elles, le *P. Orsino*, qui étoit de ma compagnie, lequel vous rendra, où vous fera tenir cette lettre, qui termine cette soirée, n'aïant pas voulu perdre l'ocasion de vous donner de mes nouvelles, pendant le séjour que je ferai en cette Ville, afin de vous informer particuliérement de la liberté dont je joüis à present, & de ma parfaite santé, que je vous souhaite aussi avantageuse, en la demandant incessament à Dieu pour vous.

De Syracuse le 4. Décembre 1625.

LET-

LETTRE XV.

DE MESSINE.

Cette quinziéme Lettre, que le Sieur della Vallé écrit de Messine, a ses beautez comme toutes les autres. La description qu'il y fait des villes de Syracuse & de Catane en Sicile, que la naissance & le martyre de Sainte Luce & de Sainte Agathe, ont renduës vénérables dans l'Eglise, est d'autant plus curieuse, qu'elle ne se trouve par tout ailleurs que très-imparfaite & destituée de toutes ces merveilles, qui se rencontrent en ces deux villes, & dont de fameux Poëtes ont rempli leurs ouvrages.

MONSIEUR,

A la considération de M. l'Evêque, qui m'a toujours fait plus de graces que je ne mérite, pendant le séjour que j'ai fait à *Syracuse*, plusieurs Gentilshommes & quantité de Dames, qui vinrent faire civilité à mes femmes, m'engagérent le 5. de Décembre à une promenade hors de la ville; ensorte que nous en sortîmes tous de compagnie, pour voir plusieurs ruïnes de l'ancienne *Syracuse*. Nous vîmes l'écho, que *Denis* fit faire dans une Prison, où il captivoit plusieurs esclaves, afin d'entendre distinctement ce qu'ils se diroient les uns

Echo admirable dans Syracuse.

uns aux autres : je croi même, si je ne me trompe, qu'on en attribuë l'invention à Archiméde. C'est un des plus beaux ouvrages & des plus curieux que j'aïe jamais vû au monde, lequel a dû passer pour un chef-d'œuvre des plus parfaits & des plus ingénieux que l'art ait jamais inventé. En éfet, il imite si bien la nature, que l'écho, qui y est admirable, redit les paroles, rend fidèlement les discours entiers, imite les sons, répéte exactement & sans confusion, les airs que l'on y chante, comme on l'éprouva en notre presence, sur plusieurs instrumens diférens que l'on y toucha; desorte même que si on frapoit d'une baguette sur un tapis qui seroit étendu, le retentissement imiteroit le bruit des plus grosses piéces d'artillerie: cependant tout cela ne consiste qu'en une grote, non pas naturelle, mais artificielle, & qui est d'autant plus admirable, qu'elle est redevable de sa structure à l'esprit humain, qui s'est surmonté en cette invention. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la structure de la concavité de cette grote, est faite de la même façon que celle d'une oreille humaine, qui a donné lieu à cette invention; parce que comme la voix qui frape les oreilles, rend un son & se fait entendre; ainsi on voit par expérience, que la même voïe étant reçuë en cette vaste & artificielle oreille, taillée à la main dans la pierre, a le même éfet & rend le son que l'on desire, quoique les autres échos naturels n'aïent pas le même avantage, encor qu'ils naissent de semblables concavitez, & fabriquées de la même façon. Nous vîmes aussi

L'invention en est attribuée à Archiméde.

aussi auprès de l'écho, ces grands & vastes espaces qu'on avoit creusez sous terre, pour la demeure de ces esclaves, & au-dessus desquels on avoit bâti le Palais de *Denis*, en une situation fort avantageuse & fort belle, d'où l'on découvroit de fort loin la terre-ferme & la Mer : tout auprès du Palais, nous vîmes le grand théâtre, dont il y a encor de beaux restes; non pas de maçonnerie, mais taillez & piquez dans le roc, d'une simmétrie & d'une architecture incomparable, toute d'une piece & fort grande. En retournant de-là au logis, nous vîmes tout auprès de la ville à côté, le Port, qu'ils apelloient *Marmoreo*; parce que la structure en étoit toute de pierres, fort diférente de l'autre Port, qui est aussi fort spacieux, & au-dessous de la ville, de l'autre côté; vû que la ville qui subsiste aujourd'hui est entiérement comprise dans la presqu'Isle, nommée *Orzigia*, qui est toute environnée de la Mer, à la réserve d'un côté, où elle joint le continent par un Pont, sur lequel on traverse un certain Golfe ou détroit qui la sépare de la terre-ferme. Et parce qu'il étoit déja tard, nous retournâmes au logis sans avoir vû autre chose ce jour-là.

Palais de Denis, sur nommé le Tyran.

Le 8. de Décembre, j'acompagnai dès le matin M. l'Evêque, chez les Peres de S. François, où, à cause de la Fête de la Conception de la Vierge, il assista à leur Ofice, avec le Sénat & toute la Noblesse de la Ville, selon la coûtume. Le lendemain je fus voir de compagnie, avec plusieurs de ces Messieurs, l'Eglise de Sainte Luce, qui est hors de la ville, au même

endroit où la Sainte fut martyrisée, qui étoit alors desservie, si je ne me trompe, par des Religieux Franciscains de l'Observance, quoiqu'elle eût été autrefois sous la direction des Prêtres Séculiers. Nous vîmes aussi les grotes qui sont au-dessous de l'Eglise, qui s'étendent fort loin tout à l'entour, & que l'on y avoit autrefois fabriquées pour y enterrer les anciens, ou pour s'y cacher durant la persécution. Le 9. de Décembre, deux galéres de *Malthe*, qui venoient de *Messine*, moüillérent heureusement au Port de *Syracuse*, chargées de provisions pour l'Isle; savoir, la Capitane, & une autre, que commandoit alors le Général, qui se nommoit Don *François Carafa*, Prieur de *Roccella*, fils du Prince de *Roccella*, lequel depuis très-peu de tems avoit fondé de son propre bien le Prieuré de *Roccella*, afin qu'il demeurât toûjours en sa famille, quoiqu'après sa mort, ce ne sera plus, à ce que l'on m'a dit, un Prieuré ou Grand-Croix, mais seulement une Commanderie, & qui fut élû Général des Galéres, pendant le séjour que j'ai fait à *Malthe*, à la place de celui qui les commandoit auparavant.

Grotes au-dessus de l'Eglise de Sainte Luce.

Le 10. du même mois, je fus saluer, avec le Sieur *Paul Faraone*, ledit Prieur de *Roccella* en sa Galére, que j'avois vû plusieurs fois pendant que je demeurois à *Malthe*, & avec lequel j'avois lié une amitié très-étroite. Le 13. à cause de la Fête de Sainte Luce, on chanta les Vêpres solennellement en l'Eglise qui lui est dédiée, & où M. l'Evêque, acompagné du Sénat &

Le sieur de la Vallé acompagne M. l'Evêque.

& de toute la Nobleſſe, ſe rendit en cérémonie. Sur le ſoir on fit de grands feux, & nous vîmes une Cavalcade de quantité de Gentilshommes, qui parûrent aux flambeaux dans la ville, ſous leurs habits ordinaires, & qui étoient ſuivis de tous les Meſſieurs de Ville à cheval, qui ſe promenérent fort long-tems de la ſorte, par toutes les plus belles ruës de la ville.

Proceſſion générale dans Syracuſe le jour de Sainte Luce.

Le 13. de Décembre, que l'Egliſe célébre la Fête de Sainte Luce, Patrone de *Syracuſe*, on fit le matin une Proceſſion fort ſolemnelle, à laquelle on porta par les ruës principales une Image d'argent de la Sainte, plus grande que nature, ſur un beau piédeſtal de même métail, où tout le Clergé & la Nobleſſe aſſiſtérent. La Proceſſion partit de l'Egliſe Cathédrale; & en même-tems que cette Sainte Image ſortoit de l'Egliſe, un certain homme ſe laiſſa couler du haut du clocher ſur une corde, & ſe rendit en un moment, en volant de la ſorte, comme ils diſent, au milieu de la place, qui étoit remplie de peuple, lequel vient de tous côtez pour aſſiſter à ce ſpectacle. La Proceſſion ſe termina en l'Egliſe de Sainte Luce, hors de la ville, où la Meſſe fut chantée ſolennellement, & auprès de laquelle je vis ſous terre, dans une autre petite Egliſe ou Chapelle dédiée à Sainte Agathe, le ſépulcre où le corps de Sainte Luce fut premiérement enſeveli, & d'où il a été tranſporté ailleurs il y a déja long-tems, parce qu'à preſent il n'y eſt plus. Le 14. de Décembre, on courut pluſieurs Prix; les uns à pié, les autres ſur des bouriques, des

mulets, des chevaux, des cavales & des barbes, ou, comme ils disoient à *Syracuse*, sur des genets d'Espagne, dans toutes les circonstances acoûtumées, de grand concours de Peuple, de Dames aux fenêtres, de Cavalcades nombreuses, & de grands cortéges de carosses, par ces mêmes ruës.

Réjoüissances dans Syracuse le jour de Sainte Luce.

Le 15. de Décembre, douze cavaliers masquez, en plein jour, parurent dans la ville, sous des habits de diférentes sortes. Ils coururent le Faquin & la Bague, dans la place qui est devant l'Evêché, où sur la fin ils firent aussi plusieurs caracoles, & se promenérent jusqu'au soir, d'où ils se rendirent tous au Palais, sous leurs habits de masque, où M. l'Evêque les régala superbement, avec le Sénat & d'autres Gentilshommes, jusqu'au nombre de vingt-cinq, que nous nous trouvâmes à table.

Fontaine d'Aréthuse.

Le 16. de Décembre, je fus voir dès le matin la Fontaine d'Aréthuse, que je n'avois considérée qu'en passant & superficiellement, il y a quelques années, lorsque j'allai la premiére fois en Sicile. Je la vis donc au-dedans des murailles de la ville, où dans cette forêt, elle sort de dessous la montagne, pour se rendre de là au bord de la Mer; & où avant que de se communiquer hors des murailles, elle forme une espéce de piscine ou réservoir, dans lequel les femmes de Syracuse vont laver leurs lessives. Nous sortîmes de la ville le même jour, d'où après avoir vû plusieurs cavaliers qui couroient la Bague, dans la place de Sainte Luce, nous nous rendîmes sur le bord de la Mer, vis-à-vis

à-vis des murailles de la ville, pour y entendre de ce côté-là un excellent écho naturel, qui y est, & qui répond fort agréablement deux ou trois fois aux fanfares d'une trompette. Le 18. du même mois, le Prieur de *Roccella* fit voile dès le matin du côté de *Malthe*, avec ses deux Galéres; & le 19. deux autres Galéres de *Malthe*, qui venoient de *Messine*, moüillérent heureusement au Port de Syracuse. Nous allâmes voir ce jour-là hors de la ville le Convent des Capucins, dont les jardins sont remplis de précipices, de concavitez & de carriéres très-profondes; parce que tout le fonds, qui est pierreux, a été anciennement creusé, pour en tirer des pierres, qui fournit de très-belles colonnes, toutes d'une piece, que l'on y a taillées, comme on en pourroit encor tirer d'autres semblables. Cependant l'on voit dans la profondeur de ces concavitez de fort beaux jardins, quantité de beaux arbres qui y sont plantez, qui produisent d'excellens fruits, dont je m'étonnai fort, d'autant plus que je ne me souviens point d'en avoir vû en de semblables endroits où le soleil ne pénétre jamais, à cause de leur profondeur & de la quantité de roches dont ils sont environnez de tous côtez. Ce sont proprement les carriéres qui servirent de prisons aux Athéniens, qui se rendirent enfin à ceux de *Syracuse*, sur le raport de Thucydide, après avoir perdu plusieurs Batailles, tant sur mer que sur terre.

Jardins extraordinaires dans des carriéres.

Le 20. de Décembre, M. l'Evêque tint les Ordres, selon la coûtume, aux quatre-tems de l'année, & ordonna ce jour-là

I 3 plus

plus de deux cens personnes; parce que ce Diocèse est fort peuplé, & que plusieurs, pour se soustraire à une infinité de taxes que le Roi léve sur le peuple, s'engagent volontiers dans l'Etat Eclésiastique. Le 21. du même mois, on reporta sur le soir Processionellement, & dans le même ordre que la premiére fois, l'Image de Sainte Luce, dans l'Eglise Cathédrale, où on la conserve ordinairement dans une Chapelle fort propre, sous plusieurs clefs. Aussi-tôt après qu'on eut mis l'Image en sa place ordinaire, & que la Procession fut finie, l'Evêque, qui étoit revêtu de ses habits Pontificaux, exposa sur l'Autel les Reliques de la Sainte, qui consistent en une chemise, qui est de couleur d'azur, un peu obscur, avec une Sandale à l'Apostolique, & la donna premiérement à baiser au Magistrat, puis au peuple, & distribua à tous les assistans du coton, qui avoit touché à ces Saintes Reliques; d'où ces Messieurs, qui étoient tous ses amis, & qui l'estimoient infiniment, l'aïant depuis acompagné en son Palais Episcopal, il les obligea de rester & de souper avec lui, quoique ses chefs de cuisine n'eussent pas été avertis auparavant sur ce sujet, & de faire servir pour une compagnie si nombreuse.

Reliques de Sainte Luce.

Le 22. de Décembre, les deux autres Galéres qui étoient au Port, comme je vous ai dit, partirent dès le matin pour *Malthe*. Vers le soir du 23. du même mois, le nouveau Général de *Malthe* entra dans le Port de *Syracuse*, avec deux Galéres, pour y prendre quelques provisions, dont l'Isle de *Malthe* est absolument dépour-

vuë.

vuë. Le 24. le Général en embarqua le plus qu'il lui fut possible, avec beaucoup de froment, dont une grande partie fut transportée en plein jour; & l'autre furtivement & en cachette, parce qu'il n'avoit pas permission d'en enlever si grande quantité; & sur les six ou sept heures du soir il fit voile du côté de *Malthe*. Il nous dit entr'autres nouvelles, que le Prieur de l'Eglise passeroit dans peu de jours, & que la Religion l'envoïoit à *Rome* en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour apaiser Sa Sainteté, qui étoit fort en colére du procédé injurieux de ceux de *Malthe* à son égard, que je vous raconterai ici par ocasion dans toutes les circonstances.

L'Isle de Malthe ne peut subsister que par l'aide de ses voisins.

Deux ou trois Commanderies étant venues à vâquer depuis quelque-tems, par la mort d'un Commandeur qui les possédoit toutes; le Pape aussi, comme elles vâquoient, les unit ensemble; & de Commanderies qu'elles étoient, il en fit un nouveau Prieuré, qu'il donna au Sieur Don *Antoine Barberin* son neveu; créant ainsi cette nouvelle dignité dans la Religion de *Malthe*, d'où tous les Chevaliers s'ofenférent, de ce que le Pape avoit pourvu son neveu de ces Commanderies, au préjudice des anciens qui les prétendoient légitimement. Aprés beaucoup de bruit & de tintamare sur ce sujet, comme si le Pape n'avoit pas droit de Patronage sur tous leurs Bénéfices, de même que sur ceux de tous les autres Ordres, ils résolurent confusément & avec beaucoup de précipitation, d'envoïer des Ambassadeurs à l'Empereur,

Sujet de querelle entre le Pape & les Chevaliers de Malthe.

pereur, & aux Rois de France & d'Espagne, pour les suplier de se rendre à leurs justes plaintes, de les protéger contre le Pape, & de ne pas soufrir qu'il en usât de la sorte envers eux. Le Pape qui eut avis de leurs résolutions, & que ces prétendus Ambassadeurs étoient déja nommez, commanda à M. Visconti son Inquisiteur à *Malthe*, d'en empêcher l'exécution; de solliciter la Religion de ne point envoïer ces Ambassadeurs; que si après tous ses soins & ses remontrances, Messieurs les Chevaliers persistoient dans leurs premieres résolutions, de leur en intimer la défense, par un Acte public de la part de Sa Sainteté, & de leur remontrer qu'ils n'avoient point d'autre Supérieur que le Pape, ni à qui ils pûssent avoir recours dans toutes leurs afaires qu'à lui seul.

M. Visconti s'aquita de cette commission avec tous les soins imaginables; mais à la fin, voïant que tous ses travaux sur ce sujet étoient inutiles, il résolut de venir à l'exécution des ordres qu'il avoit reçûs de Rome, & fit intimer publiquement aux Ambassadeurs qui étoient déja nommez, la défense que le Pape leur faisoit de partir. Ce procédé ne fit aucune mauvaise impression sur quelques-uns d'eux; mais il y en eut d'autres qui en furent tellement transportez de colére, qu'ils tirérent le poignard, & voulurent insulter à l'Oficier de l'Inquisiteur, qui leur faisoit l'intimation: non contents de s'être soulevez de la sorte, tous les Chevaliers furent trouver confusément le Grand Maître, qui étoit à Vêpres dans l'Eglise, & après avoir menacé d'une sé-

Soulevement dans Malthe contre les Oficiers du Pape.

sédition générale, en des termes insolens; ils firent tant, que le Grand Maître députa quelques Grands-Croix vers l'Inquisiteur, pour le prier de révoquer la défense qu'il avoit déja fait signifier, & lui remontrer, que s'il ne se rendoit à la priére qu'ils lui en faisoient, il en pouroit arriver de grands malheurs, & la ruine de l'Ordre, qui étoit sur ce sujet dans une extrême confusion. L'Inquisiteur se voïant pressé de la sorte, leur dit en cette conjoncture, qu'il n'avoit pas le pouvoir de révoquer une défense que le Pape avoit faite; mais que pour empêcher les malheurs qu'ils craignoient, & dont ils disoient être menacez, il révoquoit, autant que son pouvoir le permettoit, l'ordre qu'il avoit fait publier. Ainsi les Ambassadeurs partirent de *Malthe*, & s'embarquérent avec beaucoup de précipitation. Le Pape, qui fut averti du mauvais succès de cette négociation, fit de grandes réprimandes à l'Ambassadeur, résident à Rome, & lui témoigna si précisément le ressentiment qu'il avoit en cette ocasion de la conduite des Chevaliers de *Malthe*; que lui-même, qui avoit peut-être soulevé auparavant tous les Chevaliers, & qui les avoit sollicitez de se défendre généreusement comme ils pouroient, leur récrivit depuis d'une autre façon; & representa si bien au Grand Maître & à la Religion, la colére où étoit le Pape, & ce qu'il pourroit faire contr'eux, que la Religion révoqua le pouvoir qu'elle avoit donné aux Ambassadeurs, qui étoient déja partis, & leur envoïa des Courriers, pour les obliger de ne pas avancer davan-

La Religion de Malthe envoïe des Ambassadeurs à diverses Provinces.

tage; de retourner ſur leurs pas & de ne rien négocier avec les Princes.

Quelques-uns de ces Ambaſſadeurs, qui n'étoient pas encor arrivez où ils devoient aller, ſe rendirent aux ordres que les Courriers leur portérent, de la part de la Religion, & s'en retournérent ſans d'autres ſuccès; & les autres, qui étoient déja à la Cour des Princes, où la Religion les avoit deſtinez, obtinrent d'eux une lettre de faveur, qu'ils adreſſoient au Pape & qui n'eut pas grand éfet. Mais depuis, le Pape a toujours conſervé quelque petit reſſentiment contre la Religion de *Malthe*. Pluſieurs fois on a entendu dire, qu'il la vouloit réformer en pluſieurs choſes; comme d'empêcher que dorénavant les femmes ne demeuraſſent plus dans la Ville-neuve, qu'ils nomment le *Convent*; de s'opoſer aux élections ſimoniaques des Grands Maîtres, & à quantité d'autres choſes que les Chevaliers apréhendoient fort.

Le Pape eſt encolére contre les Chevaliers de Malthe.

Un autre incident nouveau ſuccéda à ces vieilles querelles, ſur ce qu'en vuë de la perte de quelques Galéres que les Turcs avoient priſes peu de tems auparavant; la Religion, pour en refaire d'autres & réparer une perte ſi conſidérable, avoit eu deſſein, & je croi même qu'elle en étoit convenuë, de mettre une taxe; je ne ſai ſi c'étoit à perpétuité ou pour un tems, ſur les Commanderies & les Bénéfices de la Religion; ce qui ne ſe pouvoit pas faire ſans une permiſſion expreſſe du Pape, lequel, au contraire, non-ſeulement condannoit cette entrepriſe; mais ſoutenoit que cette perte n'étoit point ſi conſidérable,

que

que la Religion en dût user de la sorte, puisqu'elle n'avoit perdu que deux pieces de bois. Que pour les Chevaliers qui avoient été tuez en ce combat, elle pouvoit toûjours en refaire d'autres, & avec beaucoup d'avantage pour la Religion, à cause des sommes considérables que les Chevaliers qui s'y rendent, sont obligez de consigner en prenant la Croix; que pour l'intérêt, elle avoit plûtôt gagné que perdu, puisque par la mort de tant de Chevaliers, elle avoit aquis une si prodigieuse quantité de hardes, qu'elles seules pouvoient sufire aux dépenses qu'ils vouloient faire, sans charger les Bénéfices de la Religion d'aucune taxe. Tellement que pour toutes ces raisons, le Pape aïant apris qu'on avoit résolu dans *Malthe* d'établir cét impôt, sans qu'on lui en eut rien communiqué, il étoit fort en colére contre les Chevaliers, qu'il menaçoit d'excommunications, & de plusieurs autres châtimens; ensorte que la Religion envoïa ce Prieur de l'Eglise, qui est aussi Grand-Croix & Prêtre, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire vers Sa Sainteté, pour l'apaiser & lui faire satisfaction. Le 26. de Décembre, on nous dit à *Syracuse*, que la Flote Angloise, qui avoit débarqué à *Cadis*, avoit été repoussée généreusement par les Espagnols, quoique cette Armée Navale fut composée de 80. Vaisseaux, & qu'elle eut mis douze mille hommes à terre, à ce qu'ils disoient, comme grands exagérateurs de leurs prouesses.

Il les menace des Censures Ecclésiastiques.

Le 29. de Décembre, pour satisfaire la passion que j'avois depuis long-tems de visiter

Le sieur della Vallé

Il trouve plusieurs de ses parens dans Catane.

siter & de connoître les Messieurs *della Vallé de Catane ;* parce qu'il y en a plusieurs de très-nobles en cette ville, de tems immémorial, & dont les armes sont entiérement conformes aux miennes, d'où je conclus que nous sommes parens, & que nous sortons tous d'une même souche de Rome, je pris résolution de les aller voir, d'autant plus volontiers, que je me trouvois alors dans *Syracuse*, & assez près de chez eux.

Il va à Catane.

Je partis donc dès le matin, & pris le chemin de *Catane*, dans la litiére de M. l'Evêque, qui voulut absolument que je m'en servisse, afin de m'y rendre plus commodément. J'engageai à ce petit voïage, le Sieur *Paul Sattalia* de *Syracuse*, qui eut la bonté de m'y acompagner. Nous côtoïâmes donc la Mer, incontinent après que nous fûmes sortis de *Syracuse*, & laissâmes à main droite une petite Isle, qui est toute cultivée, très-peu éloignée de la terre-ferme de Sicile, qu'ils nomment *Manghési*, qui est celle que Virgile apelle *Tapso*, & avec beaucoup de raison, *Tapsumque jacentem ;* parce qu'elle est toute unie & fort basse. Nous laissâmes aussi un peu plus loin, à main gauche & hors du chemin, *Melilli*, où demeuroit le Prieur des Carmes, le Pere *F. de Martino*, mon intime ami, qui m'étoit venu voir à *Syracuse* peu de tems auparavant. Nous laissâmes ensuite à main droite, toujours sur le bord de la Mer, mais à quelque distance, la ville d'*Augusta*, qu'on nommoit autrefois *Mégara*, dont Virgile fait mention en ces termes, *Magareosque sinus*. Sur le soir, nous traversâmes la ville de *Carlo Lentini*, qui

qui est bâtie sur le haut de certaines collines, & que l'on nomme de la sorte, comme si on disoit *Lentini di Carlo*; parce que Charles V. Empereur la fit bâtir, dans la résolution peut-être d'y transférer toute la ville de *Lentini*, à cause que l'air y est plus pur & beaucoup meilleur.

Enfin, après avoir fait 24. milles depuis *Syracuse*, nous nous reposâmes à *Lentini*, & allâmes décendre au logis du Sieur *Flaminio Mollica*, Baron *della Bagnara*, qui m'avoit envoïé visiter à *Syracuse* quelques jours auparavant, lequel me reçût avec beaucoup de civilité & de témoignages d'amitié extraordinaires. Le 30. de Décembre, nous fûmes entendre la Messe dès le matin dans l'Eglise de Sainte Marie de Jesus, des Religieux Déchaussez, à quelque distance de la ville de *Lentini*. De-là nous allâmes aussi à la place & à l'Eglise des Saints Alphie, Philadelphe & Cyrin, Religieux de S. François, Martyrs, patrons & protecteurs de la ville de *Lentini*, que l'on nomme *Facundissima Latinorum Urbs*, qui porte un lion rempant dans ses armes, ancienne devise des Léontins, comme on voit dans ses anciennes Médailles, & comme je l'ai remarqué dans le Certificat de santé qu'ils me donnérent; parce qu'à cause de la contagion qui étoit à *Palerme*, on ne pouvoit espérer de passer, sans prendre dans tous les lieux que l'on parcouroit, le Certificat de santé. Nous dînâmes ensuite de fort bonne heure, & aussi-tôt après nous partîmes. A quelque distance de *Lentini*, nous traversâmes un petit Fleuve sur un Pont, qu'ils apellent le Fleuve de

On le reçoit par tout avec beaucoup de civilité.

de *Lentini*; & on ne peut pas douter que ce ne soit le *Pantagia* de Virgile; puis nous passâmes une Eglise qui est dédiée à la Vierge, sous le nom de Nôtre-Dame des Malades. A moitié chemin de *Catane*, nous passâmes en deux endroits; premiérement, dans une Barque, & ensuite sur un Pont, la *Giarretta*, qui y est divisée en deux branches; d'où nous nous rendîmes encor de fort bonne heure à *Catane*, qui n'est qu'à 18. milles de *Lentini*, & allâmes décendre au logis du Sieur *Don Angelo Campochiaro de Calatagironi*, qui étoit alors Vicaire-Général de l'Evêque de *Catane*, qui nous reçût & qui nous traita avec beaucoup de civilité, sur la priére que lui en fit M. l'Evêque de *Syracuse*, son ami, & qui étoit aussi allié en quelque façon aux Sieurs *della Vallé* de *Catane*.

Il arrive à Catane.

Le 31. de Décembre, tous les Messieurs *della Vallé*, & plusieurs autres Gentils-hommes de considération de diverses familles leurs parens, me vinrent saluer. Je ne puis pas vous les spécifier les uns après les autres, parce que le nombre en est trop grand; mais je les ai tous marquez sur mes tablettes. Il me sufira de vous dire, qu'il y a aujourd'hui cinq chefs de la famille *della Vallé* dans la ville de *Catane*, tous sortis d'une seule Maison, qui sont parens, & qui ont tous famille très-nombreuse. Le premier porte le nom de *Don François della Vallé*, Baron *della Miraglia*, lequel, à cause qu'il venoit de je ne sçai quel endroit suspect, faisoit la quarantaine dans une Eglise hors de la ville: le second se nomme le Sieur *Don Gueterrez della Vallé*,

Généalogie des sieurs della Vallé de Catane.

lé, frére du Baron, qui étoit alors à *Palerme* : le troisiéme, *Don Diego della Vallé*, que j'avois connu particuliérement à *Messine*, il y a déja plusieurs années : le quatriéme, le Sieur *Don Vincent della Vallé*, Baron de *Schisi*, qui passe, à ce qu'ils disent, pour l'ancienne Isle de *Naxos*, à l'aîné duquel, qui se nomme *Don Horatio*, une fille de *Don Diego* a été mariée : & le cinquiéme, le P. *Don François della Vallé*, qui avoit l'habit Ecclésiastique. Je fus voir dès le matin l'Eglise Cathédrale, avec plusieurs de ces Messieurs, qui me firent l'honneur de m'y acompagner, où, dans une Chapelle qui est bien fermée, on conserve, avec beaucoup de soin & de respect, le corps de Sainte Agathe; je me promenai ensuite fort long-tems dans la ville; où je vis aussi le même jour, toûjours avec ces Messieurs, le Monastére des Bénédictins, qui est parfaitement beau, & dédié à S. Nicolas, d'où les Peres me montrérent en leur sacristie de très-précieuses Reliques, entre lesquelles ils me firent voir un Cloud de Nôtre-Seigneur, une Fléche de S. Sébastien, une partie de la cotte-de-mailles de S. Géorges, de la Barbe de Saint Pierre l'Apôtre, & de la Barbe de S. Zacharie, pere de S. Jean-Bâtiste. Je vis aussi les ruïnes de l'Amphitéâtre, & du Cirque : les Fontaines qui sont hors les murailles de la ville, sur le bord de la Mer, & qui font une fort agréable perspective, à cause de leur situation, en forme de cascades, qui coulent incessament au même endroit, où Sainte Agathe fut jettée dans le feu, & où étoit le théâtre.

Reliques très-considérables chez les Peres Bénédictins de Catane.

Le

Le premier jour de Janvier de l'année 1626. je fus voir sous terre, avec ces mêmes Gentilshommes, qui ne m'abandonnérent jamais, la Prison de Sainte Agathe, & son Sépulcre, où l'on a bâti aussi une autre Eglise; & là même, le lieu où Sainte Luce lui aparut; & dans une autre Chapelle qui est à côté, celui où on lui coupa les mamelles. Je passai ce jour-là à rendre visite à tous ces Messieurs qui m'avoient prévenu, & à plusieurs Dames, de la part desquelles on m'étoit venu faire compliment, comme Madame *Constanza di Gioeni*, femme du Sieur Don *Diego della Vallé*: Madame *Agathe della Vallé* sa fille, femme du Sieur *Don Horatio*, Baron de *Schiso*, avec tous les autres de cette maison; & Madame *Anne Marguerite Faraone*, femme du Sieur *Don Giovanni Bisogni*, sœur de M. l'Evêque de *Syracuse*, qui étoit aussi à *Catane*. Le 2. du même mois, j'allai voir chez les Peres de Saint François, la Chapelle & diverses Sépultures des Sieurs *della Vallé*, dans les armes desquels je remarquai cette diférence, que j'attribuai à l'ignorance des Peintres, que le fonds étoit de gueule, les lions & les étoiles d'or, au lieu qu'à Rome, nous portons d'or, aux lions d'azur, & aux étoiles de gueule. Mais comme les Armoiries se tirent ordinairement des anciennes, qui se conservent gravées sur les pierres qui ne sont point Blasonées, il ne faut pas s'étonner si quelque Peintre moderne a changé les couleurs, & qu'il ait pris l'une pour l'autre. Et parce que ces Messieurs portent tous l'Aigle dans leurs Armoiries, je conclus

Le sieur della Vallé rend visite à quantité de Dames ses parentes.

Armoiries des sieurs della Vallé.

clus de-là, que non-seulement ils descendent de nous autres de Rome; mais que cette descendance n'est que depuis Paul II. de ce nom, de celui des nôtres, qui reçut l'Aigle de l'Empereur Sigismond. Les Titres & les Contrats de leur famille, me confirment en cette opinion, & qu'elle a toûjours été des plus nobles & des plus considérables de la ville de *Catane*, & que de tout tems, elle a joüi de tous les honneurs & a été élevée aux plus belles charges de la Ville; mais il ne s'y trouve point de plus ancien titre que du régne dudit Paul II. qui prouve invinciblement que les enfans de Paul della Vallé, ou que quelqu'autres de nos parens, passérent à *Catane* de ce tems-là, & qu'ils y fondérent cette Colonie *della Vallé*, en vuë dequoi ces Messieurs ne seroient toûjours spécifiez qu'après nous, dans les Contrats, les Testamens, & les Titres, que *Paul* & *Nicolas della Vallé* nous ont laissez.

Je visitai aussi cette même matinée-là, Madame *della Vallé*, Marquise de *Francofonte*, fille du Sieur *Bruno della Miraglia*, & Madame la Barone sa Mere, Madame *Costanza di Perna*, toutes deux dans le Palais du Sieur *Luigi di Gravina*, Marquis de *Francofonte*, mari de l'une & gendre de l'autre. Sur le soir, les Jurats ou Eschevins de la ville de *Catane*, me vinrent voir au logis, & me firent cét honneur, à la considération, comme je croi, du Sieur Don *Diego della Vallé*, qui étoit parent de quelqu'un d'eux. On nous assura que ce même jour on avoit publié dans *Palerme* un Arriéreban, afin que tous ceux

Les Eschevins de Catane vont saluer le sieur de la Vallé.

qui

qui étoient obligez de porter les armes en Sicile, lorsque la nécessité l'exigeroit, se missent en campagne, avec leurs Compagnies, dont on devoit faire une revuë générale, & les distribuer en divers endroits, pour se précautionner contre le bruit qui couroit, que l'armée Navale d'Angleterre piratoit indiféremment sur les côtes de la Mer Méditerranée.

Il leur rend la visite dans l'Hôtel-de-Ville.

Le 3. de Janvier, je fus rendre visite aux Magistrats de *Catane*, dans l'Hôtel-de-Ville, où ces Messieurs me reçûrent avec beaucoup de civilité, & m'acompagnérent en sortant, presque jusqu'à la porte; j'allai voir aussi Madame *Agathe di Gravina*, femme du Sieur *Don Gutteres della Vallé*, Madame *Leonore de Moncado* sa mere, qui m'avoient aussi envoïé visiter; & ainsi tous Messieurs ses enfans, au logis *della Torre*, qui apartient aujourd'hui au Sieur *Don Gutteres*; & laissai entre les mains de Madame *Agathe* une lettre de civilité, que j'écrivois à son mari *Don Gutteres*, qui étoit à *Palerme*. Et après le dîner, je sortis de *Catane*, acompagné de tous ces Messieurs, d'où après avoir visité dans l'Eglise des malades hors de la Ville, le Sieur *Don François della Vallé*, *Baron della Miraglia*, qui y faisoit la quarantaine, je pris congé d'eux, & le chemin de *Syracuse*; & à dix ou onze heures du soir, j'arrivai à *Lentini*, où j'allai loger chez M. le Baron *della Bagnara*.

Il s'en retourne à Syracuse.

Le 4. du même mois, après avoir entendu la Messe dans l'Eglise des Saints Alfie, & de ses Compagnons Martyrs, & avoir dîné de fort bonne heure, nous par-

tîmes

tîmes de *Lentini*; & sur le soir nous arrivâmes à S. Côme, qui n'est éloigné de *Syracuse* que de douze milles, & où l'on fait beaucoup de sucre. A cause qu'il étoit tard, nous passâmes la nuit dans la maison même, où sont les moulins, les fourneaux, & d'autres édifices dont on se sert pour faire le sucre, & que nous examinâmes dès le soir fort curieusement. Le 5. nous allâmes dîner à *Syracuse*, hors les portes de laquelle le Sieur *Paul Faraone*, le Sieur *Don Diego Landolina* son beau-frére, & le Sieur *Don Gaspard Diamante*, avec d'autres de la maison de Monseigneur, se rendirent en carosse au-dévant de nous : le 10. nous allâmes nous promener dans une barque, & giboïer sur le fameux Fleuve Alphée, qui entre dans le Port de *Syracuse*, vis-à-vis les murailles de la Ville, après avoir premiérement passé sous un Pont qui n'a qu'une arche, que l'on voit aussi à l'oposite de la Ville, comme il est representé au commencement de la Pastorale du Sieur *Guarini*, sous le nom de *Pastor-Fido*, dans laquelle le Fleuve Alphée, qui fait le prologue, se trouve en estampe, & fort bien gravé. Le Fleuve est si petit, qu'on ne le peut parcourir dans une Barque, qu'avec bien de la peine; les rivages néamoins en sont toûjours verds & très-agréables.

Il arrive à Syracuse.

Le 11. de Janvier, je vis de certaines grotes, qui sont dessous l'Eglise de S. Jean, à quelque distance de la ville de *Syracuse*, fort spacieuses & fort belles, bâties en forme de labirinthe, pour servir de Sépulcres, dans lesquels on peut descendre facilement, avec des lieux voutez & un peu éclai-

Lieux souterrains à Syracuse.

éclairez, peut-être pour s'y assembler & y assister aux Funérailles, ou aux Festins que l'on y faisoit anciennement. Néamoins on y voit des figures de Saints anciens, qui rendent d'assez grands témoignages que ces grotes apartenoient autrefois aux Chrétiens. L'ouvrage en est parfaitement beau pour des lieux souterrains, où elles sont taillées dans le roc.

Le sieur della Valle cherche à s'embarquer pour Messine.

Le 13. du même mois, les quatre galéres de *Malthe* entrérent dès le matin au Port de *Syracuse*. Parce qu'elles alloient à *Messine*; qu'une des quatre devoit passer à *Naples* & peut-être plus loin, pour porter le Prieur de l'Eglise, qui alloit à *Rome* en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, qui devoit s'y embarquer. Comme je desirois passionnément continuer mon voïage de Rome, ou au moins me servir de la commodité de ces galéres, pour aller à *Messine*, je fus voir incontinent le Général, pour lui demander la liberté de m'y embarquer. Je ne le rencontrai point dans les galéres; & parce que je savois qu'il ne diféreroit pas encor long-tems à faire voile, je l'allai joindre sur le Fleuve Alphée, où il se divertissoit à la chasse avec le Prieur de l'Eglise. Le Général m'acorda de fort bonne grace ce que je lui demandai, & me donna place dans sa Capitane, jusqu'à *Messine*: mais je ne pus obtenir de lui de passer jusqu'à *Naples*, où la galére sur laquelle le Prieur de l'Eglise s'embarquoit devoit se rendre. Quoique l'excuse fut en quelque façon légitime, sur ce qu'il n'y avoit qu'une galére qui faisoit ce trajet, laquelle étoit montée de quantité de gens, sans compter ceux de ma

com-

compagnie & tout mon équipage. Cependant je m'aperçûs que le Prieur de l'Eglise, de qui cela dépendoit; quoi qu'étant à *Malthe* il m'eût témoigné beaucoup d'amitié; qu'ici même il m'eût fait de grandes ofres de service, ne voulut pas m'acorder cette grace, à cause que pendant mon séjour dans *Syracuse*, j'avois toûjours été logé & régalé chez M. l'Evêque, dont le Prieur de l'Eglise n'étoit pas satisfait; parce qu'en passant par *Syracuse* il ne l'avoit pas visité, non pas même le Général des galéres, comme ils prétendoient qu'il en dût user de la sorte, contre le sentiment de mondit Seigneur, qui prétendoit quelque civilité de leur part, & qu'ils le vinssent saluer les premiers, quoi qu'étranger & personnes qui ne faisoient que passer. Desorte que par un point-d'honneur imaginaire, ils ne se visitérent point; & tant qu'ils demeurérent à *Syracuse*, on peut dire qu'il n'y eut pas beaucoup d'intelligence entr'eux; dont néamoins, en vuë de cette commodité, quoi qu'innocemment & sans afectation, je n'en voulus prendre aucune connoissance, comme il arrive souvent en de semblables ocasions. Mais parce qu'enfin il m'importoit peu, & que de *Messine* je continuerois peut-être mon voïage plus commodément étant seul dans des felouques, que dans le peu d'espace de cette seule galére, si remplie de monde comme elle étoit, je jugeai à propos de me servir de la commodité du passage des galéres jusqu'à *Messine*, que le Général m'ofroit de fort bonne grace; ensorte que sur le soir, après avoir soupé, pris congé de M. l'Evêque

Adresse du sieur della Vallé.

que, & de tous les autres, en des termes très-civils & très-obligeans, je fus acompagné du Sieur *Paul Faraone*, & de plusieurs Gentilshommes de mes amis, de même que mes femmes, de M. Marie, belle-sœur de Monseigneur, & de Mesdemoïselles ses filles, jusques sur le bord de la Mer, d'où nous nous embarquâmes dans la Capitane, sur laquelle, outre le Général, le Prieur de l'Eglise s'étoit déja rendu; & sur les dix ou onze heures du soir nous fimes voile.

Il part de Syracuse pour Messine.

Il nous fut impossible de passer *Augusta*, à cause que les vents nous étoient contraires; ensorte que nous moüillâmes au-dessous de cette Ville, à quelque distance du Port; & parce que nous ne saluâmes point la Ville, tant à cause que nous en étions trop éloignez, que nous n'avions pas dessein d'y séjourner plus long-tems, on nous tira de-là un coup de canon chargé à bale. Quoique le Général trouvât ce procédé fort mauvais, qu'il s'en mît en colére, ne pouvant néamoins s'en défendre, il envoïa un Chevalier Espagnol, pour faire excuse au Gouverneur & au Capitaine de la Place, & lui dire qu'il n'avoit pas salué, parce que ce n'étoit pas la coûtume en de semblables rencontres, & qu'il avoit sujet de se plaindre d'avoir fait tirer sur lui de la sorte. Le Gouverneur répondit fort civilement; mais comme Espagnol, il tint sa gravité, & néamoins on fut obligé de n'y pas faire d'autres réfléxions, & de prendre patience. Il dit simplement à ce Député, que s'ils vouloient demeurer en cét endroit, il faloit absolument qu'ils sa-

Pratique de Marine.

saluassent les Baniéres Roïales, qui étoient déja arborées; qu'à moins de cela, il les couleroit à fonds. Le 14. de Janvier, parce que le mauvais tems continuoit, nous nous rendîmes devant le jour avec nos galéres, au-dedans du Port d'*Augusta*; de cette façon, nous saluâmes les Forteresses, qui nous répondirent en même-tems, & de la même force. Il y a trois Forteresses dans *Augusta*; savoir, une au-dedans de la Ville sur une éminence; une autre à l'embouchûre du Port, qui est fort spacieux en dedans; & la troisiéme, qui est aussi au-dedans du Port, & qui est divisée en deux, sur deux éminences de rochers, l'un auprès de l'autre. Plusieurs personnes de nos galéres mirent pié à terre; mais alors je n'en eus pas la curiosité. Et le 15. du même mois, je me rendis dès le matin dans *Augusta*, où j'entendis la Messe du P. Provincial de Sicile des Jésuites, qui alloit à *Messine*, dans une Eglise dédiée à Notre-Dame des Graces. Je vis l'Eglise des Capucins, les ruës de la Ville, la Forteresse de dehors, & tout ce qu'il y avoit de curieux, qui consiste en très-peu de choses, puis je m'en retournai dans la galére. Le 16. de Janvier, comme nous étions encor au Port d'*Augusta*, nous eumes de la nége, & un tems fort mauvais; ensorte que les Capitaines aïant tenu conseil, ils résolurent de retourner à *Syracuse*, parce que les galéres n'avoient pas de provisions pour demeurer si long-tems sur cette route. Nous fimes donc voile de ce côté-là, après avoir dîné, & y arrivâmes sur le soir. Monseigneur, qui en eut avis, envoïa le Sieur *Paul*

Description de la Ville d'Augusta.

Le mauvais tems les oblige de retourner à Syracuse.

Paul Faraone au-devant de moi, pour m'acompagner chez lui ; & M. Marie, pour obliger mes femmes d'aller chez elle.

Le 19. de Janvier, le tems s'étant mis au beau, pendant que nous dînions, le Général nous fit dire qu'il vouloit partir, & qu'il ne pouvoit pas diférer davantage, desorte que nous nous embarquâmes une autrefois, & sur le soir nous arrivâmes à *Augusta*, où nous moüillâmes aussi à cause que le tems étoit changé. Le 20. du même mois, nous entendîmes la Messe au Port des Galéres, & le soir après souper, nous fimes voile, & continuâmes nôtre navigation toute la nuit, sous très-peu de vent ; plûtôt à la faveur des rames, que des voiles. Le 21. à la pointe du jour, nous nous trouvâmes auprès de Capo-Grosso, à vingt milles de *Messine* ; continuans toûjours sur cette route, nous arrivâmes enfin à *Messine* sur le midi, où nous entrâmes dans le Port, à l'embouchure duquel nous moüillâmes auprès du logis de ceux qui contrôlent les Certificats de santé, & qui sont proprement les Gardes de la santé, sur quoi l'on veille dans *Messine* avec beaucoup d'exactitude & de sévérité, à cause de la contagion de *Palerme* & des autres Villes de *Sicile* ; & assurément ils en avoient grand sujet. Toute l'*Italie* leur en doit être fort redevable ; parceque sans tous les soins que ceux de *Messine* y aportent, cette peste de *Sicile* auroit très-facilement infecté toute l'*Italie* ; d'autant plus, que le Cardinal Doria, & les autres qui gouvernent dans *Palerme*, de peur de ruïner la ville de *Palerme*, par la soustraction

Il arrive à Messine.

On examine avec beaucoup de soin les atestations de santé.

ction du commerce, ont exposé la santé, non-seulement de tout ce Roïaume, comme on l'a vû manifestement, mais encor de toute l'*Italie*, en voulant cacher & dissimuler, autant qu'ils ont pû, la peste de *Palerme*, sans y rémédier par ces moïens sévéres & rigoureux, qui auroient été absolument nécessaires, comme de brûler les marchandises infectées, & choses semblables; & en soûtenant même qu'il n'y avoit point de mal, quoique le païs fut infecté, & voulant qu'on leur acordât ailleurs la liberté du commerce, par des ordres exprès qu'ils sollicitérent au Conseil d'Espagne, qu'on leur envoïa, & en vertu desquels une infinité d'autres lieux de *Sicile* ont été infectez. Deforte que la violence de la peste, qui se seroit éteinte en très-peu de tems, si on en eut usé avec plus de précaution, a duré près de trois ans, & continuë encore, par les ordres du Vice-Roi, & de la Cour d'Espagne, malgré les remontrances d'une infinité de peuple.

On dissimule la peste à Palerme.

Pendant que nous étions devant la porte de la Garde de la santé, en atendant qu'on nous eut expédiez, & qu'on nous eut acordé la permission de mettre pié à terre, nous dînâmes dans la galére; en même-tems je donnai avis de mon arrivée aux Sieurs *François Faraone*, & *Don Palmieti di Giovanni*, mes anciens amis, qui en avoient déja été avertis, par quelques lettres qu'ils en reçûrent auparavant, & en vuë desquelles ils m'avoient invité lorsque je serois arrivé à *Messine*, de ne point prendre d'autres logis que le leur. Après dîner, & lorsqu'on nous eût acordé la gra-

ce que nous desirions, nous joignîmes le Port de plus près, & chacun se rendit à terre à sa commodité.

On reçoit le sieur de la Vallé au Port de Messine.

Il s'étoit déja fait sur le Port un concours de tous mes amis, & de plusieurs autres Gentilshommes de leurs parens & amis, qui s'y rendirent en leurs carosses; & à leur imitation, plusieurs Dames aussi de même, pour prendre la Demoiselle *Marian Tinatim*, afin de nous féliciter tous, & nous faire part de la joïe qu'ils avoient de nous voir. Tellement qu'après avoir pris congé du Général & de tous les Chevaliers des galéres, je me rendis à terre avec mes gens, où je fus acueilli de ces Messieurs & de ces Dames, avec tous les témoignages de bienveillance qu'exigeoit notre ancienne amitié, & la passion que nous avions eu les uns & les autres de nous revoir après tant d'années. Nous fûmes descendre tous ensemble de compagnie, au logis du Sieur *François Faraone*, où pendant le séjour que j'y ai fait, j'ai été visité de presque toute la noblesse de cette Ville; de même que la Demoiselle Marie de quantité de Dames, auxquels aussi nous rendîmes visite à notre tour, pour leur témoigner notre reconnoissance de tant de graces & d'honneurs que nous en avions reçûs.

Il est visité de toute la Noblesse.

Le 24. de Janvier, on me donna avis de la mort du Sieur Dom *Giovanni Bisogni*, Gentilhomme de *Messine*, beaufrére de M. l'Evêque de *Syracuse*, & mari de M. *Marguerite Faraon*, que j'avois laissée à *Catane*, avec trois de ses enfans. Il n'y eut de ses enfans que le Sieur *Don François*

çois qui se trouvât à sa mort, dans *Messine*, lequel pour se conformer à la coûtume de cette Ville, sortit de la maison après la mort du pere, abandonnans le logis & le cadavre, sans être enséveli, aux soins & à la piété des autres parens, & se retira chez le Sieur *François Faraone*, comme son plus proche parent, où je demeure à present, où il reçoit les visites de condoleances qu'on lui fait, & où il sera jusqu'après les funérailles de son pere, & que la maison soit purgée & tenduë de deuil. Circonstances pourtant dont j'ai bien voulu vous faire part, comme d'une pratique fort diférente de celles qui sont en usage dans Rome en de semblables ocasions. Nous allâmes voir aussi les corps des SS. Placide & de ses Compagnons, avec toutes les autres Reliques de la ville de *Messine*, qu'on nous montra de fort près, sur la tribune de l'Autel, où on les conserve avec beaucoup de respect. Avant de sortir de la Ville, je fus entendre par curiosité une explication de Morale, que le Sieur *Antoine Mazzapinta*, Philosophe très-fameux & Professeur public dans *Messine*, enseignoit avec plusieurs autres sciences, par divertissement, en son logis particulier, & pour contenter les curieux. Je suspens l'action de ma plume, puisque cette lettre sera la derniére de mes voïages du Levant, dont je vous entretiendrai mieux de vive voix, s'il plaît à Dieu ; parce que j'espére de vous voir dans peu : cependant je vous baise très-humblement les mains.

Reliques de S. Placide dans Messine.

De Messine le 24. de Janvier 1626.

Le Sieur della Vallé décrit les circonstances de son arrivée à Naples, & le séjour qu'il y a fait chez le Sieur Mario Schipano.

LE trentiéme de Janvier, après avoir fretté deux felouques pour Naples, y avoir fait embarquer toutes nos hardes, avec de bons Certificats de santé, qui nous étoient absolument nécessaires, à cause du cercueil du corps de *Sitti Maani*, duquel j'avois toûjours eu un soin très-particulier, que l'on me donna dans *Messine*, par le moïen de mes amis, comme je les desirois, & sous des circonstances les plus avantageuses que je pouvois espérer; nous partîmes de *Messine* sur les neuf ou dix heures du matin, sous la conduite de plusieurs Gentilshommes & de Dames, qui nous acompagnérent jusques dans la barque, à l'embouchure du Port, où nous nous séparâmes avec de grands témoignages d'amitié & de bienveillance réciproque. Nous passâmes le Phare, entre les écueils de *Scylle* & de *Charybde*, à la faveur d'un vent propice, qui nous fit heureusement surmonter les flots de la Mer, qui se trouva alors fort agitée. Nous laissâmes de loin à main gauche les Isles de *Strongyle*, de *Vulcain*; & les autres campagnes; & sur le soir nous arrivâmes à *Trupia*: mais parce qu'on ne voulut pas nous permettre d'y débarquer, à cause qu'ils disoient que ce lieu n'étoit pas un

Le sieur della Vallé part de Messine.

Port

Port en ces tems suspects de peste, & que l'on en avoit assignez quelques-uns sur la côte de *Calabre*, aux Vaisseaux qui passoient, sans pouvoir espérer de moüiller ailleurs, nous continuâmes toute la nuit notre navigation au large & allâmes au-delà de *Pizzo*.

Le 31. de Janvier, nous passâmes la *Mantea*, avec d'autres contrées; & sur le midi nous arrivâmes à Paule, où je débarquai pour m'y reposer. Nous fûmes voir là Ville, ou le Bourg, si vous voulez; & à quelque distance de-là, sur le haut de ces petites montagnes, l'Eglise de S. François de Paule, qui est parfaitement bien située, environnée de forêts, & de quantité de belles eaux, qui coulent incessament parmi les rochers de ces montagnes. Nous y vîmes les Reliques & la Chapelle du Marquis, Seigneur du lieu, avec ses Sépultures, le Fourneau à chaux où S. François fit un Miracle, la Fontaine, & la Grote où il demeuroit, & toutes les autres choses dignes de considération, d'où ensuite nous nous rendîmes sur le bord de la Mer, dans une hôtellerie, où nous passâmes la nuit.

Il arrive à la ville de Paule.

Le 1. de Février, après avoir entendu la Messe, dans une petite Eglise qui y est sur le bord de la Mer, nous partîmes de *Paule*. Nous passâmes l'écueil, qu'ils nomment *del Marchese*, & d'autres contrées; sur le soir nous soupâmes sur la Mer, au-dessous de *Belvedere*; & continuans toûjours notre navigation, sous l'obscurité de la nuit, nous joignîmes l'écueil de *Cerezza*, où nous demeurâmes quelque-tems pour y

prendre langue, sur la crainte que nous avions des Pirates; mais depuis aïant aperçu des feux qu'on avoit allumez sur plusieurs tours, qui marquoient quelque réjoüissance publique, que je croi être pour la naissance de la Princesse d'Espagne, & qu'il n'y avoit rien à craindre sur la Mer, nous avançâmes davantage, & allâmes moüiller au-delà. Le 2. de Février, nous prîmes terre à *Camerotta* où nous dînâmes; d'où immédiatement aïant fait voiles, nous allâmes donner fonds au Port de *Palinure*, au-dessous des tours qui y sont. Je considérai cette contrée avec beaucoup de complaisance & de satisfaction, sur le souvenir des Vers de Virgile, qui décrit la disgrace du Pilote Palinure, & qui a mis ce détroit en réputation.

Réjoüissance pour la naissance de l'Infante d'Espagne.

Le 4. du même mois de Février, nous partîmes de *Palinure*, où le mauvais tems nous avoit arrêtez le jour précédent, & le soir nous moüillâmes à *Acciarvolo*, où nous nous rendîmes pour y passer la nuit, & où l'on contraint les passagers, par une tiranie insuportable, de loger dans une certaine hôtellerie qui y est, la plus détestable qu'on se la puisse imaginer, & de païer à l'hôte tout ce qu'il desire, afin que lui-même puisse s'aquiter envers le Seigneur du lieu, de ce dont il est convenu pour le loüage de ladite maison. Le 5. nous fimes voile à une heure devant le jour; nous passâmes le Golfe de *Salerne*; & sur les cinq ou six heures du soir, nous joignîmes les embouchures de *Capri*, d'où nous allâmes moüiller à cinq heures de nuit, au Port de *Naples*, au-dessous du Bureau de la Doüane de la Farine: mais

Il arrive à Naples.

mais parce nous ne pouvions pas espérer de débarquer, sans en avoir la permission des Commissaires de la santé, nous passâmes le reste de la nuit dans nos félouques, sans avoir encor donné avis de mon arrivée à mes amis de *Naples*, à cause qu'il étoit trop tard.

Le 6. de Février à la pointe du jour, je fis avertir le Sieur *André Pulice*, mon compére, qui vint dès le matin au Port, avec le Sieur *Mario Schipano*, & plusieurs autres de mes amis, d'où ils se rendirent tous dans des barques, auprès de ma felouque pour me saluer; mais avec tous les témoignages de joïe que l'on peut s'imaginer après une abscence de tant d'années. Eux-mêmes m'obtinrent des Oficiers la permission de débarquer: mais pour me soustraire à un plus grand embaras, vû la résolution que j'avois faite de ne pas séjourner dans *Naples*, sans décharger une de mes félouques, qui portoit le cercueil de *Sitti Maani*, avec d'autres hardes qui m'étoient inutiles à *Naples*, & que je ne voulus seulement pas voir alors, je lui fis expédier la liberté de passer à *Rome*; commandai au Pilote de rester au Port, sans la décharger, jusqu'à ce que je fusse résolu de partir, & congédiai l'autre, après en avoir tiré toutes les hardes, dont nous nous servions journellement; & je me rendis bien volontiers, avec beaucoup de complaisance, aux douces violences que me fit le Sieur *Mario Schipano*, d'aller loger chez lui avec tous mes gens. Je n'y fus pas plûtôt arrivé, que j'y reçûs les premieres lettres de *Rome*, depuis quatre ans, que je n'a-

On le vint recevoir au Port.

Il loge chez le Sieur Schipano.

n'avois eu aucune nouvelle assurée de mes parens. J'apris par la lecture que j'en fis, la mort du Sieur *Valerio della Vallé*, qui avoit rendu ce tribut à la nature depuis plus de quatre ans, & de celle du Sieur *Thomas della Vallé* mon oncle, depuis un an. Et comme après leur mort, on croïoit aussi que je n'étois plus du nombre des vivans; de certains Hôpitaux s'étoient mis en possession d'une partie de mes meubles & de mes revenus. Ils se seroient même emparez de tout le reste, & des titres & contrats, si mes parens, & principalement la *Signora Laura Gaëtana*, ne s'y fussent généreusement oposez, par les preuves invincibles qu'ils leur donnérent de ma parfaite santé, en vuë de quelques-unes de mes lettres qu'ils avoient reçuës nouvellement. Je donnai quelques jours à la lecture de divers paquets de lettres de Rome; parce presque tous mes parens & amis m'en écrivoient, pour me témoigner l'impatience où ils étoient de me revoir, & à faire réponse à ceux qui m'avoient écrit; de même qu'à reçevoir les visites de plusieurs Chevaliers de Malthe Napolitains, qui me firent civilité, & que je fus aussi saluer chez eux à mon tour, sans oublier plusieurs Dames, auxquelles je n'avois pas moins d'obligation qu'à toute cette Noblesse, pour les empressemens qu'elles nous témoignérent en cette ocasion.

Il est visité de toute la Noblesse.

Le 10. de Février, j'envoïai à *Rome* des témoignages autentiques de ma parfaite santé, que je fis confirmer à *Naples*, où je fus reconnu pour celui là-même que j'étois il y a douze ans, lorsque j'en partis; j'y solliciuci-

licitai aussi des reconnoissances par écrit, afin qu'en mon absence mes parens s'en pussent servir à mon avantage, contre ceux qui auroient dessein de troubler mes afaires. Le 23. du même mois, il se fit dans Naples de grandes Cavalcades, & des courses de Bagues, avec beaucoup de magnificence, dans la place du Palais, pour honorer la naissance de la Princesse d'Espagne, fille aînée du Roi, où le Duc d'*Alcalà*, qui étoit revenu de son Ambassade de Rome, à cause des divisions & des remûmens d'Italie, assista avec le Viceroi & le Duc d'Albe. Le Carousel fut parfaitement beau, & les Quadrilles fort nombreuses, avec quantité de Noblesse; mais sans inventions, & beaucoup au-dessous de celui auquel je parus en 1612. pour les Nôces Roïales de France & d'Espagne.

Réjouissances publiques dans Naples.

Le 24. de Février, qui étoit le jour de Carnaval, on masqua dans *Naples*, pour divertir le Duc d'*Alcalà*, en presence duquel on dansa quelques Balets dans le Palais: & le 28. quoiqu'il fut Carême, il se fit une autre Cavalcade de gens masquez, qui firent quelques courses de Bague, pour plaire au Duc d'*Alcalà*; & sur le soir il y eut un grand Bal au Palais. Le 9. de Mars, on s'aperçut à *Naples*, sur les sept heures du soir, d'un tremblement de terre, qui ébranloit les plus fortes murailles, comme si elles eussent été de papier; mais il ne dura que très-peu de tems; desorte que, par la grace de Dieu, il ne fit pas de grands désordres, encor qu'il fut épouventable. Le 10. du même mois, l'Abesse, & les autres Dames Religieuses de S. Marcelin, &

Tremblement de terre.

principalement les Dames *Feliciana* & *Beatrice* d'*Avalos*, que j'ai toûjours estimées infiniment, me firent l'honneur de m'inviter en leur Eglise, où elles firent chanter une Messe en action-de-grace à Dieu, pour mon heureux retour en Italie, d'où j'avois été absent, depuis 12. ans que j'avois pris la route de mes voïages.

Part de Naples.

Le 13. de Mars, le tems s'étant mis au beau, parce que j'avois été obligé d'atendre quelques jours, pour me rendre par Mer du côté de Rome; à la fin aïant pris congé du Sieur *Mario Schipano*, qui nous avoit si magnifiquement régalez pendant notre séjour dans *Naples*, & avec lequel je m'étois entretenu de toutes mes avantures, avec la même curiosité & la même satisfaction qui les avoient acompagnées depuis tant d'années, & de tous nos autres amis; je m'embarquai le matin, en presence du Sieur *Angelo Crescentio*, qui se trouva alors à *Naples*, du Sieur *André Pulice*, & de Messieurs ses enfans, qui m'acompagnérent à l'écueil d'*Euplea*, qui se nomme communément *Gaiola*, où enfin je leur dis adieu, après les avoir embrassez & leur avoir témoigné combien je leur étois obligé de leur aimable compagnie.

LETTRE XVI.

DE ROME.

Quelle plus grande marque d'amour pouvoit donner le Sieur della Vallé à sa chére Maani son épouse, que de veiller incessament sur les moïens de la faire triompher après sa mort, dans la premiére Ville du monde, malgré les opositions qu'on lui a formées de tous côtez sur ce sujet ? & nouvellement encor sur la route de Naples à Rome, qu'il décrit en cette seiziéme Lettre, d'une façon toute particuliére, & aussi agréablement, que la joïe que ses parens & amis lui témoignérent à son retour, après une absence de tant d'années, y est remarquable.

MONSIEUR,

Le sieur della Vallé prend le chemin de Rome.

Enfin je suis arrivé à *Rome*, en ma chére patrie; mais quoique je me proméne souvent sur les bords du Tybre, & que je parcoure les sept collines, ma pensée néamoins ne s'écarte guéres de la Turquie & de la Perse; elle croise même les Mers jusques sur les côtes de l'Inde, & passe jusqu'à *Ikkeri*, *Manel*, & *Calécut*. En un mot, je rapelle insensiblement le passé; & comme si je m'étois nouvellement embarqué dans le grand Dauphin, je retourne par tout,

& par mer & par terre, jusques sur les routes que j'ai parcouruës les derniéres, & jusqu'à l'écueil d'*Euplea*, où je me rends à present, de la pensée & de la plume; & d'où après avoir pris congé du Sieur *Angelo*, du Sieur *André*, & des autres, avec de grands témoignages d'afection, je fis voile avec mes félouques, pendant qu'ils s'en retournérent à *Naples*. Et de cette façon,

Après tant de périls d'un très-facheux destin,
Joïeux, nous aprochons de l'Empire Latin.

en très-peu de tems j'arrivai à *Procida*, où le Sieur *Scipione* d'*Antonii* me reçût avec beaucoup de civilité en son jardin; dans lequel, non-seulement il me régala à dîner; mais afin de me servir de la commodité de la marée; parce que je ne voulois pas passer à *Gaëte*, afin d'aller droit à *Terracine*, j'y passai aussi la nuit. Le Juge de *Procida*, sur l'avis que les Matelots peut-être, ou que quelqu'autres lui donnérent du cercueil de *Sitti Maani* que j'avois, selon les fourberies qui se pratiquent ordinairement au Roïaume de *Naples*, se persuada que par ce moïen il tireroit quelque chose de moi; desorte que pour rendre l'action plus célébre, & la faire passer de la derniére importance, il atendit à minuit, lorsque tout le monde dormoit, quoiqu'il l'eut pû faire pendant le jour, que je m'allai promener dans l'Isle avec plusieurs Dames; il se rendit au logis à cette heure importune, acompagné de quantité de gens armez, pour troubler nôtre repos & nous épou-

Il se défend d'une fourberie qu'on lui voulut faire.

épouventer, disant qu'il vouloit visiter mes hardes, & arrêter le cercueil, qu'il étoit résolu de ne le pas laisser passer, & choses semblables. Mais comme je m'étois précautionné contre tous ces petits accidents, je lui fis voir les bonnes Atestations & les Certificats que j'avois aportez de *Naples*; ainsi la confusion lui en demeura; cependant, à la considération du maître de la maison où j'étois logé, je lui fis present de je ne sai quoi, dont il se sentit fort obligé.

Il arrive à Terracide.

Le 14. de Mars, je partis devant le jour de *Procida*, d'où nous étans mis au large, j'arrivai encor de jour à *Terracina*, à la faveur de la marée qui étoit un peu haute. J'y trouvai *Horatio Pagnani*, mon maître-d'hôtel, à qui j'avois écrit de *Naples*, qu'il ne manquât pas de s'y rendre & de m'y atendre; ensorte qu'il étoit arrivé depuis plusieurs jours, avec un autre homme de la *Signora Faustina Alberina*, ma tante. De maniére qu'aïant aperçû de loin nos felouques, & se persuadans que ce fût nous; parce que la haute marée ne nous laissoit pas prendre terre facilement, il s'étoit campé sur le bord de la Mer, avec plusieurs Matelots qui s'étoient dépoüillez & qui se jettérent dans l'eau pour nous joindre, où après avoir ataché plusieurs bouts de cordes à nos felouques, ils nous mirent à terre, en lieu de sûreté, où *Horatio*, & son compagnon, nous vinrent faire la révérence, avec de grands témoignages de joïe, qui furent acompagnez de larmes, & nous conduisirent dans un apartement de l'une de ces hôtelleries, qui sont sur le Port, qu'ils nous avoient déja préparé.

Son maître-d'hôtel vient au-devant de lui.

Le

Le Sieur *Paul Hettorri*, alors Gouverneur de *Terracine*, me fit inviter d'aller en son logis, avec de grandes excuses de ce qu'il n'étoit pas venu en personne pour m'en prier; que l'obligation dont il ne se pouvoit dispenser de faire compagnie au Prince *di Venosa Ludovisio*, qui étoit logé chez lui, l'en avoit empêché, d'autant plus que ce Seigneur ne faisoit que passer pour aller à *Naples*, où tous les Gentils-hommes Romains, Vassaux d'Espagne, avoient ordre de s'y rendre, de la part du Vice-Roi, pour y terminer, comme on croit, quelque querelle & quelque démêlé qu'ils avoient eu ensemble, pour quelque presséance, ou quelque semblable point-d'honneur. L'Ambassadeur d'Espagne, soit que ce fut l'ordinaire ou l'extraordinaire; parceque je ne le sai pas bien; quoiqu'il en soit, pour les humilier un peu, les avoit tous mandez à *Naples*; c'est pourquoi le Prince de Venose passoit alors par *Terracine*. Je remerciai M. le Gouverneur de sa civilité à mon égard, & ne me rendis pas à ses ofres, tant pour ne point augmenter l'embaras que lui causoit la retraite que ce Prince faisoit chez lui, que parce que je n'atendois que l'ocasion de partir.

Le Vice-Roi de Naples mande la Noblesse de Rome.

Le 15. de Mars, un Capitaine de *Sezze*, me vint inviter dès le matin, de la part du Sieur *François della Vallé*, qui y étoit Gouverneur, que je connoissois de réputation seulement, il y avoit déja longtems, sur la beauté de ses Livres de Poësie, de lui faire l'honneur d'aller loger chez lui, lorsque je serois résolu de passer à Rome; qu'il m'atendoit en un certain endroit de

sa

sa dépendance qui est sur la route, comme une hôtellerie, que l'on nomme *Case-nove*. Aïant donc entendu la Messe en cette Eglise, qui est la plus proche de la Mer, je m'embarquai avec tous mes gens, & mes hardes, en de certaines chaloupes que j'avois frettées sur le Fleuve *Ufonté*, à la faveur desquelles, en avançant toûjours contre le cours de l'eau, j'arrivai à une heure de nuit à *Case-nove*, où je trouvai le Sieur *François della Vallé*, qui nous y reçut magnifiquement, & avec lequel j'ai entretenu depuis une amitié & une correspondance très-parfaite. Le 16. du même mois, après avoir entendu la Messe à *Case-nove*, j'envoïai *Horatio* du côté de Rome, avec une partie de mes domestiques & de mon équipage, & principalement avec le cercueil de *Sitti Maani*, que je lui recommandai, sur-tout de le faire entrer secrettement dans *Rome*, avant que le bruit de mon arrivée se répandit, pour se précautionner contre les dificultez que l'on en auroit pû faire, ou à cause des Gardes des Portes, ou de la Doüane; pour ce sujet, je lui donnai quelques lettres pour la *Signora Laura*; & lui prescrivis les ordres qu'il devoit observer en cette ocasion. De cette façon, après avoir laissé à *Case-nove*, entre les mains de notre hôte, les restes de nos hardes & plusieurs autres paquets, parce que nous n'y trouvâmes point de mulets pour les porter, je m'en allai à *Sezze*, avec le Sieur *François della Vallé*, acompagné de mes femmes, & deux serviteurs seulement, pour y atendre un carosse que l'on me devoit envoïer de *Rome*. Le Prince de Ros-

Le sieur della Vallé part de Terracine.

Il envoïe à Rome le cercueil de Sitti Maani.

Rossano *Aldobrandin* passa sur le soir à *Case-nove*, pour se rendre incessament à *Naples* comme les autres.

Le 22. de Mars, le Prince de *Sulmone Borghese* arriva à *Sezze*, qui aloit aussi à *Naples*; mais il y entra en cérémonie, avec une grande Cavalcade, qui s'étoit renduë au-devant de lui, jusqu'au pié des montagnes, où le Gouverneur le fut reçevoir à la tête de toute la milice, tant de cavalerie que d'infanterie, acompagné de l'Evêque & de tous les gentilshommes du païs. Je croi qu'on ne lui fit cét honneur, qu'à la recommandation du Sieur *Girolamo Muti* créature du Cardinal de *Borghese*, qui étoit fort bien allié dans *Sezze*, & qui s'y rendit exprès pour lui faire compagnie & lui procurer cette réception. Je fus saluer ce Prince en son logis, après qu'il eut mis pié à terre, où il me reçut avec beaucoup de civilité, me témoigna que ma visite lui étoit fort agréable, & qu'il m'en étoit très-obligé. Le 23. le Prince de *Sulmone* m'envoïa visiter dès le matin, avant même que je fusse levé, par le Sieur *Baldassar Pignatello*, son maître-d'hôtel, pour me dire adieu, & qu'il étoit sur le point de partir. Je m'habillai donc le plus promtement qu'il me fut possible, lui alai faire la révérence une seconde fois, & prendre congé de lui avant qu'il partit.

Il est visité des grands du Païs.

On arrête le cercueil de Sitti Maani.

Sur le soir Horatio revint à *Sezze*, mais sans carosse; parce que les Gardes de *Sermoneta*, aïant été avertis du cercueil de *Sitti Maani*, qu'il acompagnoit, pour de-là avoir ocasion de tirer quelqu'argent, firent dificulté de le laisser passer sans une pe-

permiſſion particuliére, & le vouloient même tranſporter dans le Bourg, pour faire naître de nouveaux embarras ſur cette route. Mais *Horatio* ne le voulut jamais permettre, ni l'abandonner entre les mains des Eclésiaſtiques, comme ils en faiſoient de grandes inſtances; & ſans avoüer ce que c'étoit, il le fit porter dans une chambre fort propre d'une hôtellerie, qui eſt en cét endroit; l'aïant mis ſous la garde du maître de la maiſon, & d'un de mes ſerviteurs, qui ſavoit ce que c'étoit, il ſe rendit à *Rome* en diligence, avec le reſte du bagage, où il demeura, juſqu'à ce qu'il eut obtenu, non-ſeulement des Meſſieurs *Gaëtan* la permiſſion de les tranſporter par *Sermoneta*, mais encor des principaux de la Doüane, par *Velletri*, & par Rome; afin que, ſans être contrôlé à la Doüane ni ailleurs, on le pût porter droit en mon logis. Et parce que je lui avois dit ſimplement, que je ſouhaitois fort qu'il terminât cette afaire, avant que j'arrivaſſe à *Rome*, il ne m'amena point de caroſſe, quoiqu'il l'auroit pû faire très-facilement; mais il ſe contenta ſeulement de m'aporter ces Paſſe-ports, pour ſavoir ma derniére réſolution, & ce que j'avois deſſein de faire. Je les examinai; les aïant trouvez en bonne forme, & capable de ſurmonter toutes les dificultez qui ſe pourroient rencontrer, j'envoïai un exprès à *Rome*, dès le même ſoir, pour avoir un caroſſe.

Le 24. de Mars, je donnai ordre à cét autre homme, qui étoit venu avec mon maître-d'hôtel, d'aller à *Rome* & de prendre en paſſant à *Sermoneta* le cercueil de *Sitti*

Maa-

Maani & de le faire transporter à *Rome*, avant que j'y fusse arrivé ; je lui recommandai aussi d'avoir soin de deux charges de cheval, & d'une partie des hardes les plus legéres que j'avois, que j'abandonnai à sa conduite. Le 25. il arriva à 22. heures à *Rome*, & sans avoir été arrêté en aucun endroit, sur les assûrances que quelques-uns de mes amis m'en ont données depuis, il fit porter ce cercueil droit en mon logis, qu'il mit entre les mains de la *Signora Laura*, qui eut le soin de le mettre en ma chambre particuliére, & les autres hardes en quelqu'autre endroit du logis. Le 26. le carosse qui nous devoit porter à *Rome*, arriva à *Sezze* sur le soir. Le 27. après avoir pris congé du Sieur *François della Vallé*, & du Sieur *François di Malta* son parent, qui s'étoit aussi rencontré en ces quartiers avec lui, nous partîmes de *Sezze*, d'où nous fûmes dîner aux *Capannes*, qui est une hôtellerie, auprès de *Core* ; & sur le soir nous arrivâmes à *Velletri*, où nous passâmes la nuit.

On envoïe de Rome un carosse au sieur della Vallé.

Le 28. de Mars, nous partîmes de *Velletri*, & passâmes le matin par *Gensano*, où là auprès nous vîmes son lac, qui étoit le fameux *Lacus Triviæ* ; puis par la *Riccia*, où Messieurs *Savelli* ont un très-beau Palais. Nous dînâmes à *Albano*, à la vuë de *Castel Gandolfe*, qui étoit autrefois le lieu d'*Aba Longa* ; & sur le soir nous arrivâmes à *Rome*, sans en donner avis à personne ; parce que comme j'étois en deuil, je ne voulus pas qu'on vint au-devant de moi, ni qu'on me fit aucune cérémonie, comme plusieurs s'y préparoient. Desorte que m'étant

Il arrive à Rome.

tant rendu dans la Ville par la porte de S. Jean, dans le même caroſſe de campagne; de peur d'être reconnu, je m'en allai droit à ma Vigne, par de petites ruës détournées, vers les *Scale Sante*, où j'atendis la *Signora Laura*, que j'avois priée dès *Velletri*, de m'envoïer un caroſſe vuide, qui me portât ſecretement au logis.

Le caroſſe étant venu, ſur les cinq ou ſix heures du ſoir, comme je l'avois deſiré, je renvoïai celui de campagne; & à la faveur de l'obſcurité de la nuit, nous montâmes dans l'autre, & commandai au cocher de nous mener au logis; mais par le chemin le plus long de Sainte Marie Majeure, & tourner encor par d'autres ruës, afin de n'y arriver que bien tard. A la fin cependant nous nous rendîmes, ou entrâmes dans le logis par la porte de derriére; en même-tems je fis fermer toutes les portes, de peur que quelque domeſtique n'alât publier mon arrivée, & que quelqu'un ne vint troubler la converſation que je voulois avoir avec la *Signora Laura*. Mais je ne fus pas plûtôt entré, que je trouvai le Sieur *François Maria della Riccia* qui m'atendoit, lequel m'introduiſit, & me fit la grace de reſter au logis avec la *Signora Laura* ſa mere, & le Sieur *Gaſpard Salviano* mon intime ami. Nous trouvâmes enſuite dans la cour la *Signora Laura*, qui s'y étoit renduë (quoique convaleſcente & dans une débilité extréme, qui lui étoit reſtée d'une maladie mortelle qu'elle avoit euë pendant que j'étois à *Naples*) pour me re-

recevoir, avec toutes les femmes du logis, & me témoigner tous ensemble la joïe qu'elles avoient de nous voir & de nous posséder après une absence de tant d'années. Nous nous embrassâmes tous; après avoir demeuré ensemble en conversation, & avoir entretenu particuliérement la *Signora Laura*, qui m'informa de diverses choses, j'envoïai saluer de ma part, vers les dix heures du soir, la *Signora Faustina Alberina* ma tante, & Messieurs *Crescentii*, auxquels je donnai avis de mon arrivée, & que s'il n'eût point été si tard, je n'aurois pas manqué de leur aller faire la révérence.

La joie que ses parens eurent de le voir.

La *Signora Faustina*, sans perdre de tems, me vint trouver avec ma fille *Silvia*, qui étoit devenuë si grande, que je ne la reconnoissois presque pas, & la *Signora Antonia Ruggieri*, femme du Sieur *Tiberio Alberini*, laquelle ne me reconnut pas aussi d'abord. Nous soupâmes tous ensemble fort gaïement, & après une conversation de plusieurs heures, la *Signora Faustina* avec sa compagnie, se retira chez elle, jalouse en quelque façon de l'amitié que *Silvia* & la Demoiselle *Marie* se voüérent réciproquement. Le Sieur Gaspard demeura cette nuit-là avec moi; & avant que de me coucher, je me fis aporter le cercueil de ma chére *Sitti Maani*. Jusqu'à present, j'ai reçû incessament des visites de presque toute la Noblesse de *Rome*, & de quantité de mes parentes & amies, qui me revoient dans ce païs, après une si longue absence, & me reçoivent avec une satis-

Sa fille Silvia le vient saluer.

satisfaction & d'une maniére qu'elles n'avoient pas prévuë. C'est ce qui m'est arrivé depuis que je suis parti de *Naples*, jusqu'à present. Je vais me disposer cependant à rendre les visites néceſſaires, & baiser les piés à nôtre Saint Pere le Pape Urbain VIII. dont je vous informerai particuliérement, pour ne vous rien cacher de mes avantures.

De Rome le 4. d'Avril 1626.

LETTRE XVII.

DE ROME.

Urbain VIII. qui ne se trompoit jamais dans le jugement qu'il faisoit de ceux qui avoient l'honneur de l'aprocher, eut tant d'estime pour le Sieur della Vallé, dès la premiére audience qu'il lui donna, immédiatement après son retour des Indes, qu'il le fit & le nomma Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, sans que nôtre héros l'en eût jamais sollicité, comme il le témoigne en cette dix-septiéme Lettre qu'il écrit de Rome, & dans laquelle il raconte par ocasion l'histoire d'une Demoiselle de Biscaïe, dont la conduite a quelque chose de surprenant.

MONSIEUR,

Après m'être reposé quelque-tems, depuis mon retour en cette Ville, je ne pensai

ſai plus qu'à aller rendre mes devoirs aux uns & aux autres, & à leur faire civilité; enſorte que dès le 8. d'Avril, je fus baiſer la premiére fois les piés à nôtre Saint Pere le Pape Urbain VIII. qui m'acueillit & me reçut d'une maniére la plus obligeante qu'il ſe puiſſe dire, & avec lequel j'eus l'honneur de demeurer plus d'une heure en converſation ſur diverſes choſes. Ce fut M. le Cardinal *Magalotti*, qui m'introduiſit à cette audience, par le petit eſcalier ſecret. C'eſt lui qui ſe charge preſque de tout le ſoin des afaires de Sa Sainteté. Il s'entretint fort long-tems avec moi, me fit de grandes civilitez & beaucoup de faveurs. A cauſe que je nâquis le 11. d'Avril, & que tous les ans à pareil jour je célébre celui de ma naiſſance: je datai de ce jour-là même l'Epître dédicatoire que je fis pour mon Traité, que j'avois intitulé, *De Regionibus ſubjectis recentiori Perſarum Imperio*, & que je voulois faire imprimer.

Le ſieur de la Vallé eſt introduit à l'audience du Pape.

Le 19. d'Avril, je preſentai à Sa Sainteté une inſtruction de la *Georgie*, que j'avois écrite & compoſée en nôtre Langue, & que j'avois parfaitement bien fait relier, afin d'inſpirer à notre Saint Pere la penſée d'y envoïer des Religieux en Miſſion, pour tâcher de réduire ces Peuples à l'obéïſſance de l'Egliſe Romaine. Le Pape l'aprouva fort; par ce moïen, je lui parlai & l'informai de pluſieurs autres afaires. Le 20. du même mois, le Cardinal de *Saint Onofrio*, frére du Pape, m'envoïa dire que je me rendiſſe au Palais, où étant allé, il me dit, de la part de notre Saint Pere, que Sa Sainteté m'avoit fait ſon Camerier d'hon-

Urbain VIII. le fait ſon Camérier d'honneur.

d'honneur, sans néamoins que je l'eusse jamais sollicité, comme chose fort éloignée de ma pensée. Je le remerciai très-afectueusement, & lui témoignai alors, qu'en cette qualité je serois toûjours en état de servir Sa Sainteté, par tout où ses intérêts m'apelleroient & où il me commanderoit d'aller.

Le 4. de Mai, le Pape, après avoir proposé en la Congrégation de *propagande fide*, l'afaire des Géorgiens, sur les avis que je lui en donnai, fit un Decret en ladite Congrégation, par lequel il fut conclu qu'on y envoïeroit des Peres Théatins en Mission, sous la conduite du P. Don *Petro Avitabile* de *Messine*, qui s'y étoit déja ofert; & parce que je l'avois connu particuliérement dans *Messine*, je contribuai à le faire reçevoir; que lesdits Peres consulteroient, & se conformeroient à mes sentimens de toute leur conduite sur ce sujet; parce que Sa Sainteté m'avoit fait l'honneur de parler de moi avec éloge dans la Congrégation, où il avoit ordonné que dorénavant on ne concluroit rien, non-seulement touchant cette Mission, que j'avois proposée chez les Géorgiens, mais même de toutes les afaires du Levant & d'outre-Mer, sans me le communiquer, & reçevoir de moi dans l'ocasion les instructions nécessaires. On m'envoïa une copie de ce Decret, que je garde en mon cabinet, qui étoit signée du Sieur *François Ingoli*, Secrétaire de la Congrégation; & dès-lors, selon l'ordre que je reçus, je commençai à dresser les Mémoires absolument nécessaires à ces Peres, qui étoient destinez à cette Mission.

Decret de la Congrégation en sa faveur.

Le

Histoire d'une fille de Biscaïe, travestie en homme.

Le 5. de Juin, l'Enseigne, *Catherine d'Arcuso*, Biscaïenne, qui venoit d'Espagne, & qui étoit arrivée à Rome seulement le jour précédent, se rendit en mon logis pour la première fois. C'étoit une fille, qui pouvoit avoir alors 35. ou 40. ans, qui avoit été élevée dès sa jeunesse dans un Monastére de Biscaïe son païs, où ses parens étoient en quelque considération. Je croi même qu'étant parvenuë à l'âge de 15. ou 16. ans, elle prit l'habit de Religieuse; mais qu'avant de faire Profession, n'aïant point de vocation pour ce genre de vie, elle sortit du Monastére & se retira chez son pere, où s'étant enfin résoluë de mener une vie d'homme, elle se travestit, s'enfuit de la maison paternelle, & se rendit à la Cour d'Espagne, où, sous un habit de garçon, elle demeura quelque-tems en qualité de Page. Il lui prit fantaisie depuis d'aller à *Seville*; delà, de passer aux Indes Occidentales, où d'abord elle servit de certains Marchands, toûjours sous un habit de garçon. Mais à cause d'une quérelle qu'elle eut quelque-tems après, elle fut contrainte de s'en aller & de se retirer de la Cour; & comme naturellement elle aimoit les exercices de Mars & penchoit à la guerre, elle s'enrôla sous je ne sai quels Capitaines, porta les armes fort long-tems en ces quartiers, & se trouva même en diverses ocasions, où comme bon soldat elle donna toûjours des marques de son courage, de même qu'en quantité d'autres petits démêlez particuliers; desorte qu'elle se fit craindre, s'aquit la réputation de brave & de généreux; parce

parce qu'elle n'avoit point de barbe, on la croïoit & même on l'apelloit Eunuque.

Elle se trouva un jour dans une mêlée, où sa Compagnie fut rompuë & mise en déroute, & le drapeau perdu entre les mains des ennemis; mais en cette ocasion, où aparemment elle devoit périr mille fois, elle se comporta avec tant de générosité, qu'aïant rallié ses compagnons qui fuïoient, elle alla tête baissée contre les ennemis, qu'elle combatit avec tant de succès, qu'elle enleva de sa propre main le drapeau qui étoit perdu, & tua en même-tems celui qui l'avoit pris & qui s'en étoit rendu le maître, de maniére qu'elle fut Enseigne de cette Compagnie, plûtôt par sa propre vertu & son courage invincible, que par la faveur de celui qui commandoit. A la fin, plusieurs la soupçonnans d'être fille, la vérité se manifesta dans une grande quérelle qu'elle eut, où aïant donné des preuves de son adresse & de sa générosité, elle fut blessée à mort; & fut contrainte en cét état, pour se sauver des mains de la Justice qui la poursuivoit, de se jetter entre les bras de l'Evêque, auquel elle avoüa en confession les circonstances de sa vie & de sa conduite; qu'au reste elle étoit fille, & que sans avoir jamais eu dessein de mal faire & de vivre dans le désordre, elle avoit simplement suivi les mouvemens impétueux de son inclination, qui ne lui inspiroit que de courir le païs & de suivre les armées: & qu'afin qu'il ne doutât point de la vérité qu'elle lui avançoit, elle le prioit de la faire visiter pour s'en assurer. En éfet, après en être convenu, cela fut fait; les Matrônes

Sa générosité dans une bataille.

Elle est reconnuë pour fille.

nes & Sages-femmes la visitérent & avoüérent qu'elle étoit fille.

L'Evêque la mit dans un Monastére. Parce qu'il savoit qu'elle avoit été Religieuse, & qu'il doutoit encor qu'elle n'eut fait Profession ; il l'obligea d'y rester, jusqu'à ce qu'il reçût des nouvelles de son païs, qu'elle n'avoit jamais porté que l'habit de Novice. Desorte que comme elle étoit encor dans la liberté de faire ce qu'elle desiroit; qu'absolument elle ne vouloit point être Religieuse, mais persévérer dans l'exercice militaire, elle sortit du Monastére avec le consentement de l'Evêque, & s'en vint en *Espagne*, où aïant demandé au Roi la récompense des services qu'elle lui avoit rendus à l'armée; sa cause aïant été plaidée au Conseil, selon la coûtume du païs; elle obtint du Roi huit cens écus d'apointement dans les Indes, avec la qualité d'Enseigne, la liberté de continuer à servir sous l'habit d'homme & de suivre l'armée, sans rien craindre dans le Roïaume, de la part des sujets du Roi. Pour ce sujet, elle étoit venuë en Italie, afin de passer à Rome, pour demander au Pape, je ne sai quelles graces confirmatives, peut-être de son genre de vie, qu'elle a obtenuës par l'entremise & le crédit de plusieurs personnes de considération qui s'y emploïérent.

Elle passe en Espagne, pour solliciter la récompense de ses services.

J'avois déja entendu parler d'elle dans l'Inde Orientale, où sa réputation étoit fort établie;& j'avois même desiré d'en être informé particuliérement ; tellement que le P. *Roderigo de S. Michel*, Augustin-Déchaussé mon intime ami, duquel j'ai fait mention plusieurs

sieurs fois dans mes Lettres, auquel j'avois fait confidence de ma curiosité sur ce sujet, & qui s'étoit rendu à *Rome*, par la route de *Venise*, quelques jours devant moi, me l'emmena en mon logis, dès qu'elle fut arrivée à *Rome*, & qu'elle lui eût rendu visite comme à son Compatriote. Nous demeurâmes long-tems en conversation, où elle me raconta plusieurs circonstances de sa vie, fort extraordinaires, dont je me suis contenté de vous en raporter ici quelques-unes, les plus remarquables & les plus assurées, comme d'une personne rare de notre siécle. Depuis j'en ai donné la connoissance à plusieurs Dames & Gentilshommes, dont la conversation lui plaisoit beaucoup plus que celle des Dames. Le Sieur *François Crescentio*, qui sçait fort bien peindre, en a fait le portrait. Elle est de grande taille, & grosse, pour une femme; ensorte que par-là, il n'y a personne qu'il ne la prenne pour un homme. Elle n'a pas plus de sein qu'une jeune fille. Sur ce sujet, elle me dit qu'elle s'étoit servie de je ne sai quel remede pour le faire dissiper & le réduire en l'état où il étoit; que ce remede ne fut qu'un emplâtre, qu'un Italien lui avoit donné, qui lui fit de grandes douleurs lors qu'elle l'apliqua; mais que peu de tems après, ces douleurs avoient cessé, & que sans avoir fait de mauvaise impression sur la peau, il avoit eu son éfet. Elle n'est ni belle ni laide de visage. A la voir, on connoît qu'elle a fatigué, & qu'elle est âgée, avec les cheveux noirs courts, comme un homme, & des moustaches comme on les porte aujourd'hui.

Elle rend visite au sieur de la Vallé.

Son portrait.

Après tout, elle a plus la mine d'un Eunuque que d'une femme. Elle est vétuë à l'Espagnole comme un homme, & porte l'épée au côté. Elle marche hardiment; mais avec la tête un peu baissée, comme si elle étoit bossuë, plûtôt à la cavaliere & en soldat fatigué, qu'en homme de Cour qui étudie ses démarches, & qui afecte la bonne grace en marchant. A la main seulement, on peut connoître qu'elle est une femme, parce qu'elle l'a grasse & charnuë, quoique forte & robuste; outre qu'elle la porte, & s'en sert ce me semble à la façon des femmes.

Le Chef d'une Mission chez les Géorgiens, consulte le sieur della Vallé.

Le 11. de Juin, le P. Don *Pietro Avitabile* me vint voir après-dîner, pour m'informer de son arrivée de *Messine*, & me demander en même-tems un Mémoire instructif des routes qu'il devoit tenir & des biais dont il se devoit servir, pour faire réüssir son voïage, conformément au Decret que la Congrégation en avoit donné, afin qu'ensuite il pût partir par la premiere ocasion qui se presenteroit. Le 14. de Juin, je fus voir ce Pere pour la premiere fois, en son Couvent de S. Silvestre à *Monte-Cavallo* où il étoit, & je lui donnai par écrit l'instruction qu'il m'avoit demandée pour son voïage, de laquelle je me suis réservé une copie, conforme à une autre que je portai aussi à la Congrégation de *propaganda fide*, afin qu'elle sollicitât en sa faveur plusieurs choses qui me sembloient absolument nécessaires; mais principalement des Brefs du Pape pour porter à ces Princes, & plusieurs Lettres de recommandation aux Ambassadeurs des Princes

Ca-

Catholiques qui sont à *Constantinople*, où il devoit passer; & à plusieurs autres qui ne leur seroient pas inutiles sur la route, comme j'en avois déja plusieurs fois conféré avec le P. Général de son Ordre, qui avoit eu dessein de l'envoïer.

Le 23. du même mois, le P. *Avitabile* partit de Rome, pour son voïage de la Géorgie, avec un de ses compagnons, qui se nommoit le P. Don *François Aprile*, dans la résolution de prendre aussi en passant à *Messine*, le P. Don *Jâques de Stephano*, & quelqu'autres, jusqu'au nombre de cinq ou six Peres, qu'on avoit destinez à cette Mission. Mais sur l'avis que je leur donnai, ils se divisérent en deux bandes; & nous convinmes ensemble, que les autres suivroient immédiatement après, sur les nouvelles que les premiers leur donneroient de *Constantinople*, de la facilité du passage, afin de les suivre ensuite sur la même route, ou d'en chercher quelqu'autre pour s'y rendre, s'il se trouvoit de la dificulté sur celle-là.

Les Missionnaires partent de Rome pour ce quartier-là.

Ceux qui partirent les premiers, portérent des Brefs de la part de Sa Sainteté, qui s'adressoient à ces Princes Géorgiens, qui subsistent encor aujourd'hui; sçavoir, à celui d'*Imeriti*, ou *Basciaive*; à celui de *Dadian*, ou d'*Odisci*, qui est la *Mengrelie*; à celui de *Guriel*, & au Prince *Teimuras*, qui étoit autrefois Seigneur de *Kacheti*, en quelqu'endroit qu'ils fussent. La Congrégation les chargea aussi de quelques lettres pour deux Métropolitains, auxquels il n'étoit pas à propos que le Pape écrivit, parce qu'il ne contoit pas qu'ils fussent Ca-

On leur délivre des Brefs du Pape, & de l'argent pour leur voïage.

tholiques ; qu'au contraire, on les pouvoit soupçonner d'être Schismatiques. Ils portérent diverses galanteries, pour les presenter aux Princes, aux Métropolitains, & aux autres, dont ils auroient besoin ; & obtinrent cinq cens écus de la Congrégation pour leur dépense, & cinq cens autres que l'on mit en dépôt pour celle des autres Peres qui les devoient suivre, outre plusieurs presens qu'on leur fit à *Rome*, à *Naples*, à *Messine*, & par tout où ils passérent, tant en argent, qu'en nipes & galanteries diférentes. Je fus leur dire adieu en leur maison, le soir même qu'ils devoient partir, après nous être embrassez plusieurs fois, & avoir reçû de belles promesses de leur part, qu'ils m'informeroient par lettes de tems en tems de tout ce qui se passeroit.

Cérémonie dans Rome pour l'hommage du Roïaume de Naples.

Le 28. de Juin, le Pape après avoir oficié Pontificalement à Vêpres dans l'Eglise de S. Pierre, sortoit de l'Eglise revêtu de Chape & de Mitre, pour s'en retourner au Palais, à la faveur de ses Porteurs ordinaites ; mais il n'étoit pas encore hors de la porte, que le nouvel Ambassadeur d'Espagne, le Comte d'*Ognate*, qui étoit arrivé peu de jours auparavant, pour résider en cette Ville à la place du Duc de *Pastrane*, & qui devoit faire sa premiere fonction en cette Cour, parut selon la coûtume ; parce que depuis quelques années cette cérémonie, qui ne se pratiquoit jamais que le jour de la Fête de S. Pierre, se fait à present la veille après Vêpres, pour presenter à Sa Sainteté la Haquenée, en foi & hommage du Roïaume de Naples. Avant que l'Am-

l'Ambassadeur se fut avancé pour saluer le Pape, auprès de la chaise duquel je me trouvai alors, d'où je fus spectateur de tout ce qui se passa, le Tresorier de la Chambre se rendit auprès du Pape, avec beaucoup de précipitation, pour lui dire que l'Ambassadeur ne lui avoit donné aucune assurance de ces sommes considérables que l'on avoit acoûtumé de consigner tous les ans, en presentant la Haquenée. Je ne sai pas s'ils disoient qu'ils n'en avoient pas eu le loisir; qu'ils s'en aquiteroient après, ou que le billet de finance étoit dressé, mais non pas signé, ni dans les formalitez qu'il devoit être. Enfin l'argent n'étoit pas comptant. Quoiqu'ils protestassent que ce procédé n'avoit pas été étudié, & qu'ils en voulussent attribuer le défaut à l'arrivée précipitée de l'Ambassadeur nouveau, qui n'étoit pas encor bien informé des circonstances de son Ambassade. On croïoit néamoins que c'étoit une tentative, pour voir si par hazard le Pape n'en feroit aucune mention, & si peu à peu ils pourroient se soustraire à cette reconnoissance.

Le Pape fait dificulté de recevoir la Haquenée.

Le Pape qui avoit, à ce que l'on me dit, quelque pressentiment de toute cette conduite, répondit & sans d'autre réflexion, que sans la lettre de change il ne vouloit pas non plus de la Haquenée, & qu'il n'étoit pas d'humeur à porter un préjudice si considérable à la Chambre. Cependant que si la lettre de change étoit défectueuse, dans la formalité qu'elle devoit avoir & qu'elle ne fut pas conçuë dans les termes ordinaires, ils n'avoient qu'à s'en retourner avec la Haquenée, pour revenir le len-

demain au matin, avec la promesse dressée comme on la desiroit. L'Ambassadeur fit instance, qu'au moins l'on reçût alors la Haquenée, & que le billet seroit bientôt dressé ; mais le Pape repliqua, que si le Sieur *Marcello Sacchetti*, frére du Cardinal *Sacchetti*, qui étoit grand ami du Pape, Banquier très-fameux, & qui se trouvoit aussi alors auprès du Pape ; que s'il vouloit, dis-je, cautionner l'Ambassadeur par écrit, & en bonne forme, il seroit content & satisfait ; mais qu'il ne commandoit pas au Sieur *Marcello* de le faire ; qu'il ne vouloit pas même qu'il en usât de la sorte à sa considération ; qu'il ne prétendoit pas non plus lui en avoir obligation ; mais qu'il le pouvoit faire s'il le vouloit, à la priére de l'Ambassadeur. Les Espagnols voïant alors qu'ils ne pouvoient s'en défendre, priérent le Sieur *Marcello* de répondre de la somme d'argent en question, pour M. l'Ambassadeur, à quoi il se soumit, avec beaucoup de civilité & sans d'autre réfléxion, dont il fut dressé un Acte public, par ordre du Pape ; & sur ce que Sa Sainteté témoigna qu'il reçevroit volontiers la Haquenée à cette condition, l'Ambassadeur s'aprocha en même-tems pour la lui presenter, avec les cérémonies ordinaires. J'ai bien voulu vous informer de ce petit diférend dans toutes ses circonstances, comme chose fort extraordinaire, arrivée de mon tems & en ma presence. Cependant je vous baise très-humblement les mains.

De Rome le 11. *de Juillet* 1626.

LET-

LETTRE XVIII.

DE ROME.

Le Sieur della Vallé termine enfin la Relation de ses Voïages, par cette dix-huitiéme Lettre, qu'il écrit de Rome au Sieur Mario Schipano, pour l'informer des derniers devoirs qu'il a rendus à la mémoire de sa chére épouse Sitti Maani, & de la façon qu'il l'a faite enterrer en l'Eglise d'Aracœli, dans le Tombeau de ses Ancêtres, où elle repose à present; & dont la Pompe funêbre a été parfaitement bien décrite ailleurs, par le R. P. Carneau Célestin.

MONSIEUR,

Le 25. de Juillet dernier, que l'Eglise consacre au martire de S. Jâques, dont elle célébre la Fête, & que je destinai à l'enterrement du corps de *Sitti Maani Gioërida* mon épouse, que j'avois toûjours acompagné depuis si long-tems, par tant de contrées diférentes, en notre Chapelle de S. Paul, dans l'Eglise d'*Aracœli* au Capitole, qui est sans contredit l'un des lieux du monde le plus noble & le plus saint, outre qu'il est aussi celui de la sépulture de mes Ancêtres. Avant de mettre le corps dans un cercueil de plomb, j'eus la curiosité d'ouvrir celui de bois, qui

L 5 étoit

étoit cloué de tous côtez, pour voir comme il étoit après tant d'années. Je l'ouvris donc, en la presence de la *Signora Laura Gaëtana*, ma cousine, de ma fille *Silvia*, de la Demoiselle *Marian Tinatim*, & de toutes les autres femmes du logis. Je trouvai que la chair de la tête, que je vis par une rupture du drap qui la couvroit, étoit entiérement dessechée & consumée, & qu'il ne restoit seulement que le crâne, dont je ne m'étonnai pas beaucoup, parce que la tête ne fut point vuidée, lorsque je fis embaumer le corps.

Le reste du corps sembloit plus entier & s'être mieux conservé; mais parce que le visage n'étoit plus reconnoissable, je ne voulus pas rompre le suaire, ni y toucher davantage pour voir le reste. Cette herbe verte, dont j'avois rempli le vuide du cercueil, étoit encor toute entiére, de même que le bois d'*Amba*, ou de *Manga*, dont il étoit fait, & les toiles qui y avoient été colées tout à l'entour. Je refermai donc le cercueil d'*Amba*, comme il étoit auparavant; & l'aïant cloué & lié par-dehors avec une vieille corde faite de poils de cheval, dont on s'étoit servi dès le comment; au lieu de le mettre dans l'autre caisse de bois, qui fermoit à clef & dans laquelle il avoit été transporté de *Malthe* à *Rome*, je le renfermai dans un cercueil de plomb, que je fis encor étamer tout à l'entour; & sur le couvercle duquel, vers les piés, au-dessous d'une grande croix qui y est de relief de la longueur du cercueil, j'ai fait graver cét Epitaphe en ces mêmes termes.

MAANI

MAANI GIOERIDIÆ HEROINÆ
PRÆSTANTISSIMÆ
PETRI DE VALLE
PEREGRINI UXORIS
MORTALES EXUVIÆ.

Epitaphe de Suti Maani.

Les dépoüilles mortelles de l'Illustre Maani Gioërida, femme de Pietro della Vallé, surnommé le Voïageur Fameux.

Son enterrement dans le Capitole.

En cét état, je fis porter secretement le corps dans l'Eglise d'*Aracœli* au Capitole, sur les neuf ou dix heures du soir, après en avoir obtenu la permission du Cardinal *Mellino*, Vicaire du Pape; & où je le fis acompagner par le Sieur *Gasparo Albertino*, mon intime ami, d'*Horatio* mon Maître-d'Hôtel, & de quelques autres de ma connoissance, qui ne l'abandonnérent point jusques dans cette Eglise, où je l'atendois avec la Demoiselle *Marian Tinatim*, & ma fille *Silvia*. Aussi-tôt qu'ils furent arrivez, je fis porter le cercueil dans la cave, à la droite de l'Autel, ou à main gauche du même Autel en entrant dans la Chapelle, où sont mon pere, ma mere, mes oncles, & presque tous mes parens.

Je descendis moi-même en cette cave, avec la Demoiselle *Marian Tinatim*, qui lui voulut rendre aussi ce dernier devoir; & là, avec quelques Religieux, qui ont le soin d'enterrer les morts, j'aidai à le ranger & à l'acommoder de mes propres mains. Après cette cérémonie, je fis fermer l'ouverture de cette cave, & je pris con-

gé des Religieux, auxquels je laissai les flambeaux, & quelqu'argent par charité. Outre les personnes, que je vous ai nommées-dessus, qui se trouvérent à cette cérémonie, M. *Giulia Vogli Bolognese*, femme de chambre de la *Signora Laura*, & *Eugénia* Indienne, qui descendit dans la cave, s'y rendirent aussi, avec *Michel* Indien; *Ibrahim Abdisciva* Syrien; & *Jecan Rebeh* Chaldéen, & d'autres encor de mes domestiques. Le P. Gardien me fit aussi l'honneur d'y assister. J'ai rendu ce dernier devoir de piété, à ce qu'avoit de mortel & de périssable *Sitti Maani* ma chére épouse, dont j'acompagnerai l'ame immortelle & bienheureuse de sufrages publics, & de mes priéres particuliéres, le reste de mes jours; puisque je ne l'y ai pas abandonnée dans le tombeau, & que je ne l'y ai mise en dépôt seulement, que pour la suivre quand il plaira à Dieu & ressusciter avec elle.

Piété du sieur de la Vallé envers elle.

Description d'un vieillard âgé de cent quinze ans.

Mais de grace, mon cher *Mario*, passons je vous prie de ces funestes pensées de la mort, à un prodige de vie fort extraordinaire que j'ai remarqué le 27. de Juillet en cette Ville, chez les Peres, des pieuses écoles, en la personne du *P. Gaspard Dragonetti*, qui y demeure dès l'année 1600. non pas comme Religieux, mais seulement en la compagnie de ces Peres, lequel quoi qu'à present il soit âgé de cent quinze ans & davantage, selon sa Lettre de Prêtrise, & les Provisions d'un Canonicat qu'on lui donna en 1530. ou 1531. & qui furent examinées lorsqu'il entra dans les pieuses écoles; cependant il est robuste, vigoureux,

reux, & se porte parfaitement bien; non-seulement il lit facilement sans lunettes, & a toutes ses dents; mais il se donne encor la peine tous les jours d'enseigner les principes de la Langue Latine, à des enfans qui vont à ces écoles, sans avoir désisté de cét emploi l'espace de 70. ans, auquel il s'étoit engagé, à ce qu'il me dit, avant même que les Peres Jésuites eussent ouvert leur Collége dans Rome; & qu'il se souvenoit fort bien que ces Peres, dans le commencement qu'ils parurent à Rome, demeuroient dans une maison fort médiocre, d'où ils envoïoient leurs jeunes Religieux à son école, pour y aprendre la Grammaire: qu'auparavant de l'avoir professée dans Rome, il l'avoit enseignée plusieurs années en Sicile, dans la ville de *Lenoni*, d'où il étoit natif. Il me dit aussi, qu'il se souvenoit d'avoir vû en Sicile *Jean de Vega*, qui y exerça le premier la Charge de Vice-Roi, de la part de Charles-Quint, & des actes d'hostilité que commirent les Turcs, la premiére fois, sur ces Mers, où ils se rendirent à la sollicitation de François I. Roi de France; & de l'année de la peste de *Tripoli*, long-tems avant celles de la *Goulette* & de *Tunis*; & de diverses autres circonstances d'histoires fort anciennes pour l'âge d'un homme. Il m'assura qu'il n'avoit jamais enseigné que la Grammaire d'*Antonius Nebrissensis*, Auteur Espagnol, & qu'il l'enseignoit encor actuellement à ses écoliers; parce qu'il l'estimoit la meilleure de toutes celles qu'il avoit vuës. Après la conférence que j'eus avec lui, sur plusieurs curiositez de Grammaire,

Son emploi durant 70. ans.

maire, je puis dire qu'il en posséde à fonds toutes les beautez. Mais je croi assurément que les écrits qu'il me montra, avec quantité d'autres belles observations qu'il a faites sur ce sujet, seroient fort utiles & fort nécessaires, après l'expérience qu'il en a: cependant il n'en a encor jamais rien fait imprimer. Emanuel Alvaro, & plusieurs autres Grammériens modernes, tiennent à honneur de se dire ses disciples. Il est homme de belle taille, de fort bonne mine, & fort vénérable, d'un visage gai & vermeil, avec la barbe blanche & fort longue. Il mérite de tenir rang dans l'histoire, & que vous en fassiez état, comme d'une des plus belles curiositez de notre siécle. Je vous souhaite, Monsieur, les années de ce nouveau Nestor Sicilien & Romain, & je suis de tout mon cœur, vôtre très-humble & très-afectionné serviteur.

De Rome le 1. d'Août 1626.

Fin des Voïages de Pietro della Vallé

POMPE

POMPE FUNEBRE

DE LA DAME

SITTI MAANI GIOERIDA

DELLA VALLÉ.

L'ITALIE, & ROME particuliérement, n'auroit pas la seule obligation de témoigner sa reconnoissance aux régions que les Mers du Levant séparent des nôtres, pour les espéces aromatiques & les rares parfums qu'elles nous envoïent: ce seroit pour autre chose, que pour l'or & les perles qui nous viennent de ces heureuses contrées, que nous leur saurions gré, si un joïau plus noble & plus précieux, qu'un célébre Voïageur y avoit aquis, ne lui eût été ravi, par une puissance aussi avare qu'aveugle, qui est la mort, pendant qu'il amenoit par mer & par terre ce riche butin, pour en enrichir son païs natal. Nous n'aurions point de sujet de porter envie aux Orientaux, de ce que c'est chez eux (à ce que l'on dit) que le soleil prend naissance, si la parfaite *Maani Gioërida*, qui n'étoit pas encor au plein midi de sa belle vie, & néamoins dans un état capable d'éclairer & d'embellir des raïons de ses vertus, nos Provinces Occidentales où elle

elle venoit, n'eût été funestement éteinte d'une éclipse mortelle. Mais puisqu'une si rare conquête a été contestée à celui qui la possédoit, & comme enlevée d'entre ses mains par les loix inévitables de la suprême ordonnance du Ciel; nous nous persuadons, avec quelque sorte de fondement, que notre dessein ne sera pas desagréable à ceux qui verront la juste description que nous faisons de la fameuse Pompe funêbre, dont le Seigneur Pietro della Vallé son époux a voulu honorer la mémoire de cette chére moitié: & que comme c'est la coûtume de ceux qui viennent des païs les plus éloignez, d'en aporter des craïons, ou des peintures des choses dont ils ne peuvent autrement faire part à leurs amis, nous serons peut-être dignes d'aprobation, si par nos discours nous pouvons representer quelque portrait comme animé de celle que nous aurions eu le bien de voir vivante, si la volonté Divine lui eut acordé un plus grand nombre d'années.

Cette merveilleuse Dame vint au monde en la Ville de Mardin, Capitale de la Mésopotamie, où vivoit dans une splendeur très-honorable la famille Gioërida, qui étoit celle de son origine, & dont elle portoit le surnom. Cette famille ne s'étoit pas moins aquis de gloire, pour s'être maintenuë durant plusieurs siécles dans la profession du Christianisme, autant qu'il se pouvoit, que pour avoir produit de tems en tems des personnes sans reproche, & des hommes d'une très-haute réputation. L'on donna à ce digne rejetton d'une si noble tige, un nom qui étoit comme le sym-

ſymbole de ſon mérite ; elle fut apellée *Maani*, qui vaut autant en Langue Arabe, que ſi l'on diſoit, *une perſonne intelligente, qui s'énonce bien, toute remplie de belles conceptions ; ſententieuſes en ſes avis, éloquente en ſes diſcours, ſoit en Proſe, ſoit en Vers ;* & il ſemble que ſes parens, en lui donnant ce nom énergique, prévisſent, comme par un eſprit de prophétie, les hautes qualitez qui devoient la rendre très-précieuſe & très-célébre : car à meſure qu'elle croiſſoit, elle s'avançoit au-delà de ſon âge, dans l'éloquence, dans la connoiſſance des Langues, & dans la grace d'un entretien auſſi ſérieux qu'agréable ; ce qui montroit tous les jours le juſte raport qu'il y avoit de ſes mœurs & de ſes actions, avec ce beau nom. Pour le terme de *Sitti* ; c'eſt un titre d'honneur, que l'on ne donne en ce païs-là qu'aux Dames d'une naiſſance très-relevée, ce qui ſignifie ſimplement une femme très-noble, comme les Italiens les apellent *Signoré*, & les Eſpagnols, *Donné*.

Elle n'avoit que quatre ans, lors qu'à cauſe de la guerre des Curdes, qui s'étoient révoltez contre le Turc leur Prince naturel, elle fut transférée de ſa terre natale par ſes parens, qui en firent partir auſſi tout le reſte de leur famille, pour trouver un lieu d'azile dans la Province de Babilône, où ils s'arrêtérent en éfet, pour s'aſſurer d'une demeure fixe, dans la Ville de Baghdad, que nos Ecrivains nomment Baldac, ſur le fleuve du Tigre, où les Califes des Saraſins ont tenu long-tems le Siége de leur Empire. Cette Ville eſt éloignée de dou-

douze lieuës de l'ancienne Babilône, située sur le bord de l'Eufrate, laquelle est aujourd'hui toute détruite; desorte qu'au lieu d'elle, c'est maintenant Baghdad qui passe pour la capitale du païs. Ce fut-là que *Maani* fut élevée honorablement, & qu'elle fit un noble aprentissage de toutes les vertus, qui peuvent rendre considérable une fille de naissance. Les progrès qu'elle y faisoit de jour en jour, étoient si grands, que, secondez de la beauté du corps, de la majesté du visage, & de la prestance, rendoient son nom célébre, & sa réputation merveilleuse, aussi-bien chez les Etrangers, qu'en sa Province.

La renommée, qui publioit par tout les rares perfections de ce nouvel astre, atira jusqu'en la Syrie Pietro della Vallé, très-noble Chevalier Romain, à qui la gloire de ses Ancêtres sert comme d'un pressant aiguillon, pour y ajoûter de sa part de très-notables acroissemens. Il croioit indigne de son grand cœur de borner ses pensées & ses desseins dans des limites si étroites, que celles de l'Italie & même de toute l'Europe; ce qui lui fit naître le généreux desir de répandre, en voïageant, le bruit de son nom & de son mérite, jusqu'au fonds de l'Asie & de l'Afrique, pour témoigner aux plus puissans Monarques qui y commandent, que la vertu & la valeur de l'ancien peuple latin ne sont pas encor éteintes; & que si les Romains manquent presentement d'ocasions pour relever les trophées qu'érigérent leurs peres, ils se montreront toûjours prêts de donner au besoin des preuves de leur courage, & de

mar-

marcher de bonne grace sur les pas de ceux-là même, qui, en subjuguant l'Univers par la force de leurs armes, se sont avancez par de pénibles démarches jusqu'au plus haut sommet de la gloire.

Ce brave Gentilhomme, aïant été ainsi atiré auprès d'elle par la douce amorce du bruit commun, qui la vantoit si fort, reconnut véritablement que ses mérites surpassoient de beaucoup toutes les loüanges qu'on lui donnoit sans flâterie; desorte qu'il la jugea premiérement très-digne de son admiration; & depuis, parce que le meilleur moïen de gagner & d'afermir les belles amitiez, c'est la véritable vertu; celle dont il la vit pourvuë, le porta à lui dévoüer son amour, & à lui faire enfin paroître la forte passion qu'il avoit de s'unir à elle, par le saint & indissoluble nœud d'un légitime mariage. Elle y condescendit fort volontiers; leurs ames trouvérent de l'une à l'autre une correspondance mutuelle, par des avantages de corps & d'esprit, si bien concertez par la nature, avec un raport si égal, qu'ils reconnoissoient & aimoient l'un dans l'autre leur propre ressemblance. Une autre considération, qui fit pencher l'inclination naturelle de *Maani* à le choisir pour son époux, à l'exclusion de tous ceux de la plus grande Noblesse & du plus rare mérite de son païs, qui la recherchoient, fut celle qu'il lui mit dans l'esprit, par un raisonnement aussi prudent qu'héroïque, qu'en préférant un illustre Etranger à ceux de sa Nation, ses vertus & ses beautez pourroient s'âquérir comme un nouvel Empire jusqu'aux frontiéres de l'Europe.

De-

Depuis qu'ils furent mariez ensemble, elle se conforma, ou plûtôt elle se transforma entiérement en la volonté de son mari, qu'elle suivit dans la Perse, acompagna dans plusieurs autres voïages, comme c'est la coûtume des Dames de ce païs-là, & même au milieu des armées. Les périls des combats, l'horreur des batailles, les travaux & les incommoditez inséparables de la vie militaire, ne firent jamais d'obstacle aux généreuses ardeurs de son grand courage, dont elle fit voir des marques en tant d'ocasions, que l'on disoit d'elle, que *si le Roïaume des Amazônes eût encor subsisté de son tems, elle en eût mérité le Sceptre.* La confusion & les desordres de la guerre, ne lui firent jamais oublier les exercices de la véritable & solide piété; au contraire, elle armoit tous les jours de mieux en mieux son esprit des vertus les plus saintes & les plus nécessaires pour le salut; & sachant fort bien que la cuirasse de la justice & le bouclier de la foi, sont des armes de bonne défense contre les éforts des ennemis invisibles & visibles, elle s'en servoit avantageusement pour la gloire de Dieu. Par ce seul motif, son dessein étoit de faire passer dans la Perse toute sa parenté pour l'y établir; parce que la Religion Chrétienne & Catholique s'y pratique avec plus de liberté & de pureté, à cause du grand nombre de Chrétiens & de Prêtres des Missions de l'Europe, lesquels y sont bien reçus; ce qui lui faisoit croire, avec raison, que ses proches pouroient y vivre avec une sûreté beaucoup plus grande, que sous le barbare & tiranique gouver-

ver-

vernement des Turcs, auquel étoit bien contraire celui de la Perse, où régnoit un Monarque, en qui l'on admiroit également l'esprit & la magnanimité, dont le mari de cette Dame avoit déja gagné les bonnes graces & la bienveillance par de signalez services.

Les éfets qui suivirent cette résolution, ne furent pas peu avantageux pour la consolation des Chrétiens, dont il y avoit des Colonies assez nombreuses, que *Maani* assistoit de tout son pouvoir, avec autant de piété que de tendresse, dans leurs plus pressantes nécessitez : mais elle estimoit peu de chose, d'emploïer en ces ofices de charité ses facultez temporelles, si elle ne pourvoïoit aussi par des secours spirituels aux besoins intérieurs de plusieurs pauvres ames, qui s'étant égarées du droit sentier & du véritable culte qu'on doit à Dieu, couroient en trébuchant au précipice d'une ruine éternellement irréparable. Cette pieuse considération lui faisoit apliquer ses plus grands soins & ses meilleures heures à des discours salutaires, mais encor plus à donner des exemples très-éficaces, pour retirer ces ames du labirinthe des erreurs où le schisme les avoit engagées. Elle en réduisit quantité à la soûmission & à l'obéïssance qu'elle croïoit être duë à l'Eglise Romaine, dont elle n'eut pas plûtôt apris dans la Perse les cérémonies & les coûtumes, qu'elles lui agréérent entiérement, les embrassant & les professant d'une afection très-parfaite ; étant même, après Dieu, la cause principale de la docilité que ceux de sa famille témoignérent depuis

puis à les obſerver très-religieuſement, quoiqu'il leur fût permis en conſcience de demeurer dans l'obſervation de celles des Chaldéens leurs compatriotes, qui ne ſont pas condannez de l'Egliſe Catholique.

Telle fut la vie de *Maani*, pendant quelques années; mais aïant enfin conçû en ſon ame une dévotion toute extraordinaire pour l'Egliſe Apoſtolique Romaine, & ne témoignant pas moins de deſir de venir rendre ſes hommages à cette ſainte Ville de Rome, le ſéjour & le centre de la véritable foi, que ſon époux avoit d'ardeur pour revoir, après un ſi long-tems d'éxil volontaire cette chére Patrie, elle prit une derniére réſolution de l'y acompagner à toutes riſques: mais quand ils furent arrivez à *Mina*, où ils atendoient des Navires pour paſſer aux Indes Orientales, & de-là dans l'Europe, *Maani* fut ſaiſie d'une fiévre violente, qui s'acrut par le déplaiſir qu'elle eut d'avoir mis au monde, par un avortement, un enfant mâle qui vint hors terme. Cette perte, qui lui fut très-ſenſible, cauſa celle de ſa vie, aïant à peine ateint la vingt-troiſiéme année de ſon âge.

Cette Ville de *Mina* eſt la plus forte & la plus conſidérable de la Province de Moghoſtan, ou Palmete, que l'on nomme ainſi, pour le grand nombre de palmiers, qui la rendent auſſi aiſée qu'agréable, faiſant partie de l'ancienne Caramanie, vers les confins d'Ormus, aſſez proche de la Mer. Ce fut en ce lieu que le déceds de cette perſonne ſi acomplie, fut ſenſiblement regrété de ceux qui avoient l'honneur de ſa connoiſſance; mais ſi ſinguliérement de

ſon

son fidèle époux, qu'il ferma les oreilles à tous les discours qui tendoient à l'en consoler. Pour ne manquer jamais d'ocasion de pleurer, il voulut avoir toûjours auprès de lui cét objet de sa douleur; ce qu'il fit, après avoir embaumé, & enséveli le mieux qu'il lui fut possible, dans un cercueil bien fermé, ces membres si chéris, qui avoient été les organes d'une ame si relevée, & transporta, comme un prétieux tresor, ce triste dépôt en tous les lieux où il fut, par mer & par terre, durant l'espace de quatre ans, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Rome, comme il l'espéroit, il la pût faire noblement inhumer au même lieu où sont les Tombeaux de ses Ancêtres, dans la Chapelle de S. Paul, surnommée della Vallé, vis-à-vis l'Eglise d'Aracœli. Et afin que rien ne manquât à ce que pouvoit exiger de son amour sa piété sans exemple, il voulut lui rendre ce dernier devoir, par une Pompe funêbre, des plus superbes & des plus ingénieuses.

Pour le jour destiné, l'on avoit préparé dans cette fameuse & ancienne Eglise d'Aracœli au Capitole, l'une des plus estimées du Sénat & du Peuple Romain, une grande & riche tenture de draps de couleur brune tout à l'entour, selon la coûtume, & au milieu d'un théâtre, tout couvert d'étofes de deuil, où devoient être assises, d'un côté, les Dames les plus qualifiées de la Ville; & de l'autre, les plus nobles & les plus braves Gentilshommes, on avoit dressé une estrade ronde, qu'on nomme Catafalque, aussi pompeuse que haut élevée. Il y avoit douze piedestaux, imitez en mar-

marbre blanc & bigarré, disposez en figure ronde, trois à trois, dont la jonction étoit dans un si bel ordre, qu'ils laissoient quatre entrées libres par quatre endroits. L'arrangement en étoit ménagé avec tant d'art, que chaque troisiéme piedestal posé au milieu de deux autres, s'avançoit un peu en saillie & comme hors d'œuvre, dont l'aspect plaisoit infiniment aux yeux des spectateurs. Aux douze faces, ou cartouches extérieurs de ces piedestaux, étoient écrits au pinceau douze Epitaphes diférentes; & sur ceux qui étoient dans œuvre, étoient dépeints divers trophées de la mort. Ces douze Epitaphes étoient conçus en douze Langues, & formez en divers caractéres, dont le Sieur della Vallé, ou son épouse, avoient une sufisante connoissance; ce que l'on avoit fait à dessein, pour donner à entendre que cette illustre défunte étoit regrétée de la pluspart des Nations de la terre habitable, chacune en sa Langue. La maniére dont cette machine étoit disposée, se verra à la tête de cette Pompe funêbre, dans une figure que l'on en a fait graver exprès, ensuite de laquelle on verra les Epitaphes, avec leur explication.

Sur ces piedestaux étoient posées douze Vertus principales; non-seulement humaines; mais divines, qui sembloient vouloir témoigner qu'elles seules demeurent après la mort, pour faire honneur à la mémoire de ceux qui se sont étudiez durant leur vie à se les rendre familiéres. Aux deux côtez du premier espace servant d'entrée, étoit la *Foi* à main droite, & à la gauche la *Piété*, étant

étant celles que *Maani* avoit entr'autres fait éclater en toutes ses actions; la premiére lui aïant été comme laissée par droit héréditaire de ses ancêtres, aussi bien que la noblesse du sang; & la seconde, étant de son aquisition propre, par la pratique assiduë des bonnes œuvres. A l'*Espérance*, qui suivoit la *Foi*, du côté droit, correspondoit de l'autre la *Religion*, pour montrer que c'est sur elle que s'apuïe l'espérance des vrais fidèles. Les derniéres, qui achevoient la demi-face du tour, étoient la *Charité*, d'une part; & de l'autre, l'*Humilité;* parce que nous ne possédons parfaitement l'amour divin, que quand pour nous rendre agréables à Dieu, nous nous méprisons & anéantissons nous-mêmes. Entre ces *Vertus*, & les autres qui les suivoient dans le même ordre, il y avoit chacun un espace vuide avec même proportion, & tous deux formoient deux autres entrées de correspondance égale; puis on voïoit ensuite la *Force*, la *Justice*, la *Prudence*, au côté droit; à gauche, la *Libéralité*, la *Pudicité*, la *Tempérance*, qui étoient pareillement séparées, de ternaire en ternaire, par le quatriéme espace tout pareil aux autres; ce qui achevoit le rond parfait.

Ces *Vertus* qui étoient debout, soutenoient chacune, d'une main élevée, une vaste Couronne Impériale, qui servoit de corniche & de dôme au Catafalque. Elle étoit parsemée & ornée tout à l'entour par le dessus, d'un très-grand nombre de cierges. Comme elle étoit imitée en or, chargée de quantité de perles & de pierreries

de diverses couleurs, quoique contrefaites; ces lumiéres artistement rangées, pour les éclairer de diférentes maniéres, en faisoient un spectacle digne d'admiration. Dans la largeur extérieure du cercle principal, qui étoit celui-là même qui formoit le contour inférieur de la Couronne, on lisoit écrites en gros caractéres, ces paroles de l'Apôtre, *Reposita est mihi Corona justitiæ.*

Les *Vertus* dont j'ai déja fait mention, étoient imitez en bronze, & judicieusement disposées, pour suporter chacune d'une main cette grande Couronne, comme pour montrer au doigt aux spectateurs, que la Couronne de la gloire ne se donne qu'aux actions que produisent les *Vertus*, par le moïen desquelles *Maani* s'étoit renduë célébre dans la mémoire des hommes, & avoit été, (comme on pouvoit pieusement le croire) introduite au séjour de la gloire éternelle. Ce qui terminoit la fin de la partie supérieure de la même Couronne, n'étoit pas, comme dans les ouvrages ordinaires, une boule faite en grosse pomme de chénet, mais un Cygne, avec les aîles étenduës & comme prêtes à s'élever au Ciel. On lui avoit chargé le dos d'une petite figure, qui embrassant une Croix, representoit l'ame de *Maani*, qui prenoit la même route. Les Anciens feignoient que les ames des Empereurs étoient transportées sur les aîles des aigles au-dessus des Cieux; & pour ce sujet, ils mettoient un de ces généreux oiseaux au plus haut étage du bucher où leurs corps étoient consumez; & n'étant retenu-là que foiblement dans sa cage, il gagnoit facilement

ment le haut vers la fin de la cérémonie, aussi-tôt que les premiéres ateintes du feu avoient rompu ses liens. Mais il semble qu'il y avoit plus de raison & d'adresse au dessein qui faisoit enlever l'ame de *Maani* par un Cygne, soit pour signifier que les ouvrages Poëtiques, faits à la loüange d'une si brave Dame, par les plus rares génies de l'Académie des Humoristes, l'élevoient avec justice jusqu'au Ciel de la Renommée, qui est une espéce de seconde vie; ou que la mort des Justes étant prétieuse devant Dieu, l'on vouloit que la sienne fût figurée par cét oiseau, qui pousse un chant mélodieux en mourant; ou plûtôt pour donner à entendre, que la pureté & la candeur des mœurs de *Maani* l'avoit transportée en la Céleste Patrie par le moïen de la Croix; c'est-à-dire, par les mérites du Rédempteur, & par le même chemin des travaux & des peines soufertes avec constance en cette vie pour l'amour de lui; ce que l'on éclaircissoit par cét hémistiche de Virgile, *Sic itur ad Astra;* c'est ainsi que l'on monte à la béatitude. Cela se lisoit écrit en grosses lettres, sur un cartouche entortillé entre les piés du Cygne.

Aux entrées de l'estrade étoient dépeintes sur les piedestaux de chaque côté, dans des espaces proportionnez, tantôt les armes assez connuës que porte la Maison della Vallé, écartelées de deux quartiers de celles de *Maani*, & tantôt celles de *Maani* seules, & pleines, touchant lesquelles je dirai que les Lévantins n'ont point d'armes de familles qui soient perpétuelles aux descendans, & qui representent, com-

me font les nôtres, des figures d'étoiles, d'animaux, ou d'autres espéces de créatures; mais chacun a ses écussons & ses cachets, composez de caractéres à sa fantaisie; l'un d'une grandeur raisonnable, dont on se sert, que l'on emploïe par honneur aux frontispices, & autres lieux considérables des bâtimens, & dans des ocasions où il faut paroître; car c'est en celui-là qu'on écrit, on peint, ou l'on grave le nom du Seigneur, du Maître; quelquefois ceux de ses Ancêtres & du Païs, avec des titres aussi nobles que magnifiques; & un autre cachet plus petit, que l'on ne confie à personne, dont on ne se sert que dans les lettres les plus familiéres, lequel ne contient autre chose que le nom de la personne, avec quelqu'épithéte d'humilité.

Le petit de *Maani* ne consistoit qu'en trois mots en Langue Chaldéenne, qui étoit celle du lieu de son origine, dont le sens en étoit, *Maani servante de Dieu*: célui-ci étoit écartelé de deux quartiers des armes della Vallé; mais le grand, où les armes de cette Dame paroissoient seules, avoit dans le milieu ces mêmes termes Chaldaïques dont je viens de parler; & dans une autre circonférence plus ample, certaines paroles en Langue Arabe, qui étoit celle dont elle se servoit plus communément, que l'on interprétoit ainsi. *Ici paroît le nom très-noble, très-illustre, & très-relevé, de la Dame Maani, fille du Seigneur Habibgian de Mardin, de la noble & renommée famille de Gioerida en Mésopotamie, lieu de son origine, & le païs de ses Prédécesseurs.*

On

On montoit par trois marches au milieu de cette machine, comme pour signifier les trois degrez de l'âge de *Maani*; d'enfance, de discrétion, & d'adolescence, au commencement de laquelle la mort la prévint. Tout au milieu, il y avoit au lieu de Cercueil, une grande urne representée à l'antique, soutenuë par quatre *Vertus* assises en lieu éminent, qui étoient, l'Amitié conjugale, la Concorde mutuelle, la Magnanimité, & la Patience; parce que leur amour, & le consentement unanime de leurs volontez, dont le Ciel étoit l'auteur & le principe, furent causes que la défunte méprisa & suporta généreusement tous les périls qui sont à craindre dans d'aussi longs & pénibles voïages, qui terminérent le cours de sa vie. Chacune de ces Statuës soutenoit donc cette urne, d'une épaule & d'une main, tenant de l'autre une branche de cyprès, où étoient atachées diverses compositions, faites sur le sujet de son décés, par les plus beaux esprits de l'Académie des Humoristes, qui par cét ofice de piété voulurent témoigner au Sieur Pietro della Vallé, tant en général qu'en particulier, la haute estime qu'ils faisoient de son mérite.

Ce Temple étoit rempli en divers endroits d'une quantité presqu'inombrable de lumiéres, qui le rendoient très-brillant, avec la Pompe des plus célébres. Afin que tout ce grand apareil n'aportât pas moins de profit à l'ame de *Maani*, que de réputation à son corps déja enterré, une Messe fut chantée fort solennellement par des Chœurs de Musique, lugubrement

concertée. Le concours du beau monde qui s'y rendit, sembloit infini, & il n'y manqua rien de ce qui pouvoit rendre, ou cette cérémonie plus fameuse, ou la tendresse & la piété du mari plus évidente, pour honorer la mémoire & les vertus de sa défunte épouse, qu'il avoit aimée aussi ardemment, que dignement loüée.

Les XII. Epitaphes, ou Eloges de MAANI, sous autant de Vertus.

SOUS LA FOI.

Le Latin, composé par le Seigneur Pietro della Vallé, expliqué ainsi.

LA parfaite Maani, *surnommée Gioerida, illustre de naissance, Assirienne de nation, de la Ville de Mardin, semblable à Rachel pour la beauté, à Sara pour la fortune, à Rebecca pour la charité, à la mere de Samuel pour la piété, à Debora pour la prudence, à Susanne pour la chasteté, à Judith pour la grandeur de courage, à Abigaïl pour la grace de bien dire & de persuader, à Ester pour les bons ofices à l'égard de ses proches; enfin le parfait modèle des Dames en toute sorte de vertu, & dont les belles qualitez de l'esprit & du corps la faisoient paroître parmi les plus acomplies de son sexe, comme un autre soleil au milieu d'autant d'astres, qui en empruntoient de l'éclat, aïant été ravie de ce monde par une trop promte mort, aussi-bien*

bien que l'enfant dont elle étoit enceinte, qu'elle mit au jour avant le terme naturel, s'est élevé par la plus noble partie d'elle-même au lieu de son origine, qui est la véritable Patrie, où doivent régner éternellement les bonnes ames au plus haut des Cieux. Elle y est, sans doute, bienheureuse; mais, hélas! elle laisse trop-tôt ici bas dans un état très-déplorable son mari, Pietro della Vallé, surnommé le Voïageur, qui l'a toûjours aimée, & l'aime encor uniquement; parce qu'il ne vit plus qu'à regret, après celui que lui a causé une telle perte, ne trouvant plus qu'un lieu d'éxil en cette valée de larmes, où les siennes couleront toûjours inconsolablement, dans des ennuis & des déplaisirs qui ne se peuvent exprimer.

SOUS LA PIETE'.

Le Chaldée, en ce sens.

Les Curdes factieux me ravirent le bien qui m'apartenoit légitimement; mes grands voïages m'éloignérent de mes proches; mon époux très-aimé s'empara de mon cœur; un enfantement infortuné me priva de la vie, dont la volonté Divine trancha le fil, dans ma plus fleurissante jeunesse; & la mort, jalouse des glorieux avantages que la fameuse Ville de Rome me promettoit, si j'eusse pû y arriver, moissonna en peu de jours toutes les espérances que j'en avois conçuës. Ainsi tout étoit perdu pour moi, horsmis l'ame seule, que j'ai remise très-volontiers, & avec une sainte joïe, entre les mains de celui qui l'a créée.

SOUS L'ESPERANCE.

L'Italien, qui disoit.

Qui gît sous ce tableau? La beauté, les graces, l'honneur, la prudence, la grandeur de courage, la fidélité, l'amitié conjugale, & tous les autres dons du Ciel & de la nature, qui peuvent rendre une Dame très-aimable, & parfaitement acomplie de l'esprit & du corps. Quelle est la personne qui a pû faire voir tant de belles parties assemblées en un même sujet? C'est une des rares merveilles du monde, sous le nom de Maani Gioerida. *Est-elle renfermée en si peu d'espace? Son ame est maintenant dans le Ciel; parce que la terre n'étoit pas digne de la garder plus longtems.*

SOUS LA RELIGION.

L'Arabe, interprété de la sorte.

Je voïageai en Babilône, pour me mettre à couvert des hostilitez d'une guerre civile. Je voïageai en Perse, pour suivre mon époux parmi les périls d'une autre guerre plus juste; & je me préparois encor à courir avec lui les terres & les mers jusqu'à Rome, sa Ville natale, pour y goûter ensemble les fruits de nos travaux, dans un repos aussi honorable que délicieux. Mais, hélas! la mort s'est oposée à nos desirs, comme un obstacle insurmontable; si bien que je me suis résoluë d'une volonté fran-

franche, & avec une résignation entiére, à faire le plus important de tous les voïages, qui est celui de la terre au Ciel, où je n'oublirai jamais de prier Dieu pour vous, mon très-cher mari.

SOUS LA CHARITE'.

Le Portugais s'énonçoit en ces termes.

Je laissai en Mésopotamie la maison où je pris naissance; en Babilône, mes parens, pour suivre en Perse un mari que j'aimois plus que moi-même; en un païs étranger, la vie; en ce petit espace d'un tombeau, ma beauté; dans la terre, mes os; dans le monde, mille espérances. Et de tout cela, je n'ai pas de peine à me consoler dans l'état où je suis; car si je pouvois y avoir quelque sujet de tristesse, ce seroit seulement de voir mon aimable époux déconcerté, abatu, & presque perdu de mélancolie, depuis nôtre triste séparation, qui ne pouvoit être causée par rien du monde, que par la mort.

SOUS L'HUMILITE'.

La Langue Turque parloit ainsi.

Je sortis de mon païs, pour me délivrer du joug tirannique qui l'oprimoit; je m'éloignai de mes parens, pour ne m'éloigner jamais de mon époux; je quitai la Religion de ma nation grossiérement chrétienne & schismatique, pour m'atacher fortement à la véritable Eglise, fondée sur le

M 5 Sié-

Siége de S. Pierre ; je me suis trouvée de bonne heure dégagée de la vie passagére de ce siécle, pour vivre éternellement au Röiaume des Cieux : & même, très-cher époux, je me suis séparée de toi par la mort, avec quelque sorte d'avantage, pour me joindre inséparablement au sein de la divine miséricorde. Ne t'aflige pas, mon unique ; ne me plains pas tant, mon bien-aimé, puisque nous nous reverrons peut-être bien-tôt auprès du Fils de Dieu.

SOUS LA FORCE.

Le François étoit tel.

Mardin me vit naître d'une tige très-noble ; Baghdad m'éleva dans la vertu ; Rome m'envoïa un époux selon mon cœur ; Ispahan me donna des instructions utiles ; Ferhabad me vit régalée en Princesse ; Casuin, dans les larmes ; Sultanie, dans des réjoüissances, dont la satisfaction étoit acompagnée d'honneur ; Ardebil, dans des ocupations héroïques ; Chiras, dans une grossesse que j'avois long-tems souhaitée ; à Mina, la mort me surprit & me terrassa ; le Capitole m'honora d'une Pompe funébre très-magnifique ; mon cher mari me donna des pleurs, brûlans du feu de son amour ; mes actions, une réputation glorieuse ; les hommes, beaucoup de louanges ; toute la terre, une estime très-avantageuse ; & le Ciel, la vie éternelle.

SOUS

SOUS LA LIBERALITE'.

Les Caractéres Persiens signifioient ceci.

Le grand Dieu me donna trois avantages assez considérables, après ceux des vertus Chrétiennes; la beauté du corps, la grace du génie, & la bonté des mœurs; néamoins la mort a bien-tôt soustrait tout cela aux yeux des hommes: mais la mémoire qui en reste encor dans le monde, m'y donne une réputation qui n'est pas commune, que j'estime pourtant moins que rien, au prix de la gloire éternelle que je posséde au Ciel, où si j'étois capable d'afliction, j'en témoignerois quelque sentiment, voïant que le cœur de mon mari, qui m'aime avec trop d'excès, est outré d'une douleur sans relâche, d'un mal sans remede, qui le fait soupirer nuit & jour avec des plaintes extraordinaires, comme s'il étoit hors de lui-même, aïant peine à soufrir la moindre consolation sur le sujet de mon trépas, qu'il regrette comme une perte irréparable.

SOUS LA JUSTICE.

L'Espagnol s'exprimoit gravement, par ces mots.

O vous qui paroissez tout surpris, que ragardez-vous ici avec une atention qui aproche de l'étonnement? Je regarde & j'admire ce superbe Mausolée. Mais en-

cor, quel est le principal sujet de vôtre admiration ? C'est le grand pouvoir de la mort. En quoi le connoissez-vous ici particuliérement ? En ce qu'elle a privé si-tôt de la vie, & enlevé de ce monde une créature toute parfaite. Qu'elle étoit cette rare personne ? Elle s'apelloit Maani Gioerida. *N'étoit-elle pas née pour mourir ? Il est vrai ; mais il semble qu'elle ne le devoit pas. Pourquoi ? Parce qu'elle étoit sans pareille. En quoi ? En beauté, en grace, en bonté, & en toutes les vertus, dont le divin assemblage avoit fait naître entr'elle & son époux très-chéri, un amour extraordinaire, qui étant d'une espéce toute singuliére ici bas, devoit s'y entretenir plus long-tems. Puisqu'il est ainsi, ne vous abusez pas ; car* Maani *n'est pas morte. Elle ne l'est pas ? Qu'est-elle donc devenuë ? Ses grands mérites l'ont mise en possession du Ciel ; où elle s'est retirée de bonne heure, pour y préparer la place de son mari désolé, afin d'y joüir éternellement ensemble d'une vie infiniment meilleure que celle-ci.*

SOUS LA PUDICITE'.

Se lisoit l'Arménien.

A Maani Gioerida, *mere des pauvres, protectrice des misérables, la consolation des afligez, bien-faisante à tous ceux qui avoient recours à elle ; l'Arménie, d'où sa mere tiroit son origine ; & outre l'Arménie, toutes les contrées du Levant,*

vant, qui lui sont très-obligées de plusieurs gratifications qu'elles ont reçuës par son moïen, en ont voulu témoigner ici leur reconnoissance, en vuë de la gloire qu'elle a méritée sur la terre, & de celle qu'elle posséde maintenant, bien plus heureusement dans le Ciel.

SOUS LA PRUDENCE.

Le Grec vulgaire, ou altéré.

Maani Gioerida *contrainte par une nécessité fatale, commune à tous les mortels, de quiter ce monde, & tout ce qu'elle y avoit de plus cher, a volontairement résigné son ame à Dieu; laissé son corps à la terre, & les plus purs sentimens de son cœur à son mari, qui se sent acablé d'une douleur extrême par cette funeste séparation.*

SOUS LA TEMPE'RANCE.

Etoit le Grec pur & naturel.

Ce qu'il y avoit de corruptible & de mortel en la personne de la sage Maani Gioerida, *est enfermé dans ce tombeau. Son nom s'est rendu immortel, par mille beaux écrits faits à sa loüange; la réputation de ses vertus s'est répanduë par toute la terre; sa gloire se célébre en toutes sortes de langues; son ame se voit élevée au rang des esprits célestes. Comme sa vie fut admirable, son trépas a tou-*

touché de douleur tous les honnêtes-gens, qui ont connu ses beaux talens ; & sur tous, il a causé un déplaisir inconçevable au cœur de son époux très-aimé, qui vit solitaire, & privé de toute consolation, dans des regrets & des larmes continuelles.

ORAI-

ORAISON FUNEBRE,

Faite & prononcée dans l'Académie des Humoristes à Rome, par PIETRO DELLA VALLE', *Gentilhomme Romain, à la mémoire de* MAANI GIOERIDA *Babylonienne, son épouse.*

O ANIMA, che dal Ciel forse m'ascolti, con quai concetti, con quai parole, sarò mai bastante a spiegar le tue lodi? con quali dimostrationi d'amore, e di pietoso affetto, potrò, non dico pagare una minima parte del molto che i' ti devo, che questo è impossibile: ma monstrarti almeno un picciolo segno di gratitudine, a tuoi gran meriti dovuta, & a gli oblighi infiniti, che ti tengo? Donde comincerò gli Encomii, che per eccelsi che sieno, saran nondimeno

BELLE AME, qui peut-être ne vous rebutez pas de m'écouter du Ciel, où je ne doute pas que vous ne soïez, par quelles sublimes pensées, & par quelles expressions relevées pourrai-je dignement exprimer les loüanges que vous méritez? Avec quels témoignages de tendresse, d'amour & de piété, pourrai-je, non pas païer la moindre partie des grandes obligations, dont je vous suis redevable, cela m'étant impossible; mais seulement vous donner quelques legeres preuves de la reconnoiss-

noissance que j'ai fortement imprimée dans le cœur, de ce que vos rares mérites en doivent éternellement exiger avec justice ? Par où commencerai-je pour faire votre éloge. Puisque quelqu'éloquent & pompeux qu'il puisse être, il ne peut ateindre que de fort loin à vos éminentes perfections ? Parlerai-je de vôtre Noblesse ; dirai-je que vous êtes née en l'Assyrie, où fut fondé le premier Empire du monde, dans la Mésopotamie, célébre dès le commencement des siécles, pour avoir produit tant de personnes illustres ; dans la Ville de *Mardin*, la principale & la plus ancienne de cette fameuse région, où la famille *Gioerida*, dont vous êtes issuë, passe de tems presqu'immémorial, & d'un consentement commun de ces peuples,

no avanzati sempre di gran lunga dalle immense tue doti ? Dirò per avuentura della tua nobilità ? che nascesti nell'Assiria, dove fu il primo Imperio del mondo : nella regione di Mesopotamia, celebre insin da primi secoli per tante persone famose, che ha prodotte : nella Città di Mardin, antichissima, e principale in quella regione, dove la tua casa Gioerida, per consenso commune, da tempo immemorabile, è la prima fra i Christiani della natione Sira : è la cui antica nobiltà, quando poco, non può esser di men tempo, che di più di mille anni, cioè prima della venuta del seduttor Mahometto, e de' Saraceni suoi seguaci in quelle parti ; perchè dopo che sorse quella empia setta, e che fin dal suo

suo principio di quei paesi s'apporderò, chiara cosa è, che mai più famiglia alcuna di Christiani non potè inalzarsi, nè s'inalsò di nuovo: anzi le antiche tutte, ò s'estinsero, ò s'abbassaron molto: ond'è, gran meraviglia, come in tanta rivolution di cose, e sotto sì dura tirannide, la casa Gioerida in quella terra ancor duri, e ritenga infin' hoggi quel che ritiene dell'antico splendore. Però questo nobil pregio della chiarezza, & antichità del sangue, benchè dono eccellentissimo di Natura, ò per dir meglio, di Fortuna, & inseparabile per sempre da chi dal cielo l'hebbe in sorte: tuttavia, in quanto dalla virtù altrui, cioè de' maggiori, procede, e più ne gli altrui meriti,

ples, pour la premiere d'entre les Chrétiens de la nation Syrienne? Cette Noblesse, peut à juste titre, se dire fort ancienne; car elle a plus de mille ans d'antiquité; savoir, avant la naissance de l'imposteur Mahomet, & les tumultes des Sarrazins ses premiers Sectateurs en ces contrées. Car depuis que cette secte impie y eut répandu le venin de ses erreurs, & que dès son commencement elle s'y vit puissament autorisée, il est certain que nulle famille de Chrétien n'a pû & ne peut encor s'y élever, & encor moins s'y établir. Au contraire, toutes les anciennes, ou s'y sont presqu'éteintes, ou n'y vivent plus que dans un avilissement déplorable. Ce n'est donc pas une petite merveille de voir comment la Maison *Gioerida* y subsiste encor,

encor, & conserve jusqu'aujourd'hui une grande partie de sa premiere splendeur, après tant de révolutions & sous une si dure tiranie. Mais quoique ce précieux avantage de l'antiquité de la race & de la noblesse du sang, soit un present excélent que nous fait la nature ou la fortune, que le Ciel, par un sort heureux, rend inséparable de la personne qu'il en a favorisée; cependant comme il procéde des vertus ou de la valeur d'autrui, puis qu'il vient des ancêtres, & qu'il consiste plus au mérite des autres, que de celui qui se voudroit glorifier d'en être en possession, on peut & on doit le mettre au nombre de ces biens extérieurs, que l'on considére hors de l'homme; & cette possession n'est pas particuliére, mais commune à plusieurs au-

riti, che ne' proprii di chi l'ha, consiste, può numerarsi al mio parere fra quei beni esterni, che si consideran di fuori dall'huomo; & anco è commune a chi lo possiede con altri, come commune è a te MAANI, la tua nobiltà con tutti i tuoi, Sichè, venendo a cose più intrinseche, & a quei particolari, che la tua propria persona, sola per se stessa, rendon chiara come Sole, e non come Stella, che dall'altrui lume riceva splendore, potrei lodarti di beltà rara: di gratia singolare, nel parlare, nel ridere, nel conversare, nel caminare, ne' moti, ne' gesti in tutte le tue attioni: potrei lodare il portamento altero, che i Poeti soglion tanto celebrare: la gravità, e dispostezza insieme della tua perso-na,

na, non men maestosa, che snella, non men robusta per ottima complessione, e sanità, che gentile, e delicata per natura, e perfettissima in somma in tutte le sue parti, tanto per rara compositione di colori, quanto per mirabil proportione di tutte le membra, e per leggiadria di movimenti; delle quali cose posso giurare (e lo giuro, hor che non vivi più in terra, e che m'è lecito dirlo) che in tante parti del Mondo, che hò caminate, in tutto'l tempo della mia vita, non hò veduto mai donna più bella di te: nè più leggiadra, ò di più maestà, nè più gratiosa in tutte le cose, almeno a gli occhi miei, che se pur occhi d'Aquila non hò nel corpo, non gli hò ne ancò di Talpa nell'intelletto.

autres de même extraction, comme l'étoit la vôtre, ô *Maani*, avec tous vos parens. Pour faire donc mention des qualitez plus internes, & de celles qui vous sont propres & toutes particuliéres, qui rendent vôtre personne éclatante, comme un soleil qui luit de lui-même, & beaucoup plus qu'un astre ordinaire, qui emprunte d'ailleurs ce qui le fait briller; je pourrois vous loüer d'une beauté des plus rares, d'une grace toute singuliére en vos actions, dans vos paroles, dans vos entretiens, dans vos agréables maniéres, dans votre démarche, dont les mouvemens étoient justement compassez, dans vos gestes, & en tout le reste. Je pourrois loüer votre port majestueux, dont les Poëtes font tant de cas, & qu'ils donnent à leurs Déesses;

ses ; vôtre gravité, mêlée d'une dispoſition à la gaïeté, qui vous faiſoit paroître également hautaine & délibérée, & auſſi vigoureuſe par la bonne conſtitution qui vous entretenoit dans une ſanté parfaite, que délicate & agréable par un privilége ſpécial de la nature. Enfin vous étiez un composé très-acompli en toutes ses parties, tant pour l'agréable mélange du coloris naturel, qui comme un fard innocent embelliſſoit vôtre teint, que pour la merveilleuſe proportion de vos membres & la douce gravité de vôtre contenance. Dans la parfaite connoiſſance que j'ai de toutes ces choſes, je puis bien aſſurer, maintenant que vous ne vivez plus en terre, & qu'il m'eſt permis d'en parler, qu'en tant de parties du monde, où j'ai voïagé

letto. Della bellezza potrei aggiungere, che in te non era artificio ſa ò apparente, non finta, ò fucata; ma ſolida, e vera; che in tutto'l breve corſo di tua vita, che nella più freſca etade, pur troppo per tempo ahimè finì, benchè in anni così fioriti, quandò il piacere altrui vien che alle done ſia più caro, non ſapeſti però giamai, che coſa fuſſe imbellettarti, nè trasfigurarti il viſo, come fan quaſi tutte le altre donne, con artificioſi ornamenti, che a guiſa d'incanti le altrui viſte ingannano: non ſapeſti mai, dico, che coſa ciò fuſſe, fuor che quei primi tre, o quattro giorni, che ſpoſa ti conduſſero alla mia caſa; che all'hora, come delle ſpoſe è coſtume, le tue parenti, ma contra tua voglia, e ri-

e ricusandolo tu fin con sdegno e con lagrime, a forza t'imbellettarono alquanto. Ma dopo che meco nella mia casa a tua voglia vivesti, i tuoi lisci, i tuoi belletti non furono altro giamai, che acqua chiara, e pura, del fonte, ò rivo più vicino alla nostra tenda, s'eramo in campagna per camino, o la prima, che dalle tue donne t'era ministrata, s'eravamo in casa; non mirando punto, o fusse di state, o di verno, s'era calda, o fredda, &, o fusse per i capelli, o per le mani, e'l viso, s'era acqua di pozzo, di fontana, o di fiume, in che le altre donne soglion porre tanta cura; ma qualsivoglia t'era messa innanzi, con quella ti lavavi, non ritirata in secreti camerini, ma a vista di chiun-

gé dans les plus belles années de ma vie, je n'ai jamais vû de Dame qui l'emportât sur vous, pour le bel air, la majesté du port & du visage, & pour la bonne grace en toutes les maniéres d'agir, du moins à mes yeux & à mon jugement; & quoique mon corps n'ait pas les yeux d'un aigle, mon esprit n'a pas non plus ceux d'une taupe. A ce que j'ai dit de votre beauté, je puis ajoûter encor qu'elle n'empruntoit rien de l'artifice, qu'elle ne consistoit pas en une vaine apparence; qu'elle n'avoit rien de feint, ni de fardé: mais qu'elle étoit solide & véritable; & dans le cours de votre vie, hélas! trop courte pour moi; au commencement du printems de vôtre âge, dont les années riantes, sembloient être toutes couronnées de fleurs, qui est un tems où les Dames

Dames n'ont rien de plus cher, que le soin de plaire à ceux qui les regardent, vous ne sçûtes, ou ne voulûtes jamais pratiquer l'art de vous embellir, en vous déguisant le visage par des secrets superficiels, qui, comme des enchantemens, séduisent les cœurs en trompant les yeux. Si vous avez quelquefois permis que l'on vous ait parée, ç'a été seulement ces trois ou quatre jours destinez aux réjoüissances de nos nôces, & quand vos parens vous amenérent en ma maison, pour vous remettre entre mes mains en qualité d'épouse, comme c'est la coutume. Car ils vous ornérent un peu extraordinairement contre votre gré, & vous en témoignâtes votre vif mécontentement par vos larmes. Mais depuis que vous fûtes chez moi, pour vivre

chiunque era in casa, e di chi anco di fuori in casa veniva, e ben spesso dopo haver fatto mille altre facende, che t'erano più a cuore, poco curandoti di lasciarti vedere, come a punto sorgevi dal letto, incolta, & inornata sì, ma tale, che ben si conosceva, che la tua bellezza non haveva bisogno d'aiuti. Non men della bellezza, e della gratia potrei lodare in te la politezza esquisita: che non solo non eri contenta, che nella tua persona, ne gli habiti, nelle camere, e luoghi, dove dimoravi, non si vedesse mai pur una minima immonditia, occupando in cio più hore del giorno molte persone della tua famiglia; ma volevi, che tutte le cose rilucessero, per così dir, d'una mondezza

za straordinaria, ben conforme a quella dell'animo tuo: che tutte spirassero odori, i panni tutti profumi, tutti acque nanfe, le mense, i letti, sempre pieni di fiori: infin i pavimenti, infin le mura, nel tempo della primavera, empievi tutte, e ricamavi di rose; onde a ragione solevan dire in Sphahan, che quando tu con le tue donne entravi nella Chiesa, pereva ch'entrasse una maestà, una fragranza celeste. Ma, invano, e troppo a lungo mi tratterei sopra queste, e mille altre doti del tuo nobil corpo, che, come della parte inferiore, son tutta via però di manco stima. Che potrei dir del tuo ingegno peregrino, congiunto con chiaro, e sottilissimo giuditio? con che non era cosa, per alta, e per

vre en pleine liberté, & selon votre génie, vous n'emploïâtes point d'aûtre artifice ni d'autre fard pour vous donner un teint frais & pôli, que de l'eau toute pure, ou de fontaine, ou de quelque ruisseau, le plus proche de nôtre tente, si nous allions à la campagne, ou la premiére que vous presentoient vos femmes de chambre, si nous demeurions au logis, ne prenant nullement garde ou en hiver, ou en été, si elle étoit chaude ou froide; & soit que ce fut, ou pour les cheveux, ou pour les mains, ou pour le visage, vous ne vous informiez point si elle étoit de puits, de fontaine, ou de riviére, dequoi d'aûtres femmes font de si soigneuses enquêtes; mais vous vous laviez de celle que vous trouviez devant vous, sans vous reti-

retirer dans quelque cabinet ; mais à la vûë de tous ceux du logis, & des autres qui venoient de dehors ; & bien souvent après avoir fait mille autres afaires dans le ménage, pour lesquelles vous preniez beaucoup plus de soin, que pour ce qui vous regardoit. Vous ne faisiez nulle dificulté de vous laisser voir dans un habit négligé, que vous aviez pris en sortant du lit ; avec aussi peu d'afectation que d'ornement, d'où l'on concluoit que votre beauté naturelle n'avoit besoin de nul secours étranger. Je pourrois donner autant de loüanges, & aussi légitimes, à vôtre propreté sans coquetterie, qu'à cette beauté & à cette grace qui m'a charmé, & que j'ai tant loüée. Il ne vous sufisoit pas que sur vos habits, dans vos chambres, & dans tous les apparte-

e per difficil che fusse, che con molta facilità non comprendeti : non arte, non disciplina, non costume, non scienza (quanto può farsi naturalmente, senza aiuto di schuole) di che non intendeti, e discorreti a meraviglia, giudicandone perfettamentte:non lingua, per straniera che fusse, che non apprendeti in brevissimo tempo: onde, non solo la materna, e nativa, ch'era l'Arabica, fatta hoggidì volgare a tutta la Siria, & à molti altri paesi, ma e la Turca, e la Persiana parlavi molto bene: della Caldea, ch'è l'antica, e letterale della tua natione: della Curda, dell'Armena, e della Giorgiana, dopo che meco in Persia venisti, havevi non poca cognitione; l'Italiana, l'India-

te- na,

na, la Portoghese usata pur in India, per dove pensavamo far viaggio, già cominciavi ad apprendere: e perche havevi inteso che la Latina era fra noi la letterale, in che si scrivevano i libri, e s'insegnavano le scienze, usata anco dalla Chiesa nel culto divino, tu, sdegnando quasi ciò, ch'era volgare, e commune, volevi in ogni modo la Latina, come più profitevole, molto bene, e prima dell'Italiana, imparare; e già in latino mi salutavi, in latino respondevi, a' miei saluti, quando tal hora (ma rare volte per mia negligenza, e per la commodità, che havevamo d'intenderci in altre lingue) in quelle de' nostri paesi cominciavo ad esercitarti. Pari all' ingegno, & al giuditio era in

temens de notre logis, on ne put pas découvrir la moindre mal-propreté, à cause de la diligence que vous aportiez d'emploïer à cét éfet durant quelques heures plusieurs de nos domestiques; mais vous vouliez que tout brillât, pour ainsi dire, d'un lustre extraordinaire, qui eût du raport avec la pôlitesse de vôtre génie; que tous vos meubles & toutes vos hardes sentissent bon; que vos habits, & vos nipes, ne rendissent que des odeurs d'eau de nafe & des parfums les plus exquis, à la mode innocente des Lévantins; que vos lits, vos tables, & vos siéges, fussent couverts de fleurs, selon les saisons; & enfin que les planchers & les murailles eussent des ornemens de bouquets de roses de tous côtez au Printems. C'est pourquoi l'on

avoit raiſon de dire en la Ville d'*Iſpahan*, Capitale de la Perſe, que quand vous entriez dans l'Egliſe qu'y ont les Chrétiens, lorſqu'on vous voïoit ſuivie de vos Demoiſelles aſſez bien miſes, l'on diſoit que non-ſeulement vous aviez quelque choſe de majeſtueux, mais que l'on ſentoit une odeur céleſte à vôtre abord. Mais il me ſemble que c'eſt trop long-tems & inutilement m'arrêter ſur toutes ces qualitez, & pluſieurs autres qui ne regardoient que vôtre corps, qui n'étant que la moins noble partie de vous même, doit être toûjours conſidérée beaucoup moins que les talens de vôtre eſprit. Qui pourroit définir aſſez dignement vôtre excellent eſprit, aſſorti d'un jugement très-clair & très-ſubtil ? Par ſon moïen, vous compreniez faci-

te ammirabile la memoria, che di quanto mai havevi veduto, ò letto, così felicemente ti ricordavi, che ſolo di ſetenze d'autori di proverbii, e di verſi di Poeti famoſi in diverſe lingue a te' note, che in propoſito, di varii raggionamenti, ben ſpeſſo, e molto a propoſito m'havevi addotti e recitati, voldendone io tener memoria, come di coſe degne, ne havevo già empito più fogli, che poi per mia ſuentura, partendo da Perſia verſo India, nello imbarcare infretta una notte perdei inſieme con altre robbe, e con molte altre ſcritture à me cariſſime. Non poco ornamento accreceva alle già dette doti l'eloquenza naturale, ſenza aiuto d'artificioſa rhetórica, che era in te, che nella tua

tua lingua materna avanzavi i Ciceroni, i Demosteni: e nelle altre, che avevi appreso, eri in guisa pronta, e faconda, che le genti di quei paesi, ò non ti riconoscevano per straniera, ò se pur ti reconoscevano, ti ascoltavano con meraglivia, e diletto, vedendo quanto ben parlavi i loro, à te peregrini, idiomi. Più dirò, ma vero; che in più lingue, e lingue à te non naturali, ma acquistate, t'hò veduto fin compor versi; cosa, a che difficilmente sogliono arrivar gl'ingegni più sublimi, e quei che ne' studii delle Muse han consumato più tempo. Taccio la dolcezza del canto, la soavita della voce, la leggiadria ne' balli usati in Oriente; la maestria, con che toccavi diversi barbari strumenti,

cilement les choses les plus dificiles & les plus sublimes. Il n'y avoit point d'art, de discipline, de coûtume, de science, que vous n'entendissiez, & dont vous ne discourussiez à propos, autant qu'il se peut par la lumiére naturelle, & sans l'instruction des écoles; même vous en jugiez en perfection, & vous apreniez en très-peu de tems les langues étrangéres. Vous parliez fort bien, non-seulement Arabe, qui est vôtre langue maternelle, & qui du lieu de vôtre naissance s'est répanduë aujourd'hui & renduë commune à toute la Syrie & ailleurs; mais encor Turc & Persan. Pour la langue Caldéenne, qui est l'ancienne littéralle de vôtre nation, & pour celle du Curdistan, l'Arménienne & la Géorgienne, vous en aquîtes la connoissance,

 après

après que vous m'eûtes acompagnée au voïage de Perse. Vous commenciez d'aprendre l'Italienne, l'Indienne, la Portugaise, qui est fort en usage dans l'Inde Orientale, où nous avions dessein de passer. Et parce que l'on vous avoit dit que la Latine étoit parmi nous la principale & la plus en vénération, comme celle en qui l'on composoit les plus doctes Livres, & l'on enseignoit les plus hautes sciences, de laquelle même toute l'Eglise Occidentale se sert pour le culte Divin, vous la jugiez plus noble & plus utile que plusieurs autres; & dédaignant ce que vous estimiez plus commun, vous faisiez tous vos éforts, & apliquiez tous vos soins pour vous y rendre sçavante, avant que d'aprendre l'Italien. Déja vous commenciez de me

ti, che in queste terre si costumano: che questi escertii, come in quelle parti non son tenuti per nobili, rarissime volte ti lasciavi veder fare e solo in secrete conversationi di noi altri parenti, che per nostro diporto di quando in quando t'importunavamo a fargli. Quindi era, cioè dal concorso in te di tante parti amabili, che di rado in molti, non che in un solo soggetto si trovano; che la tua conversatione fu sempre a tutti sopramodo gioconda, da tutti sopramodo desiderata; nè persona fu mai, di qualunque stato, ò conditione si fusse, che una sola volta ti parlasse, che non ti restasse oltra modo affettionata. Le matrone nobili ti cercavano a gara: Le Principesse t'honoravа-

ravano : le persone humili ricorrevano a te, come a lor proprio rifugio : di chi ti serviva, eri l'idolo : de' poveri la madre : de' parenti, le delitie. Co i maggiori, sapevi esser grave, e rispettabile i co i pari, cortesissima : con gl' inferiori, in estremo affabile, mansueta, & amorevole. La tua casa sempre era piena, & honorevolmente a tutti apetta : la mensa a tutti commune : la faccia à tutti allegra, e serena : a tutti eri hospitale, con tutti officiosa, a tutti larghissima benefattrice ; e però con ragione tutti t'amavano, tutti ti benedicevano, tutti predicavan le tue lodi, tutti ti pregavan dal cielo vita lunga, e felice ; e non sò per qual mio peccato le orationi di tanti, e con

me saluer en bon latin, & de répondre de même à mes salutations, quand quelquefois vous preniez plaisir à vous exercer dans nos Langues Européennes ; ce qui néamoins n'arrivoit pas fort souvent, à cause de ma négligence à vous instruire, & que nous nous entendions mutuellement par d'autres idiômes, dont les expressions nous étoient plus familiéres. Vôtre mémoire n'étoit pas moins admirable, que vôtre esprit & vôtre jugement ; car elle étoit si heureuse, qu'elle vous faisoit ressouvenir, sans hésiter, de tout ce que vous aviez vû, entendu, & lû. Cela me faisoit tant de plaisir, que voulant en tenir registre, comme de choses dignes de remarque, j'avois déja rempli quantité de feuilles de papier de sentences de bons Au- teurs,

teurs, de Proverbes, & de vers de plusieurs Poëtes, que vous saviez par cœur, que vous citiez fort à propos, selon la diversité des entretiens, & que je faisois gloire d'avoir apris de vous. Mais par malheur je perdis tout cela, aussi-bien que d'autres mémoires & d'autres nipes qui m'étoient chéres, lorsque je m'embarquai la nuit, avec trop de précipitation, pour passer de la Perse dans l'Inde. Vôtre éloquence naturelle relevoit encor beaucoup tous ces dons du Ciel, de la nature, & de la fortune. Car cette éloquence étoit telle en vous, sans le secours de la réthorique, qui s'aprend par méthode, qu'en la langue de vôtre païs, vous surpassiez sans contredit celle de Démosthéne en grec, & de Cicéron en latin. Et dans les langues que vous aviez apri-

con tanto tuo merito, fussero così poco esaudite: se pur non fù, com'era in effetto, per farti Dio, conforme eri ben degna, più presto posseditrice di maggior felicità, di gloria perfetta, di vita eterna, e beata Paradiso, che in questo Mondo goder non potevi. Gran cose hò dette: ma poco, a quel che hò da soggiungere: nulla affato, a quel che trapasso per brevità, & a quel che haurei da dire, se volessi, ò potessi a pieno le tue perfettioni descrivere. Queste, che hò raccontate fin quì, benche sian Gratie, che a pochi il ciel largo destina, pur tuttavia son dal cielo, e per gratia altrui concesse, ben spesso anco senza adoprarvisi punto, nè mettervi cosa alcuna del suo chi le pos-

possiede: onde a ragione più d'essere invidiate, & ammirate paion degne, che d'esser celebrate con vere lodi, perche solo a quei beni devon darsi, che agli huomini s'acquistan da se stessi, & a quegli atti virtuosi, in che per elettione di libera volontà, più che per naturale instinto, e per facile inclinatione, anzi con difficoltà il più delle volte, e contra quel che più piace, gloriosamente s'esercitano. Sollevando adunque il mio parlare a quelle altere, e sourahumane doti, che ornarono già in terra, & hor vie più che mai ornano in cielo; & orneranno in eterno la bell'anima tua; che ammirerò in te MAANI? la Prudenza forse, ch'è madre, e regina di tutte le altre virtudi? della qua-

aprises, vous vous énonciez si promtement & si éloquemment, que les originaires mêmes des lieux, où l'on les parloit le mieux, ne vous pouvoient regarder comme étrangére; s'ils vous connoissoient pour telle, ils vous écoutoient avec joïe & satisfaction, vous voyant aussi facilement exprimer vos pensées, que si eux-mêmes vous en eussent dicté les termes. Outre cela, je dirai avec vérité, qu'en plusieurs de ces langues, qui ne vous étoient pas naturelles, mais aquises, vous composiez même des Vers fort bien faits, à quoi ne réüssissent pas toûjours les plus grands esprits, ni ceux qui ont emploïé beaucoup de tems à cultiver les Muses. Je passe sous silence la douceur de vôtre voix, la juste harmonie de vos chansons,

N 4 vô-

vôtre adresse à bien danser, à la mode du Levant, l'industrie & la sufisance dont vous saviez toucher agréablement divers instrumens, quoique barbares, qui étoient en usage en ces quartiers-là. Mais parce que ces exercices ne sont pas estimez assez nobles, vous permettiez rarement qu'on vous en vit joüer, si non dans les conversations secrettes de nos parens, lorsque pour nous récréer, nous vous en pressions quelquefois. Le merveilleux assemblage de tant d'aimables qualitez, qui se rencontrent rarement au point de leur perfection en plusieurs sujets, & beaucoup moins en un seul, faisoit estimer & chérir de tout le monde votre compagnie & votre entretien; & il n'y eut jamais personne, de quelque condition ou dignité qu'elle fut, qui vous aïant

quale fosti in tal guisa dotata, che giovanetta ancora, a diciotto anni a pena giunta, quando di nessuna cosa havevi pur anco esperienza, e fuor delle paterne mura quasi altra cosa non havevi mai veduto, venuta nella mia casa, e preso subito di quella il governo, non solo mi sgravasti di tutte le cure, adempiendo con total mia sodisfattione, e de gli altri, ogni parte di perfetta madre di famiglia mentre dimorammo in Baghdad, ch'era terra a te nota, e dove pur da bambina eri stata nudrita: ma facesti anco il medesino, quando, dopo non più che due mesi, di là partimmo, & andammo in Persia; dove in terre così strane, e da te non mai vedute: fra genti, di cui ne pur la lingu

gua all'hora intendevi : ò che stessimo in Città fermi, ò che andassimo per viaggio : in tempo e di pace, e di guerra; fin nel campo fra le turbulenze delle armi, e de gli esserciti; fra le battaglie, e le ruine de' popoli, quando un' anno integro seguitai contra Turchi le insegne del Rè Abbàs vittoriose, e te conducevo meco, come in Persia è de nobili antico costume, che nè anco alla guerra vanno mai senza le donne loro; in sì duri frangenti, in quei dubbiosi accidenti di fortuna, mentre ogni cosa andava sossopra, mentre le Città, & i paesi integri si spopolavano, in difficoltà così grande di tutte le cose, tù pur nondimeno, e sempre me seguisti; e di quanti mi segui-

aïant une fois parlé, ne vous demeurât très-afectionnée. Les plus grandes Dames vous recherchoient à l'envi; les Princesses vous honoroient; les plus pauvres avoient recours à vous, comme à leur plus assuré refuge. Ceux qui vous servoient vous adoroient presque; les pauvres vous nommoient leur mere, & vos parens leurs plus chéres délices. Avec les Grands, vous saviez observer une gravité respectueuse, aussi-bien qu'une humeur franche & pleine de courtoisie avec vos pareils, & avec v s inférieurs, une douceur, une afabilité, & une bienveillance très-grande. Vos apartemens étoient toûjours remplis d'honnêtes gens, & ouverts à tous ceux qui avoient besoin de vôtre assistance, aussi-bien que votre table leur étoit com-

mune. Vous montriez un visage égal & serain à tous ceux qui le méritoient; vous étiez oficieuse, hospitaliére, & bienfaisante, autant que vous le pouviez; voilà pourquoi, avec grande raison, tout le monde vous aimoit, vous benissoit, & prenoit plaisir à faire éclater le bruit de vos loüanges. Chacun demandoit pour vous au Ciel qu'il vous favorisât d'une heureuse & longue vie; & je ne sai par quelle indignité ou quel péché, de ma part, les priéres de tant gens ont été si peu exaucées, vû que vôtre seul mérite sembloit aparemment vous en prométre l'éfet. Mais peut-être que Dieu en disposa autrement, pour vous mettre plûtôt en possession d'une récompense dont vous étiez très-digne, qui est celle de la suprême féli-

guivano, e di tutta la famiglia, che pur numerosa havevamo appresso, volesti haver di continuo la cura, mostrando ogn'hora in governarla somma providenza, somma notitia di tutte le cose: informandoti ovunque andavamo, e pigliando in un tratto perfetta cognitione de' costumi delle terre: di ciò, che in esse abbondava, ò mancava, de' luoghi, e tempi a proposito, da fare ogni sorte di provisione: delle monete, de' prezzi, delle misure, de' pesi, e di quanto altro bisognava, che nè anco i paesani più di te ne intendevano; con ritener in te stessa così esatta notitia di tutte le cose in diversi luoghi pratticate, & osservate, che se Roma havesse havuto sorte di vederti viva, non

non dubito punto, che non havessi arricchito il Latio della cognitione di mille Semplici peregrini, dell'uso di mille droghe straniere, & in medicamento, & in cibo: dell'esercitio di mille arti, a noi incognite, e di mille altre curiosità, non men d'utile al publico, che d'ornamento, & a' curiosi di gusto. Nel marciar poi, n'ell'accamparci, nel distribuir le hore del giorno, e'l peso alle persone de'servitii necessarii, che ordine? che vigilanza? che avedimento, in assegnare il tempo da muoverci, ò posarci? che accortezza in eleggere i siti da piantar le nostre tende? Delle cose publiche, che giuditii, che discorsi facevi? in tutti miei negotii, de'quali sempre gran

félicité de la gloire parfaite, & de la vie éternellement heureuse des citoïens du Ciel, dont personne ne peut joüir en ce monde. Quoique j'aïe déja dit de vous de très-grandes choses; c'est peu à l'égard de ce que j'y pourrois ajoûter, & presque rien au prix de celles que je ne ferai encore qu'éfleurer, pour n'être pas trop long, en comparaison de ce que je dévrois & pourois dire, si j'avois le dessein ou le talent de décrire pleinement à fonds toutes les perfections qui vous rendoient uniquement recommandable. Quoique celles que j'ai touchées jusqu'ici, soient des graces que le Ciel ne donne libéralement qu'à très-peu de gens; toutefois puis qu'elles viennent de Dieu, qui les donne gratuitement, & souvent sans que celui qui les posséde

y contribuë en rien de ſa part, on peut dire que c'eſt un bien qui procéde d'un principe externe. Ce qui fait qu'elles ſemblent plus dignes d'admiration & d'envie, que de véritables loüanges, que l'on ne doit proprement donner qu'à ces biens ſpirituels, que les hommes s'aquiérent par eux-mêmes, en s'exerçant glorieuſément dans des actions de vertu & des œuvres méritoires, qui ſe font plûtôt par un choix de la volonté libre, que par quelque inſtinct naturel, ou quelque penchant d'inclination, & même le plus ſouvent avec des contradictions & des dificultez extrêmes, en renonçant à ce qui nous plaît. Il faut donc que je releve autant que je pourrai mon ſtile, pour tâcher d'ateindre juſqu'à vos plus hautes vertus, qu'on peut nom-

gran parte mi toglieſti: in affari aſſai gravi, e publici, e privati, in che più volte m'occorſe havea le mani, che conſigli, che avuiſi, che aiuti con parole, e con opere mi davi? che poſſo dire in fine? ſe non che in sì tenera età ti moſtravi ben degna di comandare, ben'atta a gouvernare, non che una privata fameglia, ma gli eſerciti numeroſi, i popoli integri, le Corti, le Provincie, i Regni. Ma, che non dico più toſto, per prova del tuo maturo ſenno in così acerba etade, di quando, contratto a pena fra di noi il matrimonio, in quel modo, che colà civilmente ſi poteva; ricuſando io di ricever le benedittioni della Chieſa da i Sacerdoti di quella terra, sì perche m'eran ſoſ-

sospetti di scisma
(il che però, per
non offender loro,
& i tuoi parenti a
loro adritura non
volevo dire) sì an-
co per un'altra gra-
ve, & importante
cagione, che all'ho-
ra pur tacevo : &
adducendo frivole
scuse di voler riser-
barmi a far le sacre
cerimonie co i nos-
tri religiosi Latini
in Sphahan, dove-
presto ero per an-
dare; nati perciò,
e con ragione, a'
tuoi parenti non
leggieri sospetti
della mia fede, che
ancho a te stessa po-
teva esser dubbiosa,
se più alle opere
apparenti, che al-
le parole mie bene
intentionate; se più
a quel ch'io mos-
trava di fare, che
a quel che ti pare-
va ch'io potessi, e
dovessi voler fare,
havesci havuto ri-
guardo : dopo che
riuscì vana, per
disfare il nostro ma-
trì-

nommer sur-humai-
nes, qui furent les
divins ornemens de
vôtre belle ame,
quand vous viviez
sur la terre, & qui
les sont maintenant
beaucoup davantage
dans l'heureuse vie
que vous menez dans
le Ciel. Qu'admire-
rai-je donc en vous,
chére *Maani?* La pru-
dence peut-être, qui
est comme la mere
& la reine des autres
vertus. Vous en fûtes
tellement douée, au-
dessus du commun,
qu'étant encor toute
jeune, à peine à l'â-
ge de dix-huit ans,
où vous n'aviez nulle
expérience des cho-
ses du monde, n'a-
yant presque rien vû
que la maison de vo-
tre pere; cependant
quand vous fûtes
amenée dans la mien-
ne, en qualité de
mon épouse, vous
en prîtes aussi-tôt le
gouvernement, avec
une générosité que
personne ne peut
égaler. Vous m'épar-
gnâ-

gnâtes mille soins, que j'étois obligé d'y aporter. Vous me donnâtes une entiére satisfaction, aussi-bien qu'à d'autres, par toutes les fonctions que l'on sçauroit desirer d'une parfaite mere de famille, pendant le tems que nous demeurâme ensemble à *Baghdad*, où vous aviez été nourie dès l'enfance, & que vous connoissiez mieux que vôtre païs natal. Vous vous comportâtes aussi de la même maniére, quand au bout de deux mois, nous en partîmes pour aller en Perse, terre fort étrangére pour vous, qui n'y aviez jamais été, parmi des gens dont vous n'entendiez nullement la langue, où vous me suivîtes par tout, soit que je fisse quelque séjour dans les Villes, soit qu'il falut battre la campagne, en tems de paix & de guerre, même au milieu du camp,

trimonio, ogni diligenza, che alcuni de' tuoi fecer co i ministri Turchi, per altretante, e maggiori, ch'io ne feci in contrario, persuadentoti tutti, che almeno non venisci con me in Persia, a fin che partendo da Bagdad lontano da loro, la vita, & la riputation tua, e di tutti i tuoi, per qualche mia impietà, di che pareva potersi sospettare, non venisse a pericolo; non solo ricusasti di ciò fare, con dir che, poichè per moglie mi t'havevano già data, e non havevano a questo pensato prima, non conveniva a te disobedire a tuo marito, nè negar di seguirlo, ovunque condurti havesse voluto: ma quando vedesti perciò sossopra tutto'l parentado, e che fin la mia

mia vita, senza io saperlo, correva non poco pericolo, non mancando persona infedele, che per tor gli altri d'impaccio, s'offeriva a tor facilmente me dal Mondo: risoluta di patire ogni male, più tosto che per tua cagione alcun mal si commettesse: non solo ouviasti ad ogni sinistro intento, che in tal caso ne' tuoi, con ombra di ragione, a' miei danni huria potuto nascere: ma ansi pietosa della mia innocenza (che conforme alla schiettezzaa dell'animo tuo, nè anco inaltri potevi creder malvagità prima di vederne gli effetti) e sopra tutto gelosissima della mia vita, come quella, che già, quanto era tuo debito, sinceramente l'amavi, mi guardasti con somma vigi-

camp, dans le trouble & le tumulte des armes, dans la disposition des armées, sur le point de donner bataille, parmi le pillage & la ruine des peuples, quand par l'espace d'un an entier j'acompagnai, comme volontaire, les drapeaux victorieux du Roi *Abbas*, qui faisoit la guerre au Turc. Vous ne me quitâtes jamais en ces périlleuses ocasions; vous fondant sur la loüable coûtume des Dames de Perse, qui n'abandonnent point leurs maris dans les plus grandes extrêmitez; desorte qu'en diverses rencontres fâcheuses, en plusieurs accidens de la fortune contraire, lorsqu'il sembloit que tout l'ordre des choses étoit confondu & renversé; que les Villes, les Bourgades, & les Villages, étoient comme des deserts. Enfin dans une espéce de chaos des afaires d'Etat vous me

me teniez toûjours fidèle compagnie; vous vouliez seule vous charger du soin & de la conduite de nos gens, qui n'étoient pas en petit nombre, dont vous témoigniez à toute heure pour ce sujet une exacte prévoïance, & une parfaite connoissance des choses. Vous vous informiez prudemment des endroits où nous devions passer, & en moins de rien vous étiez toute instruite de leurs coutumes; de ce qui leur manquoit, & de ce qu'il pouvoit y avoir en abondance; des lieux & des tems de se fournir à propos de provisions nécessaires; des monoïes, & de leurs prix, des poids & des mesures; & enfin de tout ce qui regarde le commerce & les besoins de la société humaine, où vous n'étiez pas moins intelligente, que les originaires de toutes ces contrées.

gilanza, non fidandoti in ciò nè anco delle persone a te più care, e più congiunte, nè anco della stessa tua madre, per tema, che un rigoroso zelo d'honore, con le altrui male, & efficaci persuasioni, non potesse a caso indurla a far contra di me qualche opra strana; osservando con gran diligenza chiunque in casa veniva, che faceva, dove andava, senza fare altri di ciò accorto: osservando i cibi, le vivande, chi le condiva, infin l'acqua, infin i vasi dove io haveva da bere, non lasciavi che alcuno, senza tu vederlo, ponesse in quelli le mani; e finalmente, tacendo a me, & a gli altri quel che conveniva: riferendo solo a tutti quel che poteva giovare; assicurando i tuoi da una

una parte, cattivando me dall'altea con maniere esquisite: e per l'altrui salute, e per la riputation di tutti, te stessa sola, e la tua vita esponendo a pericolo, partissi meco da Baghdad con buon animo, provisto alla tua sicurezza al meglio che potévi, con condur teco il tuo maggior fratello: ch'a me però, non per diffidenza, ma per altro honesto, & a me grato fine, mostravi di farlo. E quando poi per viaggio più chiara t'apersi la mia mente, e t'esposi a pieno di quegl'indugi l'alta e grave cagione: perchè volsi più tosto parerti infedele con quel che ti dissi, ch'esserti veramente infedele con tenerlo celato: tu vondimeno, all'hor che con più ragione potevi di me diffidare;

trées. Vous l'étiez d'une si noble maniére, en tout ce qui s'observoit & se pratiquoit où vous aviez passé, que si Rome eût eu le bonheur de vous voir en vie, comme elle a eu le regret de vous reçevoir morte, je ne fais nul doute que vous auriez enrichi les Provinces de sa dépendance, de la connoissance très-utile de mille simples excellens; de l'usage de mille espéces étrangéres, également bonnes pour servir de nourriture & de médicamens; de l'exercice & de l'habitude de quantité de beaux arts, qui jusqu'ici sont inconnus parmi nous, & de plusieurs autres curiositez, aussi utiles au public, qu'agréables aux particuliers. Soit que nous fussions en marche, soit qu'il falût camper, ou distribuer aux heures convenables à chaque domestique

tique sa tâche & son ofice pour les servi- ces nécessaires, quel ordre & quelle vigi- lance n'y aportiez- vous point ? Quel ju- gement & qu'elle discrétion ne faisiez- vous point paroître, pour partir des lieux où nous nous étions arrêtez, & pour nous rendre commodé- ment à d'autres pos- tes sur la route, aussi- bien qu'à chercher les meilleures situations, pour planter à propos le piquet & pour y dresser nos tentes ? Vous aviez des sen- timens & faisiez des discours sur les afai- res publiques, où vôtre raisonnement étoit d'un plus haut degré que vôtre sexe. En toutes mes afaires particuliéres, j'ai toûjours reconnu, par une heureuse expé- rience, que vous m'a- vez soulagé & dé- chargé de la plus grande partie du soin que j'en eusse dû prendre ; & dans les pu-

re ; all'hor che più potevi pensare d'es- ser tradita : con ani- mo, non meno in- vitto, che pio, premendo nel tuo cor la doglia, che solo una notte in Ghiulpaigan con abbondanti, e se- crete lagrime sfo- gasti : e di canto affare a te sola ri- serbando la cura, a te sola di tanto travaglio facendo parte (che per non turbar la pace, nè anco al tuo proprio fratello conferir vo- lesti quel ch'io ha- veva a te conferi- to) sensa mostrar- ti, a me giamai turbata, ne mos- trarmi pur mai men che amorevole il viso : con rammen- tarmi solo il mio debito, & attribui- re il tutto alla for- tuna, ò al divino volere, e non mai ad alcuna mia col- pa, scusavi il fat- to, e compativi le mie giuste preten- sio-

sioni, che un'altra più appassionata ben ingiuste hauria potuto chimare; e confidata in Dio prima, e nella tua ragione: poi anco nel mio amore (di che tanto ti devo) nella mia fede, benche poco ancora sperimentata: e quel che più ammiro, nella qualità della mia persona, per la quale sola non ti potevi indurre a credere, ch'io fussi mai per fare atto villano, lasciandoti a me tutta in abbandono: alle promesse, alle parole mie, a miei giusti desiderii commettendo te stessa, la vita, la salute, e riputation tua, e di tutti i tuoi, onde maggiormente m'obligasti: giunta al fine in Sphahan, con la tua sola prudenza, con la tua sola diligenza, superato ogni intoppo, spianate tutte le diffi-col-

publiques, où mes intérêts particuliers étoient aussi mêlez, mais avec des circonstances très-importantes, dont on se raportoit à moi, vos conseils, vos discours, & vos actions, m'ont souvent procuré le bien d'en sortir avec succès. Que puis-je dire enfin, sinon que dans un âge si peu avancé, chacun vous estimoit digne de commander à des peuples, & de gouverner non-seulement une grande famille, comme la mienne, mais même des Armées, des Nations, des Cours, des Provinces, & des Roïaumes? Pour mieux prouver la maturité de vôtre esprit, dans la premiére fleur d'une verte jeunesse, je dévrois bien exagérer ce qui se passa au commencement de nôtre mariage. A peine fut-il contracté, avec toute la civilité possible, que

je fis quelque dificulté de recevoir la bénédiction nuptiale des Prêtres du païs. Ils m'étoient suspects de schisme; ce que je ne déclarai pas néamoins, par crainte de leur déplaire, aussi-bien qu'à vos parens qui leur étoient très-afectionnez. Mais j'avois encor une autre raison de plus grande importance, que je dissimulois alors, en me mettant à couvert, par des excuses assez frivoles, dont la principale étoit, que je réservois ces cérémonies de l'Eglise pour nos Religieux du culte Romain, qui vivoient en toute franchise dans la Ville d'*Ispahan* Capitale de la Perse, où nous étions prêts de nous rendre. Vos parens conçûrent de-là, avec quelque sorte de fondement, des soupçons assez grands de ma bonne foi; & vous pouviez même avoir quel-

coltà, riducesti il negotio ad ottimo, e felicissimo fine, confermandosi in faccia della Chiesa il nostro matrimonio, in quel modo a punto, e con tutte quelle giustificationi, ch'io tanto bramava, e con sodisfattione universale, e gusto di tutti i tuoi parenti, che, cessati i vani sì, ma giusti sospetti, scoperti i miei modi e nobili, e leali, e chiarita in fine la mia buona intentione, che giamai non mi mancò, non solo ne furono a pieno contenti, ma restarono poi comme legati per sempre nodo con strettissimo, non men d'amore, che della contratta parentela. Nella quale attione non saprei dir che cosa fusse in te maggiore, ò la prudenza in saper così ben guidare, e dispor tut-

tutte le cose : ò la grandezza dell'animo, che in turbolneze sì gravi giamai non si perdè, nè venne meno : ò la constanza, e la patienza, in soffrir, quanto soffristi, preparata ancora a soffrir cose molte maggiori, che la fortuna pareva minacciarti : ò l'amor grande, che all'hora ancora, come sempre, mi mostrasti : ò la confidenza, che havesti nella mia fede a te dovuta, a dispetto di tanti inditii, che infedele mi ti facevano parere : ò la sincerità, con che sempre mi credesti, e con che interpretavi, e giudicavi tutte le mie attioni ; ò infinite altre virtudi, che tutte in grado altissimo mostrasti in quella sì grave occorenza. Ma non posso in poche parole comprender tanto ; nella tua Vita,

quelque sujet de vous en défier, si vous eussiez eu plûtôt égard à ce qui vous paroissoit dans mon procédé, qu'aux bonnes intentions dont je vous assurois par mes paroles pleines de sincérité ; & si vous vous fussiez plûtôt arrêtée à ce que je feignois de faire, qu'à ce qu'il vous sembloit raisonnablement que je dusse & voulusse faire en qualité d'homme-d'honneur, tel que je passois dans vôtre estime. Ensuite quelques-uns de vos parens, d'intelligence & de concert avec quelques Ministres Turcs, aportérent tous leurs soins & firent toutes leurs diligences pour dissoudre notre mariage, à quoi ils témoignoient autant, ou plus d'ardeur que moi, à le maintenir & à m'oposer à leurs éforts. Chacun tâchoit du moins à vous persuader que vous

vous ne deviez pas me ſuivre au voïage que j'entreprenois dans la Perſe, de peur qu'en quitant *Baghdad*, & loin de toute aſſiſtance, votre réputation; celle des vôtres, & même vôtre vie, ne couruſſent riſque en la compagnie d'un homme comme moi, qui ſemblois pouvoir être aparament ſoupçonné d'impiété, ou de quelqu'autre crime. Vous rejétâtes ces ſortes de conſeils, aléguant, que puiſque vos parens vous avoient miſe en mon pouvoir comme épouſe, ils devoient y avoir auparavant bien penſé, & conſidéré toutes les ſuites; mais que les choſes étant en cet état, vous n'étiez pas d'humeur, & vous ne jugiez pas à propos de vous ſouſtraire à l'obéïſſance duë à vôtre mari; ce que vous feriez, ſi vous refuſiez de lui tenir compagnie

Vita; che, piacendo a Dio, ſcriverò un giorno, le meraviglie di queſte, e di mille altre heroiche tue virtudi, più diſtintamente farò paleſi al Mondo? Quì, che ſerve altro? Non baſtano a fare aſſai chiaro teſtimonio della tua prudenza i detti ſagaci, le riſpoſte avuiſate, che sì ſpeſſo in diverſi propoſiti dalla tua bocca all'improviſo uſcivano? de' quali pur, volendone io tener memoria, perchè degni me ne parevano: notando, quando potevo ſenza farne te conſapevole, alcúni di più avuiſo, che ti ſentivo dire, in men di due anni ne havevo raccolto in un libro un gran numero, che pur con le altre ſcritture, che già diſſi, in quel porto di Perſia la mia ſuentura mi fece

ce perdere; ma tuttavia di quei tuoi Detti sagaci (che tali gli chiamavo, con animo di lasciargli alla posterità in perpetua memoria) alcuni pochi, che più de gli altri restarono a mente, e che dopo la perdita del libro pottei pur mettere insieme, a senso almeno, se non con quelle precise, & espressive parole, con che vie più leggiadra, e più elegantemente da te sentiti dire, havevo già nell'hora propria scritti: e che hor, benchè laceri, e scemi in gran parte della lor nativa vivezza, come pretiose reliquie, appresso di me conservo, bastano a far indubitata fede a chiunque gli leggerà, del tuo molto sapere, e dell'alta prudenza, con che, e nelle humane, e nel-

gnie par tout où il vous voudroit mener. Bien plus, quand vous vîtes toute la parenté en trouble, & soulevée contre moi, ensorte que, sans que j'en sûsse rien, ma vie couroit un grand péril, parce qu'un perfide assassin avoit promis que pour délivrer la famille du desordre que j'y causois, il sauroit bien le moïen de m'ôter facilement du monde, vous fites une ferme résolution de vous exposer plûtôt à toute sorte de disgraces, que de soufrir qu'il m'arrivât quelque malheur à vôtre ocasion. Non-seulement vous allâtes au-devant de tous les sinistres desseins que les vôtres eussent pû former à mon desavantage avec quelque aparence de raison; mais encor vous fûtes si extraordinairement touchée de mon innocence (car comme vôtre ame étoit

étoit toute nette & toute bonne, vous ne soupçonniez personne de malice, si vous n'en voïiez des éfets manifestes) que vous redoublâtes vos soins pour me conserver une vie que vous aimiez autant que vous deviez, me gardant, pour ainsi dire, comme un tresor bien précieux avec une vigilance extrême. Et en cela vous ne vouliez pas vous fier à qui que ce fût, non pas même aux personnes qui vous étoient les plus chéres & les plus proches. Vous vous cachiez de votre propre mere, de peur que la jalousie, sous prétexte d'un zèle d'honneur, & que des persuasions aussi fortes que méchantes ne la portassent à faire contre moi quelque chose d'étrange. C'est pourquoi vous observiez curieusement quiconque entroit chez vous, ce qu'il de-

nelle divine cose, fosti sempre a meraviglia singolare; E tanto più singolare, quanto manco era il concetto, che di te stessa facevi: che dotata, a pari delle altre virtù, d'una profondissima humiltà, che di tutte le altre senza dubbio è il fondamento, e di prudenza, e d'ogni altra cosa ti stimavi sempre minima fra tutti; e facendo assai più caso dell'altrui, che del proprio parere (benche il tuo, fra i buoni, io lo trovassi quasi sempre il migliore) non solo prendevi da altri consiglio con molto gusto, ma, quasi che senza l'altrui guida ti paresse d'errare, ne' casi dubbi, e difficili, & in ogni altra occorrenza, pregavi con molto istanza dalle persone, che più stimavi, e da me

me in particolare, d'esser di continuo ammonita, & insegnata. Rara docilità, meraviglioso disprezzo delle proprie doti, che in quelli, che tante ne hanno quante tu ne havevi, poche volte si trova. La giustitia poca occasione havesti d'esercitarla, e solo nell'angusto campo delle proprie habitationi, fra le poche genti, che ivi eran sottoposte al tuo governo: pur tuttavia ben chiara in te riluceva, e non era poco in una famiglia composta di gente di varie nationi, varie infin di riti, e di religione, non che d'humori, e di costumi (che una volta osservai, che dieci lingue diverse si parlavano d'or-di-

demandoit, ce qu'il faisoit, où il alloit; faisant cela adroitement & avec grande prudence, & ne vous ocupant presque à autre chose qu'à bien prendre garde à mon boire & à mon manger; vous informant qui avoit préparé mes viandes, & examinant jusqu'à l'eau, à la vaisselle, & aux moindres vases, où vous ne permettiez à personne de mettre la main, sans la voir & sans la bien connoître. Enfin vous saviez dissimuler & celer fort à propos, tant à moi, qu'à vos gens, ce qui méritoit d'être tû, ne faisant mention aux uns & aux autres, que de ce qui pouvoit plaire & aporter quelque consolation. D'un côté, vous assuriez les vôtres de ma bonne foi; & de l'autre, vous captiviez de plus en plus mes afections, par des maniéres d'agir, autant aimables qu'elles étoient sincéres. Enfin aïant ainsi exposé vôtre

tre chére personne à des périls, où même vous aviez sujet d'apréhender pour vôtre vie, après que vous eûtes mis la mienne, & la réputation de vôtre famille à couvert, vous partîtes gaïement & courageusement de *Baghdad* avec moi; & pour assurer vôtre honneur, par une bienséance en quelque façon nécessaire; vous fites ensorte que vôtre frére fut de la partie, pour nous faire escorte jusqu'au milieu de la Perse; ce que j'aprouvai & trouvai fort à propos, connoissant vôtre motif, fondé sur une fin honnête, plûtôt que sur la moindre défiance que vous eussiez de moi. Et lors qu'ensuite, au fort de ce voïage, je vous ouvris plus nettement mes pensées, & que je vous déclarai plus précisément une autre grande raison, qui m'obligeoit à différer nôtre bénédiction nuptiale, aimant mieux passer pour

dinario nella nostra casa) mantener con tutto ciò fra tutti pace: tenergli tutti sodisfatti, e contenti: e distribuendo con retta ugualità gli ufficii le fatiche, i primii e le correttioni anco a suo tempo, far sì, che non solo di te giamai nessuno si dolse, ma tutti, come lor Nume, ti riverivano, e non come a Signora, ma come a lor propria madre, ubbidienti, t'amavano. Nè solo dentro alle domestiche mura la tua giustitia si faceva conoscere, mi fuori ancora: tanto commutativa in trattar con altri con somma rettitudine; che quantmai con la nostra casa hebbero negotio, contentissimi di te sem-

sempre, a loro prò la tua integrità a tutte le hore' esperimentavano: quanto distributiva, ò legale fra un buon numero di Christiani di diverse nationi, e riti, che habitano in Sphahan, de' quali tutti la nostra casa era l'asilo, tu, l'oracolo. Quante differenze componesti, fatta arbitra di quela le genti? quante mogli, e mariti discordi riconciliasti insieme? a quanti disordini desti rimedio? di quante buone opere fosti cagione? dicanlo quelle genti stesse, che non senza causa piansero il tuo partir di là con tante lagrime. Di fortezza, e di magnanimità innumerabili esempi desti sempre in tutte le tue attioni: già hò det-

pour infidèle en apparence en vous la disant, que de l'être en éfet, si je vous l'eusse celée; cependant, dans le tems que vous pouviez vous défier de moi avec le plus de vraisemblance, à l'heure que vous pouviez avec quelque raison vous imaginer d'être trahie, vous me fites toûjours remarquer en vos procédez une humeur égale, un esprit benin, & un courage invincible. Et entr'autres une certaine nuit, que nous couchâmes à *Ghiulpaigan*, où vous étoufâtes dans vôtre cœur, sans vous plaindre, le déplaisir que vous aviez, avec des larmes aussi secrètes qu'abondantes, vous réservâtes pour vous seule toute l'inquiétude que vous pouvoit donner cette afaire, & vous ne voulûtes pas faire part à qui que ce fût du ressentiment que vous en aviez; non pas même communiquer à vôtre frère

la moindre circonstance du pourparler que nous avions eu là-dessus vous & moi. Vôtre ressentiment étoit sans chagrin & sans trouble, & il ne vous empêcha jamais de me montrer un visage doux & rempli de bienveillance. Vous vous contentiez seulement de m'avertir de mon devoir, en attribuant ce qui vous avoit déplu dans ma conduite, ou à la volonté Divine, ou à la fortune, plûtôt que de m'acuser d'avoir manqué; & vous excusiez ce qui s'étoit passé, jusqu'à nommer justes mes intentions & mes prétentions, qu'une autre femme moins raisonnable & plus passionnée auroit hautement blâmées d'injustice, mettant entiérement vôtre confiance, premiérement en Dieu, puis en vôtre force d'esprit, en l'amour que j'avois eu, & que j'avois encor pour vous, en quoi cet-

detto quanta ne mostrasti ne' successi del nostro matrimonio; ma, oltre di quello, havere animo d'intraprender con me tanti, e sì lunghi viaggi, come facesti, e tanti altri, e maggiori, che se più vivevi ti restavano a fare; non solo non stimandogli gravi, ma facendogli parere a me soavi, & esortandomivi, acciochè più presto arrivassimo al desiderato riposo della patria: soffrir con tanta patienza il separarti da' tuoi, e non una volta sola, ma due; cioè in Baghdad prima, quando di là partimmo, e poi anco in Persia, dove tutti eran venuti, quanto pur ivi o gli lasciasti, o contra tua voglia ti lasciarono: staccarti per sempre

pre da fraedli, da sorelle, da padre da madre, e per andare in paesi tanto lontani: seguirmi, come già dissi, fin nelle guerre tra'l sangue, e le morti: vedermi più volte, ma con core intrepido, e con faccia non turbata, fra nemici a pericolo con l'armi in mano, e non solo non temere, ma più tosto inanimarmi, e dare a me in un certo modo aiuto: nelle funtioni militari, non solo seguitarmi, ma precorrermi, come altrove hò scritto; e con ragione; poichè, marciando un giorno, in quella confusion dell'esercito, divisi: tu con tuo fratello, & i cariaggi da una banda, io con altri de' miei a cavallo

cette créance m'obligeoit fort, & en ma bonne foi, quoique vous ne l'eussiez pas encor beaucoup éprouvée; &, ce que j'admire davantage, en la qualité de ma personne, à la seule considération de laquelle vous ne pouviez pas vous mettre dans l'esprit que je fusse homme à commettre quelqu'action lâche, particuliérement qui pût tourner à vôtre desavantage, ce qui vous faisoit abandonner toutes vos inquiétudes à ma discrétion. Mes paroles, mes promesses, & les desirs judicieux que je vous faisois paroître, étoient comme autant de cautions légitimes à vôtre égard, lesquelles vous confirmoient dans la pensée que vous aviez euë de me confier vôtre personne, vôtre vie, vôtre fortune, vôtre réputation, & celle de toute vôtre famille, & ce seul point m'obligeoit infiniment. Ensorte

que

que quand nous fûmes arrivez à Iſpahan, vôtre prudence & vôtre diligence, ſurmontérent tous les obſtacles, aplanirent toutes les dificultez, & donnérent un heureux ſuccès à cette afaire, qui avoit mis en peine tant de monde; ce qui ſe fit par la confirmation & la célébration authentique de nôtre mariage, à la face de l'Egliſe Catholique de ce même Roïaume, à la maniére, & avec les formes juſtificatives que j'avois tant deſirées; & cela réüſſit, avec une ſatisfaction entiére, ſur-tout de vos parens, dont les vains ſoupçons, quoique fondez ſur quelque raiſon, ceſſérent & furent par ce moïen diſſipez. Aïant en éfet reconnu ma façon d'agir, noble & loïale, & après qu'ils furent éclaircis des bonnes intentions, qui ſont inſéparables de ma conduite, non-ſeulement ils en furent très-con-

lo da un'altra: quando poi nell'accamparci, occupando l'eſercito grandiſſimo tratto di paeſe, penſavo d'haverti molto adietro, trovai, che diligentiſſima al ſolito, e più ſcarſa di me al ripoſo, benchè più grave per gl'impedimenti, che teco conducevi, m'eri con tutto ciò paſſata buona pezza innanzi. E nella guerra d'Ardebil, all'hora, che deſperando il Rè di Perſia di poter difender le ſepolture de' ſuoi maggiori, che ivi ſtanno, per eſſer quella città aperta ſenza mura, ne mandò fuori tutta la robba, e tutti gli habitanti: e fatto anco ritirar quaſi tutto'l ſuo campo con le tende, e le bagaglie in un'al-

un'altro luogo più sicuro fra monti, dove pensava far testa a i nimici: egli solo con poca gente alla leggiera restò nella città, per non abbandonarla se non costretto da estrema necessità, e per arderla in tal caso, acciochè gl'inimici d'arderla essi non havessero gusto: ma di donne nessuna altra vi restò, fuor che quelle della mia casa per particolar privilegio, e quelle della casa reale, quali pero, perchè il Rè non molto le stima, in caso d'un disastro hanno ordine gli Eunuchi di tagliarle tutte a pezzi, a fin che non vengano vive in man de gl'inimici; io, che te non volevo vedere a tal pericolo, ti pregavo con grand'ins-

contens, mais ils se liérent depuis avec moi, par un nœud très-étroit d'amitié, qui valoit bien celui de l'aliance du sang. Dans cette bonne & très-honorable action, je ne saurois dire en quoi vous excellâtes davantage, ou en prudence, avec laquelle vous savez si bien conduire & disposer toutes les choses convenables; ou en grandeur de courage, qui dans de telles broüilleries, bien loin de faire naufrage, ne soufrit ni altération, ni diminution; ou en la constance & la patience, avec lesquelles vous suportiez sans murmurer, plusieurs traverses; ou dans le grand & inviolable amour que vous me portiez même en ce tems-là, autant qu'en un autre; ou dans la confiance que vous aviez en la foi que je vous avois promise, & qui vous étoit duë, en méprisant tant d'indices, qui sembloient

 me

me convaincre d'infidélité; ou bien dans vôtre droiture, qui vous faisoit donner créance à tout ce que je vous disois, & bien juger de toutes mes actions; ou enfin dans cent autre vertus, qué vous montrâtes, bien que vous possédiez au plus haut degré dans des conjonctures très-dificiles. Mais quel moïen d'enfermer tant & de si grandes choses dans un petit discours? Dans vôtre vie que je médite, & que j'écrirai quelque jour, si Dieu m'en fait la grace, je publierai plus en détail ces merveilles, & plusieurs autres, comme autant de rares éfets de mille qualitez héroïques. Que serviroient maintenant ici d'autres preuves. Les termes judicieux & pleins d'esprit, aussi-bien que les prudentes & promtes réponses qui sortoient de vôtre bouche, sans nulle préméditation, sur diférens sujets, ne sont-ils pas

instanza, che in compagnia del tuo fratello, co i carriaggi e con tutte le genti di servitio ti ritirassi in sicuro, ò almeno nel campo fra monti, dove stavano pur le altre donne di tutti i grandi, mentre io, com'era dovete, con trè, o quattro soli de' miei huomini a cavallo haurei seguitato il Rè in ogni caso, che in due, ò tre giorni si saria veduto di quei grandi atti il fine. E benchè non io solo, ma un buon vecchio tua fida compagnia, e tutti gli altri ancora con molte raggioni ti persüadessero a farlo, non volesti però mai compiacermene (sola cosa al Mondo, che in tutto'l tempo della tua vita mi negasti) e lo ne-

negavi dicendo, che dove ſtava la mia teſta, poteva ben ſtare ancor la tua: che andaſſero pur le ſome, e la famiglia, s'io così volevo, ma che tu a me volevi ſtare appreſſo: e che tu ancora a cavallo, alla leggiera, e come fuſſe biſognato, con veſte anco mutata, e con le armi in mano, ſe'l tempo così ricercava, havereſti ſaputo in ogni caſo ſeguirmi, come ben conoſcevi eſſer mio debito, che anch'io il Rè ſeguiſſi. O virtù incomparabile, e come potrò io chiamarti? fortezza magnanimità? valore? ardir generoſo? temerità virtuoſa? o pur con tutte queſte inſieme, eccеſſo di vero, è legitimo amor conjugale, co-

pas des témoignages aſſez évidens de vôtre jugement éclairé des lumiéres de la ſageſſe? Et comme ils me ſembloient dignes de la mémoire de la poſtérité, je voulus bien me donner le ſoin de faire un recueil des meilleures penſées, & des paroles les plus éloquentes que je vous entendois prononcer, ſans que je vous en découvriſſe rien; & en moins de deux ans j'en avois recueilli une quantité conſidérable, qui montoit à un juſte volume; que mon malheur me fit perdre, comme j'ai déja dit, en ce Port où l'on s'embarque pour paſſer de la Perſe dans les Indes. Cependant, comme j'eſtimois tant de bons mots, capables de plaire à ceux qui nous ſurvivront, j'en ai mis quelques-uns par écrit, du moins dans le même ſens, ſi ce n'eſt dans les mêmes expreſſions, qui dans vôtre bouche avoient beaucoup plus d'élé-

 gan-

gance & de grace; & j'ai rassemblé tout cela le mieux qu'il m'a été possible depuis la perte des autres papiers. Quoique je ne les aïe que par morceaux, & qu'ils soient privez d'une partie de leur vivacité naturelle, je ne laisse pas de les conserver, & de les tenir toûjours auprès de moi, comme de précieux restes, capables de persuader à ceux qui les liront, que vous étiez savante, prudente, & sage, au-delà de la portée commune de vôtre sexe; ce qui vous faisoit singuliérement admirer de tout le monde, soit qu'il s'agit de traiter des choses Divines, soit qu'il fut question des afaires humaines. Ces qualitez étoient d'autant plus merveilleuses en vous, que vous reconnoissiez moins qu'elles y fussent; & par le peu d'estime que vous en faisiez. Parce qu'étant doüée, à proportion des autres vertus, d'une

com'era in effetto? Ma, che vado riferendo i particolari? tutta la tua vita, massimamente quegli anni, che vivesti meco in tante peregrinationi, in tanti disagi, che'l peregrinar sempre apporta per commodamente, che si faccia: in terre di barbari, lunge più volte da i tuoi, lunge da i miei: in luoghi ben spesso, in dove fin le nuove, infin le lettere de' nostri ne mancavano (che una volta da Roma, donde il nostro viver dependeva, in più di due anni nè pur una lettera potè arrivarne) tutto quel tempo dico tutti i tuoi giorni non furono altro giamai, che un'atto perpetuo di continuata fortezza, di costantis-

tissima patienza; E fin'a giorni estremi, fin all' ultimo spirito, nella mortale infermità, onde al fine, gettato prima l'immaturo parto, concedesti poi al fato, gravida, inferma, in luogo sì mise rabile, nel paese di Moghostàn a pena al Mondo noto: sotto la fortezza di Minà, humile, & incognita prima, ma hora per la tua morte fin nel Latio conosciuta, è famosa: inferma dico, senza aiuto, di medici, ò di medicine: senza consolatione alcuna, nè corporale, per la misera condition del paese, nè spirituale per esser terra d'infideli: in così gran male con tutto ciò, che patienza? che risegnatio-

ne humilité très-profonde, qui est sans doute le fondement des plus excellentes, vous vous jugiez la moins avisée, la moins adroite, & la derniére de toutes, en quelque chose que ce fut; & faisant beaucoup plus de cas des sentimens d'autrui, que des vôtres, quoiqu'entre les bons je trouvasse toûjours les vôtres des meilleurs, non-seulement vous preniez conseil d'autrui avec grand plaisir; mais comme si vous eussiez manqué en faisant autrement pour vôtre conduite, dans les rencontres douteuses & dificiles, & en d'autres de moindre importance, vous vous abaissiez jusqu'à prier instament les personnes que vous honoriez de vôtre estime, & moi particuliérement de vous avertir & de vous prescrire de quelle sorte vous vous deviez gouverner. O la rare docilité! O le merveilleux mé-

pris de ses propres avantages ! C'est ce que l'on remarque fort peu en celles-là mêmes qui en possédent beaucoup moins que vous n'en aviez. Pour la justice, vous n'avez pas eu beaucoup d'ocasions d'en produire des éfets, si ce n'étoit dans le petit espace de nos diférentes habitations, & à l'égard de nos gens, que j'avois absolument assujétis à vos ordres. On la voyoit cependant paroître clairement en vôtre administration; & ce n'étoit pas faire peu, que de maintenir en paix & de donner une satisfaction raisonnable à toute une famille, composée de gens de diverses Nations, dont le culte, les cérémonies, & la Religion, n'avoient pas moins de diférence, que leurs mœurs & leurs coutumes. Car aïant remarqué que d'ordinaire on parloit chez nous de dix sortes de langues; vous sa-

tione nel divino volere? che animo tranquillo? che perseveranza, che costanza invincible? Io stesso, atterrito dal tuo male, perchè temevo, che quando ben te ne fussi liberata, in viaggio così lungo altri simili te ne potessero auvenire, ti dissi una volta poco inanzi al tuo morire, ch se Dio ti dava salute, tornassimo a vivere in Sphahan co i tuoi parenti, onde non eramo molto lontani, ch'io mi contentava di privarmi per sempre d'Italia, e della patria, purchè non t'esponessi in viaggi così lunghi a pericolo. A che, con voce languida, come potevi, ma con animo più vigoroso che mai, mi

mi respondesti, rimproverandomi quasi pusillanimità: E che' diran le genti, se non andamo alla nostra casa per pavra di fare un viaggio? la casa della donna non è quella del padre, ma quella del marito; da, i miei già mi separai, non bisogna tornar più a rinovar quei dolori, quando vengono le navi, che aspettiamo, imbarcatemi pur, ò sana, ò inferma ch'io sia: chè se Dio vorrà, in Roma, e là solo voglio andare à riposare, ò almeno arriverò à morire in qualche terra di Christiani, e tanto mi basta; e se nè anco questo Dio mi concede, sia fatto il suo volere. Così fu a punto; che chiaman-

saviez distribuer si à propos, & avec tant d'égalité à chacun son ofice, son travail, son salaire, & même quelquefois sa correction en tems & lieu, que non-seulement nul ne se plaignoit de vous; mais même tous vous révéroient, comme quelque divinité, & vous aimoient, non pas comme leur maîtresse; mais comme si vous eussiez été leur mere, en vous rendant de bon cœur toute sorte d'obëïssance. Vôtre justice ne se faisoit pas seulement connoître dans l'enceinte de nôtre maison, elle éclatoit encor au-dehors, & plus loin; soit la commutative, en traitant avec les autres dans une très-exacte équité; parce que tous ceux qui ont eu quelqu'afaire avec nous, sont toujours sortis très-contens d'auprès de vous, & ont éprouvé à toute heure vôtre intégrité à leur profit; soit la distri-

butive, à l'égard d'un grand nombre deChrétiens de diférentes nations & communions, habituez dans Ispahan. Nôtre logis étoit leur azile, & vous leur oracle. Combien de diférends & de quérelles n'apaisiez-vous point entre ceux qui vous en faisoient l'arbitre? Si l'on vouloit savoir combien vous avez réconcilié de maris & de femmes qui faisoient mauvais ménage; à combien de desordres vous avez remédié; de combien de bonnes œuvres vous avez été cause, il n'y auroit qu'à consulter ceux-là même qui s'en sont si bien trouvez. Ils regretérent avec raison & avec une grande abondance de larmes, vôtre départ hors de leurs Provinces. Quant à la force d'esprit & à la magnanimité, vous en avez fait voir quantité d'exemples en toutes vos actions. J'ai déja parlé de celle que vous fites

mandoti là proprio Dio, per liberarti forse da mille altri affanni del Mondo senza pena, senza dolore, senz'alcuna turbatione, ò pavra, con somma pace, con quiete d'animo, e di corpo, dopo d'esseti molto a Dio raccomandata, e dopo d'haver avisato me, che perdevi la parola, il tuo spirar non fù altro, che un facilissimo sospiro, con gli occhi a me rivolti, e con la bocca a riso: quasi che allegra mi dicessi, Amico, rimanti in pace; io vò contenta. O felice, che fosti sempre di tua sorte contenta; tanto contenta in vita, e di tanta temperanza, che posso affermar con verità, di non haver mai veduto in

in questo Mondo persona contentarsi di manco in tutte le cose, che te. Moderatissima ne'desiderii: disprezzatrice d'ogni caduco bene, e d'ogni, benche lecito, diletto: parcissima nell'uso di quelli, quantunque necessario. Di quanto Dio ne haveva dato, che tutto era in tua mano, sempre la minor parte per te pigliavi, e riserbavi. Di ciò che v'era nella nostra casa di commodità, e di servitio, il meglio prima, el più sempre per me volevi: sollecitissima nella cura della mia persona (per la quale volevi, che nulla mai mancasse, tutto sempre avanzasse) e difficilissima in ciò a contentarti, non parendoti mai di

tes paroître, pour donner un heureux succès, à notre mariage. Mais outre cela, j'aurois bien d'auttes loüanges à lui préparer, si je voulois faire le détail de tout ce que je lui dois, pour vous avoir fait entreprendre avec moi tant & de si grands voïages, & bien d'autres encor plus longs qui vous restoient à faire, si vous eussiez vécu davantage. Vous ne les estimiez nullement pénibles; & au contraire, vous vous éforciez de me faire croire qu'ils vous étoient très-agréables. Vous m'exhortiez de m'en aquiter avec courage & avec joïe, afin que nous pussions plûtôt joüir du repos tant desiré, que vous vous prométiez quand nous serions arrivez dans ma Patrie. Pour vous avoir fait suporter avec tant de résignation à la volonté de Dieu & à la mienne, la séparation & l'éloignement de vos proches,

ches, par deux fois; l'une à *Baghdad*, quand nous en partîmes, & l'autre dans la Perse, où ils s'étoient tous rendus, quand vous les y laissâtes, ou qu'ils vous laissérent avec regret, pour me suivre en des lieux où ils n'avoient nul dessein d'aller. Pour vous avoir fait détacher volontairement & pour toûjours, de vos fréres, de vos sœurs, de vôtre pere & de vôtre mere, afin de vous transporter dans des Païs qui leur étoient inconnus, aussi-bien qu'à vous. Pour vous avoir inspiré & confirmé la résolution de me suivre, comme j'ai déja dit, même dans les guerres, parmi les horreurs de la mort, & le sang des carnages, me voïant d'un œil assuré, & d'un cœur intrépide, voltiger parmi les ennemis les armes à la main, en danger de ma personne; & non-seulement vous n'étiez pas saisie de la moin-

di far tanto, che bastasse, nè che gli altri facessero quanto conveniva. Dopo me, per fare altrui bene, e massimamente a' poveri, amavi d'haver de' beni del Mondo: e per fartene honore co i parenti, e con le altre persone amiche, & amorevoli, che la nostra casa frequentavano; co i quali tutti, ò che havessi assai, ò che poco, havevi gran gusto d'usar di continuo non solo quei termini di liberalità, che son proprii de'nobili: ma quelli, che son d'animo regio, e della maggior munificenza, che potevi; mancando, ove bisognava, più tosto à te stessa, che a gli altri, & impiegando ben spesso in questo

to tutto quello, che le altre donne tue pari sogliono impiegar più volontieri ne' lor vani, e superflui ornamenti; de' quali tù sì poco ti rammentavi, che più volte, per quello che conveniva al decoro del tuo stato, ero io costretto a ricordartegli, & ad importunarti, per che ti facessi servir meglio, e con più, non dico splendore, ma commodità, che non facevi. È tempo quì di parlare della tua esemplare honestà, della immaculata pudicitia, accompagnata mai sempre da opere castissime, e castissimi pensieri. Virtudi, che pur della Temperanza son figlie, e per le quali hai meritato quà in ter-

moindre crainte; mais plûtôt vous m'animiez par vôtre éloquence & vôtre secours. Dans les fonctions militaires, vous ne vous contentiez pas de me suivre, vous me préveniez quelquefois, comme je l'ai écrit ailleurs, par un motif de juste reconnoissance. Entr'autres ocasions, il me souvient, que comme nous marchions divisez dans la plus grande confusion de l'armée; d'un côté vôtre frére; vous avec les chariots de bagage, & moi de l'autre à cheval avec mes gens; quand il falut camper où l'armée ocupa de très-vastes espaces de campagne, je me mis en peine de vous, pensant que vous fussiez demeurée bien loin derriére. Mais je trouvai que vous étiez arrivée long-tems avant moi, quoique vous fussiez plus embarassée, à cause que vous preniez le soin de conduire le bagage. J'admi-

mirai en cela vôtre diligence, & je fus confus en moi-même d'avoir été moins vigilant que vous, pour avoir trop donné à mon repos. A la guerre d'*Ardebil*, le Roi de Perse, désespérant de pouvoir défendre ses tombeaux de ses Prédécesseurs & de ses Ancêtres, qui sont en cette même Ville, à cause qu'elle est toute ouverte & sans murailles, fit commandement aux habitans d'en sortir, & d'emmener ce qu'ils avoient de meilleur, & fit même retirer tout son camp, avec les tentes & le bagage, en un lieu plus sûr entre les montagnes, où il se promettoit de résister puissament aux Turcs ses ennemis, qui s'étoient avancez sur ses terres; & lui demeura presque seul; c'est-à-dire, avec peu de gens, armez à la legére, pour ne pas abandonner la Ville, s'il ne s'y voioit contraint par une

terra quella, che già godesti in vita, e che hora godi dopo morte, candidissima fama. Gloriosa fama, in che nè la Invidia, che a i più virtuosi mai non perdonò, nè la Maledicenza di persone, che per loro misfatti da qualche tuo giusto rigore si tenevano offese, seppe, ò potè mai trovar pur un minimo neo da appuntare. Dono, dovuto per certo al tuo sovrano valore, ma pur con tutto ciò singolare del cielo; poiche vedemo, e ne gli antichi tempi, e ne' moderni, che a molte donne d'alto stato non han bastato le opere buone, perche di loro alcun mal non si sia detto. Sian di ciò testimonio la pudicis-

cissima Didone, e nelle sacre historie la innocente Susanna, tanto à torto infamate, quella dal Poeta, e questa da gli empi vecchi, e molte altre, che potrei numerar di questa guisa. Ma à te questo ancora il sommo Dio volse concedere, che con publico applauso ovunque eri conosciuta, la tua buona fama si celebrasse; e fin quelle persone, che, come hò detto, da qualche loro ingiusta passione acciecate, t'odiavano, e per odio ti maledicevano, chiamandoti sovente rigorosa, dura, crudel co i vitiosi, troppo zelante dell'altrui ben fare (ah notate per Dio, che male taccie) in questa parte pe-

une derniére nécessité; car en ce cas, il étoit résolu d'y mettre lui-même le feu, afin que les ennemis ne pûssent se vanter de l'avoir réduite en cendres. Il n'y demeura point d'autres femmes que celles de ma maison, par un privilége spécial, & celles de la Maison Roïale, dont cependant ce Roi ne tient pas grand compte. Parce que quand il y a quelque malheur à craindre, il donne ordre à ses Eunuques de les tailler toutes en piéces, afin qu'il n'ait pas l'afront de les voir tomber vivantes entre les mains de ses ennemis. Moi, qui craignois plus que la mort de vous voir courir le même risque, je vous supliois très-instament de vous retirer en lieu de sûreté, avec vôtre frére & nos voitures, & tous ceux qui étoient à nôtre service, ou du moins au camp entre les montagnes, où étoient aussi les

les femmes des plus grands Seigneurs de la Cour, tandis que je ſuivrois le Roi à cheval en toute ocaſion, avec trois ou quatre de mes hommes ſeulement, comme c'étoit mon devoir, parce qu'en deux ou trois jours on devoit voir la fin de tout cela. Et quoique non-ſeulement moi, mais encor un bon vieillard, que vous honoriez, qui vous tenoit fidèle compagnie, & pluſieurs autres perſonnes de bon ſens, vous perſuadaſſent par de puiſſantes raiſons de le faire, vous ne voulûtes jamais vous rendre complaiſante en ce point. C'eſt la ſeule choſe que vous m'avez refuſée en vôtre vie. Vous alléguiés pour raiſon, que là où étoit ma tête, la vôtre y devoit être auſſi; que les familles & les voitures s'en allaſſent, à la bonne heure, puiſque je le voulois; mais que pour vous, vous ne par-

però donde l'honor doneſco tutto depende anche, mal lor grado eran coſtrette a predicarti pur ſempre per un'altra Syra Zenobia; per una moderna Romana Lucretia, per l'iſteſſa Pudicitia, che con tanta beltà congiunta, è coſa rara al Mondo. Pudicitia non affettata con rigida ruſtichezza, non con incivil diſcorteſia, ò col naſconderſi, e fuggir dall'altrui preſenza, modi plebei: ma che, ſenza celarti a gli occhi de mortali, con ſembiante alle genti giocondo inſieme è modeſto, con parlar non men ſoave, che grave a chiunque biſognava, con moſtrarti a tutti honeſtamente corteſe, e no-

e nobilmente affabile, imprimeva tuttavia di te, nell'animo di chiunque ti mirava, tal riverenza, che n'era a un tempo amata la tua pianezza, lodato il nobil tratto, temuta la severità solo dov'era bisogno di maniere schive, e la honestà, per ultimo, venerata come sacra; La quale in te procedeva, non da vil timore di pena, ò d'infamia, ma da una intentione rettissima, che havesti sempre in tutte le cose, e da un desiderio tanto eccessivo di somma perfettione in questa, & in tutte le altre virtù, che solevi dir spesso, che dovendo tù andare à vivere in una Roma, non ti bastavano parti,

partiriez point d'auprès de moi; & que comme mon devoir m'obligeoit à suivre le Roi, vous croïez qu'il étoit du vôtre de me suivre en quelque état que ce fût, étant prête de monter à cheval, à la legére, ou autrement, s'il étoit besoin, même de changer d'habit, & de combattre, si l'ocasion s'en rencontroit. O vertu incomparable, comment vous dois-je nommer? Force? Magnanimité? Vaillance? Hardiesse généreuse? Témérité loüable; ou plûtôt, avec toutes ces qualitez ensemble, un merveilleux excès du véritable & légitime amour conjugal, comme il l'étoit en éfet? Mais sans particulariser davantage, je dois dire que tous les jours de vôtre vie, & particuliérement ceux que nous avons passez ensemble, n'ont été qu'un exercice continuel de force, de constance, & de patience.

Il

Il faloit bien que vôtre cœur en fût fortifié, dans les incommoditez & les fatigues, qui sont inséparables des grands voïages, quelque commodément qu'on les puisse faire ; & dans des païs barbares, fort éloignez de vos amis & des miens ; en des lieux où souvent tout nous manquoit, jusqu'aux lettres & aux nouvelles de nos proches. Car il me souvient qu'une fois je fus plus de deux ans sans recevoir aucune lettre de Rome, d'où dépendoit entiérement nôtre subsistance. Jusqu'à vôtre dernier jour, & jusqu'à vôtre dernier soûpir, parmi des douleurs dificiles à conçevoir, quelle patience, quelle résignation à la volonté de Dieu, quelle tranquilité d'esprit, quelle persévérance, quelle constance invincible ne faisiez-vous point admirer en vous ? La maladie mortelle vous faisit

ti, e virtù ordinarie ; perchè se non fussi stata se non come una delle altre, haurian potuto qui dir di me, e con ragione, che di tali ve n'erano molte nella mia patria : a che effetto dunque haver preso te per moglie in paese così lontano ? che bisognava a te però esser tale, che in un teatro così fiorito, com'è questo, del Mondo, m'avessero tuti à lodar l'elettione, a invidiar la ventura. Generoso intento, altissimo pensiero, che haurebbe ben havuto felicissimo effetto, se la morte non l'havesse invidiato. E che meraviglia adunque, se conscia a te stessa di tanta bontà, m'era però il tuo cor fin-

sincero, come fu sempre, tanto aperto, e con schietissima semplicità, senz'alcuna dissimulatione, senza alcun riguardo, ò cuoprimento di secreti, in tutte le cose manifesto? che meraviglia se fra tante virtudi, e fra queste in particolare, fioriva anco per te nel nostro matrimonio la Concordia, & una strettissima union d'animi, in ogni tempo, in ogni accidente inseparabili, onde non sapemmo mai fra di noi che cosa fosse haver l'un dell'altro disgusto, ne pur differenza alcuna di parole, se non fosse stato ò da scherzo, ò di qualche nonnulla: ma, contentissimi un dell' altro, e sempre conformi in ùn

fit après un avortement, par lequel vous vous délivrâtes d'un fruit qui n'étoit pas en sa maturité, en un misérable lieu, où quand nous arrivâmes, vous étiez enceinte & malade : c'étoit au Païs de *Mogholstan*, à peine connu dans la carte du monde, sous la Forteresse de *Mina*, de nulle réputation auparavant; mais maintenant fameuse par vôtre mort, & connuë de toute l'Italie. Vous y demeurâtes fort malade, sans nul secours des Médecins & de remedes; sans aucune consolation, ni corporelle, par la malheureuse condition de ce climat, ni spirituelle; parce que c'est une région comme abîmée dans l'infidélité. Me trouvant interdit & afligé par le mal que vous soufriez; parce que je craignois que quand vous en seriez même guérie pour cette fois, vous pourriez y retomber encor, dans

dans un si long voïage que celui qui nous restoit à faire; je vous dis, un peu avant que vous mourussiez, que si Dieu vous renvoïoit vôtre santé, nous retournerions à Ispahan, pour y vivre avec vos parens, vû que nous n'en étions pas encor trop éloignez; que très-volontiers je me priverois de l'Italie, & de ma Ville natale, pour ne pas vous exposer aux périls d'une si longue traite. Vous me répondîtes le mieux que vous pûtes d'une voix languissante, mais avec un courage plus grand que jamais, comme en me blâmant que j'en témoignois trop peu; & vous me parlâtes ainsi. » Hé! que » dira le monde, si nous » manquons de nous » rendre en nôtre mai- » son, de peur de faire » un Voïage? La mai- » son de la femme, n'est » pas celle de son pere » & de sa mere, mais » celle de son mari. Il » y a déja du tems que » je

un volere, non pensavamo, ne studiavamo in altro, che in far ciascuno a gara quel che conosceva, ò poteva imaginarsi, che più all'altro piacesse; onde poi ne nacque, e con raggione, quello intenso, vero, e reciproco amore, che in noi, insieme con le anime nostre, viverà in eterno, e che quei soli cinque anni che tu in terra con me vivesti (ah non più me ne concessero i cieli) ne fecero viver sopra tutti gli altri altri huomini felici. Beata vita, dolcissima vita, che pochi nel matrimonio hanno in sorte, la cui perdita da chi l'ha provata tanto si sente; e perchè mi fuggi sì tosto dalle mani? Mi

Mi fugge anco il tempo, per dir di tante cose. Hor alzisi horamai, alzisi più sublime il mio ragionamento, e voli dalle virtù morali alle Divine; che solo il sommo bene han bene per oggetto. Qual fusse in te, ò mia MAANI, la fede: quale la devotione verso la sacrosanta Chiesa Cattolica Romana, domandisi a a tutta la tua casa Gioerida, & a tante altre persone, e del parentado, e conosciute, e serve, co'l tuo solo mezzo ritolte alle ostinate scisme, alle empie heresie di Nestorio, di Jacopo, di Dioscoro, e de gli altri, che hanno infettato tutto l'Oriente. Qual fusse l'affetto alla Religione,

» je me suis séparée des » miens; il n'est pas » besoin que je retourne chez eux pour renouveller mes douleurs. Aussi-tôt que » les navires, que nous » atendons, seront arrivez dans ce Port; » je vous prie de m'y » embarquer, saine ou » malade: enfin, si c'est » le bon plaisir de » Dieu, je n'ai point » d'autre dessein que » d'aller à Rome; & » c'est-là seulement » que j'ai choisi le lieu » de mon repos, ou » peut-être en chemin » je serai assez heureuse que de mourir en » quelque terre de » Chrétiens, & cela me » sufit; ou bien, si Dieu » ne m'acorde pas cette grace, que sa volonté soit faite. « Ce fut alors qu'implorant avec plus de ferveur l'assistance de ce Dieu tout-puissant, pour vous délivrer peut-être de tous les maux de cette vie, vous expirâtes sans peine, sans douleur, sans trou-

trouble & sans crainte, dans une profonde paix, & dans une parfaite tranquilité d'esprit & de corps, après avoir encor redoublé vos priéres, & m'avoir averti que vous perdiez la parole, rendant vôtre esprit comme un petit soûpir, aïant les yeux tournez vers moi, & la bouche comme riante, de même que si vous m'eussiez voulu dire, avec quelque sorte de joïe; *cher ami, demeure en paix, je m'en vais contente.* O quel bonheur c'est à une ame d'être toûjours contente de son sort, comme a été la vôtre en toute vôtre vie mortelle, avec une telle tempérance, que je puis assurer avec vérité de n'avoir jamais vû personne au monde se contenter de si peu que vous en toutes choses. Vous étiez très-modérée en tous vos desirs; vous méprisiez généreusement les biens passagers, & les plaisirs me

ne, e'l zelo di propagarla con tutte le tue forze, dicalo il Collegio delle lingue di Sphahan, da i Religiosi Carmelitani Scalzi in Persia eretto, & a i Santi Apostoli Pietro, e Paolo dedicato, solo a fine di coltivare in quello tenere, e vigorose piante, che habbiano poi da dare alla Persia, & à tutta l'Asia abondanti, e soavissimi frutti di cattolica religione, e di virtù. Al qual Collegio, de i sei primi alunni, con cui al nostro tempo, e non senza nostra instanza, si cominciò, trè tù ne desti, e tutti trè del tuo sangue, uno fratello, e due nipoti, facendogli quivi solo à questo effetto insieme-

me co i loro genitori, e con tutta la lor casa, d'assai lunge venire: uno de' quali già, di quella sacrata Religione preso l'habito, comminciа a produr fiori di soave odore, e dara spero, col tempo di quei frutti, che tu tanto in vita bramasti, e che hora con più efficaci preghiere, gli devi per certo procurare, & impetrar dal cielo. Quanto fussi assidua, e diligente nella osservanza del culto divino: quanto devota alla beatissima Vergine, a tutti i Santi, & Angioli del Cielo, e particolarmente a quelli, che per tuoi più speciali auvocati havevi eletti: quanto finalmente ubbidiente a tut-

même permis, n'en usant presque qu'avec scrupule dans la nécessité. De tout ce que Dieu m'avoit donné, & qui étoit entiérement entre vos mains, vous n'en réserviez pour vous que la plus petite partie. Vous vouliez que ce qu'il y avoit de plus commode & de meilleur usage en nôtre logis, fut toûjours destiné & emploïé particuliérement pour moi, dont vous aviez un si grand soin, que vous desiriez que rien ne me manquât, & que j'eusse tout en abondance. Il n'y avoit que ce seul article, où vous étiez dificile à contenter. Vous vous imaginiez que vous n'en faisiez jamais assez, & que nos gens ne me rendoient pas exactement les devoirs de leurs services. Après ma considération particuliére, si vous aviez quelque desir pour les biens du monde, c'étoit pour en assister les autres, & sur-tout les

pauvres; comme vous passiez pour très-généreuse, tant à l'égard de vos parens, que dans l'esprit de quelqu'autres personnes bien nées, qui avoient de l'afection pour nous, & qui fréquentoient en nôtre maison; soit que vous eussiez peu ou beaucoup, vous preniez une grande satisfaction d'exercer continuellement vôtre libéralité envers elles, non-seulement à la maniére des nobles; mais comme en usent ceux qui ont un cœur vraiment Roïal, & avec la plus grande libéralité possible. Vous manquiez souvent plûtôt à vous-même qu'aux autres, quand vous le jugiez à propos. Vous emploïez à ce bon usage, ce que tant d'autres Dames de vôtre sorte dépensent folement en des ornemens vains & superflus; pour lesquels vous aviez tant de mépris, que plusieurs fois je me suis vû com-

tutto ciò, che la nostra sacra legge insegna, fede ne faccian la Persia, l'Arabia, e la Turchia, che fra tanta infedeltà ti veddero sempre, non solo adempir quanto deve un buon Christiano, ma dare a' migliori Christiani essempio di straordinaria pietà; di pietà non fondata in vana apparente hippocrisia, ma in solida, e vera virtù intrinseca: non essercitata con inquietare a tutte le hore i Religiosi in sentire importune e lunghe confessioni, non sò s'i dica di scrupoli impertinenti, ò di frivoli ragionamenti, come il più delle donne hoggi dì fanno; ma con osservanza inviolabile della Divina

vina legge, con abhorrire in estremo ogni sorte di vitio, e con preservarti con somma cura intatta da ogni contagio di colpa, e di peccato, di che poi dovessi pentirti, & accusarti. Pietà, non mostrata nell'esteriore, con ostentation di superba humiltà in habiti abjetti, e sordidi, facendo poi vita, con che quelli mal s'accordano: ma risplendente d'entro nella humiltà dello spirito, nell'animo sincero, e puro: e fuori nello esercitio indefesso delle virtù, e delle opere buone, e particolarmente di quelle della Misericordia, che'l figlivol di Dio tanto ne raccomandò, & è per domandarcene conto

comme forcé de vous faire souvenir de vôtre condition, qui sembloit exiger de vous plus de soin de vous ajuster, vous conjurant, jusqu'à vous importuner, de vous faire servir, sinon avec plus d'éclat, au moins avec plus de commodité que vous ne faisiez. Il est tems de toucher ici quelque chose de vôtre honnêteté toute exemplaire, & de vôtre modestie, toûjours acompagnée de chastes pensées & d'actions très-pures, & c'étoient des filles de la tempérance, par lesquelles vous avez mérité cette haute réputation que vous avez euë en cette vie, & qui s'est de beaucoup acruë depuis vôtre mort. O glorieuse réputation, en qui ni l'envie, qui ne pardonne pas aux plus vertueux, ni la médisance de certaines personnes, qui se tenoient ofensées de ce que vôtre juste sévérité les avoit corrigées de quel-

quelques fautes commises, n'ont jamais sçû ni pû remarquer la moindre tache ! Ce don étoit dû à vôtre souverain mérite; mais disons plûtôt que c'est un don très-singulier de Dieu, puisque nous voïons qu'aussi-bien au tems passé qu'en nos derniers siécles, les bonnes actions de plusieurs grandes Dames n'ont pas eu assez de force pour empêcher la calomnie d'en dire du mal. La très-chaste Reine Didon, & dans les Livres Sacrez l'innocente Susanne, en peuvent rendre témoignage; puisqu'elles ont été injustement difamées; celle-là par nôtre grand Poëte Virgile, & celle-ci par deux impies & infames Vieillards, & quantité d'autres qui ont été aussi maltraitées. Dieu voulut encor vous faire cette grace de rendre vôtre nom célébre, par l'applaudissement de tous ceux qui avoient eu l'hon-

to il giorno del Giuditio. La Persia dico, l'Arabia, e la Turchia della tua Fede faccian fede, che ti viderò tanti anni, non solo professar publicamente la nostra Fede là, dove infiniti altri la rinegano ogni giorno : ma insegnarla anco a gli ignoranti, e predicar la bene spesso a gl'infideli; che non contenta d'esserne, conforme al detto di Christo nel Vangelo, in quelle infelici Samarie testimonio, volevi anco esserne (ne in quei paesi era absurdo) infin propagatrice, infin maestra. Della fida, e firmissima speranza, che havesti sempre in Dio, non superba, nè vanamente appoggiata in proprii

prii meriti, ma humile, e pia, fondata su'l forte sasso angolare del tuo Redentore, e sovra la salda pietra della pura fede di Pietro, e della Chiesa sua, mi bastano per testimonio quelle parole, che una notte, inanzi al tuo felicissimo transito mi dicesti; quando in un gravissimo accidente, che ti fece suenire, dopo esser tornata in te, dicendoti io, che ti raccommandassi a Dio, e che non temessi, mi rispondesti con molta sicurezza: E di che hò io da temere? Non hò San Pietro, e la Chiesa del Papa per me? quasi che volessi inferire, come inferivi nel tuo modo di parlare, Di che ha da temere? ò che non

l'honneur de vôtre connoissance. Ceux même, qui, comme j'ai déja dit, avoient conçu quelqu'aversion pour vous, & qui pensoient vous décrier, en disant que vous étiez dure, sévére & cruelle à ceux qui commétoient quelque faute, aussi-bien que trop atachée à gagner les cœurs par une humeur bienfaisante, (voïez je vous prie quels reproches, puisque delà dépend tout l'honneur d'une femme qui s'en pique;) ces gens-là, dis-je, étoient contraints, par la force de la vérité, de dire malgré leurs ressentimens ridicules, que vous étiez la Zénobie Syrienne, la Lucréce Romaine, la pudicité même, qui jointe à tant de beauté, étoit une des rares merveilles du monde. Cette pudicité n'étoit nullement afectée, & ne se mettoit pas à couvert, en se retranchant sous une rusticité rebutante,

te, non plus que sous un humeur incivile & sans complaisance. Elle ne se cachoit pas; elle ne fuïoit point la presence des honnêtes gens, comme font les femmes grossiéres, qui craignent de donner de la jalousie à leurs maris. Sans vous cacher aux yeux des hommes, vous montriez à tous un visage aussi gai que modeste, avec une parole douce & grave tout ensemble, & selon les diverses rencontres, paroissant toûjours civile avec majesté, & noblement afable; si bien que vous imprimiez de la sorte dans l'esprit de ceux qui vous voïoient, un tel respect, qu'en même-tems on aimoit vôtre candeur & vôtre franchise; on loüoit vôtre riche & gracieux entretien; on craignoit vôtre sévérité; mais seulement où il faloit prendre un air sérieux & redoutable; & enfin on avoit de la vénéra-

non può sperare chi e del gregge eletto di Christo, e tanto a quello devota, come io sono? Speravi, e con ragione, che una tal christiana confidenza giustamente dovea seguire a tanta fede, & à tante tue buone opere passate; delle quali, come fra le virtù è la prima, così anco fu sempre in te suprema, & eminentissima fra le altre, l'ardente Charità, in che di continuo t'essercitavi, e co i prossimi, e quello, che importa più, con Dio. Co i prossimi, per chè, come già dissi, quel ch'era tuo, non era tuo, ma quanto havevi, era a tutti i bisognosi comune; e non solo non negasti gia-

giamai cosa che ti fusse domandata; mentre'l darla fusse stato in tuo potere, ma prevenendo le altrui domande, davi ogni giorno spontanea, e liberamente: e diligente in investigar le necessità di chi tal volta, ò per vergogna, ò per altro era negligente in scuoprirtele, a molte persone conosciute, e che te ne parevano degne, senz'haverne pur un minimo cenno (onde più le obligavi) secretamente soccorevi. Quanti poveri abbandonati, e pellegrini raccogliesti in casa? quanti infermi, e massimamente s'eran della tua famiglia, volevi servir da tua mano? quanti morti altrove in necessità fa-

nération pour vôtre honnêteté, comme pour une chose sacrée. Cette qualité n'étoit pas en vous, par la crainte basse & servile de quelque deshonneur, ou de quelque reproche; mais par une pure & droite intention, qui vous portoit avec facilité à toutes les choses loüables, & par un desir si ardent de vous rendre parfaite, non-seulement en cette vertu, mais en toutes les autres, que vous me disiez souvent qu'allant demeurer à Rome, il ne vous suffisoit pas d'avoir des qualitez & des vertus ordinaires. Parce que si vous n'eussiez été que comme les autres, on eût pû dire avec raison qu'il y en avoit déja beaucoup d'autres de pareil mérite, & me demander en raillant, pour quel sujet j'aurois été vous chercher si loin pour vous épouser, & que par conséquent vous étiez obligée pour vôtre

 hon-

honneur de vous rendre telle, qu'en un si beau téâtre du monde qu'est la Ville de Rome, chacun me dût loüer de mon choix & envier ma bonne fortune. Çette haute pensée, & ce généreux dessein, eussent eu des éfets & des succès très-heureux, si la mort jalouse ne s'y fut point oposée. On ne doit donc pas s'étonner si, étant si pleine de bonté, vôtre cœur, toûjours sincére & franc, m'étoit ouvert par une simplicité si nette, que sans dissimulation, sans aucun égard, & sans la plus petite ombre de secret, je voïois clair jusque dans ses plus profonds replis. Il n'étoit donc pas étonnant, si parmi tant de vertus, & particuliérement celles que je viens de raporter, la concorde fleurissoit dans nôtre mariage avec une très-étroite union d'esprits & de volontez, qui nous rendoit en tout tems &

facesti sepellire? quanti prigioni, e cattivi ajutasti a liberarsi? comprando talhora schiave Christiane da infedeli, in man di cui stavano a rischio di rinegare, solo perchè appresso di te vivessero costanti nella fede, e in libertà. E tanto in somma le altrui miserie d'ogni sorte compativi, che sin con queste tali, e con altre fanciulle, e donzelle, che ti servivano, quando per qualche errore occorreva dar loro alcun materno, e leggierissimo gastigo, mi ricordo più volte d'averti veduta in quell'atto piangere per dolor di loro; compatendo la misera condition servile, e sentendo in te stessa quel che una

una di loro, ò per se stessa, ò per una sua cara figlivola hauria potuto sentire di vederla in tale stato in forza altrui; e solevi dirmi con gran pietà, che molto contra tua voglia t'inducevi a correggerle, che se ben in minima cosa, era pur nondimeno accrescere afflittione a persone, che Dio cotato haveva afflitte: ma che forzata da i loro mancamenti, e dall' obligo, che havevi d'educarle bene, di che dovevi a Dio dar conto, lo facevi tal volta, per non far loro, con esser medica troppo pia, danno maggiore. Tal'era l'amore, che a'tuoi prossimi portavi: E di quell'altro più eccelso, e Divino, che

& en toute rencontre, inséparables l'un de l'autre. Nous ne sçavions ce que c'étoit que d'avoir le moindre dégoût, ou le moindre refroidissement, ni même aucun diférend de paroles, sinon par divertissement, ou pour quelque bagatelle. Etant ainsi trés-contens l'un de l'autre, & nos volontez n'aïant qu'un même objet, nous ne nous apliquions à autre chose qu'à faire, à qui mieux mieux, ce que chacun connoissoit, ou pouvoit s'imaginer qui seroit le plus agréable à l'un ou à l'autre. C'étoit par ce moïen que s'augmentoit de plus en plus cette forte, ce véritable & ce réciproque amour, qui vivra dans nos ames éternellement, comme elle m'a fait vivre le plus content de tous les hommes, l'espace de cinq ans que vous avez vécu en ma compagnie; car le Ciel ne m'en a pas voulu acorder

der davantage. O très-douce & très-heureuse vie, qui tombez en partage à si peu de personnes sous le joug du mariage, & qui faites si vivement ressentir vôtre privation à ceux qui en ont goûté & n'en goûtent plus les douceurs ; comment & pourquoi vous êtes-vous si-tôt écoulée de ma possession ? Je sens que le tems s'écoule aussi trop vîte, pour me donner le loisir de raporter dignement d'aussi grandes choses. Cependant il faut que mon discours s'éleve encor plus haut ; qu'il vole de la terre au Ciel, & qu'il passe des vertus morales aux divines, qui n'ont point d'autre objet que le souverain bien. Si l'on veut savoir, chére *Maani*, la grandeur de vôtre foi, & de vôtre atachement à la Sainte Eglise Catholique Romaine, qu'on s'en informe de la famille *Gioerida*, & de tant d'autres personnes, ou de

che verso il tuo creatore in vive fiamme di vera charità contanto t'accendeva, che più evidenti dimonstrationi posso addurre, che le continue, lunghe, e non mai tralasciate orationi, che con tanta cura facevi à tutte le hore? in che non men per altri vivi, e morta, che per te stessa pregando, e del giorno, & della notte, consumavi gran parte: e con tanto fervor di spirito, con tanta efficacia di parole, e tal sollevamento di mente, senz'haver letto alcuna scuola d'oratione: che i più riformati, e più istrutti religiosi te ne potevano havere invidia. Io'l sò, che più volte destato innanzi giorno, senti-

tivo, che già sorta oravi dentro alla propria camera a porte chiuse, e tal volta anco, s'era di verno, mezzo vestita su'l proprio letto, e sentivo, che con tal'affetto parlavi con Dio, e con tal efficacia, come se visibilmente, e molto familiare l'havessi havuto presente, gli esponevi con humiltà, e devotione i tuoi bisogni, e giusti desiderii, che ne prendevo insieme diletto, e maraviglia: e quante volte per non turbati, e non darti fastidio, fingendo di dormire, mostravo di non me ne accorgere. Potrei dire ancor più delle spirituali gratie à te concesse, e de'gran favori, che'l buon Si-

de leur alliance, ou de leur connoissance, particuliérement de plusieurs serviteurs & servantes converties par vôtre moïen, & que vous avez retirées du schisme & des impies hérésies de *Nestorius*, de *Jacob*, de *Dioscore*; & d'autres, qui ont infecté tout l'Orient. L'afection que vous aviez pour la véritable Religion, étoit le premier mobile du zèle ardent qui vous poussoit, par des mouvemens divins, à vous emploïer de toutes vos forces à sa propagation, & à lui donner plus d'étenduë; comme le peut témoigner tout le Collége des Langues de la Ville d'Ispahan, érigé dans la Perse par les Peres Carmes-Déchaussez, & dédié par eux aux Apôtres S. Pierre & S. Paul, afin d'y cultiver de tendres plantes, pour les rendre plus fortes, & capables de produire dans la Perse, & ensuite dans

dans toute l'Asie, une heureuse abondance de bons fruits de vertu & de piété Catholique. Des six premiers Pensionnaires de ce Collége, que nous vîmes commencer, & à l'établissement duquel nous ne contribuâmes pas peu par nos soins, vous en presentâtes trois de vôtre sang, un frére & deux neveux. Vous les avés fait venir de fort loin pour cet éfet, aussi-bien que leurs peres, leurs meres, & toute leur maison. L'un d'entr'eux a déja pris l'habit de ce saint Ordre & commence à pousser des fleurs, dont la bonne odeur fait espérer qu'avec le tems il en naîtra des fruits excellens. C'est ce que vous désiriez si passionnément durant vôtre vie, & que maintenant vous lui devez bien mieux procurer & obtenir du Ciel, par des priéres plus éficaces. La ferveur, l'assiduité, & la diligence que vous aportiez à l'obser-

Signor sempre ti fece. E lasciata la protettione tanto particolare, e straordinaria, che in tutto'l tempo della tua vita, infin da' primi anni mostrò chiaramente di tener di te conto come di cosa sua eletta, e cara per le vie sì disusate, e rare, per lequali tanto stranamente ti chiamò, e trattate dalle tenebre gli errori, & ignoranze de' tuo maggiori, nella rozezza della Oriental Christianità confusamente involti, ti raccolse illuminata con insolita luce di pura verità al più intimo grembo della Chiesa Cattolica Romana: in che manifesto segno apparue dell'esser tu con alta providenza ab eterno pre-

predestinata. Potrèi dire anco, e con verità, di trè visioni, che in diversi tempi, facendone tu pochissimo caso, mi racontasti haver vedute; le quali, che fossero, non vane fantasme, non illusioni del padre Dinganni & di Bugia, avuisi certi, e veraci del cielo, la verità, & importanza delle cose e gli essetti succeduti ben me l'hanno confermato. Potrei dir di molte cose da te predettemi, e non sò, s'iò mi dica con più che humana prudenza prevedute, ò pur conosciute per qualche secreta, e sopranaturale illumination del tuo intelletto, nell' oratione forse, che per ventura ou per tua mo-

servance du culte Divin; la dévotion que vous aviez à la Bienheureuse Vierge, aux Saints, & aux Anges de Paradis, sur-tout à ceux que vous aviez spécialement choisis pour vos avocats auprès de Dieu, l'obéïssance que vous rendiez à tout ce qu'enseigne & prescrit nôtre sainte Loi. Enfin toutes ces perfections, & quantité d'autres, étoient très-connuës en Perse, en Arabie, & en Turquie. Ceux qui en peuvent rendre témoignage vous virent toûjours, non-seulement acomplir fidèlement tous les devoirs d'une parfaite chrétienne, mais même donner aux plus fervens Chrétiens des exemples d'une piété extraordinaire, qui n'étoit pas fondée sur des aparences d'une vaine hypocrisie; mais sur une véritable & solide vertu intérieure. Vous ne vous amusiez pas, & vous n'aviez pas pris la coutume

tume d'inquiéter les Religieux, par des conférences ennuïeuses & importunes, & par des confessions excessivement longues; je ne sai si je dois dire de scrupules impertinens, ou de discours frivoles, comme font aujourd'hui plusieurs femmes. Mais vous observiez inviolablement la Loi Divine, aïant une extrême horreur de toutes sortes de vices, & vous conservant avec grand soin pure & nette des taches du péché, dont vous eussiez été obligée de vous acuser & de vous repentir. Vôtre piété ne consistoit pas en une vaine montre extérieure, en faisant parade d'une humilité superbe, par des habits abjects & mal-propres, & avec lesquels souvent la vie que l'on méne ne s'acorde pas. Mais elle reluisoit au-dedans par une sainte humilité d'esprit, & par une sincérité & pureté de cœur

modestia mi tacevi. Ma, a che più m'affatico? non può raccorsi in una picciola conca il grande Oceano: quanto mai potrei dir' io di te in tutto'l tempo della vita mio, sarebbe dell' immenso pelago de' tuoi meriti una minutissima stilla. Dirò dunque solo, ch'essendo stata tu tale, a gran ragione a pena nota, con tanta smania ti bramai: a gran ragione posseduta, t'amai con tanto affetto: a gran ragione lontana, amaramante ti sospiro, e perduta, ahimè, ti piango a tutte l'hore. E tanto più che ti perdei nel fior di gli anni tuoi: nel bel principio de' miei contenti, a pena, posso dir, comincia-

ciati a gustare: in
tempo, in luogo,
in modo tanto
disgratiato, per
te tanto misera-
ble, per me di
tanta afflittione,
che sola tù, che
m'ami quanto io
t'amo, e che ogni
giorno pregavi
Dio, che non
ti facesse veder
la mia morte,
per non sentire
in quella quei
tormenti, ch'io
nella tua hò sen-
tito, puoi cre-
dere, & inten-
der bene quanta
fosse: e quel ch'è
peggio, senza ha-
ver'io in quell'a-
maro caso, nè
per gran tempo
dopo, pur una
persona appres-
so, che con pa-
role almeno po-
tesse aiutarmi, e
inanimarmi a sof-
frir con patien-
za un sì gran ma-
le. Ti perdei,
quando a punto
di te più con-
so-

cœur, comme elle
éclatoit au-dehors par
un exercice & une pra-
tique infatigable des
vertus & des bonnes
œuvres, & particulié-
rement de celles de mi-
séricorde, que le Fils
de Dieu a tant recom-
mandées, & dont il
doit demander un
compte exact au jour
du Jugement dernier.
Je dis donc que la Per-
se, l'Arabie, & la Tur-
quie, ont vû des preu-
ves admirables de vô-
tre foi. On vous y a
particuliérement re-
marquée, entre les
autres femmes Chré-
tiennes, en ce que non-
seulement vous faisiez
publiquement profes-
sion de cette même foi
en des lieux où tant
d'autres la renient tous
les jours; mais aussi en
ce que vous l'ensei-
gniez aux ignorans, &
la prêchiez même sou-
vent aux infidèles; par-
ce que vous ne vous
contentiez pas de ser-
vir, comme dit Nô-
tre-Seigneur dans l'E-
vangile, d'un témoi-
gna-

gnage irréprochable contre cette malheureuse Samarie, en lui anonçant la vérité; mais vous vous presentiez pour y faire les fonctions de maîtresse d'école pour son instruction; ce qui n'étoit point hors de raison en ces Provinces, plongées dans l'erreur. Pour l'assurance & la fermeté de la vertu d'espérance, qui vous faisoit entiérement apuïer toutes les vôtres sur la bonté de Dieu, plûtôt que sur vos propres mérites, qui sont les vains arcs-boutans des superbes, & laquelle étant humble & pieuse, se fondoit seulement sur la forte pierre angulaire de nôtre rédemption, & sur le roc inébranlable de la Foi de saint Pierre & de son Eglise; il me sufit de la signaler par ces paroles, que vous me dîtes la nuit qui précéda vôtre déceds. Vous étiez tombée dans une grande syncope, qui vous avoit

solatione speravo: quando ne aspettavo in breve un già concetto figlivolo, che la stirpe nostra hauria tenuta in piedi: quando pensavo trà pochi di vederti contenta, come tu tanto desideravi, e in terra de' Christiani, & in Roma, e come io pur molto bramavo, nell'alma mia patria, dentro alle dolci mie paterne mura. Ti perdei sfortunato, e te perdendo a un tempo, e l'aspettata insieme, e tanto in vano desiderata prole; che se pur alcuna di te me ne fusse restata: se pur mi vedessi scherzar nella sala alcun picciolo fanciullino, che te solamente nella faccia mi rappresentasse, non mi pa-

parebbe d'essere affatto, come sono, solo, e abandonnato: non vedrei hora, come vedo, l'antica mia Casa già cadente, hormai distrutta rovinare: nè vederebbe questo Campidoglio, come forse a dì nostri vedrà, de' suoi amati Patritii, la gente così fiorità un tempo, e così numerosa della VALLE, senza successione hormai estinta. Corrano pur dunque in abbondanza, corrano, che ne hanno ben ragione, le mie lagrime: e poich'io solo non basto a piangere una tanta sventura, ajutimi, prego, a farlo tutto questo nobilissimo auditorio; E se pur pretiosi del mio male, per non farlo maggiore, a

avoit fait pâmer d'une maniére très-pitoïable; & après que vous en fûtes un peu soulagée; comme je vous exhortois fortement de vous recommander à Dieu, & de ne rien craindre, vous me répondîtes d'un accent & d'un ton assuré: *Hé! que pourrois-je craindre; n'ai-je pas S. Pierre & l'Eglise du Pape pour moi?* Et par-là vous sembliez conclure de même, que si vous vous fussiez exprimée en ces termes; » Que doit craindre, » ou plûtôt que ne doit » point espérer la bre» bis qui est du trou» peau choisi de *Jesus-* » *Christ*, & qui lui » est absolument dé» voüée, comme je la » suis? Vous espériez, avec raison, que cette confiance Chrétienne seroit méritoire, étant fondée sur vôtre foi; & sur les bonnes œuvres dont elle avoit été le principe en vôtre ame; & de plus, qu'étant animée de la charité

rité, qui est la reine des vertus, & que vous aviez possédée au suprême degré; premiérement à l'égard de Dieu, & ensuite envers le prochain, ce seroit pour vous un espece de gage pour la vie éternelle. On peut sçavoir, par ce que j'ai déja dit, que le prochain en sentoit de précieux éfets, parce que vos commoditez étoient moins à vous qu'à ceux qui en avoient besoin; & non-seulement vous ne refusâtes jamais rien de ce que l'on vous demandoit, pourvû qu'il fut en vôtre pouvoir; mais prévenant souvent les demandes; vous vous portiez franchement & librement à faire du bien. Vous étiez adroite & diligente à vous instruire des néceſſitez de certaines gens de nôtre connoissance, qui par honte ou par négligence ne les vouloient pas découvrir; & sans qu'ils vous donnassent le

a piangerlo non vogliono ajutarmi, e mi daran per ragione, che pianger non si dè per chi vive beata in paradiso: sia com'essi vogliono; ma almeno per consolarmi, poichè altra consolatione in questo Mondo ricever non posso, m'aiutino con le preghiere loro, che senza dubbio saran delle mie più esaudite, e più degne, ad impetrar da Dio, a te anima benedetta eterna pace: & a me, che sciolto quanto prima da questo carcere terreno, libero (ch'è pur tempo horamai) da i travagli di questa penosa mortal vita, de' quali, a dire il vero, son già stanco, e satio, me ne venga,

ga, come tanto bramo, a te a canto: & a godere immortale insieme con te quella eterna beatitudine; alla quale, come ben sai, ò mia deletta, puch'io di continuo aspiro, così, se m'ami, come ben sò che m'ami, tu ancora da Dio m'intercedi, che senza più indugiare mi conduca. Hò detto.

le moindre signe de leurs besoins, en quoi vous les obligiez davantage, en les secourant à proportion de leur dignité & de leur mérite. Qui pourra dire combien de pelerins nécessiteux, & de pauvres délaissez, vous receviez en nôtre maison? Vous aviez une compassion fort tendre pour les malades; & s'ils étoient de vôtre famille, vous les traitiez & les serviez par vos mains. A combien de pauvres gens, qui étoient morts de nécessité, n'avez-vous point fait donner la sépulture? Vous n'avez pas moins délivré de prisonniers & de captifs, rachetant aussi des esclaves Chrétiens des mains des Infidèles, chez lesquels ils couroient risque de se faire renégats, afin de les voir vivre auprès de vous libres & constans dans la foi. Vous aviez tant de compassion des miséres d'autrui, que quand vous étiez obligée de reprendre & de châtier legérement, en bonne mere de famille, les jeunes filles & les Demoiselles qui étoient à vôtre service; on vous voïoit souvent plus touchée de leur douleur qu'elles-mêmes; & vous plaignez tout de bon le misérable sort de leur condition servile; prenant part à leur confusion autant qu'elles-mêmes, & autant que pourroit faire

pour

pour sa fille une mere bien afectionnée, qui la verroit comme dans un état violent atachée au service d'autrui. Vous me disiez, avec des sentimens de piété, que c'étoit contre vôtre gré que vous vous portiez à les corriger; & quoique ces corrections consistassent en très-peu de chose, que vous faisiez grand scrupule d'aifliger des personnes que Dieu avoit déja afligées de la servitude, & cependant qu'elles vous y contraignoient par leurs fautes, & par l'obligation de les bien instruire, dont vous deviez rendre compte à Dieu; car vous jugiez bien que trop d'indulgence auroit été cause de leur perte. Tel étoit le zèle que vous aviez pour le bien & le salut du prochain. Quelles plus évidentes démonstrations pourrois-je donner de ce zèle plus relevé & plus divin, dont les vives ardeurs vous embrasoient de charité pour Dieu, que les priéres longues, continuelles, & non interrompuës, que vous faisiez avec tant d'aplication, la plus grande partie du jour & de la nuit? Vous recommandiez à Dieu les intérêts d'autrui, aussi instament que les vôtres, & vous priez pour les vivans & pour les morts, avec tant de ferveur d'esprit, une telle éficace de paroles, & une si haute élevation de vôtre ame, sans avoir jamais lû aucuns exercices d'oraison, que les Religieux, les plus réformez & les mieux instruits, auroient fait gloire d'y pouvoir ateindre. J'en peux parler de sience certaine, puisque je vous ai entendu plusieurs fois sortir de nôtre lit, avant que le jour fût venu, pour faire vos priéres à genoux dans nôtre chambre, dont les portes étoient bien fermées. Vous pratiquiez aussi la mê-
me

me chose au plus grand froid de l'hiver; mais à demi vétuë sur nôtre lit. J'entendois que vous representiez à Dieu vos besoins & vos justes desirs, avec tant d'humilité & de dévotion, qu'il sembloit que vous le vissiez present, & que vous fussiez fort familiére avec lui. Cela me donnoit autant d'étonnement que de satisfaction; & souvent, pour ne vous point causer de distraction, ou de trouble, je feignois de dormir & de n'y pas prendre garde. Je pourrois bien encor raporter les grandes faveurs & les graces que Nôtre-Seigneur vous faisoit. Mais je ne dois pas oublier la protection si particuliére & si extraordinaire, que depuis vôtre enfance, jusqu'à la fin de vos jours, il a fait paroître, avec tant de succès sur vôtre conduite, comme d'une personne choisie & très-chére à sa Providence, ni les voïes si peu communes & si excellentes, par lesquelles il signala vôtre vocation, en vous retirant des ténébres de l'ignorance, & des erreurs dont vos ancêtres étoient envelopez dans la grossiéreté & la confusion du Christianisme Oriental; & par lesquelles il vous ramena au sein de l'Eglise Catholique Romaine, après avoir éclairé vôtre ame de la pure lumiére de la vérité, par des raïons célestes, plûtôt que par des raisons humaines. En quoi l'on a pû remarquer clairement les ressorts de sa Providence pour vôtre prédestination. Je pourrois aussi parler avec vérité, de trois visions que vous eûtes à divers tems, & dont vous ne faisiez pas grand cas en m'en faisant le recit, que l'on a reconnuës depuis par des événemens très-importans n'être ni de vains fantômes, ni des illusions forgées par

par le pere du mensonge; mais de véritables avertissemens, qui ne venoient que du Ciel. Vous m'avez prédit quantité de choses, ou par une prudence qui surpasse l'humaine, ou par quelque secrete & surnaturelle illumination, communiquée d'enhaut à la plus haute partie de vôtre ame, dans vos oraisons peut-être, dont par modestie vous vous reteniez de me faire aucune mention. Mais c'est en vain que je m'éforce d'en vouloir dire davantage sur un sujet d'aussi vaste étenduë. Ne seroit-ce pas vouloir réduire tout l'Ocean dans la concavité d'une coquille? Tout ce que je pourrois dire de vos rares perfections & de vos mérites, ne seroit qu'une goute d'eau auprès d'une grande Mer. Je me contenterai donc de dire seulement que vous étiez telle, qu'aïant à peine l'honneur de vôtre connoissance, j'eus des desirs très-passionnez pour vous; que vous aïant possédée légitimement, je vous aimai d'une afection extrême; qu'étant maintenant infiniment éloignée de moi, j'envoïe après vous des soupirs infinis; & que vous aïant perduë, hélas! étrange malheur pour moi, je vous regrete à chaque moment. Je vous regrete d'autant plus, que je vous ai perduë en la fleur de vos belles années; au premier essai de mes contentemens, que je ne faisois que commencer de goûter, en un tems, un lieu, & dans un traitement si déplaisant; tout cela si misérable pour vous, & si afligeant pour moi, que je croi que vous seule, qui m'aimez encor, je m'assure, autant que je vous aime, & qui tous les jours demandiez à Dieu qui vous fit la grace de ne point voir ma mort, pour ne

pas

pas sentir les peines que la vôtre m'a causées; que vous seule, dis-je, êtes capable de concevoir l'excès de ma douleur. Ce qui me fut encor très-sensible en ce funeste accident, c'étoit que je n'avois pas alors, ni je n'eus de long-tems après personne auprès de moi qui pût au moins me consoler de parole, & m'encourager à soufrir constament une telle disgrace. Je vous perdis, sur le point que j'espérois de vous les plus grandes satisfactions, lorsque j'atendois de vos couches prochaines un bel enfant, qui auroit été quelque jour un des arcs-boutans de nôtre maison, & le suport de nôtre race. Quand je pensois vous voir dans peu de tems contente en quelque terre de Chrétiens; & ensuite, ce que je desirois le plus, dans ma chére Patrie, dans la Ville de Rome, & dans ma demeure paternelle. Je vous perdis, malheureux, & je perdis ensemble toute l'espérance que j'avois conçuë de ce beau fruit dont vous étiez enceinte, que j'avois tant & si inutilement desiré. Si du moins il m'en fut resté quelqu'un de vous; si je voïois quelqu'enfant se joüer dans ma sale, pourvû que les traits de son visage representassent seulement les vôtres, il me sembleroit que je ne serois pas tout-à-fait afligé & abandonné, comme je le suis. Je ne verrois pas, comme je voi, notre ancienne famille presque tombée, & sur le penchant de sa ruine. Le Capitole ne verroit pas, comme il verra peut-être un jour, la généalogie de ses chers Patriciens, de cette famille della Vallé, qui a été long-tems si florissante & si nombreuse, prête à s'éteindre faute de successeurs. Que mes larmes coulent donc main-

tenant dans une telle abondance, qu'elles ſoient capables de noïer ma douleur, puiſque je n'eus jamais tant de ſujet de verſer des larmes. Ajoûtez-en auſſi, très-noble Auditoire, quelques-unes des vôtres, pour prendre part avec moi à une ſi grande diſgrace, que je ne ſaurois aſſez plaindre tout ſeul. Et ſi ceux qui ont le plus de compaſſion de mon mal, craignant de l'augmenter, ne veulent contribuer de leurs pleurs & de leurs plaintes, en m'alléguant pour raiſon, qu'on ne doit nullement regréter la mort d'une perſonne qui vit bienheureuſe au Ciel, qu'ils en uſent comme il leur plaira. Mais qu'au moins, pour me conſoler, puiſque je ne puis plus reçevoir d'autre conſolation en ce monde, ils m'acordent l'aſſiſtance de leurs priéres, qui ſans doute ſeront mieux éxaucées que les miennes, & plus dignes d'obtenir de Dieu un repos éternel pour vous, ô belle ame, remplie de bénédictions, & pour moi la grace de me voir bien-tôt afranchi de cette priſon terreſtre. Car il me ſemble qu'il eſt tems que j'en ſorte, afin qu'étant délivré des travaux & des peines de cette vie mortelle, dont je ſuis plus que raſſaſié & très-ennuïé, je me puiſſe rendre, avec joïe, auprès de vous, au ſéjour du véritable repos, pour y joüir enſemble d'un bonheur auſſi ſouverain qu'éternel, auquel vous ſavez, ma chére ame, que j'aſpire continuellement. C'eſt pourquoi ſi vous m'aimez, comme je n'en doute nullement, demandez inſtament à Dieu pour moi, que ſans plus longue tréve, il m'y tranſporte pour l'y loüer à jamais.

*Pietro Della Vallé après avoir recité cette Oraiſon Funébre en Italien dans l'Egliſe d'*Aracœli, *& à l'Académie des Humoriſtes, la fit imprimer & donner aux Invitez; & depuis on l'a traduite en François.*

ELOGE

ÉLOGE FUNÉBRE,

OU

EPITAPHE,

DE SITTI MAANI,

EPOUSE DE

PIETRO DELLA VALLÉ.

SONNET.

Porter un esprit fort dans un vaisseau fragile,
Et dans un corps de femme, un cœur mâle & prudent;
Eriger par ses mœurs avec un zèle ardent
Un trône à la vertu dans un Palais d'argile.

Rendre la piété familiére & civile;
S'armer d'un saint espoir contre tout accident;
Envisager sans peur le fatal Occident,
Et fuir la vanité comme une chose vile.

Ce sont les fruits d'une ame unie avec
que Dieu,
Qu'a dignement produits MAANI, *dont*
en ce lieu
La dépoüille mortelle est de terre couverte.

Montant par ces degrez jusqu'au bien
souverain,
Elle n'eût pû prétendre à l'heur d'un plus
grand gain;
Mais PIETRO *n'eût pû faire une plus*
grande perte.

CARNEAU, C.

SUR

SUR LES

DERNIERES AVANTURES

DE

PIETRO DELLA VALLÉ.

SONNET.

LA VALLÉ, digne sang du généreux Enée,
Et plus grand Voïageur que ce Prince pieux,
Aiant rendu son nom célébre en mille lieux,
Voit dans sa Rome enfin sa course terminée.

O qu'extrême eût été l'heur de sa destinée,
S'il eût eu sa MAANI, *son tresor précieux,*
Avec le vif éclat dont charmoit tous les yeux,
Ce present tout divin que lui fit Hymenée!

Il y transmit pourtant cette rare moitié ;
Non plus objet d'amour, mais objet de pitié,
Dont il plaça les os dedans le Capitole.

Regrétant tous les jours un chef d'œuvre si beau,
Il ne paroissoit plus qu'une plaintive idole ;
Est-il plus fort amour, ou plus noble tombeau ?

CARNEAU, C.

A LA

A LA MEMOIRE DE SITTI MAANI GIOERIDA DELLA VALLE'.

STANCES TRADUITES.

EN cette Babylonienne,
Qu'un Ulysse Romain aima si fortement,
On admiroit également ;
Et la valeur guerriére & la vertu Chrétienne:

Elle étoit le miroir des Dames ;
Son jugement fut meur à l'âge de quinze ans,
Et le Ciel lui fit des presens,
Dont il n'est libéral que pour les grandes ames.

Une sévére modestie
Modéroit en ses mœurs le feu de son grand cœur,
Dont un Héros fut le vainqueur,
En l'aimant par raison, comme par simpatie.

Etant aussi chaste que belle,
L'amour qu'elle donnoit inspiroit le respect ;

L'amour brutal, à son aspect,
Esteignoit, malgré lui, sa flâme criminelle.

Si son visage avoit des charmes,
Pour vaincre sans éfort des cœurs plein de fierté;
Contre la fole volupté,
Sa vertu lui donnoit de plus puissantes armes.

Dans les délices de la Perse,
Où les péchez d'amour sont estimez des jeux,
Elle fuïoit, comme outrageux,
Cet art de cajoler, qui dans la Cour s'exerce.

Aussi pieuse que prudente,
Elle bravoit la chair, le siècle, & le démon;
Et ne faisant rien que de bon,
Au milieu des périls elle vivoit contente.

Dans les combats & les carnages;
Elle suivoit sans peur les pas de son époux:
Ses yeux, & son fer, par leurs coups,
Ou de force, ou de gré, triomphoient des courages.

Ainsi la belle Hypsicratée
Par tout de Mithridate acompagna le sort:
Même

Même en l'Empire de la mort,
Son amitié constante est encor respectée.

Mais celle de nôtre Héroïne,
Dont un sacré lien autorisa les vœux,
Et dont le Ciel benit les nœuds,
N'étoit pas, comme l'autre, un feu de Proserpina.

Celle-là n'étoit que Maîtresse,
Et pour son seul plaisir Mithridate l'aimoit;
Tout ce qu'en elle il estimoit,
Avoit moins de vigueur que de délicatesse.

En Maani, *l'ardeur martiale*
Ne se dispensoit point d'une chaste pudeur,
Et sa beauté, de bonne odeur,
Se défendoit assez par la foi conjugale.

Quand on la voïoit curieuse
En armes, en habits, en parfums, en bijoux,
C'étoit pour plaire à son époux,
Qui mêloit le galant à l'humeur sérieuse.

Elle ignoroit le vain usage
De ce fard qui perd l'ame, en polissant le teint;
Son esprit aussi fort que saint,

D'un fard surnaturel relevoit son visage.

Soigneuse mere de famille,
Elle ajustoit la sienne aux loix de la raison,
Aimant mieux fournir sa maison
Du bien solide & vrai, que de celui qui brille.

Ce vrai bien, qui seul est solide,
Se fondoit sur la crainte & sur l'amour de Dieu;
Sur lui s'apuïant en tout lieu,
Son ame étoit sans trouble, & son cœur intrépide.

Renonçant à l'hypocrisie,
Son air étoit tout franc, ainsi que son humeur:
Le zèle qui brûloit son cœur,
Etoit aux yeux de Dieu la victime choisie.

Souvent il s'èxpliquoit par elle,
Comblant de ses faveurs sa fervente oraison:
Elle faisoit de sa maison,
Sans pompe, & sans encens, une sainte Chapelle.

Méditant sur chaque mystère,
Son esprit trop subtil s'abaissoit sous la Foi;
Et comme un or de bon aloi,

Sa

Sa piété brilloit d'un éclat tout sincére.

Ces dévotions de grimace,
Qui laissent le cœur vuide, & n'ont que le dehors,
Ne troubloient point par leurs ressorts
Les mouvements sacrez que lui donnoit la grace.

Toûjours prompte & toûjours active,
Pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain;
Aux pauvres elle ouvroit sa main,
Qui de nul intérêt ne fût jamais captive.

Que d'ames par satan séduites,
Qui dans l'état du schisme embrassoient mille erreurs,
Par ses discours, & par ses mœurs,
Eurent le bonheur d'être au vrai Bercail réduites!

Que de misérables esclaves,
Tous prêts de renoncer à la Foi du Sauveur,
Par sa libérale faveur,
Du démon, & du Turc brisérent les entraves!

C'étoit trop peu pour le grand zèle,

Qui lui faisoit haïr ceux que Dieu n'aime
pas ;
Elle teignit même son bras
Avec quelque plaisir dans le sang infidèle.

Plusieurs fois la lune Otomane
Disparut, aïant vû deux soleils dans ses yeux
Lancer des raïons furieux,
Comme pour foudroïer sa Nation profane.

Nul accident ne l'eût surprise ;
Elle eût crû son bonheur à son plus haut som-
met,
Si sur les os de Mahomet
Elle eût vengé les maux qu'il a faits à l'E-
glise.

Elle eut été jusqu'à la Méque
Tirer cet Imposteur de sa voute d'aimant ;
Son bras redoutable & charmant
Eut fait de sa Mosquée une Eglise à la Gré-
que.

Mais bien plûtôt à la Romaine,
Dont les beaux bâtimens lui plaisoient sans
les voir ;
Elle espéroit d'y recevoir
Dans un repos heureux de quoi païer sa peine.

Déja

Déja dans les murs de Romule,
La portoit en esprit l'ardeur de ses desirs ;
Et le plus grand de ses plaisirs
Etoit d'oüir les faits de la race d'Iüle.

Son époux, qui de cette tige
Etoit un rameau franc, semblable à ses Aïeux,
Lui persuadoit qu'en ces lieux
On la regarderoit comme un divin prodige.

Elle estimoit bien plus le Tybre,
Que le Tigre, & l'Euphrate, & les Mers du Levant,
Pour y prendre un air plus savant,
Et pour y servir Dieu dans un culte plus libre.

Cette Ville, reine des autres,
Atiroit ses desirs sans nulle ambition ;
Sa Jérusalem, sa Sion,
Etoit, selon sa chartre, au tombeau des Apôtres.

Sachant bien que le Capitole
N'étoit plus le séjour de Jupiter tonnant,
Elle y cherchoit le Lieutenant
Du Monarque des Cieux, vainqueur de cet Idole.

Ce

Ce qui lui faisoit priser Rome,
N'étoit pas ce qu'elle a de pompe & de beautez:
Ses grandeurs & ses voluptez
N'étoient à son esprit que l'ombre d'un atôme.

Elle embrassoit de la pensée
Les cendres & les os de tant de grands Martyrs,
Et par mille fervens soûpirs
Jusques à leurs tombeaux son ame étoit poussée.

Tranquille dans sa conscience,
Elle ne craignoit point le perfide élément,
Et pressoit son embarquement,
Par une généreuse & sainte impatience.

Mais atendant quelque Navire,
Qui pût la transporter vers l'Empire Latin,
Par un plus glorieux destin,
La mort la fit passer dans le Celeste Empire.

CARNEAU, C.

RELA-

RELATION DE LA GÉORGIE,

Presentée à N. S. P. le Pape Urbain VIII. par Pietro della Vallé, le Voïageur, en l'année 1627.

TRE'S-SAINT PERE,

LE Païs, que l'on apelle aujourd'hui la Géorgie, comprend tout celui que les Anciens nommoient la *Colchide* & l'*Ibérie*, avec une partie de l'*Arménie*, & peut-être de l'*Albanie*. Cette étenduë de terres renferme, selon Strabon, le païs (la Moscovie) des peuples Mosques. Car elle s'étend en longueur, depuis le bord le plus oriental du Pont-Euxin, où elle commence, jusqu'à la Mer Caspienne; elle a seulement, du côté de l'Orient, une petite terre maritime de l'Albanie, à present de la dépendance du Roi de Perse, où sont les Villes de *Backu*, & de *Derbent*, ou, comme disent les Turcs, *Demircapi*; c'est-à-dire, *la Porte de Fer*; & en descendant un peu vers le Midi, quelque portion encore de la terre de *Scirvan*, dont la Capitale

tale eſt *Schamachi*, qui me paroît faire partie de la *Médie Atropaténe*. Un peu à l'Occident, la Géorgie eſt bornée par le Pont-Euxin. Du côté du Septentrion, elle a les Monts-Caſpiens, branches du Mont Caucaſe, qui s'étendent d'une mer à l'autre, & qui ſont à preſent habitez par certains peuples barbares & voleurs, apellés *Lezghi*, ou *Legzi*, dont la plus grande partie ſont Mahométans, & peut-être encore quelques-uns Idolâtres, ou Athées. Je ſerois aiſément porté à croire que ce ſont les *Soani* ou les *Phthirophages*, dont parle Strabon. Au Midi enfin elle a pour bornes cette partie de l'Arménie, qui confine à la Médie; & plus bas, du côté le plus occidental, vers *Trébiſonde*, ſi je ne me trompe, quelque partie encore de la Cappadoce.

Tout ce païs, qui parle aujourd'hui une ſeule & même langue, propre & commune à ces peuples, apellée parmi nous la Géorgienne, & parmi eux *Carduel*, fut anciennement, comme ils le raportent, gouverné par un ſeul Roi, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux partageât depuis ſon Etat entre quatre fils qu'il avoit. Il les fit tous également Princes Souverains. Il laiſſa cependant à l'aîné, à qui il donna le milieu & la meilleure partie du païs, une je ne ſai quelle prééminence au-deſſus d'eux. Ce qui fait que ce Prince eſt juſqu'aujourd'hui reſpecté de tous les autres, & honoré comme l'aîné, avec le titre de *Mepet-Mepè*, mot qui ſignifie en leur langue, Roi des Rois. Les autres ſe contentent du ſimple titre de Princes de la Géorgie.

Ils

Ils sont aujourd'hui au nombre de six: parce qu'outre les quatre Princes du Sang Roïal, dont je viens de parler, il y en a deux autres, qui étoient Premiers Ministres du *Mepet-Mepè*, & Gouverneurs de deux grandes parties de son Etat sur la Mer Noire. Ceux-ci s'emparérent tous deux des Provinces dont ils étoient Gouverneurs, & par leur révolte ils se rendirent Princes Souverains & absolus. S'étant acrus avec le tems en autorité & en réputation, ils en sont venus non-seulement à s'égaler, mais encore à s'allier avec tous les autres. Ils se traitent tous comme égaux. Ils s'allient bien souvent entr'eux par des mariages; cependant ils conservent jusqu'à present la mémoire de ce qu'est le *Mepet-Mepè*. Car quand il montoit à cheval, ces deux Princes, qui étoient autrefois ses Vassaux, & ses Ministres, s'ils se trouvoient à sa Cour, lui tenoient, comme à leur Souverain, l'un le cheval, & l'autre l'étrier. Pour ce qui regarde la division du Païs, depuis que ces Princes ont été au nombre de six, & tous également Souverains, le *Mepet-Mepè* a été & est encore aujourd'hui le Souverain d'un Etat, qu'ils nomment en leur langue *Imeriti*, qui est au centre de la Géorgie, comme je l'ai déja dit; c'est la partie la plus intérieure & la plus forte de tout ce païs; & c'est sans doute l'*Ibérie* des Anciens. Le Prince qui y régne à present, s'apelle *Ghiorghi*; c'est-à-dire, George; & avec un titre plus court, le *Mepet-Mepè*, qui est le seul dont il se sert en écrivant; on l'apelle, communément parlant, *Ghiorghi Mepè*; c'est-à-dire,

dire, le Roi George. Mais les Turcs nomment, tant le Prince, que le païs, & le peuple qui l'habite, je ne sais pourquoi, *Basciacivè*, qui en langage Turc signifie tête ouverte, ou tête découverte.

A l'Orient de cet Etat est une autre Province, nommée *Kacheti*, qui, si je ne me trompe, est une partie de l'Ibérie, & peut-être encore de l'Albanie. C'étoit le Roïaume d'un Prince descendu du dernier des quatre fréres du Sang Roïal; il faisoit sa résidence en une ville apellée *Zagain*; quoique ces Princes, comme aussi les Gentilshommes du païs, (car, contre la coutume des autres Barbares de l'Orient, les Géorgiens ont une Noblesse certaine; ils la reconnoissent, ils la distinguent du peuple, à peu près comme nous autres Européens le faisons; par filiations, & par l'usage non interrompu de s'allier avec des personnes du même rang) le Roi, dis-je, & les Gentilshommes, qu'on apelle *Asnaures*, se plaisent plutôt à demeurer à la campagne, & en des maisons de campagne, comme fait la Noblesse de France, que d'habiter les Villes, qu'ils regardent comme une demeure qui convient au peuple, & aux gens de métier, pour s'y trouver aux Marchez, & y faire leur commerce. Tous les Géorgiens sont tellement de ce sentiment, que, jusqu'à ceux qui ne sont ni *Asnaures*, ni Gentilshommes, à moins qu'ils ne puissent faire autrement, ils dédaignent de demeurer dans les Villes, ou d'exercer des arts mécaniques, ou de faire commerce. Mais ils laissent faire ces exercices aux étrangers, comme aux Arméniens, aux Juifs, dont le

nom-

nombre est très-grand en leur païs, & à d'autres personnes semblables.

Pour eux, ils s'occupent seulement à la guerre, quand il est nécessaire, ou ils embrassent l'Etat Ecclésiastique, auquel peu d'entr'eux s'atachent, ou la plupart s'apliquent à cultiver leurs propres terres, qui sont très-fertiles; tant en fruits de toutes les espéces, qu'en soïe, dont il s'y en recueille une fort grande quantité. Or presque tous possédent quelque portion de terre; les uns plus, les autres moins. Voilà pourquoi ils furent apellés *Géorgiens* par les anciens Grecs; c'est-à-dire, Laboureurs. C'est pour cette raison que les Villes en ce païs sont en petit nombre, & peu considérables; mais les campagnes sont extrêmement peuplées par tout, & remplies de fort bonnes maisons, bâties de bois pour la plûpart, à leur maniére. Ils ont aussi plusieurs Eglises, bien construites; mais fort mal entretenuës, selon leur coutume.

Le Prince, qui de nos jours a régné en cette Province de *Kacheti*, dont je parlois tout à l'heure, & qui est encore vivant; mais dépouillé de son Etat, comme je le dirai dans la suite, se nomme *Teimuraz*: Abbas Roi de Perse, qui est aujourd'hui sur le Trône, étoit ami de ce Prince; c'est pourquoi à la mort de sa premiére femme, il lui envoïa, pour lui faire des complimens de condoléance, le Pere Frére Jean Thadée de S. Elisée, Carme-Déchaussé, qui est à present en Perse, & qui étoit alors Supérieur de cette Mission. Le Prince *Teimuraz*, non-seulement parce que ce Pere étoit l'Envoïé du Roi de Perse, mais en-

encore parce qu'il étoit, comme il eſt en éfet, un Religieux de notre communion, lui témoigna une amitié & une afabilité incomparables. Il lui fit célébrer publiquement la Meſſe en ſa principale Egliſe; le Métropolitain du païs y aſſiſta. Ce Prince vouloit auſſi s'y trouver; mais je ne ſais ce qui l'en empêcha. Il lui ofrit une place, & du terrain, pour établir en ce païs un Couvent de ſon Ordre, & y bâtir une Egliſe, s'il vouloit. Enfin, tant le Prince, que le Métropolitain *Allah-Verdi*, qui vivoit alors, & qui étoit un homme fort prudent, & très-afectionné au Saint Siége, comme le même Pere le raportoit, faiſoient paroître une afection & un reſpect, pour l'Egliſe Romaine, au-delà de tout ce qu'on peut dire.

Entre les deux autres Princes, deſcendans de deux autres fréres du Sang Roïal, l'un eſt le maître d'un Etat au Midi de *Kacheti* & d'*Imireti*. Ce païs s'apelle *Cardel*, ou *Carduel*. Il fait partie de la grande Arménie; ſa capitale eſt *Téflis*. Il obéiſſoit autrefois, & du tems de nos Peres, au Prince Simon, qui mourut depuis en priſon à Conſtantinople. Il s'eſt rendu fameux dans nos Hiſtoires, par les guerres qu'il fit aux Turcs. Il étoit fort afectionné envers le Saint Siége, comme le prouvent ſes Lettres, écrites au Pape Paul III. d'heureuſe mémoire, (ſi cependant elles étoient, comme je le crois, de ce même Simon.) Une de ces Lettres, avec la Note encore de celle que ce Souverain Pontife avoit écrite le premier à ce Prince, eſt imprimée dans le Livre du P. F. Thomas

mas de Jesus, Carme-Déchaussé, intitulé: *De procurandâ salute omnium Gentium.* De la maniére de procurer le salut à toutes les Nations.

De notre tems régnoit en cet Etat *Luarsab*, Prince jeune & de grande espérance, neveu; c'est-à-dire, petit-fils de ce Simon, dont je viens de parler. Mais il y a peu d'années, pendant que j'étois en Perse, qu'il y finit ses jours misérablement. Il fut tué en une prison, où il étoit détenu depuis plusieurs années, sans laisser aucune postérité; parce qu'il n'avoit pas encore reçû la femme, avec laquelle il s'étoit seulement acordé. Son Païs fut depuis sous la domination d'un autre Prince de sa Maison, son neveu, ou son cousin, Mahométan néamoins, & non plus absolu & Souverain; mais comme Vassal & sujet du Roi de Perse, ainsi que je le vais dire dans un moment.

L'autre Prince, descendu du Sang Roïal, avoit son Etat à l'Occident, avec une partie du *Carduel*: il bornoit, à ce que je crois, l'Arménie, la Cappadoce, & l'extrémité de la Médie. Mais à present cet Etat ne subsiste plus, comme on le verra ci-après.

Les deux derniers Princes, qui sont descendus des Ministres dont j'ai parlé, & non du Sang Roïal ancien, ont tous deux leurs Etats sur la Mer Noire, ou le Pont-Euxin. L'un, qui est plus au Nord, est maître du païs qui joint les Monts Caspiens, & ceux de *Dadian*; c'est-à-dire, habitez par des peuples ambulans & vagabonds; parce qu'anciennement ils alloient çà & là, comme les Arabes, logeant sous des tentes, sans maisons fixes. Mais depuis

puis ces habitans ont changé de coutume, & le païs est aujourd'hui un des meilleurs, & le plus peuplé de toute la Géorgie.

Cette Province est le *Colchos* des Anciens, & les Turcs l'apellent la *Mingrélie.* Il y régne aujourd'hui un Prince jeune, nommé *Levan*, si je m'en souviens bien. En l'année 1615. un Pere Jésuite, de ceux qui sont établis à Constantinople, qui étoit allé en ce Païs, pour y visiter les Chrétiens, & examiner leurs dispositions, en revint pendant que j'étois encore à Constantinople. Je le vis seul trois ou quatre jours. Il étoit malade depuis son retour; parce qu'il étoit à peine arrivé, qu'il fut tout-d'un-coup ataqué d'une grande peste, qui régnoit alors en cette Ville. Ce Pere me raconta de bouche en peu de mots qu'il avoit vû le Prince *Levan*, âgé en ce tems-là d'environ douze ans. C'est pourquoi son Etat étoit gouverné par sa Mere, qui vivoit dans une grossiére simplicité, comme les gens de la campagne. Le Pere vit venir un jour ce Prince en une Eglise, pour y ofrir la tête d'un grand Sanglier, qu'il avoit tué à la chasse. Il fit au Pere de grandes caresses & démonstrations d'amitié; mais comme le Jésuite ne savoit point la langue du païs, ils ne se pouvoient pas entendre les uns les autres; ni traiter ensemble d'aucune chose. Depuis il ne s'est rien pû savoir du voïage de ce Jésuite en ces païs; soit parce qu'il est mort de la peste, dont j'ai parlé, soit parce que ses écrits s'étoient perdus en une tempête sur Mer. Mais j'espére que les Peres Jésuites de Constantinople, puisqu'ils sont si voisins de cet

Etat,

Etat, que l'on y peut aller par mer en huit jours, & même en moins avec un tems favorable, n'auront pas abandonné cette Miſſion; mais que peut-être ils y ont déja envoïé d'autres Miſſionnaires, ou ſont diſpoſez à y en envoïer dans la ſuite,

Au Midi de la Mingrélie, & ſur la Mer Noire, dans le païs qui confine à la Cappadoce & à Trébiſonde, régne l'autre Prince, qui ne deſcend point des anciens Rois. Cet Etat, qu'on nomme *Guriel*, eſt, ce me ſemble, une partie de ce même païs de la Cappadoce, ou de la Colchide. Le Prince d'aujourd'hui, ſi je ne me trompe, s'apelle *Ieſe*. Je crois que c'eſt de ſa Maiſon qu'eſt le Métropolitain, qui gouverne à preſent toute l'Egliſe des Géorgiens, dans les païs qui ne ſont point ſoumis au Roi de Perſe. Parce que dans les parties de la Géorgie, qui ſont plus à l'Orient, & dont le Perſan eſt le maître, il y a un autre Métropolitain, qu'il établit à ſa fantaiſie. Le dernier avoit ſuccédé à cet *Allah-Verdi*, dont j'ai fait mention ci-devant; & il vivoit de mon tems. Un autre, apellé auſſi *Allah-Verdi* (ſi cependant ce nom n'eſt pas celui de cette Cathédrale, qui que ce ſoit qui en ocupe le Siége) avoit une ſœur, qui eſt aujourd'hui vivante en Perſe, où elle fut conduite avec tant d'autres de ſa Nation, dans cette fameuſe Tranſmigration des Géorgiens, dont je toucherai quelque choſe dans la ſuite. Cette Dame avoit ci-devant épouſé le fils d'une ſœur du vieux défunt *Allah-Verdi*. Elle a deux ſœurs; dont l'une eſt ma Commére; car j'ai tenu trois de ſes fils ſur les Fonts de Bâtême. Ceux-ci avoient

avoient été emmenez en Perse, avec leurs Compatriotes dans la Transmigration dont je viens de parler. Ils sont aujourd'hui à Ispahan, & ils y ont vécu plusieurs années, très-misérablement & dans une grande nécessité, comme j'en ai été moi-même témoin. Ils soufroient tout cela plutôt que de perdre la foi; parce que, comme ils étoient Chrétiens, le Roi de Perse ne leur donnoit jamais rien, & n'en tenoit aucun compte; ce qu'il auroit fait, s'ils avoient apostasié. Ils suportoient leur misére très-patiemment; quoiqu'ils eussent été élevez en Géorgie dans l'abondance des biens & dans la grandeur. Comme il ne leur étoit pas permis de retourner en leur païs, c'étoit une grande peine pour eux de vivre en Perse dans un état si pauvre. Après qu'ils eurent vendu & consommé tout ce qu'ils avoient pû emporter de leur païs, ils se soutenoient & subsistoient du travail de leurs mains, & bien souvent des aumônes de nos Religieux, qui étoient à Ispahan. Ces Peres les tenoient continuellement sous leur protection, & celle des autres Européens, qui tous tant que nous étions alors en cette Ville, né manquions point de les assister, chacun selon notre pouvoir.

La Géorgie a été presque jusqu'à notre tems en l'état que j'ai raporté ci-dessus. Quant au temporel, elle s'est toujours maintenuë; ce qui certainement est un prodige. Il faut que ces Princes aïent eu une grande valeur, leurs sujets étant en si petit nombre, & leurs Etats d'une si petite étenduë, pour résister à une puissance si formidable, sur-tout si on considére qu'ils étoient souvent

souvent divisez en plusieurs partis, comme il a coutume d'arriver, à cause de leurs diférends; outre cela, sans avoir presqu'aucun usage de l'artillerie, & avec peu ou point de fuzils; avec, dis-je, tous ces inconvéniens, ils se sont maintenus dans l'entiére jouissance de leur souveraineté, & ils ont conservé la foi jusqu'à present, quoiqu'environnez de toutes parts d'Infidèles & d'Ennemis; &, ce qui est à considérer par-dessus tout, sans aucun secours qui pût leur venir d'ailleurs, au milieu des deux puissans Empires des Persans & des Turcs, qui ont toujours eu les uns & les autres une forte passion de ruiner les Géorgiens & de les détruire, plutôt en haine de leur Religion, que pour quelqu'autre sujet. C'est pourquoi il me paroît, que non-seulement ils méritent de grandes louanges; mais encore que toute l'Eglise leur est en quelque maniére redevable, à cause de la grande vertu & du grand courage dont ils ont donné des preuves dans les guerres qu'ils ont eu à soutenir, où ils ont défait plusieurs fois des armées entiéres; tantôt des Persans, & tantôt des Turcs, qu'ils ont mis en déroute; & enfin, ce qui est bien plus important, à cause de la grande constance avec laquelle ils ont toujours défendu & conservé, autant qu'ils ont pû, la foi de J. C. ce que je ne fais que remarquer en passant: & pour n'être pas trop long, je n'en raporte point des exemples.

Dans le siécle où nous sommes, ou en punition de leurs péchez, ou par quelqu'autre juste permission de Dieu, les Géorgiens ont été fort oprimez; & plus à cause de

leurs propres desordres qui y ont donné lieu, que pour quelqu'autre sujet, ils ont beaucoup perdu de leur pouvoir, quoiqu'il leur en reste encore considérablement. Car de six Princes que j'ai dit qu'ils étoient, un de l'ancienne Famille Roïale; c'est-à dire, celui qui avoit son Etat près de l'Arménie & de la Cappadoce, voisin de *Tabril*, & des confins de la Médie, dans les guerres continuelles, qui se sont faites pendant plusieurs années entre les Persans & les Turcs; servant par force, & malgré lui; tantôt dans les armées des uns, & tantôt dans celles des autres; comme son Etat étoit le plus exposé, & presque dans les terres des Turcs, il a été peu-à-peu incorporé, & tout-à-fait ruiné, & son païs envahi & usurpé par les Turcs, sous prétexte, à ce que je pense, qu'il avoit été l'ocasion de ces troubles. On m'a dit qu'il reste encore aujourd'hui un jeune Prince de sa famille, qui vit en Courtisan auprès du Grand Seigneur. Il sollicite, mais en vain, comme il paroît jusqu'à present, pour obtenir de lui, en échange de l'Etat qu'il a perdu, le Gouvernement d'un autre Païs.

Ces années derniéres, & cependant à l'ocasion d'une autre guerre qui s'éleva entre les Persans & les Turcs, peu de tems avant mon voïage en Perse, deux autres Princes Géorgiens, de l'ancienne Maison Roïale, furent dépouillez de leurs Principautez. Quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait détruits, cependant ils sont réduits en un très-mauvais état, du moins jusqu'à ce que, par une nouvelle révolution, ils puissent se relever un jour, de quoi je ne desespére point.

point. Ces deux Seigneurs s'apellent le Prince Teimuras, & le Prince Luarsab. L'un & l'autre aïant leurs Etats sur les frontiéres de la Perse, furent toûjours dépendans des Persans. Et même la plus grande partie des Princes de Géorgie avoit coutume d'être élévée à la Cour de Perse, comme en éfet les derniers (Luarsab & Teimuras) étant tous deux enfans, y avoient été élevez pendant plusieurs années. Dans le tems de la guerre, dont je parle, tandis que la paix se négocioit entre les Turcs & les Persans, que leurs armées étoient en presence l'une de l'autre, & que l'on examinoit entr'autres choses de qui ces deux Princes devoient dépendre, parce que les Turcs prétendoient qu'ils devoient être de leur côté, le Roi de Perse dit à l'Ambassadeur Turc qui négocioit la paix, que Teimuras & Luarsab étoient & avoient toujours été du sien; & que pour preuve de cela, il les avoit fait venir en son camp toutes les fois qu'il avoit voulu. L'Ambassadeur qui ne vouloit pas convenir de cela, lui répondit, que s'ils lui étoient si soumis, il le prouvât, en les faisant venir sur le champ dans son camp.

Le Roi de Perse les apella donc; mais ces Princes voïant l'armée des Turcs si proche de leurs Etats, n'osérent se déclarer, & tergiversant avec l'un & avec l'autre, ils s'excusérent d'une belle maniére envers le Persan; enfin ils n'allérent point en son camp. Cela le piqua extrêmement, & lui donna un peu de confusion devant les Turcs. Cependant le Roi dissimula cet afront, & dans le moment il ne témoigna

rien de son ressentiment, parce qu'il ne pouvoit pas faire autrement. Mais après que la paix fut faite, quand l'armée Othomane se fut retirée, & eut été desarmée, il commença d'abord, par d'étranges stratagêmes, à mettre Luarsab & Teimuras en division; & il parvint enfin, par ses artifices ordinaires, à les mettre presque aux mains l'un contre l'autre, quoique parens; car Teimuras avoit déja épousé en secondes nôces une sœur de Luarsab, & ils auroient sans doute livré bataille, puisqu'ils se trouvoient déja en campagne avec leurs armées respectives, si enfin, par le moïen de quelques Gentilshommes, leurs vassaux & fidèles à leurs Souverains, qui travaillérent à les pacifier, ils n'avoient découvert que leurs divisions étoient formées & fomentées par les ruses du Roi de Perse, afin de les ruiner tous deux. Par l'examen qu'ils firent de toute cette intrigue, on trouva que le Roi avoit envoïé en secret à chacun d'eux une Lettre, ou Commandement, comme il a coutume de faire. Cette Lettre étoit conçuë dans les mêmes termes, & l'excitoit à tuer son adversaire & à lui enlever son Etat, avec promesse de l'assister de tout le secours dont il auroit besoin, & de le maintenir en la possession de l'Etat qu'il auroit conquis. Il témoignoit ainsi beaucoup d'amitié à celui à qui il écrivoit, & d'aversion pour son adversaire, par diverses raisons qu'il raportoit. Cependant après avoir découvert cette ruse du Roi de Perse, ils n'en devinrent pas plus avisez & plus prudens, tant les Georgiens sont simples & faciles à duper.

On

Outre cela, ce Roi a encore mis en discorde, ou du moins en défiance, Teimuras avec sa mere, apellée *Ketevan Dedupali*; c'est-à-dire, la Reine Ketevan, Princesse de beaucoup d'esprit & de bonne conduite, parente & de la famille de Luarsab, qui étant veuve, avoit gouverné l'Etat pendant plusieurs années, durant la Minorité de Teimuras, & l'avoit courageusement défendu contre Constantin Mensa son cousin, Prince Mahométan, qui, depuis la mort de *Daud*, mari de cette Reine & frére de Constantin, avoit cruellement & impitoïablement massacré son Pere Aléxandre, qui étoit vieil. Ensuite un autre frére tâcha d'envahir cet Etat; & il s'en seroit sans doute emparé, si elle ne se fut oposée à lui avec vigueur, & ne l'eût vaincu & tué dans une bataille, avec plusieurs Persans qui le favorisoient. C'est pourquoi elle fut toujours extrêmement aimée & estimée de ses peuples. Le Roi de Perse, dis-je, sema de la défiance entre cette Princesse & son fils; parce qu'il insinua à Teimuras que sa mere avoit dessein de se remarier avec un grand Capitaine, dont elle se servoit beaucoup, à cause de sa valeur & de sa prudence, dans le Gouvernement de l'Etat, & qu'en ce cas-là elle pourroit machiner la perte de Teimuras, pour conserver la Principauté aux autres fils qu'elle auroit dans la suite de son second mari.

Teimuras prévenu de cette idée, & ignorant le piége qu'on lui tendoit, fit tuer ce Capitaine, qui étoit la meilleure tête du païs; il retira le Gouvernement des

mains de sa mere ; mais après cela, ce jeune homme, encore peu expérimenté, & peu estimé de sa Noblesse, se trouva couvert d'une grande confusion. Car le Roi de Perse mettoit encore une discorde continuelle dans son Etat, &, comme un enfant, le rendoit méprisable aux Gentilshommes de son païs ; ensorte que quand ils alloient en Perse, il les combloit d'honneur, les caressoit avec beaucoup de familiarité ; il leur faisoit des presens très-considérables ; en ce qui concernoit leur Religion, il s'acommodoit avec tous, tellement qu'ils avoient peu à peu pris ce Roi en afection. Ce qui fit que, par une telle conduite, ces Gentilshommes, aliénez de l'amour de leur Prince naturel, & afectionnez envers le Persan, le desiroient pour leur Souverain, croïant que si cela arrivoit, ils seroient au comble de la félicité.

Après que le Roi de Perse eût emploïé pendant quelque-tems les artifices dont je viens de parler, il s'en alla en l'année 1613. si je ne me trompe, fondre tout d'un coup, avec une grande armée sur la Géorgie. Il prit pour prétexte que Teimuras avoit pris pour femme, sans sa permission, la Princesse de Chaurascian, sœur de Luarsab, qui lui avoit été promise avant qu'elle épousât Teimuras. C'est pourquoi étant arrivé aux frontiéres des Etats de Teimuras & de Luarsab, il ordonna à ces deux Princes de venir le trouver en son camp, pour rendre conte de cette action, & de lui amener la nouvelle épouse, disant qu'il la vouloit avoir pour lui, à quelque prix que ce fût, & que le mariage qu'elle avoit contracté

avec

avec Teimuras fut rompu, quoiqu'il eut déja été consommé, comme si cela étoit permis entre les Chrétiens, parce que cela se pratique facilement chez les Mahométans.

Les Princes Géorgiens furent surpris de cet ordre, auquel ils ne s'atendoient pas. Et qui pis est, ils se virent trahis par plusieurs Gentilshommes, qui donnoient un libre passage au Roi de Perse, & l'introduisoient dans leur Païs. Sans cette perfidie, à cause de sa situation, qui est naturellement fortifiée, & des passages dificiles, ce Prince n'auroit jamais pû y pénétrer. C'est pourquoi ces Princes étant tout troublez, & ne sachant quel parti prendre, Luarsab plus simple résolut d'obéir; il se rendit à l'ordre du Roi, & se mit entre ses mains. Le Persan l'envoïa en la Province d'Esterhabad sur la Mer Caspienne, qui est assez éloignée de la Géorgie, où le Chan qui gouvernoit cette Province l'a gardé quelque-tems; mais cependant avec honneur, & avec la liberté de pouvoir aller où il vouloit; plutôt retenu que prisonnier. Le Roi de Perse, sans entrer dans l'Etat de Luarsab, ni y faire aucun dommage, établit, pour le gouverner, un certain *Biarei*, ou *Bagred Mirza*. Celui-ci étoit de la même famille que Luarsab, son oncle, ou son cousin; mais il étoit Renégat en Perse, & il s'étoit fait More depuis plusieurs années. Il avoit un fils, More comme son pere, & né dans cette Secte, qui commandoit en ce païs-là dans le tems que j'y étois; non comme Prince Souverain; mais comme l'un des autres Chans, Vassaux &

 Sujets,

Sujets; c'est-à-dire, Esclaves du Roi de Perse. Il est bien vrai que la meilleure partie de ses troupes étoit commandée par des Capitaines Chrétiens, dont quelques-uns sont de ma connoissance, comme la plus grande partie de son peuple est encore Chrétienne.

Après que le Prince Luarsab eut resté quelques années à Esterhabad, en la maniére que je l'ai raporté; le Roi de Perse, pour se mieux assurer de sa personne, le fit transporter en la Province de *Fars*, ou *Farsistan*, qui est la Perse proprement dite, & la plus éloignée de la Géorgie; & là, dans une forteresse peu éloignée de la Capitale, apellée Sciras, il le tint quelque tems enfermé dans une plus étroite prison. Enfin en l'année 1621. ou environ, quand ses sujets avoient le plus d'espérance de sa liberté, & que le Roi paroissoit avoir envie de le voir & de lui être plus favorable, tout le contraire arriva. Car le Prince se dégoûta de Luarsab, à la sollicitation d'un certain Murza, le plus considérable des Géorgiens, & très-puissant; parce que Luarsab avoit autrefois promis de prendre pour femme, & peut-être même avoit épousé une de ses sœurs. Mais l'aïant répudiée depuis, il ne l'avoit plus voulu reprendre. C'est pourquoi pour se vanger de cette injure, ce Murza avoit fourni au Roi de Perse l'ocasion de faire à Luarsab, & à toute la Géorgie, le mal & le dommage dont je fais le recit. C'est par cette raison que le Murza avoit toujours été depuis en grand crédit auprès du Roi. Cet homme, dis-je, aïant persuadé au Roi qu'il n'auroit jamais en

une

une possession paisible & assurée l'Etat dudit Luarsab, tant qu'il vivroit; parce que ce Prince étoit aimé de ses peuples, & qu'ils auroient, tandis qu'il seroit en vie, l'espérance de le revoir un jour leur Souverain, aïant toujours le cœur & l'inclination portées pour lui. Soit que ce fut par ce motif, ou parce qu'il prévoïoit & craignoit la conspiration de quelques Géorgiens, qui vouloient le tuer, laquelle se découvrit presque dans le même-tems, il prit la résolution de leur ôter cette pensée, laquelle auroit pû dans un premier mouvement les porter à la mettre à exécution. Pour cet éfet, il fit étrangler ledit Luarsab avec la corde d'un arc, dans la même forteresse où il étoit prisonnier.

Teimuras fut plus prudent; il ne voulut jamais en aucune maniére se hazarder à venir auprès du Roi de Perse, quand il le cita: Mais il s'excusa envers ce Prince, en disant qu'il ne venoit pas le trouver, parce qu'il craignoit sa colére; qu'il se tenoit déja pour ofensé de sa part; qu'il n'étoit pas possible qu'il lui envoïât sa femme; qu'il n'étoit pas permis chez les Chrétiens de dissoudre un mariage consommé, & qu'il ne pouvoit pas, sans se deshonorer, céder sa propre femme à un autre. Mais afin de lui faire connoître combien il étoit soumis à ses ordres; il lui envoïoit, comme en éfet il lui envoïa, sa propre mere, avec ses deux sœurs, encore filles, & deux petits garçons qu'il avoit de sadite femme. Teimuras fit cette démarche, dans l'espérance que la Princesse *Ketevan* sa mere, comme une personne très prudente, & qui plu-

sieurs fois, lorsqu'elle étoit encore en Perse, avoit traité avec le Roi, dont elle connoissoit parfaitement l'humeur & les maniéres, pourroit en quelque façon l'apaiser & obtenir la paix. Mais tout fut inutile ; parce que le Roi parut inexorable ; & comme s'il eût été un amoureux obstiné à vouloir la Princesse *Chaurascian*, sachant bien que c'étoit une proposition impertinente, à laquelle Teimuras ne voudroit & ne pourroit jamais consentir, il disoit toujours que Teimuras vint se remettre en sa puissance. Mais comme ce Prince n'obéissoit pas, il retint la Princesse *Ketevan*, sans vouloir la laisser retourner en son païs ; depuis il l'envoïa avec ses petits-fils en la ville de Sciras, où elle étoit retenuë honorablement quand j'y arrivai. Pour lors le Roi de Perse se mit à entrer dans la Géorgie, avec l'armée qui l'avoit suivi ; c'est-à-dire, dans la Province de *Kacheti*, qui dépendoit de Teimuras, où il fut introduit par plusieurs Gentilshommes, infidèles à leur Prince, qui étant entrez dans le parti du Roi, dans l'espérance d'obtenir de grandes récompenses de ce Prince, l'avoient fait entrer dans le païs, en lui facilitant les passages & les routes qui étoient les plus dangereuses.

Teimuras aïant vû tout-d'un-coup ses ennemis dans son païs, & n'aïant ni d'armée prête à leur oposer, ni le tems d'en assembler une, n'osa pas se fier à ses sujets, dont la fidélité lui étoit d'ailleurs suspecte, avec raison. Comme il n'avoit point d'autre ressource, il pourvût à sa sûreté, en fuïant, avec sa femme & plusieurs Géor-

giens

giens fidèles qui le suivirent. Il passa plus avant dans ses terres, & qui étoient les plus fortes du païs d'*Imereti*, où ce Prince avoit d'abord régné, & depuis il se réfugia dans celui d'*Odisci*, ou de *Dadian.*

Plusieurs Gentilshommes, flâtez d'une vaine espérance, se soûmirent volontairement au Roi de Perse; & ce qu'il y eut de pis, après avoir renoncé à leur Religion, ils s'enrôlérent en son armée. Quelques autres, qui n'étoient pas dans la disposition d'en faire autant, ou qui n'avoient pas le tems de s'enfuir, furent surpris par la force des armes. Ainsi tout le peuple, en une quantité innombrable, demeura en proïe au Vainqueur.

Le Persan entré dans la Géorgie, après avoir considéré les lieux fortifiez par leur situation naturelle, & le mal que les Géorgiens auroient pû lui faire, s'ils avoient été unis & bien gouvernez dans le païs, non-seulement ne se soucia pas de garder cet Etat, voïant bien qu'il ne pourroit pas en aucune maniére le conserver; mais au contraire, il trouva que le meilleur parti qu'il pouvoit prendre étoit d'en sortir avec son armée, & de se retirer au plutôt en sûreté. Cependant il ne voulut pas perdre la belle proïe qu'il avoit faite, en se soumettant, sans coup férir, un peuple si nombreux, qui valoit plus que toute la terre. C'est pourquoi (considérant bien quelle désolation c'est que de dépeupler une Province entiére) il fit tout d'un coup sortir hors de leurs maisons tous ces habitans, tant hommes que femmes, Nobles & roturiers, Grands & petits, de tout âge, de tout état & de

toute condition, avec leurs éfets, autant qu'ils en pûrent emporter; il les mit au-devant de son armée, & marchant à la hâte vers ses Etats, avec ses troupes derriére eux, il les conduisit tous dans la Perse, d'où depuis il les distribua dans les Provinces, qui étoient les plus éloignées de la Géorgie, & qui avoient un plus grand besoin d'être peuplées. C'est ce qui fait aujourd'hui que la Perse proprement dite, le *Kirman*, ou la *Caramanie*, le *Masanderan* sur la Mer Caspienne, & plusieurs autres Païs de cet Empire, sont aujourd'hui tous remplis d'habitans Géorgiens & Circassiens. Car plusieurs Circassiens avoient aussi passé depuis long-tems, pour avoir dequoi vivre, dans les Etats de Teimuras, dont les leurs n'étoient pas éloignez. Ils étoient par ce moïen devenus les Vassaux de ce Prince, comme les Géorgiens; ils vivoient mêlez & alliez avec eux. Ils furent par cette raison traitez comme eux, & conduits en Perse dans cette révolution, & distribués, comme je l'ai dit, en diférentes contrées, où ils vivent aujourd'hui en liberté dans la Perse, comme les autres sujets du Roi. Ils habitent plusieurs lieux, principalement du *Farsistan*, & du Mazanderan, non-seulement les Villes & les Campagnes, mais les Provinces entiéres, où il ne s'y trouve presque point d'autres habitans qu'eux. Ils tirent leur subsistance des terres mêmes que le Roi leur a assignées; ils les cultivent, & ils en païent, comme les autres Mahométans, quelque tribut au Roi; mais ce tribut n'est pas considérable. Ces peuples, qui sont le plus grand

grand nombre des habitans de ces Provinces, se conservent jusqu'aujourd'hui presque tous Chrétiens, mais d'un Christianisme fort grossier; parce qu'ils n'ont point de Prêtres ni de Ministres qui les instruisent. Ceux qu'ils ont ne sufisent pas à une si grande multitude de gens dispersez en tant de lieux, éloignez les uns des autres. D'ailleurs ces Prêtres sont si ignorans, qu'ils ne servent presque à rien. Cependant plusieurs Gentilshommes, qui étoient peu acoutumés à soufrir, & la plus grande partie des soldats, avec plusieurs du peuple, en partie par ambition & en partie par avarice, pour avoir part, en changeant de Religion, aux bienfaits du Roi, qui en cela est très-libéral, & qui pour atirer des gens à sa Secte, fait des dépenses continuelles & fort considérables; une partie encore contrainte par la nécessité, & pour ne pas mourir de faim, se sont faits Mahométans, & il s'en fait encore tous les jours. C'est de ces gens-là que l'armée du Roi s'est augmentée, & par l'industrie du Roi Abbas, qui a eu toujours pour but d'abaisser & tenir en bride ses *Quisilbasci*, qui sont fort insolens, avec cet autre Parti contraire d'étrangers, qu'il apelle Esclaves, dont le nombre devient de jour en jour si considérable, qu'aujourd'hui on conte dans l'armée du Roi plus de trente mille Géorgiens, avec quelque nombre de Circassiens, & quelque peu d'Arméniens, tous néamoins Renégats. Ils sont comme étrangers & esclaves, mêlez les uns avec les autres. Quelques-uns d'eux ont le principal commandement de l'armée, comme le

Gou-

Gouvernement politique du Païs, & ils font déja parvenus à être Sultans, Chans, & à toutes les autres grandes dignitez.

Mais outre les Géorgiens, dont j'ai parlé, qui font ceux qui vivent libres en Perse, il y en a encore une quantité infinie, non-feulement de gens du commun, mais encore quelques-uns du corps de la Nobleffe, qui, dans cette confusion de l'entrée du Perfan en leur païs, & dans la violence que fit l'armée de ce Prince pour les tirer hors de leur patrie, tombérent miférablement dans l'efclavage des Perfans. Leur nombre en fut fi grand, qu'aujourd'hui il n'y a point de maifon en Perfe; c'eft-à-dire, en tout l'Empire, qui ne foit pleine d'hommes & de femmes de cette Nation. Il n'y avoit point de Grand Seigneur qui ne voulut avoir toutes fes femmes Géorgiennes, parce que c'eft une Nation très-belle, & le Roi de Perfe lui-même en a fon Palais plein, tant d'hommes que de femmes, & il ne fe fert presque point d'autres gens. Mais ces malheureux, qui furent enlevez en efclavage, ont prefque tous, ou de bon gré, ou de force, renoncé la foi, ou du moins ils montrent à l'extérieur qu'ils l'ont abjurée: car j'en ai connu plufieurs qui la confervoient encore en fecret, imbus de cette fauffe opinion, qui leur eft certainement fort familiére, qu'avec Dieu c'eft affez (de conferver la foi dans le cœur.)

De quels malheurs ne fut pas fuivie cette malheureufe Tranfmigration! Que de meurtres, que de gens morts de mifére, que de vols, que de filles ou femmes violées, que de violences, que d'enfans étoufez par leurs pro-

propres peres, ou jettez dans les riviéres par desespoir, d'autres tuez par les Soldats Persans, (parce qu'ils n'étoient pas de bonne complexion) d'autres arrachez de force du sein de leurs meres, & jettez par les rues & les chemins, laissez-là à l'avanture pour être la pâture des bêtes, ou foulez aux piez des chevaux & des chameaux de l'armée, qui pendant plus d'une journée marchérent par-dessus les cadavres. Quelle cruelle séparation, que celle des peres d'avec leurs enfans, des maris d'avec leurs femmes, des fréres d'avec leurs sœurs, qui furent conduits en diverses Provinces éloignées, sans espérance de se jamais retrouver ensemble; on vendit en cette ocasion par tout le camp des hommes & des femmes. Il y en avoit une si grande quantité, qu'un grand nombre furent vendus à meilleur marché que les bêtes. Eh combien arriva-t-il d'autres semblables évenemens, dignes de compassion, qu'il seroit trop long de raporter ! Je dirai seulement que Teimuras, après avoir erré pendant plusieurs jours dans les terres des autres Princes Géorgiens, se retira à la fin au païs des Turcs, où il vivoit ces derniéres années. Ils lui donnérent, si on m'a dit la vérité, la ville de Cogni, avec quelques autres terres de la Cappadoce, qui sont habitées, pour la plus grande partie, par des Chrétiens Grecs; leur revenu sert à son entretien & à sa subsistance. Il a cherché à se vanger du Roi de Perse, & il en cherche encore continuellement les ocasions. Ce fut lui qui en 1618. par ses pressantes instances, fit venir contre la Perse cette grande armée de Turcs & de Tartares,

res, qui y pénétra. Et ce Prince l'acompagna. Elle entra dans la Perse plus avant qu'aucune autre armée des Turcs, qui y soit jamais venuë. Car elle passa presque jusqu'à Ardebil, parce que cette ville est le santuaire des Persans, où sont encore les Tombeaux de la Maison Roïale qui régne aujourd'hui. Teimuras desiroit extrêmement de la brûler, pour se venger de la destruction de ses Eglises en Géorgie. En cette guerre, qui fut la plus périlleuse que le Roi Abbas ait jamais vû jusqu'à present, je m'y trouvai avec lui, & je fus témoin de tout. Mais enfin les Turcs, je ne sais par quelle mauvaise conduite, & en éfet par un grand défaut de courage & de leur bonne conduite, qui s'est remarqué en eux jusqu'à notre tems, quoiqu'ils pussent faire beaucoup, à la fin ils ne firent rien, comme ils ont coutume depuis plusieurs années. Au contraire, ils s'en allérent comme en fuïant, repoussez avec perte de plusieurs des leurs. C'est pourquoi le Persan s'en retourna triomphant en sa Cour, & Teimuras se retira dans le païs qu'il avoit à gouverner. Il ne fit plus aucun mouvement, atendant, à ce que je croi, un tems & une ocasion plus favorables, ce qui, au plus tard, sera jusqu'à la mort du Roi Abbas, qui étant beaucoup plus âgé que lui, ne pourra lui manquer. Parce que les Géorgiens qui sont en Perse Renégats, & ces mêmes Nobles qu'il avoit voulu tromper & qui furent infidèles à Teimuras, n'ont pas trouvé ce qu'ils s'étoient imaginé en Perse; vû que le Roi ne leur a pas donné ce qu'ils avoient espéré, comme il n'a fait & ne fait encore le cas qu'il

en

on faisoit autrefois, quand ils n'étoient pas ses Vassaux; & parce qu'au sujet de la Religion, il en a agi autrement qu'ils ne croïoient, en quoi on peut dire qu'il leur a fait violence; parce qu'il n'en a reçû aucun à son service, & il n'a jamais donné de quoi vivre à aucun Noble, ou soldat, à moins qu'il ne se fit More. C'est pourquoi ils se sont tous dégoûtez & repentis de ce qu'ils ont fait; ensorte qu'ils publient hautement qu'ils ont été trompez; & que s'ils avoient à recommencer, ils feroient autrement. Cela étant, je ne doute point du tout qu'à la mort d'Abbas, lequel, comme un Prince prudent & fort redouté, maintiendra facilement, tant qu'il vivra, son Etat en tranquillité, comme à l'ordinaire, (car; comme je l'ai écrit ailleurs, les obséques du Roi de Perse n'ont jamais coutume de se faire sans épées tirées, & sans de très-grands troubles) principalement s'il meurt en un tems, où ces gens-là seront encore vivans, comme le seront facilement ces Géorgiens; qui, s'ils se ressouviennent de leur Païs, dont ils ont vû la ruïne, je ne doute pas, dis-je, que Teimuras ne soit en état de faire de grands mouvemens en Perse, & que les Géorgiens ne soient gens à prendre les armes pour conquérir cet Empire, pourvû qu'ils soient unis entr'eux, & qu'ils aient un Chef qui ait de la tête. Cependant j'en doute un peu, à cause de leur naturel leger & inconstant. Je ne serois pas surpris si, en une telle ocasion, l'Etat de Luarsab rentroit de nouveau entre les mains de quelque Prince Chrétien, ou parce que celui qui le gouverne abjureroit la loi de Mahomet, ou parce qu'on y met-
troit

troit sur le Trône quelqu'autre Prince Chrétien, en chassant le Mahométan qui l'ocupe, avec le secours des Chrétiens ses sujets; ce qui est arrivé plusieurs fois dans la Géorgie en de semblables révolutions.

La Princesse Ketevan, mere de Teimuras, fut, comme je l'ai dit, conduite à Sciras, avec ses deux petits-fils. Elle vivoit en cette ville, dans le tems que j'y étois, & étoit fort bien traitée. Elle étoit très-constante, avec toute sa famille (car elle avoit beaucoup d'hommes & de femmes à son service) en la foi de Jesus-Christ qu'elle observoit, autant qu'elle la savoit & le pouvoit avec autant de zèle, en tenant continuellement une Chapelle pleine d'Images, & de Vases précieux, de Livres, & d'ornemens sacrez, qu'elle gardoit avec beaucoup de respect & de vénération; mais elle n'avoit pas pour lors de Prêtre auprès d'elle, ni aucun Religieux de sa Nation pour en faire les fonctions. C'est pourquoi un de ses gens, qu'elle avoit, & qui étoit, à ce que je croi, en quelque dignité Ecléfiastique, parce qu'il étoit bon Chrétien, & qu'il paroissoit tel aux Mores, entretenoit cette Princesse en la foi; les Mores voulurent le retirer d'auprès d'elle. Pour cet éfet, ils l'acusérent de je ne sai quel crime grave; &, avec le secours des faux-témoins, ils le firent mourir. Il fut brûlé vif à Sciras. Il soufrit la mort avec une grande constance en la foi, & une grande patience: pour l'autre Prêtre, qu'elle avoit auprès d'elle quand j'y passai, & qui étoit comme son Intendant, il gouvernoit toute sa maison; il étoit plutôt un

Cour-

Courtisan qu'autre chose ; & je ne sai si c'étoit parce qu'il ne savoit pas grand chose, ou par quelle autre raison, il ne disoit jamais la Messe. Elle avoit encore un Moine, mais simple Frére, & un Laïque, qui ne pouvoit servir à cela. Je crois bien que depuis que nos Peres Carmes-Déchaussez & les Augustins ont eu une Maison & une Eglise à Sciras, ils n'auront pas manqué de consoler cette Princesse, en ce point de la fortifier en la foi, & de lui donner toutes sortes de secours spirituels ; comme encore j'ai entendu dire, qu'ils n'ont jamais manqué pendant qu'elle a vécu de l'assister bien souvent par de grandes aumônes, & autres secours temporels. Je dis pendant qu'elle a vécu ; parce qu'en passant les mois derniers par Bassora, à mon retour de l'Inde, j'y reçus la nouvelle que ladite Princesse *Ketevan* en l'année 1624. le 22. de Septembre, avoit perdu la vie, (en la même ville de Sciras, après y avoir été retenuë tant d'années) par un très-cruel & très-glorieux martyre, par ordre du Roi de Perse, pour n'avoir pas voulu renoncer la foi de Jesus-Christ. Je ne sai pourquoi on l'y voulut contraindre. Je n'en raporterai point ici les particularitez : je m'en raporte sur cela aux Mémoires du Pere François Grégoire Orsini Dominicain, Vicaire-Général d'Arménie, qui aïant en ses Voïages passé peu auparavant par la Perse, où ce malheur étoit nouvellement arrivé, en a écrit la relation. Ce Pere se trouva à Bassora, où je le rencontrai. Il m'en aprit la premiére nouvelle, & il en porta encore à Rome un détail bien circonstancié.

cié. Pour les petits-fils de cette Princesse, nommez, si je m'en souviens bien ; l'un, Levan ; & l'autre, Aléxandre ; parce que le Roi a toujours eu intention de les élever, les Mores ne les ont jamais laissez voir à leur Aïeule, quoiqu'ils fussent dans cette même ville, de peur qu'elle ne les détournât de l'amour de leur Secte impie. La même année que Luarsab fut tué en prison, ce Prince les fit tous deux faire Eunuques par une étrange cruauté ; voulant par ce moïen s'assurer de leurs personnes, & leur ôter tout à fait, avec l'espérance d'avoir postérité, toute l'envie & tout desir qu'ils auroient pû concevoir avec le tems de retourner en l'Etat de leurs peres.

Leur Aïeule ne savoit pas cela de mon tems. On ne le lui avoit pas dit, pour ne pas trop l'afliger. Et quand je fus à Sciras, & que j'eus ocasion de voir ses domestiques ; la premiére chose dont ils m'avertirent, fut que je ne lui aprisse pas une si mauvaise nouvelle. Cependant Teimuras a déja de sa seconde femme d'autres enfans, garçons & filles. Dieu ne voulant peut-être pas que sa maison soit entiérement ruinée ; & si les nouvelles, dont le bruit couroit à Alep, lorsque j'y passai ces mois derniers, quand je partis pour la derniére fois du païs des Turcs, sont vraïes, parce que ces Infidèles vouloient encore lui persuader de se faire Mahométan, il s'est réfugié en Moscovie, auprès du Prince qui est Chrétien, & comme lui du Rit Grec. Depuis qu'il a tenté, mais en vain, par le moïen de ce Prince, qui étoit ami du Roi de Perse, & qui lui envoïoit souvent des Ambassadeurs,

la

la délivrance de sa mere, (ce que quelques-uns prétendoient, & peut-être avec raison, avoir donné ocasion au Roi de Perse, qui ne vouloit pas la rendre, de vouloir ou la faire More par force, ce qui lui auroit donné lieu de s'excuser de la rendre, ou de la faire mourir, comme il a fait) revint pour vanger une telle mort, à ses anciennes pensées d'inimitié & de guerres, avec l'aide des Moscovites; ceux-ci, dans le cas d'une si juste indignation, trouveront qu'il est à propos & digne de leur piété de l'assister, en prenant la route de la Circassie & des Monts-Caucases, qui sont entre les terres des Moscovites & celles des Géorgiens. Ce Prince est revenu de nouveau en Géorgie; & non-seulement en son païs, mais encore en celui de défunt Luarsab; il a heureusement ataqué les Persans, avec espérance de grands succès. Les chemins lui ont été ouverts pour cela, avec un grand carnage des Mahométans, par le même Moura, le Chef des Géorgiens, & Renégat, que j'ai ci-devant raporté avoir été la cause de tant de malheurs; il gouvernoit ce païs pour le jeune Prince sujet au Roi de Perse. Mais ce Moura étoit à la fin devenu suspect au Roi de Perse, peut-être à cause de la trop grande autorité qu'il avoit, aïant découvert que ce Prince machinoit de le faire mourir à cause de cela; il se repentit de la faute qu'il avoit déja commise, & des torts qu'il avoit reçus de Luarsab, qui avoient été vangez plus que sufisamment. On dit à present qu'il a abjuré la Secte, qu'il avoit embrassée mal à propos, & qu'il professe de nouveau la foi de Jesus-

Jesus-Christ; qu'il a tué par adresse quelques Officiers-Généraux du Persan, qui avoient été envoïez derniérement dans ce Païs, & détrôné outre cela le jeune Prince Mahométan, s'il ne l'a pas tué; il travaille à rendre Teimuras Seigneur de tous ces Païs, & à délivrer entiérement sa Nation de la tyrannie du Persan & de la Secte impie de Mahomet. Cependant je ne donne pas ces nouvelles pour certaines & assurées; mais je les raporte comme je les ai entendues, quoique peut-être incertaines & confuses.

Quoique ce malheur, dont j'ai fait le recit, soit arrivé aux deux Princes Teimuras, & Luarsab qui est mort; cependant son Etat reste toujours comme auparavant. Il est encore gouverné par un Seigneur de sa maison, mais infidèle, & sujet au Persan, si toutefois à present, suivant les nouvelles que je viens de raporter, il ne s'est pas soustrait de sa dépendance. Teimuras est vivant, quoique privé de l'Etat de ses peres; sa Nation & ses enfans esclaves en Perse; sa mere mise à mort, & son Païs dépeuplé & ravagé, qui n'est possédé ni de lui ni du Persan. Enfin jusqu'à present, il atend ce que la fortune, ou pour mieux dire la Providence de Dieu, en décideront par la suite.

Il reste trois autres Princes Géorgiens; c'est-à-dire, ceux d'*Imereti*, d'*Odisci*, & de *Guriel*, lesquels ont toujours fleuri, & fleurissent plus que jamais, en conservant leur Païs, jusqu'aujourd'hui en un très-bon état, & en la foi Chrétienne, sans aucun trouble des Mahométans en leur terre. Les deux Princes d'Odisci & de Guriel, aïant leurs

leurs Etats sur la Mer Noire, & exposez un peu à cause de cela aux armées navales des Turcs, outre l'avantage d'un grand commerce de soïe, & d'autres choses qu'ils ont avec la Cour de Constantinople, leur voisine, & avec toute la Grece. Ils sont cependant profession, pour n'en être pas incommodez, d'être amis & dépendans du Turc, dont ils obtiennent, par leurs presens, & par des services continuels, l'avantage de vivre en paix & en tranquilité. Cependant ils ne permettent jamais aux Turcs d'entrer dans leur Païs, ni d'y commander, ni même d'y passer avec une armée pour aller ailleurs. Au contraire, ils se conservent dans une si grande liberté, que, quoique les Cosaques de Pologne, qui ont leur demeure à l'embouchure du Fleuve Nieper, sur la Mer Noire, soient autant les ennemis des Turcs qu'ils le sont, & leur fassent, comme ils font tous les jours, de si grands dommages, les Géorgiens avec tout cela, sans aucun égard pour les Turcs, reçoivent les Cosaques avec amitié en leur Païs, comme Chrétiens; & même, ainsi que je l'ai entendu dire, ils se marient ensemble; & on dit que le Roi de Pologne entretient amitié & correspondance avec ces Princes, & que souvent il va des vaisseaux pour commercer d'un Païs en un autre, ce qui peut être d'une grande conséquence pour les Géorgiens; parce que les Cosaques sont aujourd'hui les maîtres de la Mer Noire, & fort puissans. Outre cela, le Roi de Pologne, par cette voie, qui est si courte, en toute ocasion où le Roi de Perse ou le Turc leur feroient de

la peine, pourroit beaucoup les assister; comme aussi eux, avec leurs Ports & leurs sûres retraites, dans ce rivage qui est vis-à-vis d'eux, peuvent beaucoup favoriser les courses des Cosaques. Ils le pourroient encore, en se soulevant en toute autre grande entreprise, que les nôtres (les Européens) formeront en quelque-tems que ce soit contre les Turcs, & sur-tout contre Constantinople, par terre ou par mer.

Parce que, comme je l'ai dit, l'Etat du Prince d'Imereti est plus avant dans le Païs, plus éloigné des Turcs & des Persans, & bien fortifié de tous côtés de montagnes, de riviéres, & de passages dificiles, il ne dépend par cette raison ni des Persans, ni des Turcs. Mais il se montre extérieurement ami des uns & des autres; & dans le fond il ne se fie à aucun des deux, & ne reçoit point en son Païs leurs armées. Il fait fort bien; car les uns & les autres, par la seule raison de la diférence de Religion, le détruiroient s'ils pouvoient. D'ailleurs, quoique les Mahométans paroissent & se montrent quelquefois bons amis, ils ne conservent jamais pour cela les Chrétiens en leur Etat, quand ils le peuvent, si ce n'est quand il y va de leur intérêt, ou qu'ils y sont contraints par la nécessité, & qu'ils ne puissent pas faire autrement. Il s'est vû en tout tems des exemples sans nombre de ce que je dis ici. Ce qui se prouve par les malheurs qui sont arrivez aux Princes Chrétiens, qui se sont fiez à eux, ou mis sous leur protection; car ils les ont tous à la fin exterminez, comme il est arrivé aux Grecs de Constantinople, & plus pro-

proche de notre tems, aux derniers Rois de Hongrie, & à plusieurs autres qui sont connus de tout le monde.

Après avoir jusqu'ici rendu conte pleinement de l'état temporel où se trouve la Géorgie, je vais à present dire quelque chose du spirituel. Les Géorgiens reçûrent, dès les tems les plus reculez, vers l'an 330. la foi de J. C. & ce fut une Esclave étrangére dans ce païs qui les convertit.* Ils en racontent plusieurs grands miracles; mais jusqu'à present ils n'ont pû savoir comment elle se nommoit, ni eux-mêmes ne le savent pas, quoiqu'ils en sachent l'histoire; & seulement nous l'avons mise dans nos Martyrologes, sous le nom de la Sainte Servante Chrétienne. * Je croi qu'ils reçurent la foi des Grecs, du tems des Empereurs de Constantinople. Ainsi ils prirent dès le commencement les cérémonies Gréques, qu'ils observent encore aujourd'hui. Ils font l'office en leur langue, qu'ils écrivent avec deux sortes de caractéres différens; un, apellé *Cudsuri*, dont ils ne se servent que dans l'Eglise, & dans leurs Livres Sacrez; l'autre, apellée *Chedroli*, qui est en usage pour toutes leurs autres afaires; & quoiqu'on ne s'en serve point dans l'Eglise, cependant les Livres Sacrez sont écrits en ces caractéres pour les Séculiers. Les Géorgiens ont toujours suivi le Rit & l'Eglise Gréque, & ils sont peut-être encore engagez avec les Grecs dans les erreurs qu'ils ont dans la foi. Le nombre de ces erreurs est à la vérité moins considérable dans la Nation Gréque, que dans les autres Nations Orientales. Et j'oserai dire que les Géorgiens en ont peut-

* Voïez Socrate & Sozoméne, Historiens Ecclésiastiques.

* Voïez le Martyrologe Romain, au 15. Décembre.

être encore moins que les Grecs ; parce que ce sont des gens peu adonnez à l'étude ; la plupart du tems ocupez à la guerre, & par cette raison ils sont plus ignorans ; il y en a peu qui puissent savoir ces matiéres. Ils vivent, comme Chrétiens, dans la bonne foi. C'est pourquoi comme il y en a parmi eux beaucoup plus que chez les Grecs, qui sont portés à feuilleter leurs Livres, il sera facile de trouver une simple ignorance invincible, qui excuse beaucoup en ces choses-là. D'ailleurs comme ils ignorent les derniers Conciles, après lesquels les Grecs sont restez obstinez en je ne sai quelles erreurs, où les Géorgiens ne se trouvérent pas avoir pris part, comme le remarque fort bien *Baronius* en son *Martyrologe* ; & encore *Gabriel Prateolus*, en son *Catalogue Alphabétique des Hérétiques* ; cela les justifie de leurs erreurs plus que les Grecs. Outre cela, ils n'ont point la présomtion où sont les Grecs, touchant la primauté de l'Eglise ; & quoiqu'ils reconnoissent en je ne sai quoi le Patriarche de Constantinople, ils ne lui sont pourtant pas immédiatement soumis ; parce qu'ils établissent eux-mêmes leur Métropolitain ; & je ne sache point que le Patriarche de Constantinople exerce aucune Jurisdiction sur l'Eglise de Géorgie. Ils ont outre cela une grande dévotion pour Rome, & pour S. Pierre & S. Paul ; ils ont beaucoup de respect pour le Pape de Rome, & ils n'ont point pour lui une je ne sai quelle aversion, que les Grecs ont au sujet de la Primauté. Ils ne sont point orgueilleux, ni obstinez, ni fourbes, ou trompeurs dans leurs Traitez, comme

les

les Grecs. Au contraire, ils sont doux, dociles, de bon cœur, simples, & si faciles à persuader, que, comme je l'ai raporté ci-devant, il n'y a eu que cela qui les a exposez à tant de malheurs de la part des Mahométans. Outre cela ils ont, comme je l'ai dit, des Princes Chrétiens; ils ont une République, & un Gouvernement, tant pour le temporel que pour le spirituel: ce qui est une chose fort importante. Parce qu'un Peuple sans Chef & sans République, sans aucune forme de Gouvernement, est sujet, comme sont presque tous les autres Chrétiens Orientaux, à des Princes Infidèles, qui dans le fond sont tous nos ennemis. Quelle réunion générale peut-on en espérer? Quels Conciles pourroit-on assembler? Quelles bonnes résolutions y pourroit-on prendre, s'il s'en tenoit? Et quand même on y en feroit; qui est-ce qui les observeroit? Et qui pourroit les faire observer? Au contraire, en un tel cas, le plus petit d'entr'eux est le plus esclave, sans conter que l'oposition des autres, avec un avanie, comme on dit, ou la calomnie, sufira aux Mores pour détruire le tout, & à faire à tous les autres beaucoup de maux. Mais chez les Géorgiens on y peut faire tout ce que je viens de dire, parce qu'ils ont un gouvernement réglé, un Roi de leur Nation, une Religion, & un Prince qui gouverne avec une autorité à la mode des Orientaux, plus despotique ou absolue, que nos Rois d'Europe. C'est ce qui fait que l'on peut espérer, en les gagnant, de plus grands avantages dans leur païs. Toutes choses en vé-

rité qui promettent beaucoup de facilité à leur réunion, quand on y travaillera avec zèle, & que les Géorgiens seront instruits de notre Religion par des personnes capables, qui iront & vivront dans leur païs, qui sauront bien leur langue. Mais avec tout cela, je ne sai par quelle disgrace particuliére, peut-être à cause du peu de commerce qu'ils ont en Europe, & à cause de leur langue peu connuë de nous autres, il est arrivé, que le S. Siége, qui a toujours aporté tant de diligence pour la réunion de tous les autres Orientaux, & fait pour cela tant de dépenses pour ramener les Grecs & les autres Nations à l'unité, n'y ait point cependant pensé jusqu'à present plus que de raison aux Géorgiens, qui ne sont pourtant pas plus éloignez, ni plus inaccessibles que les autres, ni moins chers à Dieu, ni qui aïent moins mérité auprès de l'Eglise Romaine. C'est cette indiférence de notre part, que, pour dire le vrai, nous avons eu jusqu'à present pour les Géorgiens, qui m'a porté, moi qui étois un peu instruit de leurs afaires, aché à eux, & par une alliance spirituelle, & par les liens de l'amitié, que j'ai avec beaucoup de personnes de cette Nation, à faire cette démarche. Il m'a paru qu'il étoit de mon devoir de representer à Votre Sainteté l'état & le besoin de ces Peuples, comme j'ai fait; & de plus de la suplier, comme je fais avec toute l'instance possible, qu'elle aplique un peu son esprit à les secourir; car moins elle a aujourd'hui d'autres erreurs à combattre, plus Votre Sainteté aquérera de mérite devant Dieu & de gloire devant les hommes.

Mais

Mais afin qu'elle soit encore informée des moïens dont elle peut user en cela, & des routes par où elle peut les secourir, je lui dirai que l'on peut aller en Géorgie par trois chemins.

Le premier & le plus court, est par Constantinople, d'où l'on peut aller en ce païs-là par terre, en passant de Scutari en Asie, avec des Caravanes sûres, ou compagnies de Marchands, qui y vont tous les jours par la route de Trébisonde, en un mois, ou environ; mais encore plus aisément, &, ce qui est le plus court, par mer, en huit, & même en cinq jours, plus ou moins, selon le tems. Ceux qui seront les plus propres à faire cela, ce sont les Peres Jésuites, les Fréres Dominicains, & les Franciscains, qui y ont une Eglise & un Couvent. Mais à dire le vrai, les Jésuites plus que tous les autres; parce que c'est leur Institut particulier de travailler au salut du prochain, d'enseigner, de tenir des Ecoles & des Colléges; ce qui, comme l'expérience le fait voir, est le meilleur moïen & le plus excellent de tous. Cependant pour aller de Constantinople en Géorgie, je croi qu'il y a un peu de dificulté, qui consiste en ce que les Turcs n'y laisseront pas facilement passer des gens de notre Religion; & sur-tout s'ils savoient que ce fussent des Religieux ou des Prêtres, pour le dessein que nous prétendons. Cependant je ne croi pas que des hommes prudens, qui eussent un peu pratiqué la Turquie, & qui sussent un peu les langues, en changeant d'habit, & faisant semblant d'être Marchands, ou quelque chose de semblable, rencontrassent de si

grandes dificultés à pouvoir y passer inconnus, de tems en tems & en petit nombre.

Le second chemin est par la Perse, d'où l'on y pourra plus librement & plus facilement commercer avec les *Cafila*, ou les Caravanes des Marchands; d'abord dans les Etats de Luarsab, qui sont à present soumis au Persan; & de-là ensuite dans les autres Païs, & par toute la Géorgie. C'est par-là que pourront aller nos Religieux Carmes-Déchaussez, & même les Augustins Portugais, qui ont pareillement des Eglises en Perse. Mais les Carmes-Déchaussez y seront plus propres; parce qu'avec l'abstinence de viande dont ils font profession, ils imitent beaucoup les Moines d'Orient. Par la grande austérité de leur vie, ils seront plus agréables à leurs Religieux & à leurs Prélats, & d'un plus grand exemple pour le peuple. Ils pourroient encore avoir pour cette entreprise beaucoup d'accès auprès de la Nation, à cause du martyre de la Princesse *Ketevan*, qui est encore à Sciras, & dont le corps se conserve, dit-on, chez nos Peres Augustins; & à cause des parens du Métropolitain *Allahverdi*, & de plusieurs autres des principaux Géorgiens avec lesquels j'ai fait amitié. Mais pour cela, il faudroit aller avec eux en ce païs-là. Et pour traiter de ces choses-là, il faudroit que cela se fit secretement, avec prudence, & avec beaucoup d'adresse, pour ne pas donner au Roi de Perse quelque soupçon qu'on eut d'autres desseins qui ne dévroient pas lui plaire; ce qui pourroit leur atirer de la peine à eux-mêmes & à leurs amis les Géorgiens.

Le

Le troisiéme & dernier chemin, est par la Pologne. Des extrémitez de ce Roïaume on arrive sur la Mer Noïre, & de-là on peut facilement, & en très-peu de jours, passer en Géorgie. Comme aussi on peut aisément venir du dedans de la Pologne à ladite Mer, par le Fleuve *Nieper*, en passant par *Kiovie*, qu'on prétend être le *Tomes* du *Pont* où Ovide fut exilé. De la Pologne on ne manqueroit plus de Religieux pour l'éfet que je dis, & en particulier de Jésuites, de Dominicains, & de Carmes-Déchaussez, qui y ont des Couvens. On ne manqueroit point de la protection de ce Roi, si Catholique & si pieux, qui aideroit à avancer cette afaire, avec toute l'ardeur possible. Nous ne manquerions pas de ses Vassaux les Cosaques, avec lesquels nos Missionnaires pourroient passer en assurance en la Géorgie; & non-seulement les simples Religieux; mais encore, quand il seroit nécessaire, un Evêque, un Nonce, un Ambassadeur, avec ses équipages, pourroient passer fort commodément par cette route. Enfin les Russes Catholiques de Pologne seroient peut-être dans cette entreprise d'une grande importance; parce qu'étant encore du Rit Grec, & cependant quelques-uns d'entr'eux Catholiques; ce qu'ils feroient avec les Géorgiens, qui suivent le même Rit, les engageroit à persévérer comme eux dans la Religion Catholique, & seroit peut-être d'un grand exemple & de beaucoup de poids. Mais Vôtre Sainteté, qui, outre qu'elle est d'une prudence consommée, est encore inspirée du Saint-Esprit, trouvera encore une infi-

nité d'autres moïens & de meilleures voïes pour cette entreprise. C'est ce qui fait que je la suplie d'agréer ce petit Ecrit, qui contient le peu de connoissances que j'ai pû lui donner, comme une preuve de mon respect envers le Saint Siége, & du zèle que j'ai pour la propagation de la Foi & du service de Dieu ; avec quoi je finis, en baisant très-humblement les piés de Votre Sainteté.

F I N.

TABLE

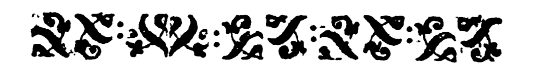


TABLE DES MATIERES

Contenuës dans le huitiéme Volume des Voïages de Pietro della Vallé.

A.

B.

C.

D.

Decret

E.

Enter-

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

T.

V.

X.

Fin de la Table du Tome VIII.

